Master Negative
Storage Number

OCI00067.13

Valentin et Orson

Histoire de Valentin et Orson

Montbéliard

[18--]

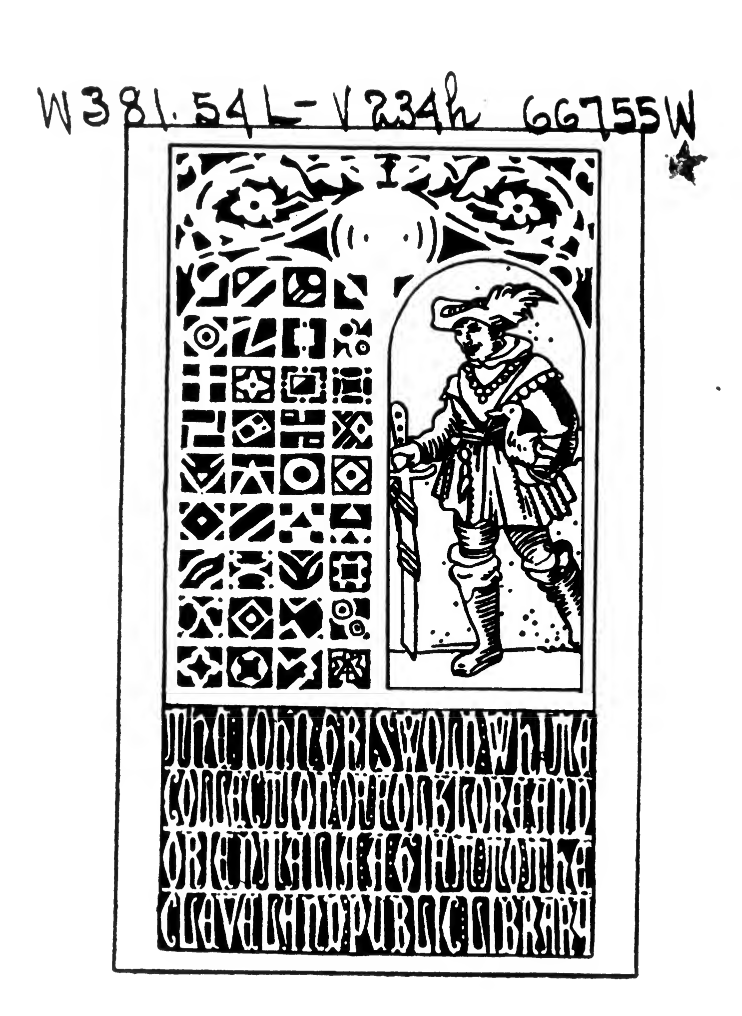
BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI00067.13

Author : Valentin et Orson (French romance)
Title : Histoire de Valentin et Orson, très-hardis, très-nobles et très-vaillans chevaliers, fils de l'empereur de Grèce et neveux du très-vaillant et très-chrétien Pepin, roi de France : contenant diverses matières, comme vous pourrez voir ci-après.
Imprint : Montbéliard : A la librairie de Deckherr Frères, [18--]
Format : 120 p. ; 20 cm.
Note : Cover title: Valentin et Orson.
Note : Woodcut illustrations on p. [1] and [3] of cover.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/14/94
Camera Operator: RT


THE JOHN GRISWOLD WHITE
COLLECTION OF FOLKLORE AND
ORIENTALIA PRESENTED TO THE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

VALENTIN ET ORSON.



Orson appercoit Valentin sur un arbre.



HISTOIRE DE VALENTIN ET ORSON,

TRÈS-HARDIS, TRÈS-NOBLES ET TRÈS-VAILLANS CHEVALIERS,

Fils de l'Empereur de Grèce, et neveux du très-vaillant et trés-chrétien Pepin, Roi de France.

Contenant diverses matières, comme vous pourrez voir ci-après.



MONTBÉLIARD,
A LA LIBRAIRIE DE DECKHERR FRÈRES.



HISTOIRE

DE
VALENTIN ET ORSON,

Vaillans Chevaliers, fils de l'Empereur de Grèce, et neveux du puissant et redouté Pepin, Roi de France.

CHAPITRE PREMIER.

Comme le très-noble Roi Pepin épousa Berthe, Dame de très-grande renommée et prudente.

Nous trouvons ès anciennes chroniques, que le noble et vaillant roi Pepin prit pour sa femme Berthe, de grande renommée, sage et prudente, qui en son temps eut et souffrit par envie grande abondance de tribulations, car elle fut chassée de la compagnie du roi son mari, par une fausse vieille envenimée en malice, laquelle vieille pour la première nuitée trouva manière de donner une sienne fille au lieu de la bonne reine Berthe, elle conduisit cette trahison à maintenir sa fille avec le roi, au lieu de Berthe, son épouse, lequel roi eut deux fils d'icelle fille, c'est à savoir, Hauffroi et Henri qui au temps de leur règne grevèrent fort, et gâtèrent le pays de France, et furent fiers de courage, et pleins de mauvaise volonté. Ils furent cause que la bonne reine Berthe fut mise en exil, dont elle eut maintes douleurs et angoisses à souffrir, long-temps elle fut en exil, en passant ses jours en larmes et en gémissemens; mais puis après de sa douleureuse fortune, Dieu le vrai créateur, le vrai protecteur et défenseur, voulut la bonne dame en son adversité miséricordieusement souffrir, et en tant que Dieu le créateur du monde, au moyen de plusieurs barons de France, désirant le bien du royaume, la reine Berthe fut accordée au roi, lequel en grand honneur la reçut, et après peu de temps engendra un fils, qui fut le puissant Charlemagne, laquelle après fut chassée du royaume par les susdits Hauffroi et Henri, ainsi que plus à plein apert en ce livre; mais je veux vous parler de la matière ci-devant proposée, et du fait et gouvernement du vaillant Valentin et de son frère Orson.

Le roi Pepin avait une sœur nommée Bellissant, belle et gracieuse, et bien endoctrinée, elle aimait le roi son frère de bon amour, et advint que pour le bruit et renommée d'icelle, laquelle des grands et des petits était prisée et aimée pour sa beauté et gracieux parler, manière et contenance qui en elle resplendissaient plus qu'en nulle autre dame, le roi Alexandre, empereur de Constantinople, fut épris de son amour, et pour cette cause vint en France avec grand état, accompagné de plusieurs comtes, qui tous étaient en grande pompe, si ne demeura pas long-temps après sa venue, qu'il fit venir les plus grands princes et seigneurs de sa cour, et leur commanda de se mettre en honorable état, et qu'ils allassent vers le roi Pepin lui demander en mariage sa sœur Bellissant, laquelle lui fut accordée par le roi à grande joie et honneur par toute la cour, tant d'un côté que de l'autre, et la fête menée par les joyeuses nouvelle de l'alliance de l'empereur Alexandre, et du roi Pepin,

qui sa sœur lui donna. Les nôces furent faites en grand triomphe, et ne faut demander si lors fut de largesses et de toutes choses : la fête dura long-temps, puis l'empereur et ses gens prirent congé de son beau-frère le roi Pepin, pour aller à Constantinople avec sa famme Bellisant, le roi fit habiller ses gens pour accompagner l'empereur, chacun monta à cheval, et y avait grande quantité de dames et demoiselles qui accompagnèrent Bellisant ; et ceux qui demeurèrent pleuraient son département ; le roi les envoya plusieurs jours, tant qu'ils arrivèrent à un port où ledit empereur voulut monter sur mer, et prit congé du roi Pepin, en lui rendant graces plus que je ne vous saurais dire de la bonne réception qu'il lui avait faite, et entr'autres choses de sa sœur Bellisant, laquelle il lui avait donné pour femme, à ces mots le roi Pepin embrassa Alexandre, en lui disant : beau sire et bon seigneur, au regard de ma puissance, je ne vous ai pas reçu en triomphe si excellent comme je dusse, mais pourtant je reconnais la gracieuseté de vous qui de mon petit pouvoir vous êtes contenté, et à moi ne sont pas les mercis, mais sont à vous, quand tant vous avez voulu décorer votre personne honorée, que ma sœur avez prise à femme, sachez que d'ici en avant j'ai bonne volonté que nous soyions bons amis. Et quand est de moi, je suis celui qui de ma puissance voudrait le corps et les biens abandonner, pour vous secourir en toute place selon mon pouvoir : puis, Pepin vint vers sa sœur Bellisant, et lui dit : belle-sœur, ressouvenez-vous du lieu dont vous êtes issue, et faites en manière que moi et vos amis, et tout le sang royal, puissions avoir de vous joie et honneur : vous allez en pays étranger de votre nation, gouvernez-vous par sages dames, et vous gardez de mauvais conseils, vous êtes la créature du monde que j'ai plus aimée, si me serait la mort prochaine, si par vous n'avions bonnes nouvelles. Le roi Pepin donna beaucoup de bons enseignemens à sa sœur Bellisant, et l'embrassa en pleurant pour son département, et la dame qui eut le cœur piteux et dolent, répondit peu de chose ; car de ses yeux et du cœur soupirait si tendrement, que le parler lui était chose très-forte. A donc prirent congé les dames et demoiselles, barons et chevaliers tant de France que de l'Empereur ; là y eut maintes larmes et soupirs jetés pour la dame ; puis le roi Pepin retourna en France. L'Empereur monta sur mer et eut bon vent, tant qu'en peu de temps lui et ses gens arrivèrent à Constantinople, et là fut reçut à grand honneur, dont le récit serait trop long ; mais ne demeura guère que le grand honneur qu'on fit à Bellisant, et la joie que chacun mena fut bientôt changée en pleurs et lamentations pour la dame Bellisant, que par trahison fut en exil.

CHAPITRE II.

Comme l'Empereur fut trahi par l'Archevéque de Constantinople.

En ce temps, il y avait un archevéque en la cité de Constantinople, lequel l'Empereur aimait sur tout, et lui faisait des biens en abondance, tant il avait confiance en lui qu'il le fit gouverneur de son hôtel, et son confesseur principal et sut tous ses secrets, dont il eut depuis le cœur dolent ; car le faux ingrat non reconnaissant les biens et honneurs qu'il lui avait faits, et que par chacun jour lui faisait ledit Empereur, par amour désordonné, fut épris de la puante luxure pour la beauté de la reine Bellisant, si ardemment qu'un jour il vit la bonne reine toute seule en la salle parée, il vint auprès d'elle s'asseoir et la commença à regarder en souriant, dont la dame ne se doutait point ; car il était familier de la maison, que jamais personne n'eût cru qu'il eût voulu faire ni penser chose contre l'Empereur. Or, n'est-il point de pire ennemi que celui qui est familier à la maison quand à mal le veut appliquer, combien le montra le faux archevêque, étant assis auprès de la tant aimée dame, ouvrit sa bouche venimeuse, et lui dit : Ma chère dame, je suis votre petit serviteur et chapelain, s'il vous plaît ouïr une chose que je veux vous dire, laquelle en douleur j'ai porté et souffert en mon courage long-temps. Sachez que la beauté de votre corps et plaisante figure, formée et composée outre tout votre commun corps de naturelle opération, a ravi et embrasé mon cœur, nuit et jour ne peut penser sinon à vous seulement, et qui pis est, je perds le boire et le manger, manière et contenance, quand il me souvient de vos beaux yeux et claire face, si requiers à Dieu qu'il vous inspire volonté de me recevoir pour ami, et que je puisse vous

servir et complaire à votre plaisir ; car si ainsi est que vous me refusez pour ami, je n'ai espoir ni confort plus prochain que la mort a invoquer. Hélas ! dame, vous qui êtes et toute chose renommée, douce, courtoise en débonnaire, ne soyez cause d'abréger ma mort ; mais me veuillez octroyer votre amour par tel convenant que je serai loyal et secret en amour plus que ne fut jamais homme. A ces mots déceptifs et pleins de trahison ; la dame comme prudente et sage lui répondit : Ha ! faux déloyal archevêque, tenté et plein de diabolique volonté, comment oses-tu proférer de ta bouche qui sacrée doit être, paroles tant vilaines, déshonnêtes et abominables contre la Majesté impériale de celui qui a tant doucement t'a nourri et monté en honneur plus qu'à toi n'appartient ; d'où te peux venir cette malédiction d'être cause de ma damnation, qui me doit en la sainte foi, en mœurs et conditions enseigner, ainsi que l'Empereur pense, et du tout se confie en toi ? A Dieu ne plaise que le sang de France dont je suis extraite, et la majesté du puissant Empereur, soit par moi honnie et en rien deshonorée. O faux et maudit homme ! regarde ce que tu veux faire, tu me veux dépouiller de tout mon honneur, mettre en mon corps vergogne vitupérable, et mon ame en la voie de damnation éternelle : délaisse ta folle opinion, à telle fin n'y peux parvenir ni atteindre, et si plus tu en parles, sois certain que je le ferai savoir à mon mari l'Empereur, et lors pourra bien dire que de ta vie sera fait, et pourtant va-t-en d'ici, et n'en parle plus. De telle réponse fut l'archevêque bien courroucé, et n'osa plus avant procéder sur le fait, puisqu'il n'avoit l'amour de la dame, et ainsi confus s'en retourna ; car oncques elle ne fit nul semblant ni manière qu'il ne put prendre aucun renfort ni nulle espérance de pouvoir parvenir à son attente, grandement se repentit de sa folie, quand rebuté et refusé se vit de la dame ; mais, remède n'y trouva, pour sauver son honneur, hors que par trahison ; car il se doutait en lui-même que l'Empereur ne sût par la reine la mauvaise volonté de son courage. Trop tôt commença la folie, et trop tard se repentit. Il arrive souvent que le fol penser demeure imparfait.

CHAPITRE III.

Comme l'Archevêque étant éconduit de Bellisant, pour son honneur sauver, machina grande trahison.

ADonc en pensée et souci trop parfait et envieux pour l'archevêque, doutant que l'Empereur ne le fasse mourir pour sa fausse trahison, laquelle contre sa seigneurie et magnificence il avait commise, il pensa de sauver son honneur au mieux qu'il pourrait, et tant fit que sa malédiction on couvrit en feignant et dissimulant qu'à son pouvoir il voulait et désirait le bien et honneur de l'Empereur : le jour de l'Ascension de notre Seigneur, il vint devers l'Empereur, le tira à part et lui dit : O trés-haut Empereur, je reconnais les grandes graces que vous m'avez données et octroyées, et sait que par vous je suis à honneur monté plus qu'à moi n'appartient, et si m'avez fait, moi indigne et suffisant, maître et gouverneur de votre maison et du tout à moi vous confiant plus qu'en nul autre de votre cour, si dois être en place où je souffre votre état être diffamé, et votre renommée mise en bas ; car ainsi me soit Dieu propice que j'aimerais le plus cher devant tous de me soumettre à subir mort et finir mes jours, que voir ou ouïr devant ma présence langages et paroles, qui à votre honneur et seigneurie fussent mal convenables, si me veuillez ouïr réciter un cas qui grandement touche votre honneur et état. Sire, il est vrai que Bellisant votre femme, sœur du roi Pepin de France, laquelle vous avez prise et honorée pour votre femme et épouse, ne vous tient pas foi ni loyauté, comme elle doit ; car elle aime autre que vous, et vous est déloyale, mais tant y a que je ne veux pas nommer celui qui de votre femme fait sa volonté ; car vous savez que je suis prêtre sacré. Il est vrai que vérité de cette chose m'est venu en confession, si ne le dois ni je ne veux pas réciter en manière que je vous nomme celui qui tel déshonneur vous pourchasse ; mais que tant vous me veuillez croire, qu'en toute la cour n'y a plus dissolue et déshonnête femme que la vôtre, qu'à tant d'honneur vous tenez, dont votre corps est en danger et péril ; déjà elle vous pourchasse nuit et jour manière de vous faire mourir, afin de mieux

faire sa volonté, et pourtant que je suis tenu de vouloir votre profit et honneur garder, je vous fais savoir que vous vouliez aviser le plus secrettement que faire le pourrez à votre honneur, autrement je tiens votre bonheur perdu, et votre personne déshonorée, car trop est grande infameté entre les princes que vous cuidiez avoir épousé la sœur du roi de France, pour la fleur de beauté, prudente et noblesse, et vous en avez une mauvaise qui de votre vie est ennemie et votre mort désirée, à laquelle chose vous veuillez remédier au mieux que vous pourrez pour votre honneur garder. Quand l'Empereur entendit parler le traître archevêque, ne faut pas demander s'il en fut en son cœur très-amèrement courroucé. Car quand l'homme aime fort une chose, de tant plus est-il dolent quand on lui en rapporte mauvaises nouvelles. L'Empereur crut de léger les paroles du faux archevêque, car en lui avait sa confiance plus qu'en nul homme vivant. Il crut trop de légers, par quoi inconvéniens puis après en sont venus. C'est grand danger aux princes que de croire de léger. L'Empereur ne répondit rien, car il fut tant épris de courroux, qu'il perdit manière et contenance, et s'en alla parmi le palais gémissant, et jetant soupirs angoisseux qui ne le tient pas tant, et ne peut son ire restreindre ni atremper; mais entra sans parler ni faire nul semblant dedans la chambre de la dame Bellisant, et sans dire mot ni à dames ni à demoiselles, cruellement et de fier courage vint prendre la belle dame Bellisant, et par les cheveux la jeta à terre si rudement que de la face merveilleusement le sang jaillit. A donc la dame se mit à crier et à pleurer très-fort. Hélas! mon cher Seigneur, quelle chose vous ment de me frapper et battre si outrageusement; car oncques en joue de ma vie ne vous fis que tout honneur et loyal service de mon corps. Ha! vilaine, dit l'Empereur, je suis trop bien informé de votre vie, que maudite soit l'heure et le jour que de vous premier me vint la connaissance: si la frappa de rechef si grand coup qu'elle perdit la parole, et cuidèrent toutes les dames et demoiselles qu'elle fût morte, et firent un cri si très-haut que les barons et chevaliers de la cour l'ouïrent; si vinrent en la chambre dont les uns levèrent la reine Bellisant, et les autres prirent l'Empereur, en parlant à lui en telle manière: Hélas! Sire, comment avez-vous si cruel courage de vouloir défaire si vaillante et noble dame, qui tant est de tous cher-aimée, et en laquelle ne fut oncques vu ni apperçu blâme ni déshonneur! pour Dieu, Sire, soyez un peu plus attrempé et modéré; car à tort et sans cause, entreprenez cette querelle contre la bonne dame. N'en parlez plus, dit l'Empereur, je sais bien comme la chose va. Et qui plus est, je suis délibéré totalement de la mettre à mort, et si une d'entre vous me dit le contraire je lui ferai perdre possession et héritage. A ces mots parla sage baron de l'Empereur, et lui dit: Sire, avisez et considérez ce que vous voulez faire, vous savez que la dame que vous avez épousée est sœur du roi de France, nommé Pepin, lequel est puissant et de grand courage, et devez fermement croire que si vous faites à sa sœur Bellisant outrage ni vilainie, il est homme pour se venger par telle façon que trop de dommage pourrait porter en ce pays, et pourrions mourir maintes nobles personnes et vaillans seigneurs, et vous-même en exil et en grand honte, dont ce seront pitié, d'autre part la bonne dame est grosse d'enfant comme vous voyez. Si est péril avoir de la frapper si rudement. Après ces paroles, la dame se jeta à genoux devant l'Empereur, en parlant à lui en pleurant, et lui dit en cette manière.

Hélas! mon Seigneur, ayez pitié de moi; car oncques en jour de ma vie mal ni vilainie je ne voulus faire ni penser; et si vous n'avez pitié de moi, veuillez au moins avoir pitié de l'enfant que je porte en mon ventre; car je suis enceinte de votre fait, dont Dieu par sa grace me doit en joie délivrer. Hélas! Sire, je vous requiers que dans une tour me fissiez mettre et enfermer tant que le temps sera venu que je délivre et enfante, après mon enfantement faites de mon corps ce qu'il vous plaira. Ces paroles disait la dame en larmoyant des yeux et soupirant du cœur, car bien avait le cœur dur qui se savait tenir de pleureur; mais l'Empereur, qui, par le maudit archevêque fut déçu et courroncé au cœur, n'eut oncques pitié de sa femme, mais cruellement lui répondit: Fausse vilaine désordonnée, d'autant que tu es grosse d'enfant, je me dois peu réjouir; car je suis tant de ton gouvernement informé, que je n'y ai rien, et que déloyalement tu te's abandonnée à d'autre qu'à moi.

Quand ils virent que l'Empereur ne voulait point son ire appaiser, tous par le commun accord le menèrent hors de sa chambre, et le plus doucement qu'ils purent le tinrent en paroles en lui remontrant sa grande faute, et la dame demeura en sa chambre, qui de sang avait la face teinte et souillée. Alors les dames qui étaient avec elle lui apportèrent de l'eau claire pour se laver. Et à cette heure son écuyer, nommé Blandimain, entra dedans sa chambre, et quand il la vit, il commença à pleurer, en lui disant: Ha! madame, je vois bien que maintenant vous êtes trahie, je prie Dieu que maudite soit la personne qui ce mal vous a pourchassé. Pour Dieu, ma très-douce dame, prenez un peu de reconfort, et si vous voulez, je vous remenerai en France, vers le roi Pepin, votre frère, qui me donna à vous pour servir en vos nécessités, laquelle chose je voudrais faire de ma petite puissance, croyez mon conseil, et nous retournerons en votre pays; car vous devez être sûre que l'Empereur vous fera brièvement mourir à grande honte et déshonneur. Lors répondit la dame: Hélas! Blandimain, mon ami, trop me serait chose vitupérable et déshonnête de m'en aller en telle manière sans autre délibération, et pourrait-on croire de léger, que l'Empereur aurait raison, et que je serais coupable du fait. Et pour ce j'aime mieux mourir de mort que de blâme recevoir du fait dont je suis innocente, et sans cause assurée. Lors l'Empereur, qui fut par le moyen des barons un peu modéré de son ire, envoya quérir Bellisant, sa femme laquelle amena devant lui. Et quand il la vit, le cœur lui tremoulait de deuil de ce qu'il ne l'osait faire mourir pour doute du roi Pepin son frère, et par de rudes paroles lui dit: vilaine et mauvaise femme, par vous est mon honneur vitupéré, si jure à Dieu que si ne fût pour l'amour de votre frère le roi Pepin, je vous ferais adre et brûler au feu; mais pour l'amour de lui, sera prolongée pour le présent. Si vous fait savoir qu'à cette heure je vous bannis de mon pays et Empire, vous commandant expressément que demain vous partiez de ma cité, car si plus je vous y vois jamais, n'aurez répit que mourir ne vous fasse; si fais commandement à tous ceux de mon pays, que nul ne soit si hardi de vous accompagner ni convoyer, fort seulement votre écuyer Blandimain, que vous amenâtes de France, et allez où vous voudrez à votre aventure, car jamais à mon côté ni à mon lit ne coucherez. Incontinent après le commandement de l'Empereur qui fut soudain, la Reine Bellisant et son écuyer Blandimain montèrent à cheval et vinrent à la ville; et là fut des seigneurs et Dames, et tout le menu peuple, tant de grands que de petits, fait grands pleurs et lamentations en si grand nombre que telle chose ne fut oncques vue ni ouïe. Chacun courait à la porte recommander à Dieu la bonne dame, qui par l'archevêque est si piteusement déchassée, et au sortir de la cité fut le cri si grand et piteux, que c'était pitié de l'ouïr. Or s'en va Blandimain, qui menait et conduisait la dame Bellisant, et ont pris le chemin à tirer vers le noble pays de France. Et quand elle fut hors des murs de la cité, et qu'elle se vit aux champs pauvrement ornée, et comme personne infâme et vilainement déchassée, pensa d'où elle était issue, et à la haute magnificence impériale où elle avait été mise après, pensant à la misérable et dolente fortune qui était si soudainement tournée sur elle.

Hélas! pourquoi tarde la mort, qu'elle ne vienne à moi pour ma vie abréger, et mes angoisses et mes douleurs mettre à fin? Hélas! de malheur suis-je née; car de toutes les malheureuses je suis la nonpareille. Or sont toutes mes joies menées en tristesses, et mes ris en pleurs, et mes chants en soupirs convertis. Au lieu de robe de drap d'or et de pierres précieuses de valeur inestimable, de quoi voulait être parée, je suis comme une femme publique d'injures vitupérée et déshonorée de toutes parts, si me convient le demeurant de ma misérable vie dolente couvrir mes habits de larmes qui mes jours feront finir. O vous! pastourelles des champs, considérez ma grande douleur, et pleurez mon triste exil. Or plût à Dieu que je fusse d'aussi basse condition et état descendue que le plus pauvre du monde! du moins je n'aurais nul regret de me voir en telle pauvreté. Hélas! pourquoi m'éclaire le soleil et pourquoi me soutient la terre, car je n'ai besoin que de la fontaine dangereuse de tristesse et angoisse pour donner à mes yeux force et abondance de larmes? car il n'est pas en ma puissance humaine et corporelle de ma tristesse dangereusement et

suffisamment pleurer. O fausse trahison ! si te doit bien de cœur maudire ; car par toi je suis aujourd'hui la plus dolente créature qui soit vivante sur terre. Hélas ! mon frère Pepin, roi de France, que ferez-vous de cette dolente ? Il vous eût mieux valu que je n'eusse jamais été enfantée ni mise sur la terre. En faisant cette dure complainte, la dame demeura pâmée sur le chemin, et peu qu'elle ne tombe à terre ; mais Blandimain s'approcha pour la soutenir, et lui dit : Hélas ! madame, prenez en vous confort, et ne veuillez entrer en tel désespoir, et ayez en Dieu ferme confiance ; car comme vous êtes innocente, sachez qu'il gardera votre bon droit. Alors il avisa une très-belle fontaine vers laquelle il mena la dame, et au plus haut lieu la fit asseoir pour se reposer un peu et prendre courage. Et laisserai à parler d'eux, et vous parlerai de l'archevêque qui fut persévérant en sa malice damnable et diabolique.

CHAPITRE IV.

Comme l'archevêque se mit en habit de chevalier, et monta à cheval pour poursuivre la dame Bellisant, laquelle était bannie.

Et quand l'archevêque vit que la dame était partie, il pensa qu'il irait après, et que d'elle ferait sa volonté, il laissa camail et amusse, et comme irrégulier et apostat, ceignit l'épée et monta à cheval, et frappa des éperons ; tant chevaucha qu'en peu de temps il fit beaucoup de chemin, et demandait nouvelles de la dame à ceux qu'il rencontrait, et on lui disait le chemin qu'elle tenait. Tant chevaucha le traître, qu'il entra en une forêt fort longue et fort large, si prit le grand chemin et s'efforça de chevaucher, et quand il eut un peu cheminé, il apperçut la dame avec Blandimain, qui était auprès de la fontaine où elle était descendue pour se rafraîchir et reposer ; car lassée et pesante était pour les pleurs et gémissemens dont son cœur était rempli, et Blandimain la reconfortait de son pouvoir.

A donc l'archevêque tira devers eux, apperçut là la Reine Bellisant qui ne le connut point, parce qu'il portait l'habit dissimulé, mais s'étant approché, elle le connut bien. Hélas ! dit-elle, Blandimain, or vois-je venir vers nous le faux homme, c'est l'archevêque qui est cause de mon exil. Hélas ! j'ai grand peur qu'il ne me veuille faire vilainie. Dame, dit Blandimain, n'ayez doute de lui, car s'il vient pour vous faire mal ni déplaisir, je mettrai mon corps pour le vôtre, et vous défendrai jusqu'à la mort. Lors l'archevêque arriva et mit pied à terre, puis salua la dame, j'ai tant fait en peu de temps près l'Empereur qui vous a déchassé, qui sera de vous voir bien joyeux, et serez en votre premier état remise et mise au plus grand triomphe et honneur que jamais fûtes, et pourtant pensez-y, car je le fais pour votre honneur et profit.

Or dit la dame, déloyal et cruel adversaire de tout honneur impérial ; je dois bien avoir cause de te haïr quand par ta fausse malice tu as donné à entendre à l'Empereur que je suis misérablement abandonnée, et pour cette cause il m'a privée de tout honneur royal et impérial. Tu m'as mise en chemin et en danger d'user et finir mes jours en douloureuse tristesse, car il n'y a au monde plus dolente femme que moi. Dame, dit l'Archevêque, délaissez telles paroles, car je suis bien puissant pour votre douleur, et déconfort mener en une joie et liesse plus que jamais vous ne fûtes. En disant ces paroles, il s'inclina vers la dame pour la baiser, et Blandimain saillit sur l'archevêque, et lui donna si grand coup qu'il le jeta à terre, et lui rompit deux dents de la bouche. A donc ledit archevêque se leva et fort dolent et tira son épée, et Blandimain prit un glaive qu'il portait et saillirent l'un sur l'autre, tant que tous deux furent fort navrés. Et ainsi qu'ils se combattaient arriva vers eux un marchand, lequel de tout loin qu'il les vit s'écria : Seigneur, délaissez votre début, et me veuillez compter d'où la chose procède, et saurai de vous deux lequel a tort ou droit. Sire, dit Blandimain, laissez-nous faire la bataille, car je ne ferai pas la paix avec celui-ci. Hélas ! dit la dame, veuillez nous secourir, car voici faux le prêtre maudit, qui mon honneur veut tollir à force et outre mon courage, c'est l'archevêque damné qui d'avec l'Empereur à tort me fait partir, et par faux langage de sa compagnie expulser. Quand le marchand entendit la dame, il en eut grande pitié, et dit l'archevêque : Sire, laissez votre entreprise et ne touchez la dame, car vous pouvez savoir que si l'Empereur

était averti de votre fait, il vous ferait honteusement mourir.

Et quand l'archevêque entendit le marchand, délaissa la bataille et se mit à fuir parmi le bois car il fut dolent de ce qu'il le connût, parce qu'il pensait bien faire sa volonté de la dame; mais qu'il entreprît chose dont la fin en fut découverte comme en sera dit. Après le départ de l'archevêque, la dame demeura au bois sur la fontaine triste et dolente, et Blandimain qui était fort blessé. Alors le marchand lui dit: Hélas! madame, je vois bien que par le traître archevêque vous avez été déchassée de la compagnie de l'Empereur.

Dieu me fasse tant vivre, qu'une fois je le puisse accuser de ce fait, et sa mort pourchasser; dame, adieu vous dis, qui reconfort et patience vous veuille donner: et Blandimain le remercia doucement, après il monta sur le sien; s'en allèrent en une maison qui était auprès de là, où ils se tinrent sept ou huit jours pour Blandimain, et quand il fut reposé et qu'il put marcher, ils se mirent en chemin vers le bon pays de France; et commença la dame à jeter de grands soupirs et complaintes, en disant: Hélas! Blandimain, mon ami, que pourra dire mon frère le roi Pepin et tous les seigneurs de ma piteuse aventure: quand ils sauront que pour fait dissolu et déshonnête, je suis de l'Empereur et de la contrée de Constantinople séparée, et comme femme publique, à tout le monde abandonnée. Hélas! or suis-je certaine que mon frère croira que du fait je suis coupable, si me fera mourir à honte, car il a le courage inhumain. Dame, dit Blandimain, de ce n'ayez doute; car ce n'est pas chose à croire de léger: votre frère est sage et discret; il est fourni de bon conseil pour prendre garde à cette matière, ayez confiance en Dieu le Créateur, car il vous confortera et votre bon droit gardera: en devisant de ces choses, ils chevauchèrent tant qu'après qu'ils eurent passé plusieurs pays sauvages et divers royaumes, duchés et comtés, arrivèrent en France, et passèrent à Orléans pour aller à Paris, où le roi se tenait. Lors entrèrent en une forêt moult grande, qui est à trois lieues d'Orléans, en laquelle il advint piteuse aventure à dame Bellisant.

CHAPITRE V.

Comme Bellisant enfanta deux enfans dans la forêt d'Orléans, dont l'un fût appelé Valentin et l'autre Orson, et comme elle les perdit.

Ainsi Bellisant fut dans la forêt chevauchant et était enceinte comme il vous a été dit. Or advint que le temps de son enfantement approcha, elle se mit à pleurer fort tendrement. Lors Blandimain lui demanda: Madame qu'avez-vous que vous vous plaignez tant? Hélas! Blandimain, dit la dame, mettez le pied à terre et me descendez à bas et pensez diligemment d'aller quérir quelque femme, car le temps est venu que je dois enfanter, et ne puis plus attendre. Blandimain descendit, et puis mit la dame au pied d'un haut arbre, lequel il choisit pour mieux connaître la place où il la laisserait, puis monta à cheval et chevaucha tant qu'il put pour avoir une femme qui vint pour secourir la dame, laquelle demeura seule et sans compagnie. Lors par la grace de Dieu fut délivrée, et fit tant par son secours, que dans la forêt elle enfanta deux fils; mais ils ne furent pas sitôt venus sur la terre que la dame souffrit grande peine comme vous saurez. Quand la dame eut les deux enfans de son ventre mis hors et produits au monde, ainsi qu'elle était seule dessous l'arbre couchée, il vint devers elle une grosse ourse velue et horrible, faisant de grands cris et effrayée, s'approcha d'elle; et prit entre ses dents un de ses enfans, et parmi le bois s'enfuit. Lors la dame fut fort dolente, et non sans cause, et d'une voix faible et basse, commença pitoyablement à crier; et à ses deux pieds et à ses deux mains s'en alla par le bois après la trop cruel bête qui son enfant emportait. Las! peu lui vaut la poursuite, car elle ne verra jamais son enfant tant que par un divin miracle lui soit rendu. Tant chemin la noble dame parmi la forêt en pleurant pour son fils, et tant fort se travailla d'aller après, forte maladie la prit et demeura pâmée contre terre se coucha comme femme morte. Je vous laisserai à parler d'elle, et vous parlerai de l'autre enfant qui demeura tout seul. Il advint en ce temps que le roi Pepin partit de Paris accompagné de plusieurs

grands seigneurs, barons, ducs, comtes et chevaliers pour aller à Constantinople voir sa sœur Bellisant, se retira devers Orléans, et tant chemina qu'il entra dans la forêt où était sa sœur Bellisant accouchée, mais rien n'en fut pour cette fois. Or, le roi Pepin passant par la forêt avisa dessous le haut arbre l'autre fils de Bellisant tout seul, qui dessus la terre gissait. Si chevaucha cette part et dit: Belle-trouve et belle rencontre, regardez comme voici un bel enfant. Sire Roi, dirent les barons, vous dites vérité. Or, dit le roi, je veux qu'il soit nourri à mes dépens tant que Dieu lui donnera vie, et qu'il soit gardé bien soigneusement, car s'il vient en âge je lui ferai largement du bien. A donc il appella un sien écuyer, et lui bailla charge de l'enfant, en lui disant: prenez cet enfant et le portez à Orléans et le faites baptiser, et lui cherchez une bonne nourrice, et faites qu'on pense de lui au mieux qu'il sera possible. Bien droit avait le roi Pepin si de l'enfant il était amoureux, car il était son neveu, mais il ne le savait pas. Adonc l'écuyer prit l'enfant ainsi que le roi Pepin lui avait commandé, et le porta à Orléans et le fit baptiser, lui donna son nom, et le fit nommer Valentin, car tel était le nom de l'écuyer, puis demanda une nourrice, et fit panser l'enfant ainsi qu'on lui donna en charge. Le roi chevaucha toujours outre par la forêt: il avait grand désir d'être en la cité de Constantinople pour voir Bellisant sa sœur, que tant il aimait; ainsi que le bois passait, il rencontra Blandimain, lequel menait une femme, si connut le roi. Après le salut fait, le roi lui dit: Blandimain, beau sire, dites-nous nouvelles de Constantinople, et entr'autres choses, dites-moi comment se porte Bellisant ma sœur. Cher Sire, dit Blandimain, quand au regard des nouvelles, à peine vous en saurais-je dire de bonnes, car à trop de mal votre sœur Bellisant, par la trahison du faux langage d'un archevêque, qu'elle a été de l'Empereur chassée et bannie hors de son pays; car tant loin a donné l'archevêque des fausses paroles à entendre, que si ce n'eût été les seigneurs du pays, qui votre fureur ont douté, l'Empereur l'eût fait pendre et mourir devant tout. Blandimain, dit le roi Pepin, qui était fort dolent, et de tant tiens-je l'Empereur fou qu'il n'a fait mourir ma sœur; par le Dieu tout-puissant, si présente je la tenais, jamais de mort elle ne saurait échapper, que de mauvaise mort ne la fisse mourir. Or; avant seigneurs, disait-il, notre voyage est fait, retournons à Paris, car ne veut pas aller plus loin. Je sais trop de nouvelles de ma sœur sans en plus demander.

A ces paroles tourna la bride de son cheval pour s'en retourner, menant grand deuil en son courage, et lui-même se prit à dire: O vrai Dieu tout-puissant! souvent l'homme est déçu de sa femme; or suis-je bien venu au contraire de mon intention, moi qui de ma sœur Bellisant cuidais une fois avoir toute joie et plaisir, et l'Empereur Alexandre être à moi secourir et tenu cher. Et par elle je suis grandement diffamé et mis en grand déshonneur. Et en cette mélancolie si grande chevaucha le roi Pepin longuement, tant qu'il arriva à Orléans. A donc Blandimain, qui bien connut le courage du roi Pepin, pour doute de la dame ne lui déclara plus rien; si s'en retourna vers l'arbre où il l'avait laissée, mais il ne la trouva point, dont il fut marri, et de grand courroux plein il descendit, lia son cheval et commença à chercher par le bois, et tant alla qu'il trouva la dame sur la terre, qui éplorée était, tant lasse pour son enfant qu'elle ne pouvait parler qu'à trop grande peine, et Blandimain l'embrassa et la mit sur ses pieds, puis lui demanda: Hélas! qui peut vous avoir ici amenée? Ha Blandimain! dit-elle, toujours croît ma douloureuse fortune et ma double tristesse. Vrai est-ce que quand vous me laissâtes, vint vers moi une ourse qui un de mes enfans emporta, et me mit après dedans le bois pour lui cuider ôter, mais je ne sus retourner à l'arbre où j'ai laissé mon autre enfant. Dame dit-il, je viens du pied de l'arbre, mais je n'ai pas trouvé d'enfant et si ai regardé de toutes parts. Quand la dame ouït Blandimain, elle mena plus grande douleur que devant, de rechef se pâma, et Blandimain la leva, qui de grande pitié se mit à pleurer et la mena vers l'arbre où elle avait laissé l'enfant; mais quand elle ne le trouva point, elle jeta de si grands soupirs et pitoyables, qu'il semblait que son cœur de son ventre pût sortir. Hélas! dit-elle, or n'est-il au monde de plus dolente; de plus déconfortée femme que je suis, car de tout en tout je suis vide de joie, plaisir et liesse, et suis pleine de toute douleur, comblée de misère et tristesse

intolérables, de tribulations aggravées, et entre toutes les désolées la plus déconforte. Hélas! Empereur vous êtes cause de ma mort avancer, à tort et sans cause par mauvais conseil de votre compagnie m'avez privée, car sur mon ame oncques jour de ma vie de mon corps je ne fis faute. Or, ai-je perdu vos propres enfans légitimes et de sang royal issu, par lesquels j'espérais une fois être vengée. Vienne la mort à moi pour ma langueur mettre à fin, car m'est plus agréable la mort que languir et vivre en tel martyr. Quand Blandimain vit la dame si déconfortée. Il la reconforta le plus doucement qu'il put; et la fit panser, et garder jusqu'à ce qu'elle soit bien guérie, saine et en bon point, et que de ses gémissemens et pleurs elle fut un peu appaisée; car il n'est si grand deuil qu'avec le temps on ne mette en oubli. Adonc Blandimain l'écuyer, commença à dire à la dame comme il avait trouvé le roi Pepin son frère, lequel lui avait demandé des nouvelles; qu'il était irrité et courroucé contre elle, si lui dit:

Dame, j'ai grand doute que devers le roi votre frère ne soyez mal venue, car aussitôt qu'il sut que l'Empereur vous a déjeté d'avec lui, il a montré semblant d'être contre vous tant courroucé, ainsi comme celui qui de trop léger veut croire que la faute soit de vous. Ha Dieu! dit la dame, or m'est avenu la chose que plus je doutais. Bien plus à cette heure dire que toutes parts me survient et environne douleurs et angoisses quand d'avec l'Empereur Alexaudre, mon époux, sans cause et sans raison suis déchassée; jamais à Paris je ne retournerai, mais m'en irai en pays étranger, si loin que nul n'aura connaissance de mon fait, ni ne saura où je suis: si mon frère, le roi Pepin me tenait, il me ferait mourir, car il me vaut mieux son ire et sa fureur éviter que d'attendre la mort. Dame, dit Blandimain, ne pleurez plus, vous êtes sûre que jamais je ne vous laisserai jusqu'à la mort, mais je suis délibéré de vivre et mourir avec vous, et de vous tenir compagnie là où votre plaisir sera d'aller. Blandimain, dit la dame Bellisant, allons à notre aventure; je vous remercie de votre bon vouloir, car du tout en vous je me fie. Ainsi se sont mis en chemin la dame et Blandimain, lesquels tous deux ne sont pas joyeux, mais chargés 'angoisses je laisserai à parler d'eux pour le présent, et dirai de l'ourse qui emporta l'enfant parmi le bois.

CHAPITRE VI.

De l'Ourse qui emporta l'enfant de Bellisant parmi le bois.

L'OURSE qui avait pris un des enfans de Bellisant ne le dévora pas, mais le porta en sa tannière en une fosse profonde et obscure qui était sans clarté en laquelle il y avait quatre oursons forts et puissans. L'ourse jeta l'enfant parmi ses oursons à manger; mais Dieu, qui jamais ses amis n'oublie, montra évidemment miracle; car les oursons ne lui firent nul mal, mais de leurs pattes velues commencèrent à le piquer doucement. Et quand l'ourse vit ses petits ne le vouloir dévorer, elle fut amoureuse de l'enfant, tant que parmi les oursons le garda un an entier, si fut l'enfant pour cause de la nourriture de l'ourse tout velu comme une bête sauvage. Si ce prit à cheminer parmi le bois, et devint grand en peu de temps, et commença à frapper les autres bêtes de la forêt, tant que toutes le doutaient fort et fuyaient devant lui, car si terrible était qu'il ne craignait et n'avait de rien peur; en tel état, menant vie de bête, et fut l'enfant l'espace de quinze ans, qu'il devint fort grand et puissant, tant que nul n'osait passer par la forêt, bêtes, hommes, il abattait et mettait à mort, il mangeait la chair toute crue comme bête, et vivait de vie bestiale et non pas humaine. Il fut appelé Ourson, pour cause de l'Ourse qui le nourrit et allaita, et le poil avait ainsi comme un Ours. Tant fit de mal parmi le bois, et tant fut redouté, que nul, tant fut hardi ni vaillant ne passait parmi la forêt, que grandement ne doutât à rencontrer ledit homme sauvage; si fut accru le bruit de lui, que ceux du pays d'environ à force et puissant le chassèrent pour le prendre; mais rien n'y vallut chose qui contre lui fut faite, car il ne doutait filets ni glaive; mais tout rompait et mettait en pièces devant lui. Or est-il dans la forêt menant une vie de bête sauvage, sans nul drap vêtir et sans paroles dire, et sa mère Bellisant, qui pensait bien les avoir perdus, s'en alla comme femme déconfortée par le pays à l'aventure, et Blandimain la conduisit et conforta tant qu'il put. La dame avait toujours regret des deux enfans, car perdus les a, et

pria souvent Dieu que ses deux enfans pussent se sauver, car en plusieurs lieux passèrent Blandimain et la dame, et tant allèrent par terre et par mer, qu'ils arrivèrent au port de Portugal, sur lequel était un fort château, et en ce château demeurait un Géant si grand, si horrible et puissant, que nul cheval, tant fut-il fort, ne le pouvait soutenir, et avait nom Ferragus. Or, advint qu'icelui Ferragus était hors du château, et vint sur le pont pour demander tribut aux passans comme de coutume avait de prendre sur chacun navire: il entra dans le navire où était Bellisant, qui était fort garni de plusieurs marchandises. Et quand il avisa Bellisant qui était tant belle, il la prit par la main et la mena en son château devers sa femme, car il était marié à une dame plaisante et belle, Blandimain alla après la dame que le Géant Ferragus emmenait à grand honneur et sans lui vouloir faire vilenie, si la présenta à sa femme, laquelle la reçut volontiers, et eut grande joie de sa venue pour la gracieuse contenance qu'elle voyait en elle, le géant commanda à sa femme que Bellisant fut très-chérement gardée comme son corps, et aussi Blandimain son écuyer. Elle fut tenue à grande joie au château, car bien était apprise, en bonnes mœurs et science, et bien savait parler, et honnêtement se gouverner entre les grands et les petits. Et quand de ses enfans avait souvenance elle pleurait en son cœur; mais la femme du géant la reconfortait toujours, et dessus toutes personnes la tenait auprès d'elle, car elle l'aimait de si grand amour, que sans elle ne pouvait ni boire ni manger. Long-temps elle fut au château de Ferragus, si vous laisse à parler, et vous dirai de l'Empereur et du faux archevêque.

CHAPITRE VII.

Comme par le conseil de l'archevêque furent élevées nouvelles coutumes en la cité de Constantinople, et comme la trahison fut connue.

Après que l'empereur Alexandre eut chassé vitupérablement sa femme Bellisant hors de sa compagnie, fit plusieurs pitoyables regrets pour elle et s'en repentit en son courage, mais le mauvais archevêque l'entretenait toujours en sa folle opinion, et l'empereur le croyait et tant lui donna de puissance et autorité sur les autres, que ce qu'il commandait était fait, tant eut le gouvernement et seigneurie qu'il mit sus et leva en la cité de Constantinople, coutume et usage contre droit et raison. Or advint que dans la cité était une foire laquelle on tenait environ le quinzième jour de novembre, et de plusieurs pays venaient les marchands à cette foire, et quand le jour fut venu qu'on la devait tenir, la ville fut toute pleine de marchands de divers pays et plusieurs contrées.

Là fit garder l'empereur la foire comme de coutume était, et bailla la garde à l'archevêque, qui pour l'accompagner, fit armer deux cents compagnons, lesquels partirent de la ville pour garder la foire. Et en icelle foire fut présent le marchand dont j'ai fait mention, c'est-à-dire, celui qui trouva Blandimain qui avec l'archevêque se combattit; lequel archevêque bien le connut: mais il ne fit nul semblant, car trop doutait que sa fausseté fut connue. Très-volontiers il l'eût fait mourir, mais il n'avait point de puissance sans trop grand scandale. Ce jour ledit marchand qui fut garni de draps d'or et de soie vendit et livra plus que nul des autres, pourquoi à la fin de la foire l'archevêque envoya devers lui un sergent, pour demander le tribut dequoi il était tenu pour cause de la vendition de sa marchandise. Lors le Sergent vint à lui et lui dit: Sire marchand, il vous faut payer deux deniers pour ce que vous avez vendu, car ainsi est-il ordonné. Or va, dit le marchand, que mal puisse advenir à celui qui telle coutume a mise, c'est le faux déloyal que Dieu maudit, car long-temps y va de mourir doit honteusement. Et quand le marchand eut ainsi diffamé l'archevêque, le sergent leva le baton, et en frappa le marchand sur la tête si grand coup que le sang en sortit. Quand le marchand se sentit frapper, il tira son épée et frappa le sergent si fort, qu'il l'abattit tout mort. Lors se leva grand bruit du peuple par toute la foire, en telle manière que les autres sergens prirent le marchand et le menèrent devant l'archevêque, lequel le voulait incontinent faire mourir, mais le marchand qui sage fut et bien avisé demanda la loi, c'est-à-dire, qu'il voulait être ouï en ses raisons et défenses, et la justice lui octroya. Adonc l'Archevêque le fit mener devant l'empereur, car grande volonté

avait de le faire juger à mort, mais en désirant la mort d'autrui il pourchassa la sienne comme vous le saurez. L'archevêque fit présenter ledit marchand au palais ; ce fut l'empereur qui commanda au juge de se mettre en chaire, et l'archevêque fit par un avocat rigoureusement proposer contre le marchand en l'accusant du meurtre qu'il a fait, et de la grande injure qu'il avait contre la révérence de l'archevêque. Quand le propos fut fait contre le marchand à deux genoux se jeta devant la majesté de l'empereur, et lui commença à dire : Très-haut et excellent Prince, s'il vous plaît, de votre bénigne grâce me donner audience ; car devant tous les barons, je vous dirai chose qui est de grande importance et dont honneur est chargé : Marchand, dit l'empereur, or parlez sûrement, car je vous en donne permission. Sire, dit le marchand, mandez que les portes de votre palais soient closes, afin que nul ne puisse sortir ; ce qui fut fait, puis le marchand dit devant tous hautement : seigneurs, barons et chevaliers qui désirez, et devez aimer l'honneur du triomphant empire, entendez à mon parler. Le temps est venu que la trahison du mauvais archevêque que vous voyez ici, doit être connue et déclarée publiquement devant vos révérences. Hélas ! Sire empereur, c'est le méchant homme par qui votre femme a été à tort de vous chassée, lui, qui plus devait votre honneur garder vous a mis en déshonneur et un jour en requit la dame Bellisant, laquelle comme femme sage prudente le refusa, et quand ce pervers entendit que la dame ne ferait pas à sa plaisance pour doute que son péché ne fut découvert, il a tant fait par les fausses paroles qu'il vous a donné à entendre que votre femme Bellisant vous était déloyale et qu'elle s'était abandonnée à un autre qu'à vous, laquelle chose sauf honneur de votre révérence et de tous les seigneurs qui sont, il a menti comme faux et infidèle, et si pour plus grande approbation de ce cas vous me demandez comme je le sais et que la vérité m'a déclarée.

Je vous dirai qu'un jour après bientôt que votre femme fut bannie de votre pays, en chevauchant parmi un bois, j'ai trouvé celui irrégulier et apostat qui était en arme et en habit dissimulé, qui est une chose contre Dieu et en l'ordonnance de sa vocation, en icelui bois auprès d'une fontaine avait assailli Blandimain, lequel conduisait la dolente Bellisant votre femme.

Et comme je vis leur débat, je commençai à dire : Messeigneurs, laissez votre débat en paix, et la dame qui pitoyablement pleurait, me commença à dire : Marchand, mon ami, veuillez me secourir à l'encontre de ce faux et traître et méchant archevêque, qui à force et contre mon courage me veut tollir et ravir mon honneur. Hélas ! c'est lui par qui je suis en exil mise et chassée d'avec l'empereur et de sa cour, je frappai mon cheval pour les séparer mais celui de l'archevêque prit soudainement la fuite parmi le bois, car il fut dolent quand il fut connu. Hélas ! Sire l'empereur et puissant roi, j'ai pensé plusieurs fois en mon courage de vous déclarer cette matière, mais parler ne vous le osois ; informez-vous du cas, et si vous trouvez le contraire, faites-moi mourir. Quand l'empereur entendit le marchand, se mit à pleurer, et dit à l'Archevêque : Ha ! faux déloyal traitre, je te dois peu d'honneur et te tenir cher, je me suis efforcé toute ma vie à te bien faire et te mettre à honneur, tu me rends déshonneur et trahison.

Or, Dieu me sois témoin, j'ai toujours cru que par toi serait trahi une fois en ma vie, et la chose que plus je doutais m'est avenue, tu m'as fait de tous les grands le plus petit, et de tous les Princes le plus diffamé. Las ! je dois bien haïr ma vie ; et quand il faut que par trahison je sois privé de la chose que j'aimais le plus, de malheur ai-je cru ton conseil trop léger. Ha ! Sire, dit l'archevêque, ne soyez contre moi courroucé pour chose que le marchand vous dise ; oncques de ce fait ne fut rien, et n'en suis pas coupable, mais innocent et tel me veux-je tenir.

Et tu mens faussement, dit le marchand, car de la trahison tu ne peux t'excuser et si tu dis le contraire, je veux batailler en un champ pour cette querelle soutenir, et si offre mon corps à être livré à mort, si avant la nuit fermée je te rends faux traître ou mort ou vaincu, ou tu confesseras ton cas, et afin que nul ne pense que mon courage ne s'accorde audit, je te livre mon gage, pense de t'en défendre. Quand l'empereur vit que le gage fut jeté, il dit à l'archevêque : Or, est-il temps que, selon droit et justice, vous avisez de combattre au marchand, ou de loyauté dire et vérité reconnaître. Ha ! Sire, vous devez

savoir que de faire bataille je dois être excusé ; car suis prêtre sacré, et en ce faisant je vétupererais et réprouverais la dignité de la sainte église. Adonc l'empereur lui dit : en cette querelle n'y a point d'excuse, car il convient que vous combattiez au marchand qui vous accuse de trahison ; et si vous ne le voulez faire, je vous tiens pour coupable du fait. De cette parole le faux archevêque fut effrayé, car il vit bien qu'il fallait qu'il combattît, dit à l'empereur : Sire, puisqu'il vous plaît que de mon corps je montre et prouve que je suis innocent de ce cas, c'est bien raison que je fasse, combien que c'est contre mon état. Or pensa bien le traître s'excuser de faire et entreprendre la bataille, mais peu valut son parler et ses excuses, car l'empereur commanda que l'archevêque fut gardé en telle sorte qu'il le dût avoir à sa volonté, et aussi fit garder le marchand, et puis commanda qu'on le traitât honnêtement, et puis assembla son conseil pour déterminer du jour de la bataille, et les lices faites pour l'archevêque et le marchand faire combattre.

En cette bataille, Dieu qui est vrai, est juste Juge, montra bien évidemment par-devant tous que la trahison doit toujours retourner à son maître, comme vous entendrez ci-après.

CHAPITRE VIII.

Comme l'Empereur Alexandre, par le conseil des sages, envoya quérir le roi Pepin pour savoir la vérité de la querelle du marchand et de l'archevêque.

Après que la journée fut terminée, il commanda de préparer le champ et les lices, si vient nouvelles à l'empereur que le roi Pepin était à Rome pour aider le Pape à l'encontre des infidèles et ennemis de notre sainte loi chrétienne. Et lors il fut avisé par le conseil des plus sages de son empire, qu'on devait aller quérir le roi Pepin, afin qu'il fut présent au jour de la bataille pour plus honnête excuse, et qu'il connût que par la mauvaise trahison il avait fait séparer sa femme hors de sa compagnie, qu'à bon droit et juste querelle il l'avait déchassée.

A ce conseil s'accorda volontiers l'empereur, et invoya incontinent messagers à Rome, et leur bailla lettres pour porter au roi Pepin qui lors était la sainte foi défendant contre les infidèles, comme dessus est dit. Lors les messagers se partirent de Constantinople, et tant allèrent par mer et par terre qu'ils arrivèrent à Rome devant le roi Pepin, lequel ils saluèrent et firent la révérence telle qu'il appartenait, puis lui dirent : Très-redouté et excellent roi, nous vous présentons cette lettre de part le puissant Empereur de Constantinople, notre maître, si veuillez regarder le contenu d'icelle ; et sur ce puisse votre royale Majesté nous rendre réponse.

Adonc le roi Pepin prit la lettre, la lut, et après l'avoir lue, il parla devant tous, et dit : seigneurs, voici nouvelles de grandes admirations : l'Empereur Alexandre me demande que ma sœur Bellisant, que donnée lui avait, a été par lui à tort et sans cause mise en exil ; par un faux entendre que lui a donné un faux traître archevêque, lequel de son cas détestable accusé par un marchand, qui sur cette querelle veut vivre et mourir et combattant l'archevêque devant tous au champ de bataille : comme vaillant et hardi ledit marchand a livré son gage, se confiant en la justice de sa cause. Or est-il ainsi que tel jour ils se doivent combattre : je veux y être, afin de connaître si ma sœur, que j'aimais tant, a commis la faute dont elle était accusée ; et s'il est ainsi que l'Empereur lui ait fait injustement tel déshonneur, je vous jure mon serment royal, que de lui je prendrai vengeance ; car la grande faute qu'il m'a faite ne pourra jamais être réparée. Adonc commanda le roi Pepin que chacun fût prêt et appareillé à partir pour l'accompagner en son voyage de Constantinople, car il voulait être au jour de l'entreprise faite avec le marchand et l'archevêque. Incontinent ils furent tous prêts de faire le commandement du roi Pepin, lequel sortit de Rome en belle compagnie, et tant chevaucha qu'il vint à la mer, et montèrent sur les galères, et tant firent par les journées, qu'ils arrivèrent à Constantinople. Et quand l'empereur sut la venue du roi Pepin, il ordonna qu'on sonnât les cloches, et que par toute la cité on demenât la plus grande joie que faire se pourrait. Chacun fut joyeux de la venue du roi Pepin, et l'Empereur Alexandre monta à cheval, somptueusement accompagné, et sortit de la cité pour aller au-devant ; mais incontinent qu'il vit le roi Pepin, et qu'il lui souvint

de Bellisant, il commença à pleurer et soupirer si fort qu'il ne put parler, sinon en jetant grosses larmes, et faisant grandes lamentations de cœur et de bouche; et le roi Pepin, qui avait le courage fier et orgueilleux, ne fit nul semblant que pour son pleurer il eût quelque pitié ni compassion; mais lui dit en cette manière : Empereur, cessez de pleurer, ne vous déconfortez plus, car si ma sœur vous avez perdue, n'en faites émoi : car qui perd une vilaine n'en doit être fâché. Ha! dit l'Empereur, pour Dieu, ne dites telles paroles de votre sœur, car je crois fermement qu'en elle est toute loyauté, et que j'ai déchassée à tort et sans cause. Lors le roi Pepin lui dit : d'autant plus on vous doit blâmer, et chacun peut connaître la grande prudence qui est en vous, quand par un seul faux entendre, vous avez si légérement cru, et êtes cause que ma sœur est comme une vagabonde délaissée d'avec vous; je suis peu tant d'aimer celui qui tel blâme m'a fait et au sang de France.

Quand l'empereur entendit telles paroles, et qu'il connu le courage du roi Pepin, il en fut fort courroucé en son cœur, et répondit humblement : Hélas! Sire, ne vous veuillez à ce émouvoir, mais modérez votre courage; car j'espère, moyennant la grace de Dieu, que vérité sera bientôt connue

Empereur, dit le roi Pepin, vous avez trop attendu, car on dit communément, que trop tard ferme l'étable qui son cheval a perdu.

Or s'en est allée ma sœur Bellisant en exil, pauvre et égarée, je ne sais quelle part, dont bien me fait douleur au cœur quand il faut que par vous je la perde, car je suis bien certain que jamais je ne la verrai. Hélas! l'on se doit bien garder de faire si hâtif jugement, car on a tôt fait une mauvaise besogne, de quoi on se repent tout à loisir; et vous savez que bonne renommée est chère, quand on la perd soit à tort ou à droit, on l'a tard recouvrée; peu avez pris l'honneur de ma personne, quand sans nulle délibération, vû que plusieurs choses souvent se font par envie. En disant telles paroles, l'empereur et le roi Pepin entrèrent dans Constantinople en grand honneur; et quand ils furent dans la cité, l'empereur voulut loger le roi Pepin et ses gens dans son palais honnêtement; mais le roi Pepin n'y voulut entrer; mais fit loger et tenir ses gens tous ensemble auprès de lui, et ne voulut recevoir de l'Empereur nuls dons ni présens, combien que des choses assez lui fit présent, tant de vivres que joyaux et riches présens.

Bien fut le roi Pepin en grande pensée de sa sœur Bellisant; car tous ceux de la cité lui affirmaient que c'était la meilleure dame que jamais fût, et que par trahison injuste elle avait été accusée et bannie.

CHAPITRE IX.

Comment le marchand et l'Archevêque se combattirent au champ de bataille.

QUAND le jour fut venu que le marchand et l'archevêque se devait combattre, l'empereur les fit amener devant lui, et leur commanda de s'armer. Les chevaliers de la nation de l'archevêque allèrent l'armer, et il fut richement habillé, et l'empereur commanda qu'on amenât le marchand, et qu'il fût armé aussi bien et en la manière de son propre corps, ce qui fut fait. Alors l'empereur le fit chevalier, et lui donna l'accolée en lui promettant villes et châteaux et de grandes richesses, si l'archevêque pouvait être par lui vaincu et déconfit. Quand tous les deux furent armés et leur blasons en leur col pendus, on amena leurs chevaux et montèrent dessus pour aller au champ. Lors commanda l'empereur aux chevaliers et aux sergens qu'ils accompagnassent l'archevêque jusqu'au lieu, de lui prissent garde, et leur en chargea sur leur vie, afin qu'il ne pût s'enfuir; car il était subtil et cauteleux.

Le marchand fut monté sur son cheval bien armé en tous lieux, et forte épée ceinte, et chevaucha vers le champ, et le premier entra dedans. Après lui allèrent de Constantinople, grand nombre de peuple que fort serait à les nombrer. Ne demeura pas longuement que l'archevêque entrât au champ hautement accompagné, car il était riche et de noble nation. Là fut le roi Pepin, qui volontiers regarda le marchand, disant : Mon ami, Dieu te doit grace d'avoir victoire contre le faux homme; car par la foi de mon corps, si l'archevêque est aujourd'hui vaincu, et que je puisse vrai connaître la vérité de ma sœur Bellisant, je te récompenserai si hautement, que de ma cour je te ferai le plus grand. Sire,

dit le marchand, je vous remercie du bon vouloir que vous avez pour moi. Sachez que j'ai confiance en Dieu, qui me gardera le bon droit que j'ai, en telle manière que je démontrerai devant tous la trahison de l'archevêque qu'il a fait contre votre sœur. Et à ces mots le marchand se départit de devant le roi Pepin pour aller assaillir l'archevêque. Si vint un héraut qui les fit tous les deux jurer et faire le serment accoutumé, et après on fit sortir tous ceux qui étaient dans le champ, hors les deux combattans. Or, sont-ils sur les rangs. Si vinrent d'une part et d'autre qui la charge en avaient leur présentèrent les lances. Et lors frappèrent des éperons l'un devers l'autre, et se rencontrèrent si merveilleusement, que des coups qu'ils se donnèrent, les lances rompirent, fut le coup si grand, que tous deux sur leurs chevaux passèrent outre. Et quand ils furent au bout du champ, ils retournèrent l'un sur l'autre incontinent leurs épées ès mains, se joignirent ensemble, et si grands coups se donnèrent qu'il firent voler à terre, les pièces de leurs écus. Quand l'archevêque vit que le marchand l'assaillait si rudement, il pensa en lui, que tant bien tiendrait que la nuit serait venue, et que telle était la loi, que quand un homme appelait l'autre à un champ de bataille, il convenait qu'il l'eût vaincu devant le soleil couché, ou il serait pendu, pour ce pensa l'archevêque de soi fermement tenir : le marchand, qui la coutume savait, de tant plus s'efforçait de faire fortes armes contre l'archevêque, si le suivit de près, et tant le pressa à force de coups, que d'un qu'il lui bailla, lui abattit une oreille et grande partie de son auberion, qui était de fin or et acier ; tant fut le coup grand et merveilleux, que le marchand ne put tenir son épée, mais elle lui chut à terre. Et quand l'archevêque vit que le marchand était sans épée, il frappa son cheval d'un estoc en telle manière qu'il lui creva un œil, et lors le cheval qui se sentit navré, s'efforça, et tant courut parmi le champ, que le marchand jeta à bas et lui fut tant fortune contraire, qu'il demeura pendu par le pied à l'étrier de la selle. Le cheval qui n'arrêta point, le traina tant et si pitoyablement, que tous ceux de l'assemblée en étaient dolents, et à part eux disaient que du marchand il n'y avait plus espoir ni confort. Et quand le roi Pepin le vit en si grand martyre, incontinent où il était, il se mit à pleurer très-pitoyablement, en disant tout bas : Hélas ! pauvre marchand, or je vois bien clairement, que de tes jours il n'y en a peu en ce monde. Hélas ! or puis-je bien connaître manifestement du fait dont elle a été chargée, et que Dieu veut démontrer évidemment à tous qu'à bon droit l'empereur Alexandre l'a déchassée et rejetée de sa compagnie, et elle eût eu le dessus, les siens l'ont en terre portée et ensevelie, bien en est honteuse, et de malheur née ; car par elle est le noble sang de France livré à déshonneur ; ainsi me soit Dieu en aide, que si je la tenais, je la ferais mourir de mort vilaine et angoisseuse. Bien des divers soupirs fit le roi Pepin pour la grande douleur qu'il portait en son cœur ; et l'archevêque, de toute sa puissance, ne put jamais faire aller son cheval vers le marchand, ni de lui approcher, qui bien semblait être chose miraculeuse. Or fut ainsi que je vous ai dit, le marchand traîné de son cheval par le champ et telle manière que le cheval tomba par terre. Et quand le cheval fut à bas, le marchand se releva, lequel fut preux, vaillant et hardi ; et quand l'archevêque apperçut le marchand qui étoit relevé ; il vint courant à lui ; et lui donna deux ou trois coups si merveilleux, que le marchand fut bien étourdi ; si reprit son haleine, et s'avança subtilement, et d'un grand courage frappa l'archevêque, en telle manière qu'il lui fit cheoir son épée à terre, et outre son harnois, le navra tellement qu'il lui fit couler le sang en bas. Lors l'archevêque mit son cœur et sa force à se venger, et brocha son cheval pour courir audit marchand ; mais il fut subtil, et tira un grand couteau pointu, et le jeta contre le cheval de l'archevêque, le frappa au col si rudement que le cheval commença à regimber et faillir, dont l'archevêque fut en grand danger de cheoir en bas, et au faillir du cheval il perdi son écu : le marchand le jeta hors des lices, afin qu'il ne s'en pût plus aider. Et quand il eut ce fait, il s'en alla frapper son cheval de son épée parmi le ventre, tant qu'il abattit par terre le cheval et l'archevêque, lequel incontinent se releva ; mais le marchant fut diligent, et qui si grand coup lui donna que tout plat l'abattit par terre, et puis il faillit sur lui, et lui ôta son heaume pour lui couper la tête. Et quand l'archevêque se vit en ce danger, fut plein de trahison, et dit au marchand : Las ! ami, je

te prie

te prie que tu veuilles avoir pitié de moi, et me donner tant d'espace que je me puisse confesser, afin que mon ame ne puisse être en danger; car à toi me rends comme vaincu et coupable. Quand le marchand ouï ainsi parler l'archevêque, il fut si courtois que l'archevêque il laissa relever, et quand le faux prêtre fut sur ses pieds levés, et hors la subjection du marchand, il n'eut volonté de se confesser; mais il prit et saisit le marchand, et le jeta à terre: lui disant par grande ire: Marchand, tu n'échapperas que mourir ne te fasse devant tout le monde outrageusement, ou tu feras à ma volonté ce que je te commanderai. Ha! dit le marchand, qui se vit trahi: Archevêque, je vois et connais bien que je suis à votre merci, et que de moi pouvez faire tout à votre plaisir. Si vous prie quelle chose vous voulez que pour vous je fasse, je l'accomplirai s'il vous plaît me sauver la vie. Marchand, dit l'archevêque, voici ce que tu feras: Je veux que devant l'empereur et le roi Pepin tu témoignes en public, qu'à tort et sans cause tu m'as de ce fait accusé faussement, et que de ce fait me décharge, et je prendrai la charge par tel convenant, que si faire tu le veux, je te jure et promets de te garder de mort, et ferai ta paix avec l'empereur et le roi Pepin, et outre plus, je te jure en foi de gentillesse et de l'ordre prêtrise, de te donner en mariage une mienne nièce que j'ai, qui est fort belle, plaisante et gracieuse; si pourra bien dire que jamais de ton lignage plus heureux ni plus riche ne fut trouvé, et pourtant advise si tu le veux faire en telle manière, et choisi de vivre ou de mourir; car par nulle autre voie échapper tu pourras sans perdre la vie. Incontinent que le marchand entendit l'archevêque ainsi parler, dolent, et non sans cause, si se réclama à Dieu, que son droit lui voulût garder, et le préserver de mort, puis répondit en telle manière: Sire archevêque votre raison est bonne, et suis prêt de vous complaire et obéir, en me fiant que foi et loyauté vous me ferez et tiendrez. Oui, dit l'archevêque, je ne ferai fausseté. Or, dit le marchand, allons devers l'empereur et ses barons, si dédirai la grande injure que contre vous ai proposée. C'est bien, dit l'archevêque, sus levez-vous, et vous viendrez avec moi.

A ces paroles, le marchand se confiant en la grande miséricorde de Dieu, se leva sus; et quand il fut levé, il se regarda de la grande trahison que l'archevêque lui avait faite, lui feignant de vouloir se confesser, comme devant est fait mention, dont il prit en lui courage, et se pensa de lui jouer un pareil tour; car on dit que trahison est telle qui retourner toujours à son maître. Lors il prend l'archevêque par si grand courage, que bientôt l'abattit dessous lui, et puis lui dit: Archevêque, vous m'avez appris à jouer à ce jeu. Or, pensa le faux archevêque par plusieurs paroles faire tant que du marchand plus en lui ne se fia, il ne lui donna plus de temps ni d'espace de se relever: mais bientôt à grande diligence lui creva les yeux, tant de coups lui donna qu'il n'eut force ni pouvoir de se revancher. Et quand le marchand vit qu'il l'avait vaincu, il le laissa à terre et appela les gardes du champ, et leur dit: Seigneurs, ici pouvez connaître si j'ai fait mon devoir de l'archevêque et s'il est vaincu: vous voyez que je l'ai mis en tel point, que quand bon me semblera, je le puis tuer et pourtant je vous prie qu'il vous plaise faire venir l'empereur et le roi Pepin par-deça, afin que devant leurs hautes magnificences et seigneuries, l'archevêque confesse par-devant tous à juste querelle être par moi accusé, et injustement et sans cause avait pris la défense contre moi. Alors les gardes du champ allèrent quérir l'empereur et le roi Pepin, lesquels vinrent étant accompagnés de plusieurs grands seigneurs et barons au lieu où était l'archevêque fort dolent; si commanda l'empereur dire la vérité du fait, et il leur conta la manière comme à grand tort il avait parlé contre la noble dame Bellisant, et sans nulle cause, par trahison, avait pourchassé son exil. Hélas! pensez les pitoyables larmes du deuil angoisseux que jeta l'empereur; car tant furent ses cris pitoyables, et ses lamentations dolentes, que grande abondance de larmes de ses yeux descendaient de toutes parts, et sa face arrosaient en telle manière, que tous ceux qui le voyaient mener tel deuil, étaient contrains de pleurer pour la grande pitié; et l'empereur demena grand deuil, ne demandez pas si le roi Pepin était alors triste et déconforté. Hélas! ce n'était pas sans cause que si grand deuil demenaient quand ils virent et comment que trop léger croire, et par fausse trahison avait perdu la dame Bellisant, sœur du roi et épouse de l'empereur. Et fut entre eux deux, grande joie et grande tris-

tesse en deux parts ensemble ; joie pour le roi Pepin de France, qui de sa sœur connut la loyauté, douleur et déplaisance pour l'empereur, qui du fait se trouva coupable, d'autant qu'il connut à grand tort l'avoir déchassée d'avec lui. Et après toutes lamentations, la confession de l'archevêque ouïe et sa grande trahison, l'empereur assembla son conseil pour aviser et juger de quelle mort l'archevêque devait mourir. Il fut délibéré qu'il serait bouilli tout vif dans de l'huile, et ainsi fut fait. Après lequel jugement chacun se retira en son logis.

Et quand le roi Pepin fut retiré en son logis, l'empereur dolent et soupirant vint par-devant lui, mit les genoux à terre, puis lui dit en pleurant : Hélas ! Sire Roi, j'ai vers vous commis un crime détestable et déshonnête. Or, vois-je clairement et connais que par ma folle et légère créance je suis et ai été cause de votre sœur être en exil et de sa perdition, de laquelle chose je vous requiers pardon, et devant vous je me présente comme coupable, de votre grace attendant, et en reconnaissant ma faute vilaine, et pour satisfaction, je rends du tout entre vos mains le royaume de Grèce, qui justement est à moi et m'appartient ; car je ne requiers d'avoir le nom d'empereur ni de Roi tant que je vivrai ; mais je veux comme servant à vous obéir, car je l'ai bien mérité.

Quand le roi Pepin entendit le bon vouloir et la grande humilité de l'empereur, il prit grande pitié de lui, lui pardonna devant tous les barons, et après leur paix faite par un commun accord délibérèrent entr'eux d'envoyer des messagers par tous pays pour chercher la dame Bellisant. Après lesquelles choses prit congé de l'empereur pour retourner en France.

CHAPITRE X.

Comme le roi Pepin prit congé de l'empereur et partit de Constantinople pour retourner en France, et comme après il alla à Rome contre les Sarrasins qui la cité avaient prise.

Lors Pepin partit de Constantinople après les choses dessus dites, et tant chevaucha qu'il arriva en France, et s'en alla à Orléans pour se rafraîchir ; car volontiers était audit lieu pour le déduit des forêts qui sont à l'environ. Si commanda que pour sa bien-venue on fit table ronde, et ainsi fut fait ; et quand vint à l'heure du plein dîner, le chevalier qui avait nourri Valentin le prit par la main, le présenta devant le roi, disant : Sire, voici l'Orphelin, lequel vous trouvâtes en la forêt d'Orléans, que vous habillâtes pour nourrir et garder. Or, l'ai-je nourri jusqu'à cette heure présente, non pas à mes dépens, mais aux vôtres, si vous prie, Sire, que de l'enfant aviez mémoire, car en peu il deviendra grand, et il est temps d'y penser, et quand le roi Pepin ouï parler le chevalier, il appela l'enfant Valentin, et le prit par la main ; si le vit tant sage et bien appris en mœurs et conditions, qu'à cette heure lui donna toutes les coupes, tasses et pots, et autres riches vaisselles qui lors étaient apprêtées pour servir à la cour, puis le roi dit devant tous, qu'il voulait que Valentin fut chèrement gardé. Pour la grande beauté et honneur de sa personne, le roi voulut que le jeune enfant Valentin, qui n'avait environ que l'âge de douze ans, fut mis et nourri avec sa fille Esglantine, qui tant était belle et sage, et bien apprise, que tout le monde en disait bien et honneur de sa personne. Si furent les deux enfans nourris ensemble, et s'aimaint bien l'un l'autre d'amour juste et loyal, en telle manière qu'ils ne pouvaient avoir de joie ni de liesse l'un sans l'autre, et principalement Esglantine, fille de Pepin, roi de France, voyant la prudence de Valentin, fut tant d'amour épris en tout honneur, et si bien que sans lui ne pouvait avoir récréation. Valentin devint grand et de belle stature, en toutes choses bien appris ; aimait fort chevaux et autres, et volontiers se trouvait ès joûtes, et là où il se trouvait emportait le prix d'honneur. Le roi Pepin voyant sa vaillance et bonne volonté et courage, il lui donna chevaux et harnais, tertres, rentes et grandes possessions et ne demeura pas long-temps que de lui fut grand bruit par la cour, dont plusieurs eurent grande envie, et souvent lui disaient par reproche que ce n'était qu'un réprouvé et un pauvre sans connaissance de nul de ses parens pour le nourrir et entretenir, desquelles paroles Valentin pleurait souvent. Et quand la noble Esglantine le voyait courroucé, elle pleurait tendrement, et de toute sa puissance le reconfortait. Et Valentin se gouvernait en la cour du roi, entre ses barons, chevaliers,

dames et demoiselles, si bien et si sagement, que nul n'en savait dire que du bien et honneur; son frère Orson est dans la forêt velu, couvert de poil, comme devant est fait mention, et comme en icelui chapitre vous sera déclaré; car sachez que tôt après la venue du roi, lui étant à Orléans vint un messager de Rome, envoyé de la part du Pape, qui secours et aide lui demandait contre les payens et ennemis de notre sainte foi chrétienne, qui avaient pris la cité de Rome. Quand le roi Pepin entendit que les Sarrasins étaient dans Rome, il fit diligence d'apprêter son armée, de laquelle Valentin fut le chef et principal gouverneur. Quand la noble pucelle Esglantine sut que Valentin s'en allait, elle fut dolente comme celle qui l'aimait et le tenait cher sur tous autres. Alors elle demanda pour aller lui parler secrettement; et quand il fut venu, elle lui dit en soupirant: Hélas! Valentin, mon ami, or, vois-je bien que je n'aurai plus ni joie ni consolation quand de partir il vous faut pour aller en bataille. Hélas! vous êtes mon seul amour, mon reconfort et le refuge de toute ma plaisance. Or, plût à Dieu que n'eusse parens ni amis en ce monde, qui me gardassent de faire ma volonté. Dieu me veuille aider si jamais aucun que vous n'aimerais ni n'aurais en mariage. Si seriez roi de France, et serais Reine. Ha! dame, dit Valentin, laissez votre imagination, n'ayez dessus moi le cœur si ardent. Vous savez que je suis un pauvre trouvé en la cour de votre père, et ne suis en nul manière convenable à vous, ni à la plus pauvre demoiselle qui soit avec vous; et puis vous pouvez penser autre part; et faites que vous montriez de quel lieu vous êtes extraite. Et adieu vous dit, qui vous veuille avoir à sa garde. A ces mots Valentin se départit, et laissa la belle Esglantine dolente et marrie de son département. Le roi et son ost furent prêts à monter à cheval; et partirent de la ville d'Orléans pour aller à Rome. Lors le roi Pepin appela les seigneurs et barons de la cour, et leur dit: seigneurs, vous savez que tout le monde fait bruit d'un homme sauvage, lequel est en cette forêt, parquoi j'ai grande volonté de le voir prendre avant que je passe plus loin; à ces paroles se sentirent les barons et seigneurs de la cour; la chasse fut ordonnée, et entrèrent au bois, si prirent plusieurs bêtes sauvages, mais de trouver Orson chacun avait peur, hors Valentin qui était son frère, mais rien n'en savait, lequel désirait avoir à lui bataille; tant allèrent parmi le bois, que le roi Pepin arriva devant la fosse obscure et ténébreuse où se tenait Orson. Et quand il vit le roi, saillit subitement, et vint contre lui. Si le prit et saisit de ses ongles, lesquels il avait grands, et le jeta à terre rudement, et le roi crut mourir: et cria haut, demandant du secours; si vint vers lui un vaillant chevalier, quand il vit le sauvage qui voulait étangler le roi, il tira son épée pour lui courir sus; mais quand Orson vit l'épée nue flamboyer et reluire, il laissa le roi et courut au chevalier, le prit et le serra par si grande force et courage, qu'homme et cheval, qui eut peur et se sauva parmi le bois, et Orson tint le chevalier, lequel avec ses ongles aigus il étrangla et mit par pièces.

Et lors le roi vint à ses gens, qui par le bois étaient auxquelles il raconta le danger où il avait été, et la mort piteuse du chevalier, desquelles nouvelles ouïes furent ébahis tous ceux qui étaient là. Adonc ils se mirent ensemble, et s'en allèrent lever la fosse d'Orson croyant de le prendre et tuer. Ils ont trouvé le chevalier, car à Dieu ne plaise qu'il fut conquis, sinon que par son frère Valentin, lequel le prit, ainsi que vous entendrez dire ci-après. Et quand le roi Pepin vit qu'il ne pouvait avoir ni prendre le sauvage, il le laissa pour cette fois, et se mit en chemin pour son voyage parfaire à Rome. Les batailles furent rangées, et l'oriflamme de France baillé à un vaillant chevalier, nommé Milon d'Anglure, sage homme, d'un bon conseil et de bonne conduite. Là furent Gervais et Samson son frère, qui étaient vaillans chevaliers, ducs, comtes et barons. Or, chevauchèrent-ils tant, qu'ils passèrent le pays de Savoie, de Lombardie et de l'Italie, tant qu'ils vinrent à Rome, demandèrent de la bataille, et la manière et le fait des Sarrasins; et on leur conta qu'un amiral riche et puissant, grand et fier de courage, avait pris la cité de Rome, et plusieurs chrétiens mis à mort et détruits, et avait défait les églises, et fait le temple des idoles, et contraignait le Pape, cardinaux, archevêques et évêques à servir d'officiers à la maudite mode de leur loi très-condamnable. Quand le roi Pepin ouït et entendit les nouvelles, il fut dolent de la grande misère, grie[illegible]

et douloureuse détresse en laquelle étaient détenus les chrétiens. Si approcha de la cité de Rome, fit assembler son ost et mettre en point ses gens d'armes, et ordonna ses batailles, car il était du tout en courage et volonté de la foi chrétienne venger et défendre, ce qu'il fit et accomplit comme ci-après est déclaré.

Après que le roi Pepin eut mis le siège devant la cité de Rome, il appela ses barons et chevaliers, et leur dit en cette manière : Messieurs, vous savez et connaissez que le chien d'amiral infidèle, ennemi de notre foi, a mis à mort plusieurs vaillans chrétiens, rompu et vitupéré l'église de Rome, où notre Seigneur et Rédempteur Jésus-Christ était tant doucement servi et honoré, lesquelles choses doivent exciter et émouvoir à pitié et larmes; partant je suis délibéré, et à l'aide de Jésus-Christ, notre Créateur, moi confiant, de combattre et expulser les payens et maudits Sarrasins hors de la cité de Rome, et de tous pays qui sont à l'environ. Si avisiez entre vous lequel voudra entreprendre la charge d'aller porter à celui amiral payen, de ma part, une lettre de défi; car je lui veux bailler et livrer journée, et le combattre pour notre sainte foi exalter, soutenir et défendre jusqu'à la mort. Et quand le roi Pepin eut ainsi parlé, nul ne se tira avant pour rendre réponse, et de ce fait nul ne s'en osa entreprendre hors Valentin, qui devant le roi, se présenta, et parla devant tous, en disant : Sire, s'il vous plaît, de votre licence, je veux entreprendre le message, et parlerai devant tous les payens à leur fier amiral, en telle manière qu'à l'aide de Dieu, vous connaîtrez que j'aurai fait votre message à votre profit et à mon honneur.

Du grand vouloir et vaillant courage de Valentin fut le roi Pepin très-joyeux, et tous ceux de la cour émerveillés. Adonc le roi fit venir un secrétaire auquel il fit écrire lettre de confiance, puis la bailla à Valentin pour porter à l'amiral, et Valentin monta à cheval, et prit congé du roi et de tous ceux de la cour, et se mit en chemin à la garde de Jésus Christ, soi recommandant, et s'en alla à Rome; car si bien se contenait à cheval et en armes, que nul ne le voyait que plaisir n'y prit. Si alla vers le palais où était l'amiral, qui en ses salles était triomphamment en grandes pompes. Valentin entra dedans, et vint devant ledit amiral, et le salua en telle manière : Jésus, qui naquit de la Vierge Marie, qui pour nous tous souffrit mort et passion, veuille garder de mal et défendre le haut et puissant roi Pepin, et Mahomet te veuille aider et secourir, redouté amiral, ainsi que je voudrais. Quand Valentin eut ainsi parlé, l'amiral se leva, et comme fier et orgueilleux, lui dit : Messager retourne-t-en, afin que plus je ne te voie, et dit au roi Pepin, qui tient la loi de Jésus, qu'il croie en Mahomet, et que sa croyance, renonce et du tout en tout délaisse et mette bas, et sache de certain que je suis délibéré de le faire mourir et tout son pays détruire. Or t'en va Messager, plus ne fait devant moi demeurance; car d'ouïr telles paroles mon cœur ne le peut souffrir; grande folie a entrepris, que si fièrement a entré en mon palais, pour telle chose dire devant ma haute Majesté et seigneurie : si je savais que par orgueil ou présomption tu eusses cette chose entreprise, jamais au roi Pepin ne retournerais. Quand le gentil Valentin ouï le parler dudit amiral, il fut fort douloureux, craintif et émerveillé, et non pas sans cause, car la mort lui était prochaine, si de Dieu n'eût été consolé; mais il fut tant inspiré de Dieu, qu'il donna réponse salutaire, tant pour la vie du corps que pour l'ame, et pour sage bien avisé et bien appris de donner réponse, parla en telle manière : Hélas! très-puissant et magnifique, et très-haut seigneur amiral, ne veuillez penser ni préméditer que par orgueil et présomption je sois venu devant vous. Vous saurez la manière et le fait comme je suis venu, si serez bien émerveillé. Dis-nous, dit l'amiral, comme tu es venu, et tout soudain; car ainsi me soit Mahomet en aide, que je prendrai plaisir et consolation à ouïr ton entreprise réciter, et ton courage multiplier en tout bien. Lors Valentin parla, et dit : Sire, amiral, il est vrai que par fausse et déloyale envie j'ai été accusé envers le roi Pepin, et lui a-t-on dit que grande peur et crainte que j'avais de me trouver aux armes, je voulois retourner en France, de laquelle chose le roi Pepin étant courroucé contre moi soudain, me fit prendre pour me faire couper la tête : et quand je me vis en danger, pour allonger ma vie, me ventai devant tous d'une très-grande folie; car j'ai juré devant tous ceux de la cour, que je viendrais devers vous pour vous et tous vos barons défier de par le roi Pepin, et outre plus je me ventai

qu'au départ, je vous donnerais trois coups de lances sur votre corps, qui tant est vaillant et si bien renommé, pour lors et bruit acquérir. Pourquoi vous supplie que m'accordiez cette chose, car autrement n'oserais retourner devant le roi Pepin que mourir ne me fît honteusement. Fils, répondit l'amiral, par Mahomet le tout-puissant, vous n'en serez point éconduit; mais dès cette heure vous octroye la joûte, et afin que les Français, qui, cette cité ont assiégé puissent voir cette grande vaillance, je ferai appareiller les joûtes hors de la ville. Grand-merci, dit Valentin, qui à terre se jeta pour baiser les pieds de l'amiral en signe d'humilité et obéissance; mais on dit en commun proverbe qu'on déchausse le soulier dont on voudrait avoir coupé le pied. Valentin était fort renommé au palas de l'amiral, et requérais toujours Dieu qu'il lui donnât puissance de tant faire qu'il pût savoir et connaître de quel lieu il était venu, qui était son père et sa mère. Et ainsi qu'il était en grande pensée, l'amiral lui dit: Brave fils, vous me semblez bien pensif. Il est vrai, dit Valentin, et non sans cause; j'ai trop grande doute d'être à la joûte par vos occis et mis à mort. Si vous prie et requiers humblement, qu'il vous plaise me faire venir un prêtre; qui de mes péchés me puisse donner l'absolution. Alors l'amiral commanda qu'on fît venir un prêtre; et quand il fut venu, il le bailla à Valentin, en lui disant: Or, tenez et vous confessez; car de toutes vos confessions je ne vous donnerais pas un bouton. Alors Valentin prit le prêtre par la main, et le tira à part, et quand ils furent ensemble, Valentin lui dit: Hélas! Sire, vous êtes prêtre chrétien; vous devez entre tous les autres avoir volonté et courage de notre sainte foi bien garder et défendre; si veuillez entendre ce que je vous dirai; vrai est que je me dois aujourd'hui combattre contre le faux amirale, qui tant est ennemi de notre sainte foi. Or, je sais bien que payens et Sarrasins sortirent de la cité pour voir la joûte, laquelle doit être faite hors les murs de Rome. Si vous dirai ce que vous ferez. Vous direz secrètement aux chrétiens qui sont dans cette cité, qu'il n'en sorte nul dehors, mais se tiennent en armes sans faire de bruit. Et quand les payens seront hors de la cité, ils prendront les gardes des portes, en telle manière que quand les Sarrasins voudront rentrer dans la cité, que vous leur fermiez les portes, et direz aux chrétiens qu'ils mandent des nouvelles au roi Pepin, et qu'il fassent tenir ses gens en armes, afin que, quand il verra le point et l'heure, qu'ils viennent courir sur les payens, ceux de la ville sortiront d'autre part, et de telle manière seront aujourd'hui vaincus et déconfits. Et quand Valentin eut ce dit au prêtre, se départit, et à Dieu se recommanda. Lors l'amiral fit mener Valentin en salle pour dîner et prendre sa réfection, et commanda à ses gens qu'il fût servi honorablement, ainsi comme sa noble personne. Valentin qui fut assis avec plusieurs seigneurs et barons, su bien se contenir honnêtement devant tous les autres; et lorsque le dîner fut fait et les tables levées, l'amiral appela un sien neveu, qui avait nom Salatas, lui commanda qu'il fit armer Valentin, et d'aussi bons harnois que sa personne, et commanda et donna charge à son neveu qu'on délivrât à Valentin le meilleur cheval qu'en sa cour pourrait être trouvé et choisi. Quand l'amiral eut ainsi parlé à son neveu, il entra dedans la salle très-bien parée, et là fut armé par plusieurs payens vaillans et se connaissant aux armes. Et Salatas prit Valentin et le mena en belle salle parée, puis fit apporter des harnois, les meilleurs qu'il pût trouver: il fit armer Valentin comme l'amiral son oncle lui avait commandé. Quand il fut armé, il saillit en place bien en armes triomphant. Lors chevauchèrent tous deux vers la maîtresse porte de Rome; car vers elle le roi Pepin avait mis le siège: et quand ils furent au champ, Valentin prit son écu, le pendit à son col, auquel écu était un champ d'argent, où il y avait un cerf onglé et dentelé de sable, auprès d'icelui cerf un arbre. Lesquelles armes étaient signifiantes qu'il avait été trouvé en une forêt, et les lui avait données le bon roi Pepin, roi de France.

Et vint en France sur les rangs, dont Valentin fut moult joyeux. Si fut le cri si grand par la cité de Rome, que tous les payens saillirent hors pour aller voir les joûtes. Et les chrétiens qui étaient tous dedans, se mirent tous en armes le plus secrètement qu'ils purent et prirent la garde des portes, en telle manière que nul ne pût entrer dedans.

Le roi Pepin, averti de ce cas, tint ses gens en armes pour le vaillant et preux chevalier secourir à son besoin. Si fut l'heure venue que la joûte devait commencer, adonc ils s'éloi-

gnèrent l'un de l'autre, et couchèrent leurs lances, et piquèrent leurs dextriers l'un de l'autre si impétueusement que leurs lances rompirent, si retournèrent pour la seconde lance; et Valentin vint contre l'amiral, et le frappa par telle manière que tout outre le corps la lance passa; lors l'amiral chut tout mort dedans le champ. Et quand les payens virent leur amiral mort, ils coururent sur Valentin; mais Valentin par grande hardiesse frappa son cheval, et de son épée fit si grande vaillance, que tous les payens passèrent, et plusieurs en navra. Et lors était le roi en son ost, qui en la bataille entra, lequel fut si fort assailli par des payens, qu'il fut abattu dedans le pré; mais Valentin vint qui lui donna tel secours, que sur son cheval le remonta, et quand il fut remonté, il dit à Valentin: Enfant, vous m'avez sauvé la vie, et s'il plaît à Dieu, il vous sera rendu. Lors commença grand cri d'un côté et d'autre, et fut la bataille fort fière, tant que les payens furent contraints de se retirer. Les chrétiens qui étaient dans la cité saillirent dessus, qui virent les étendards et banières du roi Pepin plantées et mises sur les murs, dont les payens furent émerveillés. Si furent assaillis de l'ost du roi et de ceux de la cité, qui honteusement à grand déshonneur, finirent misérablement leurs vies en icelle bataille, sur le champ demeura vingt mille payens, et tout par la vaillance de Valentin, et si bien se porta, que trois fois en celui jour garda de mort le roi Pepin, et eut en icelle vaillance quatre chevaux morts dessous lui. Ainsi par sa prouesse fut la cité prise, dont grande joie fut par toute la chrétienté, et principalement en la cité de Rome et les parties prochaines, chacun crie mont-joie au roi de France Pepin, en telle manière eut honneur et prix, que par le Pape Clément fut couronné Empereur. Il gouverna bien, et augmenta l'Eglise en son repos, fit à tous justice et raison tant que chacun disait bien de lui.

CHAPITRE XI.

Comme Hauffroi et Henri eurent envie sur Valentin pour le grand amour dequoi le roi l'aimait.

QUAND le roi Pepin, par la grace de Dieu et par la puissance des armes, eut chassé les infidèles de la foi hors des parties romaines, il vint à Orléans, et là trouva la reine Berthe, sa femme, qui à grande joie le reçut avec son jeune fils Charlot, et sa fille Esglantine, laquelle fut joyeuse de ce que Valentin était en santé revenu; si ne séjourna pas aussi longtemps qu'elle le demanda, et il y vint volontiers. Et quand la belle le vit, doucement le salua, en disant: Valentin mon doux ami, bien soyez venu, bien êtes digne d'être cher tenu et honoré; car on dit que dessus tous autres vous avez conquis grand triomphe et victoire dessus les payens qui tenaient Rome en leur subjection. Hé! madame, dit Valentin, à Dieu en sont louanges, car dira chacun ce qu'il voudra: mais quand à moi, je ne sais chose parquoi on me doive par prouesse tenir; et outre plus le roi votre père m'a fait tant de biens et d'honneurs que jamais en ma vie ne lui pourrait rendre pour service que je lui fasse.

Et en disant ces paroles, Hauffroi et Henri ardens et épris d'envie, entrèrent dans la chambre d'Esglantine. Et quand ils furent entrés, ils lui dirent: Valentin, que venez-vous faire ici en la chambre de notre sœur qui en rien ne vous appartient? trop vous montrez fou et hardi d'entrer en sa chambre royale, car vous n'êtes sinon qu'un (trouvé) et ne sait nul qui vous êtes, ni de quel lieu vous êtes venu; si vous gardez de plus vous trouver avec elle, que mal ne vous en vienne. Adonc Valentin dit à Hauffroi, de votre sœur n'ayez nulle peur; car en nul jour de ma vie vers elle je ne pensai que bien et honneur. Pourtant je suis pauvre, et si on ne sait qui je suis, si ne voudrais-je rien dire chose qui fut contre la Majesté Royale, et si on ne sait qui je suis, si ne voudrais-je que Esglantine eût par moi aucun blâme, je vous promets de cette heure de n'entrer jamais en sa chambre, et Esglantine demeura toute seule pleurant et soupirant tendrement: Valentin monta au palais pour servir le roi qui était à table.

Là furent Hauffroi, Henri et Milon d'Angers, qui tous avec Valentin servaient le Roi à table. Et quand il fut levé il appela Valentin et dit devant tous: seigneurs, voyez ici Valentin, lequel m'a bien et loyalement servi et secouru en toutes mes nécessités, afin que chacun de vous le puisse entendre et savoir, et pour les bons services qu'il m'a faits, je lui donne le comté de Clermont en Auvergne;

Sire, dit Valentin, Dieu vous le veuille rendre; car plus me faites de bien que je vous desservis : de telles paroles ouïes, furent Hauffroi et Henri fort dolens, se dirent l'un à l'autre, celui (trouvé) que Dieu maudisse est en la grace du Roi, et en telle manière que si nous n'y mettons remède, il sera une fois cause de notre grand dommage, car le Roi n'a d'enfans que nous et le petit Charlot, duquel nous pourrons bien faire à notre volonté après la mort de notre père, mais il est chose vraie que Valentin le supportera et aidera à l'encontre de nous. Si nous faut trouver en sorte de le mettre en la mal grace du Roi, et pourchasser sa mort; car autrement ne nous pourrons venger, et alors pourrons du tout à notre bon plaisir gouverner le royaume sans nul contredit. Adonc dit Hauffroi : mon frère Henri, j'ai trouvé la manière pourquoi le faux garçon sera trahi et déçu, je vous dirai comment nous dirons et ferons entendre au Roi notre père qu'il a violé notre sœur, et que nous l'avons trouvé avec elle couché tout nud, et quand le Roi saura ces nouvelles, je suis certain que mourir le fera honteusement. C'est bien dit, répondit Henri, or soit la chose menée, si en serons vengés. Et en ce point demeurèrent en pensant, et imaginant toujours contre Valentin, mauvaistie et trahison; car ils ont plus l'envie de sa mort que de nul chien: Valentin sert le Roi si bien à son gré, que sur tout désire de le voir en sa compagnie. Car Valentin se maintenait tous les jours de bien en mieux en priant N. Si, qu'il lui voulut donner connaissance du lieu d'où il était venu. Et Orson son frère est dans la forêt qui tant est craint et redouté, que nul n'ose pour lui du bois approcher ni passer. Les complaintes venaient au Roi de jour en jour fort grandes et merveilleuses de toutes parts. Il advint un jour qu'un pauvre homme vint au Roi tout navré et sanglant, lui dit : Sire, je me plains à vous du sauvage, car ainsi comme je passais le bois moi et ma femme en portant pour la provision de notre vie, pain, chair, fromages et autres vivres, ledit sauvage est venu qui nous a tout ôté et mangé, et qui plus est, il a pris ma femme et en a fait deux fois sa volonté. Or lui dit le Roi, de quoi te déplaît-il plus d'avoir perdu tes vivres ou de ta femme? Sire, dit le bon homme, de ma femme suis trop plus déplaisant. Tu as droit, dit le Roi. Or t'en va à ma cour et mets à prix ta perte, car rendue te sera. Après le Roi appela ses barons pour prendre avis sur le fait d'Orson, si avisèrent entr'eux que le Roi ferait crier par tous les environs, que qui lui pourrait rendre l'homme sauvage vif ou mort qu'il aurait mille marcs. Si fut fait le cri public et vinrent de divers pays chevaliers, nobles de tous états, pour prendre Orson et prix conquérir. Lors le Roi étant en son palais avec plusieurs grands seigneurs et nobles barons qui de cette matière parlaient et faisaient grande admiration entr'eux, entre lesquels Hauffroi, ennemi mortel de Valentin, commença à dire ainsi, Sire: voici Valentin que vous avez nourri et même en grand honneur, lequel a requis notre sœur Esglantine de déshonneur grand et d'amour désordonné, et pour ce que je suis bien informé de ce cas pour voir ce qu'il sait faire et pour montrer sa vaillance, et qu'il voie quérir et se combattre contre le sauvage, qui tant est craint et redouté, vous lui donnerez Esglantine, il fera de tout point sa volonté accomplie. Hauffroi, dit le roi, ton parler n'est pas gracieux, ainsi est plein d'envie; car jaçais que Valentin soit pauvre et de bas lieu venu, et que je l'aie trouvé si bon, humble et débonnaire, que mieux semble gentil et de noble courage que tu ne fais à parler de lui, car les bonnes conditions qu'il a en lui, sont approuvées et montrent qu'il est extrait de bon lieu et de bon lignage; et pour le bien que j'ai trouvé en lui, il me plaît qu'il aille à son plaisir avec ma fille, car de noble cœur il ne peut venir que tout honneur et chose qui soit honnête et licite. Et quand Hauffroi ouï le Roi qui si fort le reprenait en supportant Valentin, il en fut en son cœur déplaisant et courroucé, mais il n'en faisait semblant. Lors parla Valentin, qui bien entendit les paroles de Hauffroi et dit, Henri à tort avez parlé de moi sans que rien vous aye méfait, et par manière de refusion voulez que je vois se combattre le sauvage afin que je puisse mourir et que de moi soyiez vengé, mais je fais serment que jamais n'arrêterai en place que je n'aie trouvé le sauvage, et quand je l'aurai trouvé, je me combattrai à lui en telle manière, que mort ou vif devant tous l'amenerai, où je finirai mes jours. Et s'il advient que Dieu me donne la puissance de le conquérir, jamais nul ne me verra de cette cour, à tant que j'aurai trouvé le père qui

m'engendra, afin que je puisse savoir si je suis bâtard ou légitime, et pourquoi je fus laissé au bois. Quand le Roi entendit l'entreprise de Valentin, il fut déplaisant, car il avait plus peur de le perdre que de nul de tous les autres de sa cour, et Hauffroi et Henri, qui lui ont fait cette chose entreprendre; puis dit à Valentin: mon fils avisez que vous voulez faire, car de combattre le sauvage ce me semble à vous chose impossible, vous connaissez assez que par lui sont plusieurs vaillans hommes morts et ont délaissé cette entreprise aucun chevalier, et pour ce ne soyez si haut que pour le parler d'eux, vous perdiez la vie, car trop est cruelle chose à entendre à telle bête, qui est sans naturel ni entendement. Pour Dieu, mon enfant, souffrez et endurez les paroles d'eux envieux, car belle vertu est de vouloir endurer et souffrir toutes langues parler. Ha! Sire, dit Valentin: pardonnez-moi, car jamais ce propos ne changerai. On m'appelle en reproche (trouvé) dont je suis dolent, quand je ne puis savoir qui je suis ni de quel lieu. Et je prends congé de vous, et adieu de prendre le chemin et la voie pour mon attente ou entreprise, mener à fin. A ces mots partit le preux et vaillant Valentin, et prit congé du roi Pepin et lendemain matin il alla ouïr la Messe, puis après il monta à cheval pour aller conquérir le sauvage. Or il ne faut point demander si la belle Esglantine mena grand deuil toute la nuit; et quand le matin fut venu elle appella une demoiselle qui était d'elle prochaine, lui dit en cette menière:

Madame, allez vers Valentin, et lui dites, que je le prie devant qu'il se départe qu'il vienne parler à moi, et pour nul qui vive qu'il n'ait doute d'entrer dedans ma chambre; car dessus toutes choses je le désire voir et est ma volonté singulière, qu'il prenne congé de moi avant qu'il parte. Adonc la demoiselle alla devers le noble Valentin, et lui fit message, tout ainsi que la Dame Esglantine lui avait enchargé. Quand Valentin entendit les nouvelles il répondit à la demoiselle. Mademoiselle, je sais et connais que toute l'amour qui est entre moi et madame Esglantine, est loyal de bonne équité, et s'il est de même d'elle, que d'elle ne voudrait penser chose que l'honneur d'elle pour en aucune manière amoindrir, ainsi me soit Dieu en témoin que de ma part envers elle ne pensa que bien et honneur: mais envie est de telle nature que jamais n'a repos, et plutôt sont les envieux de leur nature enclins et abandonnés à mal-dire et leur malice exercer contre loyauté, et prud'hommie et contre ceux qui veulent et prétendent à vivre selon Dieu, quand par dol acquérir grand déshonneur. Or me prend-il en cette manière, car je sais de certain que Hauffroi et Henri, les frères de ma noble Dame Esglantine, ont grande volonté de pourchasser ma mort, parquoi mademoiselle (s'il vous plaît) vous irez par-devant madame Esglantine, et lui direz qu'il ne lui déplaise, si je ne prends congé d'elle, et qu'elle ait toujours confiance en Dieu, car c'est celui qui fait justice, et rend le droit à ceux qui à tort souffrent maintes injures, et sans cause sont blâmés.

Après cette réponse, la dame retourna dolente et courroucée de ce que Valentin était à cheval pour son voyage faire.

CHAPITRE XII.

Comme Valentin conquit Orson son frère dans la forêt d'Orléans.

Lors Valentin monta sur son cheval seul, sans compagnie, fort qu'un seul écuyer qu'il mena avec lui et partit d'Orléans, et tant chevaucha qu'il arriva en la forêt: en laquelle était Orson le sauvage, et quand il fut auprès du bois, il dit à son écuyer qu'il lui baillât son heaume, et prit congé de lui en disant, vous demeurerez ici et ne viendrez plus outre avec moi, ainsi j'ai promis, et jurai que tout seul entrerais au bois pour le sauvage combattre: priez Dieu pour moi que secourir me veuille, et si le corps y demeure, je vous recommande mon âme. Et à ces mots Valentin entra dans le bois et l'écuyer demeura en pleurant et soupirant tendrement. Valentin chercha et chevaucha parmi les bois pour trouver le sauvage, mais pour un jour entier n'en put avoir nouvelle. Et quand le jour fut passé et la nuit commença à approcher, il descendit de dessus son cheval et l'attacha au pied d'un arbre, puis prit du pain et du vin qu'il portait avec lui, et un peu se reput. Et quand il eut mangé et que la nuit fut venue, et le jour défailli. Adonc pour doute de la nuit monta sur un arbre, et là demeura; et quand le jour fut venu il regarda autour de lui, et

vit

vit son frère Orson qui courait par le bois comme bête sauvage, lequel vit le cheval de Valentin, et tira par devers.

Et quand il le vit si beau, reluisant et si plaisant le peigna, fort de ses mains velues en lui faisant fête, car jamais n'avait accoutumé de voir de telle bête. Et quand le cheval de Valentin apperçut le sauvage qui le grattait et touchait de ses mains, il commença incontinent à ruer et à regimber des pieds moult rudement, et Valentin qui sur l'arbre était regardait la manière du sauvage qui fit de terribles regards, fort à douter et craindre. Et lors pria Dieu dévotement, en lui priant et requérant de tout son cœur que du sauvage le voulut préserver et défendre, et lui donner victoire de le conquérir, et tournoya tant Orson autour du cheval de Valentin que le cheval commença à frapper, et le pensa mordre, et quand Orson l'apperçut il embrassa le cheval pour le mettre en bas et le combattre. Quand Valentin vit que le sauvage voulait tuer son cheval s'écria, et dit hautement : sauvage laisse mon cheval et m'attends ; car à moi tu auras bataille. Lors Orson laissa le cheval de Valentin, et leva les yeux et regarda contre l'arbre. Et quand il vit Valentin il lui fit signe des mains et de la tête qu'il le mettrait par pièces. Lors Valentin fit le signe de la croix et se recommanda à Dieu, puis tira son épée et alla vers Orson. Quand Orson vit l'épée dont Valentin le cuida tuer il se retira arrière et du coup se garda, puis vint à Valentin et à force de bras le jeta à terre et le mit dessous lui, de quoi Valentin fut surpris, car il croyait en cette place finir ses jours car il n'avait nulle espérance d'échapper de lui. Ha ! vrai Dieu, dit-il, ayez pitié de moi et ne souffrez pas que je finisse ma vie par les mains de ce sauvage. Par plusieurs fois Valentin croyait retourner dessus Orson, mais il n'eut pas la puissance ; et quand Valentin vit que par la puissance du corps il ne le pouvait gagner ; il tira un couteau fort pointu dont il frappa Orson au côté droit, tellement que le sang en saillit en grande abondance. Adonc se leva Orson qui navré se sentit, et de la douleur qu'il eut comme tout enragé jeta un cri si grand qu'il fit retentir tout le bois et revint à Valentin et fièrement le reprit avec ses ongles aigus et tranchans que de rechef il jeta à terre ; si se combattirent tant l'un et l'autre, que forte chose serait à raconter de leur merveilleuse bataille et il a manière. Et alors Orson prit Valentin si rudement que de son col lui arracha l'écu et le blason, et quand il l'eut ôté il le regarda pour la grande beauté des couleurs qu'il n'avait accoutumé de voir ; puis le jeta contre terre et incontinent retourna à Valentin et aux griffes et aux dents le serra si fermement que le harnois et haubergeon brisa, et rompit de ses ongles et le frappa jusqu'à la chair, tellement que le sang en fit courir à grand randon. Et quand Valentin se sentit si fort navré il fut dolent, et commença à reclamer Dieu. Hélas ! dit-il, vrai Dieu tout-puissant, en toi est ma seule espérance, mon refuge et mon confort, si te prie humblement que de moi tu veuilles avoir pitié, et ainsi que par digne grace et puissance tu sauvas Daniel d'entre les Lions, veuille-moi garder de cet homme sauvage. Et quand Valentin eut fait prières à Dieu, il alla avec son épée devers Orson pour le frapper ; mais Orson alla à un petit arbre, lequel ploya et rompit aisément et en fit un bâton terrible, et vint à Valentin et lui donna un tel coup dessus un genou qu'il le fit tomber à terre. Lors Valentin comme hardi se releva et commencèrent une fière bataille, et avaient les deux fréres grande volonté de se détruire l'un l'autre ; mais ils ne connaissaient pas qu'ils étaient frères, ni le cas de leur fortune. Orson était cruel et fort, et eût frappé Valentin si ce n'eut été son épée, qui sur toutes autres choses craignait pour cause d'un couteau dont Valentin l'avait frappé. Tant et si longuement se combattirent ensemble en plusieurs manières et tant que tous deux demeurèrent lassés. Adonc Valentin regarda Orson, et commença à dire. Hélas ! homme sauvage, pourquoi ne vous rendez-vous à moi, vous vivez au bois comme une pauvre bête, et n'avez connaissance de Dieu ni de la sainte foi, pourquoi votre ame est en grand danger ; venez-vous en avec moi, et vous ferai baptiser et apprendre la sainte foi, si vous donnerai assez chair et poisson, et du vin à boire et manger, vêture et chaussure vous donnerai et userez vos jours honnêtement, ainsi que tout homme naturel doit faire. Et quand Orson oui parler Valentin, il entendit et apperçut bien à ses signes que Valentin désirait son bien ; et par la volonté de Dieu et selon le secours de la nature qui ne peut mentir. Orson se jetta à deux genoux, tendit ses mains devers son

frère, lui faisant signe que pardon lui veuille faire, et en tout à lui obéir pour le temps à venir, et lui montra par signe que jamais jour de sa vie ne lui faudra de son corps ni de ses biens, si ne faut demander si Valentin fut joyeux quand il vit Orson conquis et mis en sa subjection et mena grande liesse et non sans cause, car plus avait conquis d'honneur et prouesse que nul chevalier de son temps n'eut osé entreprendre, tant fut-il preux et hardi, puis il prit Orson par la main, et lui montra par signe qu'il cheminât devant lui jusques hors du bois. Orson prit sa course, cheminant devant Valentin et tantôt furent hors du bois. Lors Valentin prit une des sangles de son cheval et lia Orson étroitement, afin qu'il ne fit de mal à personne. Et quand il fut là il monta à cheval, et le prit et le mena avec lui comme une bête née, et le tenant sans que jamais il lui fit quelque mal ni semblant de lui en faire.

CHAPITRE XIII.

Comme après que Valentin eut conquis Orson, il partit de la forêt pour retourner à Orléans vers le roi Pepin qui y était.

Valentin a tant fait à l'aide de Dieu, qu'il a vaincu et conquis Orson le sauvage et est allé à Orléans, et tant est allé qu'il est entré en un grand village; mais ainsi que les gens de ce lieu-là ont vu le sauvage que Valentin menait, ils ont commencé à fuir et entrer ès maisons et de la grande peur qu'ils eurent ils fermèrent leurs portes en telle manière que nul ne pouvait y entrer. Adonc Valentin leur cria qu'ils n'eussent doute de lui et qu'ils ouvrissent leurs portes, car il voulait loger; mais pour rien qu'il pût dire, nul ne lui voulut faire ouverture de sa maison. Lors il leur cria: De par le Dieu tout-puissant, si vous ne me donnez logis pour passer la nuit et prendre repos, sachez que je délierai le sauvage et le laisserai aller, si suis certain qu'il me fera tantôt trouver logis à mon plaisir. Beaucoup de fois Valentin requit qu'il pût avoir logis, mais le monde avait tel doute et peur de l'homme sauvage que nul ne fut si hardi, en n'osait nullement ouvrir la porte à Valentin. Et quand le noble chevalier Valentin eut longuement tournoyé et cherché parmi le village, et qu'il vit que pour nulle chose qu'il put prier ni supplier, nul ne le voulait loger; il délia Orson le sauvage, puis lui fit signe qu'il alla frapper contre la porte d'une grande maison où l'on tenait hôtellerie. Et Orson prit une grosse pièce de bois par si grande force en frappa contre la porte, qu'au tiers coup il la jetta par terre puis entrèrent dedans. Quand ceux de la maison virent que le sauvage avait rompu la porte sortirent hors par la porte de derrière tant que nul ne demeura dedans. Et Valentin alla dedans l'étable pour loger son cheval, puis a pris Orson et sont allés vers la cuisine là où ils trouvèrent chapons, et plusieurs autres viandes qui étaient auprès du feu. Lors Valentin fit signe à Orson qu'il tournât la broche; mais quand Orson vit la viande il mit la main à la broche et ne demanda pas si elle était cuite, mais la mangea, et puis avisa une chaudière, mit la tête dedans et but. Et Valentin lui fit signe qu'il laissât boire et qu'il lui donnera du vin plein un pot, et mena Orson dans la cave. Et quand il eut tiré du vin plein un pot il lui bailla, et Orson leva le pot, et goûta du vin si le trouva bon et en but tant que tout le pot vida et le jetta à terre. Valentin releva le pot et l'emplit de vin. Et Orson le voulut donner au cheval, mais Valentin lui fit signe qu'il faut de l'eau. Plusieurs autres choses faisait pour rire trop longues à raconter. Si fut le temps de s'en aller reposer. Valentin se reput, et aussi Orson qui le vin n'épargna; mais tant en but qu'il fut ivre, puis il se coucha auprès du feu et commença à ronfler et à dormir merveilleusement, et Valentin le regarda en disant: vrai Dieu tout-puissant! que c'est peu de chose un homme endormi, et de l'homme qui par trop boit perd son sens et mémoire. Or vois-je cette homme sauvage en qui n'y a maintenant ni force ni puissance, et si pourrait être tué devant d'être éveillé. Et quand il eut ce[illegible] pour plus éprouver la hardiesse d'Orson; il le poussa du pied si fort qu'il l'éveilla, puis lui fit signe qu'il y avait des gens autour de la maison, adonc se leva Orson comme tout effrayé, et prit un gros bâton qui était au feu, et courut bientôt vers la porte que tout en retentit. Valentin se prit fort à sourire, parquoi Orson connut bien que Valentin faisait cela pour l'effrayer. Si lui fit signe Valentin qu'il s'allât reposer; et que de rien n'eût souci car bien le gardait, puis Orson

se coucha devant le feu son bâton entre ses bras, Valentin fut toute la nuit auprès de lui, le veilla s'endormir, doutant qu'il n'eut assailli, car fut le bruit si grand que chacun fuyait la maison et se retirait en l'Eglise. Et tout au long de la nuit et sans repos sonnèrent les cloches pour assembler le peuple et qui à grand nombre et puissance d'armes toute la nuit pour le doute d'Orson firent le guet, ainsi se passa la nuit tant que le jour fut venu. Et quand Valentin vit que je jour était grand monta à cheval, lia Orson, et se mit à cheminer vers la citée d'Orléans. Et quand il fut apperçut menant Orson le sauvage, ils firent si grands cris, que parmi la ville d'Orléans ne fut oncques si grand bruit que chacun courut en sa maison et fermèrent les portes, puis montèrent aux fenêtres et regardèrent Orson le sauvage.

Les nouvelles vinrent au roi Pepin que Valentin était arrivé, et qu'il avait conquis Orson le sauvage et qu'avec lui le menait, desquelles nouvelles le roi Pepin fut grandement émerveillé, et dit en cette manière : Hélas ! Valentin mon enfant, de bonheur fus-tu né, béni soit le père qui t'engendra et la mère qui au bois t'enfanta ; car je vois et connais que tu es aimé de Dieu, et que par toi il nous montre miracle évident, et d'autre part le peuple aux fenêtres qui criait à haute voix disant : vive entre les autres ce noble et vaillant Valentin ; car au monde n'y a plus preux ni plus hardi que lui, et il est bien digne d'honneur et de louange avoir, quand par sa prouesse et vaillance, il a conduit celui que jamais de nul n'osa être assailli, et de lui porter honneur et révérence, chacun y est tenu, car par lui sommes délivrés et à sûreté mis de la chose que plus nous redoutons. Tant chevaucha Valentin parmi la ville d'Orléans qu'il arriva à la porte du palais. Et quand les portiers le virent ils coururent fermer les portes du palais pour doute du sauvage. Lors Valentin leur dit, ne vous doutez de rien, mais allez vers le roi Pepin, et lui dites que sur ma vie du sauvage je l'assure lui et tous les seigneurs barons et écuyers de son palais ; car tant je le connais qu'à nul homme vivant, soit petit ou grand, ne portera aucun dommage. Les messagers montèrent au palais ; et dirent au roi Pepin les nouvelles que Valentin prenait sur sa charge le sauvage Orson. Adonc le roi Pepin commanda qu'on lui ouvrit les portes et qu'on les fit entrer. Et Valentin entra dedans et prit Orson par la main. Et quand la Reine Berthe et la belle Esglantine surent qu'ils étaient au palais, elles s'enfuirent en leurs chambres avec toutes les demoiselles de la grande peur qu'elles eurent. Valentin monta en haut, et entra dans la salle où le roi Pepin était accompagé de tous les nobles barons et chevaliers de sa cour. Et Hauffroi et Henri qui à leur ressemblance montraient grand signe d'amour à Valentin, et bien semblaient qu'ils fussent tous joyeux de sa grande entreprise et prouesse, mais ils ne furent oncques plus dolent en leur cœur, car jamais n'eussent cru qu'il retourna vif. Ils maudirent le sauvage de ce qu'il ne l'avait tué et détruit. Le roi Pepin et tous les autres de la cour regardaient Orson volontiers. Lors leur dit le roi, seigneurs, c'est chose merveilleuse de cet homme sauvage à voir et regarder, il est bien formé et de belle stature de corps et de tous membres, combien qu'il soit velu, s'il était vêtu comme un de nous fort serait plaisant à voir, beau chevalier semblerait. Alors Valentin parla au roi Pepin de cette manière : Sire, je vous requiers que vous le fassiez baptiser, et apprendre la créance de la foi chrétienne, car tel est mon désir et ainsi lui ai promis ; bien me plaît, dit le roi, et veux qu'ainsi soit fait. Lors commanda à un Prêtre qui le baptisât et furent parrain le noble roi Pepin, et le duc Milon d'Angler, Samson et Gervais vaillans chevaliers, et Valentin aussi, et d'autre part fut la noble Reine Berthe et plusieurs autres gens de grand renom, et autre nom ne lui baillèrent que celui qu'il avait pris dans la forêt. Quand Orson fut baptisé, le noble roi Pepin s'assit à table pour dîner, et Valentin se prit à couper car c'était son office. Et quand le roi fut assit il commanda qu'on fit entrer Orson dans sa salle pour voir ses manières et contenances. Adonc Orson entra en la salle devant le roi Pepin qui volontiers le regarda, si avisa la viande qui devant lui était, et prit dedans le plat tout ce qu'il put emporter, et commença à manger vîtement, et à gros morceaux, et quand il eut mangé, il regarda d'autre part un serviteur lequel portait en un plat un paon pour servir au roi ; mais incontinent Orson courut à lui et lui ôta le paon, puis s'assit à terre parmi la place de la salle et commença à manger. Lors Valentin l'apperçut, montra par signe qu'il se gouver-

nait mal car sur toutes choses il craignait naturellement Valentin. Et le roi Pepin commanda qu'on le laissât faire, car il prenait grand plaisir à ses contenances. Quand Orson eut bien mangé, il vit un pot plein de vin, il le prit et tout d'un coup il le but et puis jeta le pot par terre et commença à secouer la tête, dont le roi, ses barons et seigneurs qui étaient là commencèrent à rire. Et quand la nuit fut venue on donna une chambre à Valentin pour coucher, en laquelle on mit un lit bien paré pour Orson, mais il n'y voulut pas coucher, car aussitôt qu'il fut dans la chambre il se coucha à terre et incontinent il s'endormi, car autrement n'était accoutumé.

CHAPITRE XIV.

Comme Hauffroi et Henri par envie résolurent de tuer Valentin en la chambre de la belle Esglantine.

Alors fut joyeuse la belle Esglantine de ce que Valentin avait le sauvage conquis, si lui manda par une demoiselle qu'il lui amena Orson le sauvage. Lors Valentin appela Orson et le prit par la main, et le mena en la chambre d'Esglantine en laquelle il y avait plusieurs dames qui volontiers regardaient Orson; et Orson en riant se jeta sur le lit et regarda les dames en faisant plusieurs signes et manières, et qui était aux dames fort plaisantes à regarder: mais ce qu'il faisait elle ne l'entendait point, dont elles étaient déplaisantes, firent appeler Valentin et lui demandèrent ce que c'était que le sauvage leur montrait par signes, et Valentin leur dit: Mesdames, sachez que le sauvage montre par signes, que volontiers voudrait baiser et accoller les demoiselles qui sont ici, dont elles commencèrent toutes à rire, et se regarder l'une et l'autre. Et ainsi qu'ensemble devisaient et qu'elles s'ébattaient en la chambre d'Esglantine pour la vue d'Orson le sauvage. Hauffroi vint devers Henri et lui dit: beau-frère, trop mal va notre fait, car vous voyez que ce méchant trouvé, Valentin, de jour en jour monte et croît en honneur entre les princes et dames et entre les autres choses peut être en grand abaissement de notre honneur; Hauffroi, dit Henri, vous dites vérité et parlez comme sage, et quand à moi je ne fais pas de doute que par lui nous ne soyons une fois déprisé s'il règne long-temps, frère, dit Hauffroi: soyez ce que je vous dirai. Valentin est maintenant dedans la chambre de notre sœur Esglantine, laquelle chose nous lui avons défendue de long-temps, et aurons bonne occasion de le prendre et mouvoir débat contre lui, pourtant si croire me voulez nous irons en sa chambre et par nous sera mis à mort; puis dirons au roi qu'avec notre sœur l'avons trouvé, et Valentin faisant d'elle à sa volonté, ainsi parlèrent les deux traîtres. Et ainsi que les Juifs par leur envie crucifièrent et machinèrent la mort de notre Seigneur Jésus-Christ à tort et sans cause, ainsi firent Hauffroi et Henri, qui étaient doux et débonnaire, à tous obéissans, et de la bouche oncques vilaines paroles ne sortirent et après qu'ils eurent fait leur entreprise, ils allèrent dans la chambre d'Esglantine, et aussitôt que Hauffroi fut entré, il dit à Valentin mauvais et déloyal homme, or connaissons que ta folle et outrageuse volonté ne te peut point restreindre ni retirer, mais en persévérant en ta malice et folle opinion, en pourchassant de jour en jour le déshonneur de notre père le roi Pepin, par le moyen de notre sœur Esglantine, de laquelle en faites votre plaisir comme d'une mauvaise et malheureuse femme dissolue, pourquoi c'est bien raison que vengeance prenions de vous. Et en disant ces paroles, Hauffroi leva la main et frappa Valentin, tellement que de la bouche lui fit le sang sortir, puis Henri s'approcha, qui d'un glaive tranchant et aigu cuida frapper outrageusement Valentin; et quand Orson vit qu'on voulait Valentin, il saillit avant et bailla si grand coup à Hauffroi de sa main velue qu'à terre l'abattit, et courut vers Henri, et l'estraignit tellement entre ses bras que si n'eût été les demoiselles qui appaisèrent Orson, jamais de sa vie n'eut respiré. Lors se leva le cri en la chambre si grand que plusieurs des seigneurs et barons vinrent en la chambre. Et quand ils apperçurent que Orson menait si mal le fils du roi: ils le voulurent frapper de glaives et d'épée, et tous se mirent contre lui en défense pour le mettre à mort. Alors Valentin tira son épée pour secourir Orson, et jura que s'il y avait homme qui touche ni frappe plus Orson, quoiqu'il en doive avenir, sa vie lui ôtera, puis fit signe à Orson, et il retira sans faire nul outrage. Lors Hauffroi et Henri allèrent vers le roi Pepin courroucé, si

lui dit Hauffroi : Ha! Sire mal fut oncques né Valentin que vous tenez si cher, car céans a mené le sauvage, par qui moi et mon frère avons été en grand péril de mort.

Et vous ferez trop mal si vous le laissez plus vivre, car grand dommage et déshonneur de brief vous portera. Pour Dieu faites qu'il soit noyé ou pendu, car rien n'en vaut la garde de sa compagnie. Quand le roi Pepin ouï les nouvelles il fut dolent, et dit qu'il ferait mettre et enfermer Orson le sauvage dedans une tour, en telle manière que jamais il n'en pourra sortir que par congé. Le roi Pepin fit venir Valentin pour lui demander le fait, et Valentin lui raconta l'entreprise telle qu'elle avait été faite par Hauffroi et Henri, Sire, dit Valentin, j'étais en la chambre de madame votre fille en la compagnie de plusieurs dames et demoiselles qui fort désiraient à voir Orson, principalement à madame Esglantine, je l'avais amené, si ne sait pourquoi ni à quel titre messieurs vos deux fils Hauffroi et Henri sont entrés en la chambre, en me disant que je voulais faire de votre fille à mon plaisir, et que de tous temps le savaient. Et en me disant fières paroles, et Hauffroi par outrageuse volonté de sa main me frappa, et Henri de son épée ma vie me cuida ôter. Orson voyant que mon corps était en danger est venu, devers eux, les a tous deux jetés par terre en telle manière que par cette cause du bruit, et le crime est tel que vous le voyez. Est-il vrai dit le roi Pepin, ainsi que vous le dites? Oui Sire, dit Valentin sur la peine de ma vie, autres choses ni autres affaires je ne sais. Lors dit le roi Pepin, Orson a fait son devoir, ce qu'il devait faire. Et vous Hauffroi et Henri vous êtes envieux et pleins de mauvaise volonté. Je vois et connais de toute votre puissance vous croyez de jour en jour nuire à Valentin : bien êtes de mauvaise nature de pourchasser son mal quand vous voyez que je l'aime, et louablement me sert, et vous défends de lui vouloir mal, car de lui ne me veut pour nul autre dessaisir, et suis certain que mon déshonneur jamais il ne voudrait querir ni chercher. Ainsi se partirent Hauffroi et Henri; lesquels furent déplaisans, et Valentin demeura pour l'heure en la salle avec les autres seigneurs et barons de la cour, et Orson s'en alla parmi les palais entra à la moitié de la cuisine et vit la viande que le cuisinier apprêtait pour le souper, si approcha de lui et prit deux chapons tous crus, et les mangea comme fait un chien; et quand le cuisinier vit cela, il prit un gros bâton et en frappa Orson si grand coup que tout ployer le fit. Alors se baissa Orson, et prit le cuisinier et le jettant en place, et tant de coups lui donna qu'à peu il ne fut mort. Les nouvelles vinrent au roi Pepin que Orson tuait son cuisinier, et que nul n'osait de lui approcher, dont le roi courroucé, fit venir Orson, et lui fit signe qu'il le ferait pendre : mais Orson alla incontinent quérir le bâton, et montra au roi Pepin comme le cuisinier l'avait frappé. Et quand le roi connut le cas il pardonna tout à Orson, et commanda que nul ne le touchât plus. Et Valentin lui montra la manière de se gouverner parmi le palais, et si bien l'enseigna que depuis il ne fit nul mal ni déplaisir, qui premier ne lui en faisait. Et en ce point demeurèrent long-temps les deux frères Valentin et Orson avec le noble et puissant roi Pepin, lequel était leur oncle à tous les deux, mais ne le savait pas.

CHAPITRE XV.

Comme le duc de Savary envoya vers le roi Pepin pour avoir aide contre le verd chevalier qui voulait avoir sa fille Fezonne.

En ce temps que Valentin et Orson étaient ensemble en la Cour du roi Pepin, il vint un chevalier, vers le roi de par du duc de Savary, lequel après qu'il eut fait la révérence au roi : il parla de cette manière : Franc et puissant roi sur tout redouté; le duc de Savary duquel je suis serviteur m'envoie vers vous, requérant que par vous il puisse être secouru contre un payen qui l'assiège, qui se nomme le verd chevalier, lequel par force d'armes et malgré son courage sa fille veut, qui est la plus belle qui puisse être, et qui a trois frères hardis et vaillans, c'est à savoir Guérin, Anseaume et Guérin le jeune; messager, dit le roi, volontiers secourerons le duc Savary, et lui aiderons en son besoin de toute notre puissance. Sire, dit le messager, Dieu vous en sache gré et vous le veuille rendre par sa miséricorde, car vous ferez aumône, je vous en remercie de par mon maître. En disant ces paroles vint dedans le palais un autre messager

nait mal car sur toutes choses il craignait naturellement Valentin. Et le roi Pepin commanda qu'on le laissât faire, car il prenait grand plaisir à ses contenances. Quand Orson eut bien mangé, il vit un pot plein de vin, il le prit et tout d'un coup il le but et puis jeta le pot par terre et commença à secouer la tête, dont le roi, ses barons et seigneurs qui étaient là commencèrent à rire. Et quand la nuit fut venue on donna une chambre à Valentin pour coucher, en laquelle on mit un lit bien paré pour Orson, mais il n'y voulut pas coucher, car aussitôt qu'il fut dans la chambre il se coucha à terre et incontinent il s'endormi, car autrement n'était accoutumé.

CHAPITRE XIV.

Comme Hauffroi et Henri par envie résolurent de tuer Valentin en la chambre de la belle Esglantine.

Alors fut joyeuse la belle Esglantine de ce que Valentin avait le sauvage conquis, si lui manda par une demoiselle qu'il lui amena Orson le sauvage. Lors Valentin appela Orson et le prit par la main, et le mena en la chambre d'Esglantine en laquelle il y avait plusieurs dames qui volontiers regardaient Orson; et Orson en riant se jeta sur le lit et regarda les dames en faisant plusieurs signes et manières, et qui était aux dames fort plaisantes à regarder: mais ce qu'il faisait elle ne l'entendait point, dont elles étaient déplaisantes, firent appeler Valentin et lui demandèrent ce que c'était que le sauvage leur montrait par signes, et Valentin leur dit: Mesdames, sachez que le sauvage montre par signes, que volontiers voudrait baiser et accoller les demoiselles qui sont ici, dont elles commencèrent toutes à rire, et se regarder l'une et l'autre. Et ainsi qu'ensemble devisaient et qu'elles s'ébattaient en la chambre d'Esglantine pour la vue d'Orson le sauvage. Hauffroi vint devers Henri et lui dit: beau-frère, trop mal va notre fait, car vous voyez que ce méchant trouvé, Valentin, de jour en jour monte et croît en honneur entre les princes et dames et entre les autres choses peut être en grand abaissement de notre honneur; Hauffroi, dit Henri, vous dites vérité et parlez comme sage, et quand à moi je ne fais pas de doute que par lui nous ne soyons une fois déprisé s'il règne long-temps, frère, dit Hauffroi: soyez ce que je vous dirai. Valentin est maintenant dedans la chambre de notre sœur Esglantine, laquelle chose nous lui avons défendue de long-temps, et aurons bonne occasion de le prendre et mouvoir débat contre lui, pourtant si croire me voulez nous irons en sa chambre et par nous sera mis à mort; puis dirons au roi qu'avec notre sœur l'avons trouvé, et Valentin faisant d'elle à sa volonté, ainsi parlèrent les deux traîtres. Et ainsi que les Juifs par leur envie crucifièrent et machinèrent la mort de notre Seigneur Jésus-Christ à tort et sans cause, ainsi firent Hauffroi et Henri, qui étaient doux et débonnaire, à tous obéissans, et de la bouche oncques vilaines paroles ne sortirent et après qu'ils eurent fait leur entreprise, ils allèrent dans la chambre d'Esglantine, et aussitôt que Hauffroi fut entré, il dit à Valentin mauvais et déloyal homme, or connaissons que ta folle et outrageuse volonté ne te peut point restreindre ni retirer, mais en persévérant en ta malice et folle opinion, en pourchassant de jour en jour le déshonneur de notre père le roi Pepin, par le moyen de notre sœur Esglantine, de laquelle en faites votre plaisir comme d'une mauvaise et malheureuse femme dissolue, pourquoi c'est bien raison que vengeance prenions de vous. Et en disant ces paroles, Hauffroi leva la main et frappa Valentin, tellement que de la bouche lui fit le sang sortir, puis Henri s'approcha, qui d'un glaive tranchant et aigu cuida frapper outrageusement Valentin; et quand Orson vit qu'on voulait Valentin, il saillit avant et bailla si grand coup à Hauffroi de sa main velue qu'à terre l'abattit, et courut vers Henri, et l'estraignit tellement entre ses bras que si n'eût été les demoiselles qui appaisèrent Orson, jamais de sa vie n'eut respiré. Lors se leva le cri en la chambre si grand que plusieurs des seigneurs et barons vinrent en la chambre. Et quand ils apperçurent que Orson menait si mal le fils du roi: ils le voulurent frapper de glaives et d'épée, et tous se mirent contre lui en défense pour le mettre à mort. Alors Valentin tira son épée pour secourir Orson, et jura que s'il y avait homme qui touche ni frappe plus Orson, quoiqu'il en doive avenir, sa vie lui ôtera, puis fit signe à Orson, et il retira sans faire nul outrage. Lors Hauffroi et Henri allèrent vers le roi Pepin courroucé, si

lui dit Hauffroi : Ha ! Sire mal fut oncques né Valentin que vous tenez si cher, car céans a mené le sauvage, par qui moi et mon frère avons été en grand péril de mort.

Et vous ferez trop mal si vous le laissez plus vivre, car grand dommage et déshonneur de brief vous portera. Pour Dieu faites qu'il soit noyé ou pendu, car rien n'en vaut la garde de sa compagnie. Quand le roi Pepin ouï les nouvelles il fut dolent, et dit qu'il ferait mettre et enfermer Orson le sauvage dedans une tour, en telle manière que jamais il n'en pourra sortir que par congé. Le roi Pepin fit venir Valentin pour lui demander le fait, et Valentin lui raconta l'entreprise telle qu'elle avait été faite par Hauffroi et Henri, Sire, dit Valentin, j'étais en la chambre de madame votre fille en la compagnie de plusieurs dames et demoiselles qui fort désiraient à voir Orson, principalement à madame Esglantine, je l'avais amené, si ne sait pourquoi ni à quel titre messieurs vos deux fils Hauffroi et Henri sont entrés en la chambre, en me disant que je voulais faire de votre fille à mon plaisir, et que de tous temps le savaient. Et en me disant fières paroles, et Hauffroi par outrageuse volonté de sa main me frappa, et Henri de son épée ma vie me cuida ôter. Orson voyant que mon corps était en danger est venu, devers eux, les a tous deux jetés par terre en telle manière que par cette cause du bruit, et le crime est tel que vous le voyez. Est-il vrai dit le roi Pepin, ainsi que vous le dites ? Oui Sire, dit Valentin sur la peine de ma vie, autres choses ni autres affaires je ne sais. Lors dit le roi Pepin, Orson a fait son devoir, ce qu'il devait faire. Et vous Hauffroi et Henri vous êtes envieux et pleins de mauvaise volonté. Je vois et connais de toute votre puissance vous croyez de jour en jour nuire à Valentin : bien êtes de mauvaise nature de pourchasser son mal quand vous voyez que je l'aime, et louablement me sert, et vous défends de lui vouloir mal, car de lui ne me veut pour nul autre dessaisir, et suis certain que mon déshonneur jamais il ne voudrait querir ni chercher. Ainsi se partirent Hauffroi et Henri ; lesquels furent déplaisans, et Valentin demeura pour l'heure en la salle avec les autres seigneurs et barons de la cour, et Orson s'en alla parmi les palais entra à la moitié de la cuisine et vit la viande que le cuisinier apprétait pour le souper, si approcha de lui et prit deux chapons tous crus, et les mangea comme fait un chien ; et quand le cuisinier vit cela, il prit un gros bâton et en frappa Orson si grand coup que tout ployer le fit. Alors se baissa Orson, et prit le cuisinier et le jettant en place, et tant de coups lui donna qu'à peu il ne fut mort. Les nouvelles vinrent au roi Pepin que Orson tuait son cuisinier, et que nul n'osait de lui approcher, dont le roi courroucé, fit venir Orson, et lui fit signe qu'il le ferait pendre : mais Orson alla incontinent quérir le bâton, et montra au roi Pepin comme le cuisinier l'avait frappé. Et quand le roi connut le cas il pardonna tout à Orson, et commanda que nul ne le touchât plus. Et Valentin lui montra la manière de se gouverner parmi le palais, et si bien l'enseigna que depuis il ne fit nul mal ni déplaisir, qui premier ne lui en faisait. Et en ce point demeurèrent long-temps les deux frères Valentin et Orson avec le noble et puissant roi Pepin, lequel était leur oncle à tous les deux, mais ne le savait pas.

CHAPITRE XV.

Comme le duc de Savary envoya vers le roi Pepin pour avoir aide contre le verd chevalier qui voulait avoir sa fille Fezonne.

En ce temps que Valentin et Orson étaient ensemble en la Cour du roi Pepin, il vint un chevalier, vers le roi de par du duc de Savary, lequel après qu'il eut fait la révérence au roi : il parla de cette manière : Franc et puissant roi sur tout redouté ; le duc de Savary duquel je suis serviteur m'envoie vers vous, requérant que par vous il puisse être secouru contre un payen qui l'assiège, qui se nomme le verd chevalier, lequel par force d'armes et malgré son courage sa fille veut, qui est la plus belle qui puisse être, et qui a trois frères hardis et vaillans, c'est à savoir Guérin, Anseaume et Guérin le jeune ; messager, dit le roi, volontiers secourerons le duc Savary, et lui aiderons en son besoin de toute notre puissance. Sire, dit le messager, Dieu vous en sache gré et vous le veuille rendre par sa miséricorde, car vous ferez aumône, je vous en remercie de par mon maître. En disant ces paroles vint dedans le palais un autre messager

lequel après la révérence et l'humilité faite au roi, lui dit en cette manière : Excellent et surtout redouté Prince, veuillez assembler votre ost en toute diligence et envoyer vos gens d'armes vers la cité de Lyon, car des Allemagnes sont issus plus de cent mille combattans, qui de votre Royaume veulent détruire, et mettre en subjection. Alors le roi fut moult étonné, si appella Millon d'Angler et plusieurs barons pour se conseiller. A laquelle chose répondit Millon d'Angler : Sire, sur cette matière vous devez être conseillé, car plus près est votre chemise que votre robe ; vous ne devez pas défendre le pays d'autrui pour le votre laisser détruire, quand vous aurez chassé vos ennemis de votre Royaume, vous pourrez aller secourir le duc de Savary : lors le roi crut le conseil, et dit au messager du duc Savary que pour le présent ne pouvait le secourir à son besoin, et vous pourrez lui dire qu'il se tienne toujours ferme contre le verd chevalier, et qu'ayant fait mon entreprise, je lui enverrai si grand nombre de gens qu'il sera content. Sire, dit le messager, trop mal lui vient que venir ne pouvez, car il en a grand besoin: mais puisqu'il ne peut être autrement, je vous remercie de votre bon vouloir, et au congé de votre haute Majesté je me départ de vous. Et à ces mots le messager du duc Savary s'en alla vers Aquitaine et conta là les nouvelles et empêchemens au roi Pepin, il en fut déplaisant, car le verd chevalier lui faisait grande guerre et trop près l'avait assiégé, et devait savoir qu'icelui verd chevalier était frère de Ferragus le Géant, qui la dame Bellisant faisait garder en sa maison, laquelle était mère du noble chevalier Valentin et du sauvage Orson ; ainsi comme vous avez ci-devant ouï déclarer. Or fut le bon duc Savary dedans Aquitaine moult pensif et dolent pour le verd chevalier, qui telle guerre lui faisait pour sa fille.

Si fit crier et ordonner que tous ceux de son ost fussent en point et en armes, comme à tel appartient, et que le lendemain au matin, il voulait saillir hors contre le verd chevalier pour les payens combattre. Lors chacun se mit en chemin et en bon point et firent bon devoir d'eux armer. Quand le jour fut clair, les clairons et trompettes sonnèrent et gens d'armes de toutes parts, tant de pied comme de cheval, se mirent en chemin pour saillir hors de la ville, grande hâte avait le duc Savary d'assaillir le verd chevalier ; mais qui se croit avancer qui aucune folle fait son dommage, et ainsi en prit au duc, comme il sera dit. Le duc Savary saillit hors d'Aquitaine en grande compagnie. Et quand il fut au champ il fit sonner les trompettes et clairons, et comme vaillant champion ses ennemis assaillit, et fondirent sur eux. Les Sarrasins, et payens qui étaient en grand nombre coucurent aux armes, lors commença une grande et merveilleuse bataille, et alors le verd chevalier entra dedans avec une grande haches d'armes, et premier qu'il arrêta il tua deux vaillans chevaliers. Alors le duc Savary comme preux et hardi ne craignant rien le danger s'est devers lui rué, et se sont fièrement assaillis l'un l'autre, vaillant était le bon duc ; mais pourtant il en prenait grande folie de combattre le verd chevalier : car telle était la prédestination du verd chevalier, car par son sort il était prédestiné que jamais ne serai conquis ni vaincu, sinon par homme qui fût de Roi, et qui n'eût jamais été de femme nourri et aillaité. Si ne pensait pas que jamais homme pût être trouvé ; mais tel enfant est sur la terre vivant, qui bien combattra et le vaincra, c'est Orson le sauvage, comme vous ouïrez ci-après. Long-temps se combattirent le duc Savary et le verd chevaliers, mais trop entra le bon duc, car quand il se cuida retirer pour aller vers son ost, il fut tant poursuivi des payens et Sarrasins, que fortune le contraignit d'être rué par terre, parquoi il fut pris prisonnier de ses ennemis et le prirent les payens, puis le menèrent au verd chevalier qui en mena telle joie que pour nul trésor il ne l'eût laissé aller. Et le duc Savary en son cœur reclama Dieu. Quand les chrétiens surent que le duc était pris ils retournèrent en Aquitaine dolents, étonnés. Lors le peuple commença à demener grand deuil, et faire grands regrets et lamentations pour leur duc qu'ils aimaient tant ; là furent les trois fils Guérin, Anseaume, Guérin le jeune, qui pour leur père faisaient grand deuil, mais surtout poussaient plaintes et lamentations de Fezonne, laquelle se tirait cheveux qui étaient plus luisans que fin or, hélas ! à malheur fus-je née quand il faut que pour moi tant de vaillans vassaux et nobles chevaliers ont telle douleur à souffrir, et si piteusement finissent leurs jours. Et qui plus est mon cœur à chose trop amère à souffrir et porter, c'est le bon duc

mon père, qui est pour l'amour de moi entre les mains de ses ennemis mortels, dont mourir lui conviendra par douleur angoisseuse et piteuse détresse : Hélas ! mon très-cher père ! trop chèrement m'avez aimée, quand mon amour vous est vendu si chèrement que par moi vous êtes livré. Ainsi se complaignait en pleurant la belle Fezonne, laquelle a volonté de se tuer. Et le verd chevalier est en son pavillon qui fait venir devant lui le bon duc, et lui a dit fièrement : Or vois-tu, et connais bien maintenant que tu es en ma subjection, et si tu peux connaître que j'ai puissance de te faire mourir ou de te sauver la vie. Je te dirai, tu sauveras ta vie si tu veux me donner ta fille en mariage, je l'emmenerai en la verte montagne où bien richement couronner la ferai. Sarrazin, dit le duc, je te dirai ma volonté, sache que jamais tu n'auras ma fille si tu ne te fais baptiser, et que de Jésus prenne la loi et créance. Savary, dit le verd chevalier, de telles choses ne me parle jamais, car de ma vie en ton Dieu ne croirai, et si te dis encore plus, que si tu ne veux croire mon conseil, je te ferai mettre à mort vilainement, si te dis que je ferai Aquitaine ardre ; et mettre à exécution tous les hommes, et petits enfans ferai mettre à mort. Payen, dit Savary, Dieu veuille par sa grace contre toi de mal volonté défendre et garder, car en lui je me fie, et en lui est ma seule espérance. Long-temps furent en parlant de cette matière, le verd chevalier et le duc Savary, qui Dieu réclamant soupirait du cœur tendrement. Et le verd chevalier regarda ; et quand il vit les grandes lamentations qu'il faisait, et les piteuses larmes qu'il jettait ; il dit, franc duc, laissez-le pleurer, car tant suis-je épris ardemment et embrasé de l'amour d'elle, que je n'ai pas le courage de vous ôter la vie ; mais je suis délibéré de vous donner congé, par tel convenant que dedans six mois vous m'amenerez un chevalier qui par puissance d'armes me puisse conquérir, et votre fille je quitterai et m'en retournerai en mon pays avec toute mon armée sans rien de votre terre gâter ni détruire, et s'il advient que dans ledit terme je ne sois conquis ni vaincu, j'aurai votre fille pour femme et épouse, et en mon pays l'emmenerai sans faire aucune guerre. Pourtant firent entr'eux la paix, et après les trèves crièrent l'espace de six mois, et après le cri fait, le verd chevalier donna congé au duc Savary, et sur la foi de Jésus-Christ, lui jura les susdites trèves tenir loualblement, garder l'appointement par eux ci-dessus avisé, au cas de défaut lui donner sans nulle trahison, puis vint en Aquitaine, et fit par-tout savoir et publier la forme et l'appoinment. Et quand il eut fait crier la trève pour six mois, il manda son conseil et leur déclara la manière comme il avait fait avec le verd chevalier. Alors ils délibérèrent entr'eux que le duc envoyât messagers partout le pays d'environ pour chercher un chevalier qui par prouesse puisse combattre le verd chevalier.

Et appela des messagers de toutes nations chrétiennes et leur donna lettres dans lesquelles étaient contenu les grandes beautés de sa fille et l'entreprise du verd chevalier, si mandait le duc Savary en ses lettres, que celui qui pourrait conquérir le verd chevalier, il lui donnerait sa fille. Alors les lettres furent données à douze messagers, lesquelles eurent la charge de les porter par tous les pays : jusqu'à douze Royaumes chrétiens, et en furent les nouvelles publiées et manifestées.

CHAPITRE XVI.

Comme plusieurs chevaliers vinrent en Aquitaine pour cuider avoir la belle Fezonne.

En ce temps, durant la trève, le roi Pepin était allé contre ses ennemis devers Lyon, accompagné de 60 mille hommes : Tant fit qu'il passa et mit à mort un Roi nommé Lampatrix, lequel contre lui Payens et Sarrasins conduisait à grande puissance. Ce Lampatrix tenait le Royaume de Scanie, d'Hollande et de Frise, avec ce, il tenait le pays de Dannemark, auquel était une ville forte et puissante en laquelle se retiraient les payens pour le doute du roi Pepin. Et quand ils furent tous enclos en ladite ville, les assiégea en telle manière qu'il les affama, et tant fit qu'ils se rendirent du tout à sa volonté.

Quand il eut pris la ville, il fit baptiser les payens et croire en J.-C. et donna la ville au Maréchal de France, lequel était appelé Gui. Après ces choses, le roi Pepin et tout son ost retourna au pays de France, et arriva en la ville de Paris, et il eut bientôt nouvelles du duc Savary, et comme il avait pris trêves au verd chevalier ; puis quand il sut

la manière comment et la condition de leur appointement, il se prit à dire devant tous ses barons en riant : Seigneurs, qui voudra avoir belle amie, il est temps de se montrer vail-lant. Celui qui pourra combattre le verd che-valier par fait d'armes, il aura en mariage la belle Fezonne, fille du duc Savary, il aura avec elle la moitié de sa terre et seigneurie, et qu'il n'en soit pas ainsi, voici les lettres : tenez-les, et regardez entre vous le contenu d'icelles ; chacun regarda volontiers les lettres; mais il n'y eut si hardi ni si vaillant qui voulut l'entreprendre, lors Valentin, qui devant tous dit au roi Pepin : Sire, s'il plaît à votre Ma-jesté me donner congé d'aller en Aquitaine éprouver mon corps contre le verd chevalier : Sire, donnez-moi congé de partir de France, car j'ai grand désir de laisser le pays, et tant chevaucherai que jamais n'aurai repos, tant que j'aye nouvelles de la mère qui me porta : car fort il me déplaît que si long-temps j'ai demeuré sans savoir qui je suis. Valentin, dit le roi, ne vous chaille qui vous soyiez, car assez suis puissant pour vous donner du bien largement et vous monter à honneur, et tous ceux de ma cour, aussi cher je vous tiens comme si vous étiez de mon propre sang. Sire, dit Valentin, pour Dieu soit, et me pardon-nez, car de long-temps l'ai voué. Quand le roi vit que Valentin était du tout délibéré d'aller en Aquitaine, il lui donna son congé par tel convenant, qu'il lui fit promettre qu'il reviendroit vers lui après qu'au verd cheva-lier se serait combattu si Dieu lui donne santé et vie ; et Valentin lui promit, puis prit congé de lui. Alors Esglantine fut dolente, plus que jamais, pleine de pleurs et gémissemens an-goisseux. Elle demanda à Valentin, lequel vint devers elle, et lui a dit la belle, en pleu-rant tendrement : je vois bien que de vous jamais je n'aurai joie ni consolation, et que vous êtes délibéré de laisser le pays de France. Hélas plût à Dieu que ce fût mon honneur de m'en aller avec vous, car ainsi me veuille Dieu secourir si jamais j'aurais à époux autre homme que vous : mais puisqu'il est ainsi de ma volonté ne puis user et que mon libéral arbitre est gardé par autre puissance, et qu'il est force que le corps demeure deça, mon cœur et ma volonté à vous seront à jamais sans nulle autre intention fort que d'amour juste et loyal et salutaire je vous aimerai, et afin qu'à vos nécessités vous puissiez recouvrir à votre indi-gence quand vous aurez nécessité, voici la clef de mon écrin que je vous présente, prenez or et argent à votre volonté, car assez y a de quoi : madame, dit Valentin, d'or et d'ar-gent je n'ai envie, sinon que seulement trop me tarde que je ne sais qui je suis. Et sachez que d'une chose que je suis étonné, c'est que je porte une croix sur l'épaule tout aussi jaune que fin or, je ne sais d'ou telle signe me peut venir, pourtant je suis délibéré de n'arrêter jamais, tant que de ma nativité je puisse avoir connaissance. Adieu vous dis, madame, et pour moi ne pleurez plus, car par la foi de mon corps, si Dieu veut que je sois de lieu venu que je puisse être digne en valeur au lignage de votre extraction, jamais je n'aurai femme et épouse autre que vous, aussi ma chère dame, si je trouve que je ne sois digne de vous avoir à femme par faute de lignage, de vous ne voudrais être votre mari; car au temps à venir les envieux diraient : où sont les parens de cet amoureux trouvé, lequel a tant abusé le roi, qu'il a donné sa fille pour femme et épouse? et pourtant je désire sur toutes choses, savoir de quel état je suis extrait, et à ces mots se départi Valentin : laissant Esglan-tine en sa chambre pleurant piteusement. Et lors commença à considérer qu'amour de femme est forte chose, et merveilleuse, car il voyait bien que s'il lui plaisait Esglantine, la fille du roi Pepin, s'en irait avec lui ; mais le sens et la raison qui étaient et lui, dominèrent en tout temps de ne faire chose vilaine, dont il pût avoir nul reproche. Alors il se mit en che-min et au partir il fut convoyé de plusieurs nobles barons et grands seigneurs de-là, dont Hauffroi et Henri furent joyeux à rebours, et pour leur fausse envie, dont ils étaient de long-temps pleins? ils avisèrent et machinè-rent que sur le chemin ils feraient prendre Valentin et Orson qu'il menait avec lui et les feraient mourir, afin qu'à jamais ils fussent vengés de la chose de quoi ils désiraient le plus au monde.

CHAPITRE XVII.

Comme Hauffroi et Henri firent guetter Va-lentin et Orson sur le chemin, pour les faire mourir.

QUAND Valentin et Orson furent partis de la cour du roi Pepin pour aller en Aqui-taine,

taire, envie décevable et maudite trahison entra plus que devant aux cœurs des deux faux et maudits traîtres Hauffroi et Henri, les deux fils du roi Pepin, en telle manière que pour parvenir à une telle entreprise, ils parlèrent à un cousin-germain qu'ils avaient, et tant firent qu'entr'eux fut avisé et délibéré que trente hommes puissans et vaillans guetteraient, et mettraient gardes sur l'enfant Valentin et sur Orson, de telle manière que là où ils seraient trouvés, ils seraient détruits sans nulle rémission et mis à mort. Après le conseil, il fit assembler trente hommes des plus redoutés qu'il pût savoir; puis les envoya en arme dans une forêt bien large, par laquelle Valentin et Orson devaient passer; ni ne demeura pas long-temps que Valentin et Orson qui courait à pied devant lui plus qu'un cheval, entrèrent dans la forêt. Alors les aperçu Grigard et ses gens qui étaient en embûche dans ladite forêt, et quand Grigard vit Valentin, il saillit contre lui son épée tirée pour le tuer, et tel coup il lui donna, que parmi le harnois lui entama la chair, tant que le sang en sortit, puis lui dit: Valentin, ici vous convient mourir, car vous avez trop vécu. Et quand Valentin vit qu'il était navré, et de toutes parts assailli de ses ennemis, à Dieu se recommanda, et leur dit:

Messieurs, ma mort avez juré, et je vois bien maintenant que par vous à tort et sans cause mourir me convient: mais si Dieu plaît en tel jour je vous vendrai ma mort si chèrement et tant que tous ensemble ne retournerez. Et donc tira son épée, de telle manière il frappa le premier si rudement qu'il l'abattit à terre, lui fendit la tête jusqu'aux épaules et mourut: puis alla aux autres par si grand courage, que devant qu'il arrêtât, ni que de lui osassent approcher, en abattit cinq ou six parmi le bois. Et Orson sauta en avant tout effrayé avec ses grandes mains velues, frappe et déchire tous ceux qu'il trouve parmi la voie, de telle manière que de ses ongles les déchire, et de ses dents les mord et étrangle, il les jette par terre l'un sur l'autre, puis passe par dessus et les frappant rudement. Valentin est d'autre part, qui tient l'épée toute nue, dont si vaillamment le combat que nul n'ose approcher des deux frères; Grigard cria tout haut, Valentin rendez vous, car mourir il vous faut. Lors Valentin se recommanda à Dieu, qu'il le veuille garder de mal et à son besoin le secourir, puis tira vers Grigard et Grigard contre lui. Si commença la bataille de Grigard et de ses gens, pitoyable chose à raconter, contre Valentin et Orson son frère, lesquels vaillamment et à grande résistance et force de leurs corps contre leurs ennemis se défendirent tant que les plus hardis et puissans furent morts en la place; mais combien que Valentin et Orson eussent de grande prouesse et hardiesse de corps montré, non pourtant pour le grand nombre des autres qui trente étaient, et puissans sur Valentin, il fut si près atteint, que fortune le contraignait à être pris par ses ennemis. Et quand ils l'eurent pris, ils le lièrent étroitement et rudement le menèrent, dont Orson commença à courir après en criant et heurlant comme une bête nue et si horriblement qu'il faisait retentirent tout le bois, mais n'y valut sa poursuite, car Valentin fut mené hâtivement parmi les bois tant que d'Orson ne put plus être vu. Lors commanda Grigard qu'on suivit Orson, tant que mort ou vif on le prenne, mais pour néant vont après, car il marche de si grande puissance et légèrement, saute parmi le bois que nul tant fût hardi n'ose approcher de lui.

Ainsi Orson échappa des mains des traîtres, lesquels menèrent Valentin jusques à un château qui était en cette forêt, lequel était fort, duquel château était gouverneur, un fort larron dérobant les gens, qui était le parent de Grigard, et là portaient tous ensemble leur butin les faux traîtres envieux; mais rien n'en savait le bon roi Pepin, qui fermement cuidait qu'au pays n'eut point plus grand prud'homme. Quand Valentin fut au château entré, ils le prirent rudement, et le menèrent dedans une tour obscure et ténébreuse, et au plus profond d'une grande fosse et prison le mirent. Après que Valentin fut enclos en la tour, il se prit piteusement à pleurer en priant et réclamant Dieu qu'il lui donnât grace d'échapper de ce lieu. Hélas! dit-il, or suis venu à la chose que plus doutais; c'est-à-dire, ès mains de mes ennemis et de ceux qui ma mort désirent de jour en jour, et demandent et pourchassent. Si requiers à Dieu dévotement, que de ce danger me veuille secourir. Hélas! bon roi Pepin, jamais jour de ma vie ne vous verrai et de ma mort rien n'en saurez; car en cette grande fosse orde et obscure me convïendra mourir.

A Dieu sois-tu Orson : car pour l'amour de moi tu as la mort souffert, et si tu m'aimais d'amour parfait ; aussi faisais-je autant et plus que si tu eusses été mon propre frère. Hélas ! ma douce mère que tant désiré à voir, jamais de vous je n'aurai nulle connaissance dont mon pauvre cœur soupire et mes yeux fondent en larmes. Surtout je suis le plus dolent, quand il ma faut mourir sans savoir à qui je suis, mais puisqu'il plaît à Dieu que je doive tellement mourir, je lui recommande mon ame : en telle manière se complaint Valentin dedans la chartre obscure. Et ses ennemis sont parmi le château qui tiennent entr'eux conseil de son fait. Lors qu'aucuns d'iceux ont dit au Seigneur, le plus expédient remède qui soit, c'est de faire mourir Valentin sans aucune délibération. Seigneur, dit Grigard, de telle chose je ne suis pas consentant ; mais suis d'opinion que nous gardions Valentin en la prison, lequel ne nous peut échapper, et que nous allions vers Hauffroi et Henri, leur dire et raconter le fruit de notre entreprise et nous saurons donner conseil en cette matière. A ce conseil s'accordèrent tous, et fut délibéré d'aller au palais où était pour lors le roi Pepin, Grigard après le conseil prit le chemin de Paris, et Orson était dedans le bois piteux en pleurant, qui toute cette nuit avait reposé au pied d'un arbre; et quand le jour fut venu il se mit en chemin, et pensa en lui-même que jamais n'arrêtera, qu'il n'ait fait savoir au roi la manière de la trahison, et comme Valentin a été pris et emmené. Si prit son chemin et plutôt qu'un cheval courut à Paris ; mais premier arriva Grigard le maître. Et ainsi qu'il fut entré il alla vers Hauffroi, et lui conta le cas comme Valentin était pris et emprisonné dont il fut fort joyeux, fort lui déplut quand on lui dit qu'Orson était échappé, nonobstant il se reconfortait de ce qu'Orson ne savait retourner à Paris, et outre plus de ce qu'il ne savait pas raconter la manière de l'entreprise, mais leur intention fut bientôt retournée au rebours, car Orson ne séjourna pas long-temps, que tantôt arriva à Paris. Et le jour qu'il fut venu, les deux maîtres avaient pris conseil entr'eux, que Grigard devaient le lendemain retourner au château pour faire mourir Valentin sans nulle permission ; de bonne heure arriva Orson, et ce jour, lequel aussitôt qu'il fut arrivé au palais, il monta et entra dedans la salle parée en laquelle était le roi Pepin, qui pour cette heure était assis à table pour dîner, accompagné de plusieurs vaillans chevaliers. Quand Pepin vit Orson, il cuida que Valentin fut retourné ; Orson s'en alla par la salle piteusement criant et battant sa poitrine, pour laquelle chose le roi et tous les autres l'ont fort regardé. Et quand Orson vit les chevaliers assis à table, il les regarda horriblement faisant hideux signes.

Lors avisa et connu Grigard entre les autres qui tenaient la tête inclinée en bas contre la table par doute d'être connu. Quand Orson le vit, il courut à lui et un si grand coup lui donna qu'il abattit en bas une oreille, et de rechef le frappa dessus le visage si fort, que tous ceux de la salle ont apperçu le bruit dont Grigard se mit à crier si hautement tant que les dents lui rompit et lui creva un œil et le débat, Orson retourna encore et lui donna si grand coup qu'il l'abattit et jeta bas la table et tout ce qui était dessus, dont toute la compagnie fut émerveillée et fort troublée, et fût mort Grigard par Orson, si ce n'eût été un vaillant prince qui était là lequel le retira de ses mains, dit tout haut : Hélas ! Sire Roi, voyez et considérez le piteux point en quoi Orson le sauvage a mis le bon chevalier, pour Dieu, Sire, faites que la vie lui soit ôtée, car chose est trop périlleuse de tel homme garder. Seigneur, dit le Roi, sur cette matière convient aviser par le bon conseil, car je vous promets et ainsi je crois qu'Orson le sauvage sans grande cause n'a pas frappé Grigard, faites venir par-devant moi, si saurai son intention et la cause de son débat. Alors Orson fut mené devant le roi Pepin, lequel lui demanda pourquoi il faisait si grand outrage devant sa Majesté Royale, et Orson lui fit signe que Grigard avait tué et meurtri faussement Valentin en la forêt, puis va montrant signes merveilleux, et que de cette chose il se voulait combattre contre Grigard pour lui de champion, pour lui faire confesser sa maudite trahison, puis tira son chaperon et par grand outrage le jetta à Grigard par manière de gage et de défiance.

Et quand le Roi vit cela, il appela tous les nobles seigneurs et autres barons de la cour, et leur dit tout haut : seigneurs, or avez-vous vu comme cet homme sauvage et par-devant tous, a jetté et livré gage de bataille à Grigard, homme il se veut à lui combattre, parquoi

veuillez-moi tous dessus cet affaire dire volonté ce qu'il est à faire, car je suis trop émerveillé en mon cœur de ce que Orson entre tous les autres chevaliers de ma cour, a frappé Grigard en grande fureur. Et pour ce dites-en votre opinion, car trop me coûte de fausseté de quelque part qu'elle doive venir. Et quand de ma part sauf votre conseil, je serais d'opinion que la bataille fut entre les deux jugée. Quand le Roi eut aussi parlé, tous les barons furent d'accord que Grigard et Orson se combatissent pour cette querelle. Et lors fut la bataille ordonnée, et le roi Pepin fit amener devant lui Grigard, et lui dit qu'il lui convenait combattre cet Orson : Quand Grigard entendit le Roi, il fut dolent, et non sans cause; car le temps est venu que la trahison qui tant a été couverte et célée sera devant tous publiée et manifestement déclarée : Grigard regarda Hauffroi de semblance mal-assurée et le cœur effrayé. Lors Henri l'appella et lui dit : Grigard ne vous doutez de rien, car je vous promets et vous fais à savoir que nous ferons votre paix vers le Roi notre père, en telle manière que de votre personne n'aurez aucun dommage ni vilainie, par ainsi que vous jurez de ne jamais dire ni confesser le cas pour chose qui vous puisse avenir : Hélas! dit Grigard, trop de mal y a de mon cas; car je vois bien que pour vous, la mort il me faut souffrir. Puis il alla vers le Roi, disant : Sire, je vous requiers un don; c'est que de votre grace vous plaise, qu'à l'homme sauvage je ne combattrai point, car, Sire, vous savez que ce n'est pas homme contre homme que chevalier puisse avoir ni acquérir honneur et aussi ce n'est pas homme naturel, mais irrésonnable, et sans nul espoir et merci : Grigard, dit le Roi; d'excuse n'y en a point, la bataille est jugée par le conseil de toute la cour, raison nous y commande et veut qu'ainsi soit. De cette réponse Grigard fut fort pensif et déconforté. Lors Hauffroi lui dit, n'ayez doute, car vous avez si bon droit que Dieu vous aidera, et vous sera écu et défense en cette querelle. Et quand est de ma part, je vous ferai bien armer et suffisamment, car nul cas appartient.

Quand Orson entendit qu'il devait combattre, il demeura grande joie, moult grand signe faisait au Roi que Valentin était mort et détruit : desquels signes le Roi s'émerveillait fort, et Orson était toujours prêt de frapper Grigard le faux traître; mais le Roi le fit rendre pardevers lui, faisant signe que plus ne le frappât tant qu'il fût au champ, puis dit à Grigard: or vous allez armer, et pensez de bien faire votre fait. Ha ! Sire, je vous ai long-temps servi, et de ma toute puissance me suis parforcé de vous obéir en toutes choses tant en bataille comme dehors, mais mauvais salaire m'en rendez quand avec cet homme sauvage, où il n'y a ni sens ni raison, vous me voulez faire combattre. Grigard, dit le Roi, si bon droit avez de rien ne vous devez émouvoir, car je vous promets que bien armé vous serez, et Orson sera mis au champ tout nud et sans nulles armes, vous serez à cheval, et il sera à pied sans nul glaive porter, quoique vous n'aurez cause de reculer à votre droit défendre, je ne sais comme il vous en prendra; mais bien montrez semblant qu'en vous y a à dire, faites votre devoir et gardez votre droit; car autre chose n'aurez de moi, la cause fut consommée et la conclusion faite et prise de ce conseil.

CHAPITRE XVIII.

Comme le Roi Pepin commanda que devant son palais fut appareillé le champ pour Orson et pour Grigard, les voir combattre ensemble.

Après que Grigard eut pris plusieurs excusations de se combattre contre Orson le sauvage, et par le conseil il fut délibéré que bataille se devait faire. Alors le roi commanda le champ être fait devant son palais. Et quand il fut prêt, Orson qui était attendant entra dedans pour attendre Grigard, lequel fut armé par Hauffroi et Henri qui l'armèrent le mieux qu'ils purent. Après qu'il fut armé, il prit congé d'eux, en disant : seigneurs, je vais mourir pour vous; très-mal fut pour moi la journée, que j'entrepris cette chose. Taisez-vous, dit Henri, et ne vous donnez nul émoi : je vous ai promis, et tenir vous le veux, que si vous êtes vaincu par Orson le sauvage, nous ferons votre paix au roi Pepin notre père, tellement que votre personne n'aura dommage, et si nul ne vous voulait pour ce fait poursuivre, plutôt en mourait cent mille que fausseté vous fut de notre part, soyez toujours secret; ne reconnaissez rien de toute l'entreprise qui a été faite. Or fut armé Grigard et monta à cheval.

se rua vers le champ qui était ordonné devant le palais. Et quand l'heure de combattre fut venue, le Roi vint aux fenêtres pour regarder la bataille. Quand toute la cour fut assemblée, et les juges ordonnés pour juger la bataille, commanda aux parties de faire leur devoir, lors entra Grigard au champ fier et orgueilleux monté à cheval, dont à la fin mal lui en prit. Il poussa son cheval et tira devers Orson, et lui dit : Paillard, vous m'avez trop outragé de m'avoir ôté un œil, mais je vous montrerai qu'à tort et sans cause vous m'avez assailli. Et quand Orson le vit venir il l'attendit bien, et étendit ses bras, et montra ses ongles et ses dents, rechignant moult laidement ; alors Grigard baissant sa lance brocha vers Orson.

Quand Orson vit la lance approcher il fit un saut en arrière, et Grigard qui son coup faillit, coucha sa lance et la ficha dans la terre. Quand Orson le vit, il se tourna contre lui, et empoignant sa lance, tenant fort si la tira qu'il l'a lui ôta du poing, quand il tint sa lance, tellement l'en frappa, qu'il lui fit perdre l'ouïe et l'entendement tant qu'il ne savait où il était. Quand Grigard fut frappé il brocha son cheval des éperons et fuyant parmi le champ ; Orson courut après en rechinant les dents moult furieusement et faisait signe au roi que Grigard lui rendra. Et quand il apperçut le grand danger en quoi il était, en soupirant, dit en lui-même : Ha ! Hauffroi et Henri, or est ma fin venue, ici mourrai pour vous, je l'avais bien dit : mal est la chose commencée, et mal finira. En ce point Grigard ne put navrer Orson en nulle manière. Et quand Orson vit cela, il jetta sa lance bas, puis vint contre Grigard, et de si près le serra, qu'il prit le cheval par le col, et tant de coups le demena qu'il le fit coucher à terre, mais quand il sentit son cheval à terre tomber il voulut saillir de la selle, et saillant il perdit son écu, car il vola bas et Orson courut encontre et le prit, puis le mit dessus lui ; et s'en alla au cheval et monta dessus en faisait signes merveilleux chevauchant après Grigard, qui parmi le champ fuyait, de voir la contenance d'Orson furent tous ébahis : et le roi Pepin entre les autres de ce cas fut fort pensif et douteux ; il dit devant tous les seigneurs : Je m'émerveille fort de ce fait, et ne sait que penser, ni à quelle fin cette chose peut avenir : c'est mon opinion qu'il y a de la trahison de quelque part bien grande. Le roi Pepin fut tout pensif dessus cette entreprise. Et Orson étant monté à cheval pour Grigard poursuivre, est descendu du cheval et est venu par bas à Grigard, et lui a donné tel coup qu'il l'abattit par terre, et puis est sailli dessus, et lui a ôté l'épée et la dague ; puis il a donné si grand coup que le bras et l'épaule lui abattit en bas, lui donna un autre merveilleux coup parmi le corps, tant que l'échine lui coupa et rompit ; et Grigard s'écria hautement, si bien que chacun l'entendit, en demandant un prêtre pour ses péchés confesser et avoir absolution. Et quand les gardes du champ l'entendirent, un chevalier qui de ce avait la charge, vint incontinent devers Grigard, et lui demanda quelle chose il demandait. Sire, dit Grigard, faites descendre le noble roi Pepin, car je veux devant tout le monde dire et confesser la fausseté et trahison de mon cas. Adonc la chose fut dite au roi Pepin.

CHAPITRE XIX.

Comme après que Grigard fut conquis par Orson, il confessa devant le roi Pepin la trahison d'Hauffroi et Henri contre Valentin.

Et quand Grigard vit le roi, il lui cria merci, en disant : Hélas ! Sire ; j'ai failli contre votre haute magnificence ; mais à ce mont contraint Hauffroi et Henri son frère, car pour complaire à leur volonté, je me suis efforcé de prendre Valentin et mettre à mort ; et si ai fait tant de diligence, qu'en une forêt l'ai pris et tenu de si près, qu'il est contraint à tenir prison, tant que par nous eût été délibéré de quelle mort il devait mourir et être jugé.

Quand le roi entendit la vérité de la chose, il commanda que Grigard fut pris et pendu, puis monta à cheval pour aller vers la prison en laquelle était le noble Valentin. Et Quand Orson apperçut que le roi fut en chemin avec quatre ducs et quatre comtes, dont il était accompagné ; il alla devant en montrant le lieu où Valentin fut pris ; bien droit le mena, et alla plus fort qu'un cheval ne pouvait aller, et faisait tant de manières sauvages, qu'il faisait rire toute la compagnie, et le roi dit bien souvent : seigneurs, bien ai-je grande joie que cet homme sauvage aime tant Valentin, et bien sache que ses manières m'émeuvent fort

à lui vouloir du bien. Bien grandement l'aimait le roi, et bien le devait faire, car il était son propre neveu, dont il n'en savait rien; encore pas ne le saura par tant que la belle Esclarmonde sœur du géant Ferragus, qui la dame Bellisant gardait: la chose fut connue, car ladite Esclarmonde avait un château, et dedans il y avait une tête d'airain qui, par négromancie, lui disait tout ce qui lui devait advenir. Et si était cette tête de tel art composée, que jamais ne devait finir tant que le plus preux et vaillant du monde entrât dedans le château; car adonc devait-elle perdre son parler et tout sa puissance. Or, viendra celui qui à sa fin la mettra, ce sera Valentin, qui la belle Esclarmonde prendra, de quoi trop de dangers périlleux passer et endurer lui conviendra, comme ci-après sera dit. Si laisserai à parler de cette matière, et retournerai au roi Pepin, qui va par la forêt pour sauver et préserver Valentin. Et à tant fait qu'il est entré en la forêt, et va suivant Orson qui le mène au château; ceux de dedans, qui le roi reconnurent, fermèrent les portes, et aux portiers fut commandé sous peine de leur vie, que nulle du château ne leur fût ouverte. Et quand le roi vit qu'il ne pouvait nullement entrer dans ce château sans mettre le siège devant; et par force d'armes, il commanda à ses gens d'assaillir vigoureusement la place. Si ne demeura pas longuement que du bois qu'ils coupèrent et taillèrent à l'entour, comblèrent et remplirent tous les fossés, puis approchèrent des murs, et à grandes forces d'armes entrèrent dedans malgré ceux qui défendaient ledit château.

Adonc ils prièrent tous les traîtres larrons, et les lièrent étroitement, puis ils descendirent aux basses prisons profondes où Valentin était en grande pauvreté, et misérablement détenu, dont on le tira hors desdites prisons, et au roi Pepin l'amenèrent. Et quand il vit le roi, il se mit à deux genoux, en lui rendant grace du grand danger et péril dont il l'avait mis hors. Lors les barons le prirent en lui faisant grand honneur et grande fête, et lui contèrent du cas comme il allait, et comme Orson s'était pour lui combattu en champ de bataille contre Grigard. Et quand ouït ces nouvelles, il embrassa Orson bien doucement, et aussi lui fit Orson; si ne faut pas demander si la joie d'entr'eux était grande.

Et après cela fait, le roi commanda que les traîtres fussent menés au bois; et là furent tous à un arbre pendus et étranglés sans nulle rémission. Puis le roi Pepin parla à Valentin, et lui dit: Valentin, mon ami; puisque Dieu vous a donné telle grace d'être hors de la main de vos ennemis joyeux et en santé délivré, je vous donne conseil qu'à moi retourniez, si ferez comme sage et bien avisé.

Sire, dit Valentin, pardonnez-moi, car jamais je ne retournerai sans que je sache au vrai qui je suis, et de quels parens suis extrait, je m'en vais en Aquitaine vers le verd chevalier, car ainsi l'ai juré et promis; je prends congé de vous comme pauvre servant, qui toujours veut vous obéir; et votre Majesté servir de ma pauvre petite puissance. A ces mots se départirent le roi Pepin et Valentin. Si laisserai à parler du roi Pepin, et parlerai de Valentin et Orson, lesquels vont en Aquitaine pour combattre le verd chevalier, qui homme ne redoute; car ainsi que je vous ai dit, jamais ne sera vaincu que par un fils de roi, qui jamais de femme n'ait été nourri ni allaité. Ainsi s'en vont ensemble Valentin et Orson vers le pays d'Aquitaine. Alors tout le monde courait pour voir Orson le sauvage, lequel était tout nud et aussi velu qu'un ours; chacun se retirait de lui, mais il n'en tenait compte. Adonc Valentin lui fit faire un jaceran de fin acier, de telle manière qu'il avait un chaperon, et tenait tout ensemble. Et quand Orson le mit lui semblait sauvage, et volontiers l'eût dépouillé; mais il craignait trop Valentin, et tout ce qu'il lui commandait il le faisait sans nul contredit.

Quand Orson fut vêtu du jaceran d'acier, il se regardait tenant orgueilleuse contenance. Or, ainsi qu'ils passaient leur chemin, Valentin apperçut un écuyer fort beau, qui, par-là chevauchait, lequel tendrement pleurait. Quand Valentin le vit, il lui demanda: Ami, qui vous meut de pleurer; avez-vous trouvé de mauvaises gens ou des bêtes sauvages; avez-vous peur ou crainte? car de toute ma puissance je vous donnerai confort et aide. Hélas! dit l'écuyer, de tout je n'ai nul doute, mais sachez que la chose qui meut à me plaindre, c'est mon maître que j'ai perdu, le plus preux, doux, courtois et vaillant chevalier, quiconque fût de sa terre; et Valentin lui demanda, comment l'avez-vous perdu? Sire,

dit l'écuyer, il est allé en Aquitaine pour combattre le verd chevalier, pour la plus belle qui fut au monde vivante. Sachez que c'est la plaisante et gracieuse Fezonne, et tant le cœur gracieux; mais jamais nul ne l'aura si le verd chevalier ne rend confut ni vaincu au champ de bataille. Or, y sont plusieurs chevaliers et vaillans champions, quand il les a conquis, il les a fait pendre à un arbre qui est à mi-place, auquel arbre il y en a plusieurs de pendus, jusqu'au nombre de trente deux. De nul ne prend à merci tant est cruel, félon et de mauvais courage. Je crois que c'est un diable, dit Valentin, quand telle chose; s'il plaît à Jésus, je m'en irai en Aquitaine, son corps et éprouverai le mien, car j'ai tant ouï faire mention de la belle Fezonne, que si brief ne meurt par armes, j'en saurai la vérité. Ah! Sire, dit l'écuyer, pour Dieu n'y allez point; car de combattre à lui, votre peine perdrez et vous êtes tant beau chevalier, que jamais n'en vis un tel; ne perdez pas la vie pour ce diable combattre, car tant de forts vaillans chevaliers, lui ai vu mettre à mort, que de vous ai grande doute si contre lui en bataille entrez. Ecuyer, mon ami, dit Valentin, en Aquitaine irai et saurai du verd chevalier la vérité; s'il a mauvaise cause, contre lui me combattre: mais premier, si je puis à la belle Fezonne parlerai, et par son bon conseil userai; et quand Orson l'entendit, il montra signe à Valentin qu'il était envieux de combattre le verd chevalier et aimer Fezonne; et quand Valentin l'entendit, il se prit à rire; ainsi vont les deux frères cheminant vers le pays pour venir en Aquitaine. Ils ont tant chevauché qu'ils ont approché de la cité: Valentin la vit de loin, car elle était fort haute. Lors appela un homme qui passait, et lui demanda: Mon ami, dites-moi quelle cité est la devant nous! Sire, dit cet homme, c'est l'Aquitaine. Or, lui dit Valentin, où se tient le verd chevalier? Et il lui répondit, vers la cité, je crois que vous allez combattre avec lui. Oui, dit Valentin. Ha! Sire, dit le bon homme, vous entreprenez grande folie, car jamais de lui vous n'aurez victoire: montez sur cette petite motte, et regardez un arbre où sont pendus plus de quarante qui ont été mis à mort par lui. Il n'y a plus que quinze jours d'attente que le duc d'Aquitaine sera contraint de lui donner sa fille, qui est si belle. Ami, dit Valentin, Dieu lui aidera: ainsi que Valentin parlait à cet homme, vers eux arriva un ancien homme en habit de Pélerin, qui avait une grande barbe toute blanche, lequel avait bien quatre-vingts ans; c'était Blandimain, l'écuyer de Bellisant, qui l'amena au château où était le géant Ferragus, comme mention vous a été faite ci-devant. Valentin salua le pélerin, puis lui demanda: Mon ami, d'où venez-vous? En même temps, il lui répondit bien doucement: Sire, je viens de Constantinople, mais je n'ai pu faire mon message et m'en retourne. Pélerin, dit Valentin, dis-moi du verd chevalier, s'il n'a point finement agi. Nenni, dit le Pélerin, et de ce je vous fais bien certain, et si vous donne conseil que de le combattre vous n'entrepreniez point. Et Valentin lui dit: ditez-moi où vous allez. Sire, dit Blandimain, je vais droit à Paris, car au roi Pepin de France me convient de faire un message de par une sœur qu'il a, fut long-temps bannie de Constantinople à tort de mauvaise cause et sans l'avoir desservi. Or est la dame en la maison d'un géant, qui doucement la garde, lequel veut aller en France pour cette querelle, savoir si le roi Pepin y consent, car tant connais la dame de bonne mœurs et conditions, que pour elle se veut combattre en champ de bataille contre l'Empereur de grèce, qui déloyalement et faussement l'a chassée et déboutée. Ami, dit Valentin, je te prie au nom de Dieu tout-puissant que tu retournes en Aquitaine avec nous. Et quand je me serai combattu avec le verd chevalier, si Dieu me donne victoire contre lui, je retournerai avec toi en France; et pour l'amour du roi Pepin, j'entreprendrai le champ, car à lui je suis plus tenu qu'à homme qui vive. C'est lui qui m'a été père, m'a nourri tant que pour faire son vouloir et commandement, je dois bien avoir le courage et la volonté. Sire, dit Blandimain, jamais à ce ne consentirai; je vais faire mon message pour la très-honorée et sage dame Bellisant, car elle m'en a donné la charge, et loyalement la veut servir. A Dieu soyez-vous, qui de mal et péril vous veuille défendre. Blandimain se partit d'eux, et pris son chemin vers Paris, et Valentin le regarda bien fort. Hélas! ce n'était pas sans cause, il avait bon droit et son cœur lui attirait; car c'est celui qui longuement et sagement a sauvé et gardé sa mère; mais de ce rien ne savait. Ils

prirent par un chemin, et tant sont allés, qu'auprès de la cité d'Aquitaine sont arrivés. Valentin regarda fort la ville; qui fort plaisante était; puis Valentin avisa une fontaine et y alla, et descendit de dessus son cheval en bas, puis se coucha dessous un arbre qui était auprès pour se rafraîchir; car fort chaud il avait, il se reposa et dormit et Orson le gardait et quand il fut reposé et réveillé, il se releva et monta sur son cheval, mais il vit là arriver un chevalier fier et orgueilleux, qui pour son orgueil était appelé l'orgueilleux chevalier; car si fier était, que jamais jour de sa vie nul n'avait salué, et si était d'une condition telle que celui qui le saluait avait à lui bataille, dont plusieurs en avait fait mourir. Si vint vers la fontaine et mit pied à terre, et Valentin le regarda qui nul mot ne lui dit, puis avisa Orson qui fièrement le regardait.

L'orgueilleux chevalier eut dépit en son cœur, et s'approcha d'Orson, et leva le bras et lui donna tel coup qu'il lui fit sortir le sang de la bouche: et quand Orson se sentit frappé, il serra le cheval entre ses bras si rudement que dessous lui l'abattit, puis prit un couteau qui pendait à la ceinture dudit chevalier et l'en frappa au corps, tant que le sang en sortit en grande abondance. Et le chevalier qui navré se sentit, bien s'écria hautement. Lors Valentin s'approcha et ôta le chevalier d'entre les mains d'Orson, et lui dit: beau Sire, vous avez tort de frapper ce pauvre homme, qui nul mot ne peut parler. Lors dit l'orgueilleux chevalier à Valentin. Orgueilleux ribaux, pourquoi ne me salues-tu? Adonc il tira un glaive pour le férir, et Valentin tira son épée, et si grand coup lui donna qu'à terre l'abattit mort. Et puis lui dit: Je vous apprendrai à saluer les gens. Le chevalier orgueilleux étant mort, ses gens dolents et épouvantés, se partirent tout à fuir vers la cité d'Aquitaine, et entrèrent dedans, et contèrent les nouvelles de leur maître, qui était mort; lesquelles nouvelles le duc d'Aquitaine fut courroucé, car c'était son cousin. Valentin ouït le bruit que les gens menaient pour la mort du chevalier orgueilleux, qui sur la fontaine avait été mis à mort. Si monta à cheval et entra dedans la Cité, et quand il fut dedans, il logea en la maison d'un riche bourgeois, mais quand ils furent logés, il ne demeura guère que les nouvelles vinrent au duc d'Aquitaine; que ceux qui avaient occis son cousin étaient logés dedans la Cité. Il commanda qu'on les lui amenât. Quand il l'eût commandé, les messagers partirent incontinent pour Valentin et Orson aller quérir lesquels vers lui vinrent. Lors parla le duc en cette manière. Amis, dites-moi qui vous êtes et si vous êtes chevaliers ou non, et quel pays êtes-vous, et quel prince vous servez. Sire, dit Valentin, chevalier suis, servant au noble roi Pepin, qui France tient: chevalier, dit le duc, mon cousin avez occis et mis à mort. Il est vrai, dit Valentin, je ne dis pas le contraire, et quand il eut été de mon propre lignage autant en eussent fait; car il était orgueilleux et de très-fier courage; il ne daignait parler ni à grands ni à petits; par son orgueil il a mon compagnon frappé tant qu'à terre l'a fait trébucher, et pour ce quand j'ai vu cela, j'ai tiré mon épée: et tel coup lui ai donné, qu'à terre je l'ai mis tout mort. Je suis un étranger, qui en cette cité suis venu pour voir la belle Fezonne, qui tant en renommée est, vous en avez fait faire les voies, que tous chevaliers vinssent. Si me semble de droit, que par tout votre pays on doit aller en sûreté parmi les chemins. Et quand le duc d'Aquitaine ouït Valentin qui parla si bien, il lui dit: chevalier, bien répondu avez, si mon cousin est mort par son orgueil et fier courage, de sa mort suis dolent, mais remède n'y a: je vous le pardonne et veux être pardonné: mais au surplus de votre entreprise du verd chevalier, vous viendrez en mon palais, et verrez la belle pour laquelle vous êtes venu en ce pays; avec elle vous trouverez quatorze chevaliers venus d'étrangers pays tout de nouveau, qui pour amour d'elle au verd chevalier se veulent combattre; allez et saluez ma fille, comme est de coutume; car ainsi est ordonné que tous les chevaliers qui viennent par-deça pour l'amour d'elle, devant que de faire baille au verd chevalier, à elle se présentent; et en signe d'amour ils prennent un anneau d'or. Sire, dit Valentin, je suis prêt de faire ainsi que l'ordonnance dit.

Et d'autre part je suis votre petit serviteur, comme celui qui du tout à vos bons commandemens voudrait obéir de toute ma puissance. Lors le duc monta au château, et Valentin et Orson l'accompagnèrent honorablement. Ils entrèrent en la salle où les chevaliers qui accompagnaient la belle Fezonne étaient; et

quand Valentin la vit, il alla devers elle en grande révérence, et son salut lui donna, disant devant tous hautement: Dame de qui le bruit et renom de beauté corporelle sur les dons de la nature, fait les cœurs des humains contenter et réjouir par ouïr raconter, et de qui la gracieuse contenance, toute noble fleur de chevaliers resplendissent. Celui Dieu qui peut tout, vous veuille garder et défendre de vilains reproches, et vous veuille préserver du verd chevalier; car il n'est pas digne de toucher votre corps. Ma chère et très-honorée dame, vous plaise savoir que Pepin, le puissant roi de France, nous envoya par-devers vous, et si vous fait présent du plus vaillant et redouté homme qu'il soit sur terre. Dame, regardez-le, et n'a peur de glaive, tant soit-il aigu ou bien tranchant: s'il savait bien parler, en tout le monde on ne saurait trouver son pareil; si pouvez être sûre et croire fermement que le verd chevalier ne pourra rien résister contre lui, et le rendra confus et vaincu aussitôt qu'à lui se combattra. Sire, dit la pucelle, au puissant roi de France, je rends cent mille mercis et à vous qui avez pris tant de peines pour moi. Mais dites-moi, je vous prie, pourquoi ne le vêtez-vous autrement? habillez honnêtement ce vaillant homme que vers moi amenez, car il est à merveille bien fait de ses membres, bien formé, adroit et hardi me semble; et croit que s'il était baigné et étuvé, que sa chaire serait blanche et tendre. Dame, dit Valentin, jamais ne porte robe, tant que l'autre jour, par contenance, je lui fis faire ce jasseran qu'il a, car c'est la première robe que jamais il porta, et sachez que tout nud et sans nulle vêture est venu de Paris. Il a la chair dure et forte; il ne craint ni vents ni froidures.

Toujours en disant ces paroles, la belle Fezonne regardait fort Orson; et ainsi que Dieu le voulut, qu'amour et nature donnant, elle fut éprise d'Orson, et entre les autres qu'elle n'avait vus, de lui fut éprise d'amour plus que de nul autre, combien qu'il ne fût pas poli, ni mignonement vêtu, ni habillé comme plusieurs autres, toutefois on dit communément, qu'il n'est nulles laides amours quand les cœurs s'y adonnent. Et quand Valentin eut ainsi ouï parler la pucelle, il lui dit: Belle, quand est de moi, je vous dirai mon cas, sachez que pour l'amour de vous, à force d'armes vaillamment conquérir, je suis venu en cette partie, et si ai fait serment que jamais je ne retournerai en France, tant que je ne me serai combattu au verd chevalier et éprouvé mon corps contre lui; car pour l'amour de vous je veux endurer la mort, ou le verd chevalier vaincu et déconfit je vous amenerai.

Hélas! très-noble Sire, répondit la belle Fezonne, pour moi n'ayez courage de mettre votre vie à l'aventure; car qui mieux aime autre que soi-même, en choses en quoi sa vie prend telle amour, ne me semble pas juste, mais désordonné. Las! trop de vaillans gens et nobles chevaliers sont morts pour moi, dont dommage est trop grand de ma longue demeure. Dame, dit Valentin, de ce me pardonnez, car ainsi je l'ai entrepris. Chevalier, dit la belle, bien vous en puisse prendre. Lors tira deux anneaux d'or dont elle donna l'un à Valentin et l'autre à Orson, puis allèrent à la table avec les autres quatorze chevaliers ou ducs. Savary les fit noblement servir; mais sur tous autres qui furent à table, la belle Fezonne jetait son regard sur Orson, lequel la regardoit par un désir d'amour embrasé, et l'esprit d'un ardent et gracieux appétit. Or advint ainsi que les chevaliers étaient à table, le verd chevalier vint frapper à la porte pour voir la belle Fezonne dont fort étoit amoureux; car le duc lui avait accordé que par chaque jour il pouvoit venir et entrer une fois au château sans nul contredit pour avoir à son gré la belle Fezonne. Et quand il fut entré, il s'écria hautement, disant: Vaillant duc d'Aquitaine, avez-vous compagnons qui pour la belle Fezonne à mon corps se veuille employer? Oui, dit le duc, encore en ai-je seize dedans ma salle, qui pour leur prouesse montrer à l'encontre d'un chacun et de vous, sont venus de plusieurs pays en cette terre. Or faites que je les voie, dit le verd chevalier, et que j'entre dans votre salle pour la bonne Fezonne regarder. Entrez, dit le duc, car licence en avez. Le verd chevalier entra en la salle, et regarda tous les chevaliers qui là étaient. Et quand il les eut regardé il leur dit en cette manière: seigneurs, buvez et mangez, et faites bonne chère; car demain sera votre dernier jour venu, et sachez que tous pendre vous ferai à mon arbre. Lors Valentin l'ouït qui trop mal fut content, et lui répondit: Chevalier, de cette chose dire vous pouvez garder, car au-

jourd'hui

jourd'hui est venu qui vous vaincra par le champ de bataille. Or entendit Orson qu'on parlait de lui et connut que le verd chevalier était celui pour qui la joûte était commencée. Si le regarda fort, et puis saillit dehors de la table, et en estreignant les dents, il prit le verd chevalier parmi les reins, et le chargea dessus son col comme il eût fait d'un petit enfant. Et quand il l'eut chargé, il regarda un mur, et jeta le verd chevalier si rudement, que tous ceux de la place croyaient qu'il avait le col rompu. Et quand il l'eut ainsi rué, il s'en retourna se soir à table parmi ses compagnons et en criant faisait signe qu'il porterait sur son col trois hommes tels que le verd chevalier. Adonc se prirent tous les chevaliers à rire bien fort et à dire : Or est venu celui par qui le verd chevalier sera déconfit, et Fezonne perdra trop quand il ne sait parler ; car bien est digne d'avoir honneur entre tous preux et vaillans.

Quand Fezonne eut bien regardé les manières et contenance d'Orson, elle fut au cœur frappée du dar d'amour, par le plaisir de Dieu, qui les cœurs des deux enlumina, en telle manière que tout à lui son courage elle donna, et avait dessus Orson son regard et commença à l'aimer si tendrement, que tous les autres elle oublia, pour icelui avoir pour ami. Et ce n'était pas sans cause, si elle était de son amour éprise ; car si vaillamment avait serré le verd chevalier, qu'à telle heure il l'eût tué et occis devant tous, s'il eût voulu ; mais combien que sur lui il eût assez de puissance, nul mal pour lors il ne voulut faire : car on dit volontiers, par un commun langage, que noble courage ne peut mentir ; non pourtant le verd chevalier rebuta ce fait par trop grand courage, et dit tout haut devant la compagnie : Seigneurs, cet homme sauvage m'a trahi et déçu, car à moi est venu sans parler aucunement ni dire mot ; je vous promets et fais savoir que demain au plus matin je suis homme pour lui, afin que tous les autres y prennent exemple : en dépit et pour son outrage ferai élever un gibet plus haut que tous les autres qui par moi ont été conquis et vaincus, auquel je le ferai pendre et étrangler. Orson apperçut bien que le verd chevalier était mal content de lui, et qu'il le menaçait. Si se leva et commença à marmoter, lui faisant signe le lendemain vouloir avoir à lui bataille, et en lui signifiant il prit son chaperon, et en signe de gage le jeta au verd chevalier, en lui disant : Sire, voyez gage que le sauvage vous jette, et si vous avez puissance contre lui, peusez de le lever. Lors le chevalier fut si fort épris d'orgueil et de dépit que nul mot ne voulut répondre : et le duc d'Aquitaine, qui était en sa présence, lui dit en cette manière : Franc chevalier, il y aura grande bataille entre vous et ce sauvage, si me doute fort qu'à lui vous aurez fort à faire, et si tant vous pouvez faire que sur lui vous ayez victoire, bien vous pourrez vanter que de tous chevaliers vous êtes le plus preux et vaillant, que de nul ne devez avoir crainte ni doute qui soit, il vous a bien montré devant tous qu'il est hardi de courage et de cœur. Par mon Dieu, dit le verd chevalier, devant vous tous pourrez voir et connaître quelle sera sa puissance ; car jamais en sa vie en champ ne retournera que pendre ne le fasse au plus haut des autres, et à ces mots sortit du château, et s'en alla reposer en son pavillon, et les autres seigneurs et chevaliers demeurèrent en la salle avec la belle Fezonne, qui grande chère et grande joie firent, et disaient l'un à l'autre, que le verd chevalie devait trouver son maître : très-grand bruit par la cité d'Orson le sauvage. Chacun désira le voir, de manière que grande multitude de gens vinrent au palais, que pour la presse qui était, le duc commanda qu'on fermât les portes. Quand Orson le sauvage ouït le bruit, il monta aux grenaux, et saillit aux fenêtres pour regarder le peuple. Lors l'apperçurent les gens et le montrèrent l'un à l'autre, en parlant et divisant de lui de plusieurs manières. Or fut la nuit venue et fut temps de souper, chacun s'assit à table : et quand le duc fut levé, un peu après prit ébattement, puis allèrent chacun en leur chambre. Et quand Valentin fut couché, il fit signe à Orson qu'il se couchât auprès de lui ; mais Orson n'en fit compte, et se couchat tout étendu par terre, ainsi que de tout temps avait appris en la forêt, et ainsi passa la nuit. Et quand le jour fut venu, Valentin et Orson furent dedans la salle devant la belle Fezonne, et avec eux quatorze chevaliers qui étaient venus en Aquitaine pour la noble dame conquérir et son amour avoir. Là ont tenu conseil ensemble de combattre le verd chevalier ; car le duc d'Aquitaine lui avait promis qu'en ce jour il lui livrerait champion.

Si parla entre les autres un chevalier de noble sang, et dit en cette manière : Seigneurs, s'il plaît à vous tous, je suis délibéré de faire le premier champ de bataille contre le verd chevalier. Cette requête lui fut accordée par l'assistance de tous les chevaliers, et s'en alla armer le chevalier, lequel avait nom Galeran, était venu du pays de France; et quand il fut armé, il vint devant la belle dame Fezonne, et prit congé d'elle bien joyeusement et en grande révérence. Elle, qui en tout honneur était garnie, et en tout bien apprise, il octroya congé en lui disant : Franc chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille conduire, et de dommage préserver et garder, en telle manière qu'à grande joie et honneur vous puissiez retourner devers moi. Quand le chevalier eut pris congé de la belle Fezonne, il monta à cheval, et s'en alla vers le verd chevalier; et de si loin qu'il le vit, frappa des éperons, et de fier et cruel courage il courut au chevalier Galeran, et lui donna si grands coups que dessus son cheval l'abattit à terre, puis de son cheval descendit, et son heaume lui ôta de la tête, se dit à le merci du verd chevalier; mais peu lui profita, car sans nul merci il lui ôta le harnois et le pendit au haut de l'arbre, ainsi que des autres il avoit fait; pour la mort d'icelui Galeran fut grand bruit parmi la cité d'Aquitaine; car il était beau chevalier, et fort bien loué et prisé de ses compagnons. Or connut bien Orson que le verd chevalier avait mis à mort Galeran, fait signe des mains qu'il voulait aller combattre valeureusement sans nul doute faire : mais Valentin lui fit signe qu'il se retirât, car premier y voulait aller, et Orson se retira, car il craignait toujours Valentin. Alors Valentin s'arma, et puis s'en alla vers la belle Fezonne pour prendre congé d'elle. Il ne faut point demander si elle avait de grands regrets, et si elle jetait soupirs ardents dedans son noble cœur. Hélas! dit la belle Fezonne, mon Dieu, veuillez garder et préserver celui qui tant est vaillant chevalier, qui pour l'amour de moi veut mettre sa vie en grand danger. Fort regretta la belle Fezonne le gracieux chevalier Valentin, mais sur tout aimait en courage Orson, et elle en avait bien cause; car Dieu le fit naître pour qu'il l'épousât. Après ce prit congé de la dame et de toute chevalerie, Valentin monta à cheval pour aller combattre le verd chevalier; mais ainsi qu'il se mit en chemin à lui advint un chevalier qui de la belle Fezonne était embrasé, et lui dit : Sire, ayez un peu de patience, laissez-moi aller le premier. Ami, dit Valentin, je t'en donne congé, va au nom de Jésus; chevalier, je prie Dieu qu'il vous veuille donner d'icelui conquérir. Ce chevalier avait nom Tyris, était natif du pays de Savoie, mais tant avait en son cas grande pitié, que pour se mettre à l'aventure il avait dépensé tout le sien, tant que plus rien n'avoit. Il prit congé des chevaliers, puis monta à cheval, et sans nul séjour faire, il chevaucha jusqu'au pavillon du verd chevalier. Et quand il vit Tyris approcher, il sortit lors de sa tente bien fier et orgueilleux, et Tyris lui cria : Sire, verd chevalier, or pensez de vous défendre, et montez à cheval; car de par Dieu tout-puissant, qui pour nous souffrir mort, je vous défie. Le verd chevalier, qui entendit Tyris, appela un de ses serviteurs pour avoir son cheval, puis mit le pied à l'étrier, et saillit dessus : il a mis l'écu vert et a pris sa lance, puis se sont éloignés l'un de l'autre. Et de telle manière se frappèrent l'un contre l'autre, que le verd chevalier outre le cœur de Tyris sa lance passa, à terre l'abattant tout mort, et incontinent le verd chevalier descendit de dessus son cheval, et a pris une corde, puis tira le chevalier Tyris, et au col la corde lui mit et le pendit avec les autres, dont les payens et Sarrasins menèrent grande joie; et quand Valentin vit que Tyris était mort et à l'arbre pendu, il fut dolent de sa mort et au cœur déplaisant. Il se recommanda à Dieu, désirant sur toutes choses tant faire que de son père et de sa mère il pût avoir connaissance. Et quand il eut fait sa prière à Dieu, il frappa son cheval des éperons, et alla en la tente du verd chevalier, qui par la ressemblance d'Orson bien le connut, et de lui bien se douta plus que de nul autre jamais il n'avait fait. Il appella Valentin et lui dit : Chevalier, or attendez ce que je vous ferai; voyez-vous là-devant en cet arbre un verd blason! allez-le-moi quérir et me l'apportez, ou je vous fais à savoir que jamais à mon corps n'aurez bataille. Quand Valentin vit le verd chevalier pour le blason apporter vouloir prendre excusation de combattre comme vaillant et hardi chevalier, chevaucha vers l'arbre où le blason pendait, mais il ne le pût ôter, dont il

fut dolent. Lors vint le verd chevalier, et lui dit fièrement : Va-t-en quérir ton blason, car avoir ne le puis. Maudit soit-il de Dieu, que si fort l'a attaché, et pendu soit celui qui m'a envoyé. Ami, dit le verd chevalier, je te dirai pourquoi je t'ai envoyé là, saches pour certain que celui écu jadis vint de férie et de par une fée il me fut donné; or il a telle vertu que jamais nul tant soit-il vaillant et fort, du lieu où il est attaché ôter ne le pourra, hors celui seulement par qui je dois être conquis et vaincu ; pourtant je t'ai envoyé cette part, car j'avais doute de toi ; mais maintenant en suis sûr, puisque ledit blason tu n'as pu avoir ni me l'apporter, et pourtant retourne-t-en au lieu d'où tu es venu, et tu sauveras ta vie, car tu me sembles beau chevalier, que ta mort je n'ai nulle envie, de laquelle tu ne pourras échapper si tu prends à moi bataille. Afin que tu ne penses que je te dis ces paroles par fantasie ou folle abusion, saches que de nul, tant soit-il victorieux, je ne serai vaincu, sinon d'un homme qui sera fils de roi, et aura été nourri, sans être de nulle femme allaité; par quoi tu peux connaître si tu es tel ou non. De ces nouvelles ouïes, Valentin fut fort dolent, et au cœur bien déplaisant et pensif. Hélas ! dit-il, Sire, Dieu tout-puissant, trop mal va de mon cas, si de votre bénigne grace n'ai secours et confort, car bien je sais que ne suis pas tel que celui par en dit ; puisque j'ai tant fait qu'ici je suis venu pour cette entreprise faire, jamais je ne retournerai que je n'essaye mon coprs à celui qui de si vaillant champions a fait mourir. Lors Valentin appela le verd chevalier et lui dit : Beau Sire, je vois et connais bien que je ne suis pas celui par qui vous devez être conquis et vaincu ; mais non pourtant quoique je sois, jamais d'ici ne me départirai, que contre votre corps je me serai combattu. Par Mahon, dit le Payen, trop grande follie te mène et semble que par trahison tu veuilles vaincre et conquérir, mais tôt je te montrerai que ton outre-cuidence te tornnera à dommage honteux et vilain. Lors il prit son cheval et subitement il monta dessus, puis il appela un sien valet qui avait nom Gobert, et lui commanda qu'il lui apportât une boîte dedans laquelle il y avait du baume de notre Seigneur Jésus-Christ, que l'oignement, ainsi que nous trouvons par écrit, est de grande vertu, qu'il n'est plaie mortelle ni si dangereuse, quand elle en est ointe qu'incontinent ne guérisse. Icelui oignement avait le Payen long-temps gardé, et de plusieurs dangers l'avait défendu.

Après qu'il eut ce fait, il frappa des éperons la lance sur la cuisse, et sont venus l'un contre l'autre, et si fièrement sont l'un l'autre rencontré de leurs lances que les pièces de toutes parts volées. Les chevaux passèrent outre, et quand vint au retour, ils tirèrent leurs épées reluisantes pour l'un et l'autre saisir. Valentin fut preux, hardi et diligent des armes, tant que de son épée au verd chevalier donna un si grand coup que le harnois tailla et rompit, tant qu'il fit au corps le sang saillir à grand randon. Et quand le verd chevalier se sentit frappé et navré, il leva haut son bras, et de son épée frappa Valentin sur la cuisse, si grand coup que de sa chair lui jeta bas un grand morceau, puis lui dit : Vous pourrez connaître si je sais jouer de l'épée ; car je vous avais assez dit devant que de mes mains vous conviendrez finir vos jours, si vous entreprenez contre moi le champ : trop à temps vintes vers moi et à tard vous en retournerez ; car j'ai espérance que tantôt je vous pendrai et attacherai à la plus haute branche de cet arbre pour le lieu préparer, et pour tenir compagnie aux autres malheureux, qui par orgueil et folie ont souffert la mort.

Payen, dit Valentin, de ce il ne te faut déjà tant vanter ; car encore ne m'as-tu. Pense de toi défendre, car à moi à faire auras. En disant ces paroles, les deux chevaliers commencèrent de rechef la bataille, et Valentin frappa un si grand coup que de son écu lui abattit un grand quatier, et le verd chevalier frappa sur Valentin par si grande force et puissance, que dessus son heaume son épée rompit, et du grand coup qu'il donna à Valentin il fut étourdi en telle manière que de son cheval il tomba ; mais tant fut de courage vaillant, qu'incontinent il se releva.

Et quand le payen vit qu'il se relevait, il tira un grand couteau pointu et le jeta contre lui ; mais Valentin vit le couteau venir et du coup se garda. Lors le verd chevalier qui se trouva sans glaive, tourna son cheval pour en recouvrer, aussitôt Valentin fut auprès qui de son épée coupa un des pieds du cheval, tellement que le payen et le cheval tombèrent à terre. Et quand il fut à terre aussitôt il se re-

leva, et vint sur Valentin, et à force de bras se serrèrent l'un l'autre, qu'il ne faut pas demander si chacun d'eux montra et employa sa puissance. Et pour briéves paroles dire, adonc tant fut la guerre des deux chevaliers fière et merveilleuse, que l'un et l'autre furent moult navrés, mais tant y a que Valentin par sa puissance d'armes donna plusieurs coups au payen que rien ne lui profita, car du baume qu'il portait, tantôt il était sain et guéri comme devant. Et en ce point se combattirent si longuement que le jour leur faillit, et se sentirent fort travaillés et non sans cause. Dolent et déplaisant fut le chevalier payen qui n'avait pu déconfire Valentin, et jaçait qu'il fut las, si n'en montrait-il pas le semblant, mais il dit à Valentin : Chevalier, dorénavant il convient la bataille cesser; car je vois que vous êtes travaillé et moult las, et d'autre part, la nuit s'approche et décline le jour, ce me serait petit honneur, quand en ce point, je vous conquêterais; retournez en Aquitaine cette nuit vous reposer, car vous pouvez bien vous vanter devant toutes gens que jamais plus vaillant que vous à mon corps ne jouta; demain matin vous pourrez bien dire adieu à vos amis, car jamais échapper vous ne pourrez. Valentin fut joyeux de laisser le payen, car las était et fort navré. Si alla vers son cheval, lequel en un pré était entré, et le prit par le frein, et monta dessus pour s'en retourner. Le duc d'Aquitaine et les barons sortirent à la porte de la cité, lesquels reçurent Valentin moult honorablement, entre lesquels fut Orson, qui en faisant grande chère entre ses bras le prit. Et quand il fut au palais le duc lui demanda des nouvelles du verd chevalier, Sire, dit Valentin, il est en son repaire dedans son vert pavillon, où il se repose, et est tant puissant et fort, que je ne cuide que nul, tant soit fort et vaillant le puisse conquérir, si Dieu par sa grace ne montre un évident miracle. Valentin, dit le duc bien avez ouvré, car oncques n'en retourna un qui ne mourut à grand'honte par les mains du verd chevalier : bien vous avez montré que sur tous autres vous êtes chevalier plein de prouesse. Franc duc, lui dit Valentin, de ma prouesse contre lui je ne me peux encore vanter, car demain au matin doit être encore entre lui et moi nouvelle bataille. Or me soit Dieu en aide et reconfort, sans lui nul ne peut contre le verd chevalier par force corporelle avoir victoire. Après cela Valentin fut désarmé, puis s'en alla en la chambre de la belle dame Fezonne; il ne faut pas demander si elle fut joyeuse de sa venue; et qu'il était retourné. Chacun tenait grand compte de lui pour sa prouesse et vaillance, des grands et des petits fut prisé. Et quand il vint à souper, le duc lui voulut faire tant d'honneur, qu'à sa table plus anprès de lui le fit mettre comme il lui appartenait. Le souper se passa en devisant de plusieurs choses; après Valentin se retira en prenant congé du duc et des barons, et entra en une chambre secrette pour ses plaies médeciner; car il était bien blessé. Et quand il fut médeciné, il se coucha pour prendre son repos; et le verd chevalier est en son pavillon qui frotte les plaies de son baume. Je vous laisserai à parler de lui, et parlerai de Valentin, lequel est dedans sa chambre faisant de grandes plaintes et lamentations.

CHAPITRE XX.

Comme Valentin par la grace de Dieu s'avisa d'envoyer le lendemain son frère Orson pour combattre le verd Chevalier.

Valentin était dedans le lit en soupirant tendrement, et disant : Hélas! vrai Dieu tout-puissant, je vois bien que je ne viendrai pas à bout de mon entreprise, si par votre bonté n'avez pitié de moi, en me donnant secours et aide contre ce payen qui a juré ma perte. Or était mon intention, que jamais de ma vie mon cœur n'aurait repos jusqu'à ce que je pusse savoir de quel père je suis engendré, et de quelle mère j'ai été enfanté sur la terre; mais maintenant je connais bien que tout ce que l'homme propose n'est pas chose faite ni achevée, je le puis bien dire; car quand j'entrepris le champ de bataille contre le verd chevalier; trop me fut contraire la fortune puisqu'il est tel que jamais ne sera vaincu, sinon d'un chevalier qui soit fils de Roi, et qui n'eût été nourri au temps de sa jeunesse, ni allaité d'une femme. Or je ne suis pas si digne que je pense être fils de Roi, et qu'en telle manière aye été nourri dans ma jeunesse. Si ne vois-je confort en mon fait qui de mort me préserve, sinon d'invoquer et requérir la grace de mon Créateur Jésus, qui de ce danger me veuille préserver et mettre hors; faut finir

mes jours pitoyablement. Et en cette contemplation fut Valentin toute la nuit sans prendre repos, et ne cessa de pleurer sa fortune et douter son aventure : quand il eut à part soi pensé, par divine inspiration il s'avisa d'Orson le sauvage, lequel il avait en la forêt conquis, il pensa que par icelui pourrait être secouru, car je crois bien que de femme il n'avait jamais été allaité, et que par aventure pourroit être avenu qu'une reine dedans la forêt l'auroit enfanté ; et ces choses considérant, la nuit prit fin, et le jour éclaircit : ainsi se leva Valentin chargé de pensées angoisseuses et plein de mélancolie, s'en vint devers Orson et par évidens signes lui montra qu'il vêtit ses armes et prit son cheval pour aller combattre le verd chevalier. Ami, dit Valentin, vous ne ferez pas cela ; mais je veux que de mes armes vous soyez armé, en portant le blason qui par le roi Pepin m'a été donné, et si chevaucherez le détrier que j'ai amené de France : au vouloir de Valentin se consentit Orson, car sur toutes choses il voulut obéir à Valentin et à ses commandemens, comme son sujet et serviteur. Lors Valentin commanda qu'on lui apportât son harnois, et qu'Orson fut armé en telle manière que son propre corps quand il alla pour combattre contre le verd chevalier laquelle fut faite et accomplie ; car le duc d'Aquitaine qui fut présent de sa propre main aida à armer Orson des armes de Valentin avec plusieurs barons qui y étaient. Orson fut armé, et il fut fort regardé des seigneurs et des barons qui étaient présens, car il ressemblait bien être homme preux et hardi chevalier, plein de grande beauté, haut et bien formé de tous ses membres par droite mesure compassés. Il regardoit le harnois qui reluisait autour de lui, puis il faisait signe des bras, que devant qu'il fut midi, entre ses mains il étrangleroit le verd chevalier devant toute la cour, sans avoir pitié de lui : des mines et gestes que faisait Orson, tous ceux de la compagnie commencèrent à rire. Et quand Orson eut pris congé du duc, il embrassa Valentin, et prit congé de lui, en faisant signe que de rien il n'eût doute, et devant son retour mort ou vif le verd chevalier amènera, et Valentin, en pleurant à Dieu le recommanda en priant dévotement que contre le payen il pût avoir victoire, et ainsi se partit Orson. Mais devant qu'il montât à cheval, il s'avisa de la belle Fezonne, de laquelle il n'avait pas pris congé ; il monta au palais et entra dedans la salle où elle était accompagnée de plusieurs autres dames et demoiselles. Il courut devers elle et la voulut baiser, dequoi la dame, et plusieurs autres des demoiselles se prirent à rire très-fort, car il faisait signe que pour son amour il s'en allait combattre contre le verd chevalier. Et la belle Fezonne, qui de toute grace fut remplie, en souriant lui a fait signe qu'il se portât vaillamment, et qu'au retour de la bataille, elle lui donnerait son amour.

Ainsi se partit Orson et monta à cheval, lequel fut noblement convoyé par le duc d'Aquitaine, avec plusieurs autres grands seigneurs, barons et chevaliers, jusques dehors la porte. Et quand il fut dehors de la ville, chacun s'en retourna en priant Dieu qu'il lui voulut donner victoire. Le bruit fut grand parmi la cité, qu'Orson le sauvage allait combattre le verd chevalier, de laquelle chose chacun fut fort émerveillé pour la bataille des champions. Or s'en va Orson chevauchant vêtu et armé des propres armes de Valentin, parquoi le verd chevalier jamais ne le connaîtra : Il ne demeura pas long-temps sans aborder le pavillon du verd chevalier, et sans mot dire, du fer de sa lance vint frapper en signifiant qu'il lui baille défiance ; de laquelle chose le verd chevalier eut en son courage grand dépit, et jura par son Dieu, que son grand orgueil lui fera humilier devant le jour passé. Il fut tantôt armé, puis monta à cheval et prit sa lance qui était droite, et entra sur champ pour combattre Orson ; semblablement Orson s'éloigna de lui, si commencèrent à baisser leurs lances, et tellement se rencontrèrent l'un l'autre, que les hommes et chevaux des deux parts sont tombés. Et quand ils furent bas, tous deux se relevèrent et tirèrent leurs épées pour assaillir l'un l'autre vigoureusement, le verd chevalier qui fut orgueilleux et plein d'ire, frappa le premier Orson, un si grand coup, qu'il fendit le cercle d'Orson, le heaume, et abattit un grand quartier de son écu, et en telle manière que l'épée qui était pesante tomba à terre, et tout outre le harnois passa ; tellement que du coup Orson fut fort navré, et quand il vit son sang courir avec son harnois, il fut plus fier qu'un Léopard, et orgueilleux comme un Lion. Il retourna les yeux, et branlant la tête de son épée donna si grand coup sur la tête du verd chevalier, tant qu'à peu il ne lui fendit des

cheveux et de la peau jeta une grande partie à terre, et du coup qui outre le heaume passa, fut le verd chevalier navré au bras tant que le sang à grande puissance et randon commença à courir; mais de cette blessure n'en tint compte, car il prit du baume de quoi je vous ai fait mention, et aussitôt qu'il en eut touché sa plaie, elle fut guérie et aussi saine que devant; de quoi Orson fut émerveillé, et se pensa que le glaive ne pourrait avoir son corps, quand sitôt était guérie une plaie qui était tant grande et profonde.

Sur cette matière fut Orson subtil et avisé, si jeta son couteau, son épée et son harnais par terre, puis courut contre le verd chevalier, et à force de bras l'a tenu et serré tant que dessous lui l'a jeté, et quand il le tint dessous lui, il jeta son heaume qu'il portait, afin de lui couper la tête. Là fut le verd chevalier en telle subjection, tant qu'il fut contraint par force de se rendre à Orson et lui crier merci, mais Orson qui n'entendait son crier n'en fit compte en nulle manière, et si fort le tenait que sans nulle rémission à cette heure l'eût mis à mort, si n'eût été Valentin qui vit et connut les gestes et mines d'Orson, et à course de cheval courut vers eux, et quand il fut arrivé, il fit signe à Orson qu'il ne le tuât point.

Lors Orson voyant Valentin se retira en arrière, mais il tenait toujours le verd chevalier en respect, auquel Valentin dit: chevalier, vous pouvez maintenant connaître que vous n'aurez puissance de vous revancher contre cet homme, par quoi vous faut souffrir et endurer la mort, et de finir vos jours honteusement, car ainsi que les autres chevaliers ont été par vous déconfits et en icelui haut arbre pendus, tout ainsi vous serez vitupérablement occis et au plus haut de tous les autres attaché. Hélas! dit le verd chevalier, vous me semblez bien être homme qui êtes de grande courtoisie, de noblesse garnie, et semble à vous voir que de franche et loyale gentillesse vous soyez extrait et descendu, pour laquelle chose je vous prie qu'il vous plaise avoir pitié de moi, et ma vie sauver. Payen, dit Valentin, ce ne ferai-je pas, fort par tel convenant que vous renoncerez la loi payenne et les faux dieux que vous adorez, en prenant la foi et créance de J.-C. le Dieu tout-puissant, et recevant le Saint-Esprit, sans lequel nul ne peut avoir gloire perdurable. Et quand vous aurez fait cela, vous irez en France au noble roi Pepin, et lui direz que Valentin et Orson vous envoie pardevers lui comme chevalier vaincu, et par eux conquis, j'attends votre avis sur ce fait en me donnant réponse de votre intention, qui soit certaine. Ami, dit le verd chevalier, je vous donne telle réponse: dès cette heure renie, renonce du tout, et délaisse les faux Dieux, et prends pour le demeurant de ma vie pour maître et Seigneur, le vrai Dieu, auquel vous avez certaine foi, et en icelle foi veux vivre et mourir, et si vous promets que devers le roi Pepin, comme votre pauvre sujet et prisonnier, au plus brief que je pourrai, et de par vous je me rendrai, devant sa Majesté me présenterai. Quand le verd chevalier eut fait le serment et promis les choses dessus dites accomplir, Valentin fit signe à Orson qu'il le laissât lever. Et Orson qui fut sage et bien avisé lui ôta ses armes, afin qu'il ne pût faire dommage. Et quand le verd chevalier fut sur pieds, il parla à Valentin, en disant: Sire chevalier, il me semble que le jour passé avez bataillé avec moi, que deviez aujourd'hui retourner, et celui qui m'a conquis, est celu qui au palais du duc Savary contre le mur me jeta. Il est vrai, dit Valentin, c'est bien connu à vous, la chose est véritable, mentir ne vous faut, je vous dirai, dit le verd chevalier, une chose de laquelle je vous prie, qu'envoyez le chevalier qui m'a conquis pardevers cet haut arbre, et s'il peut ôter l'écu et le blason, lequel est pendu, je pourrai bien connaître que c'est celui par qui je dois être conquis et vaincu, car de nul autre je ne puis en nul champ de bataille être gagné ni vaincu. Adonc Valentin fit signe à Orson qu'il allât devers l'arbre pour apporter l'écu qui pendu était. Orson tira cette part, et quand il approcha de l'écu il étendit son bras, et l'écu lui saillit en la main, lequel il apporta au verd chevalier, et quand il vit qu'Orson avait apporté l'écu, et que de l'arbre l'avait détaché sans avoir fait force ni violence, il connut que c'était celui qui était prédestiné pour le combattre et conquêter, il se jeta à terre, et lui voulut baiser les pieds; mais Orson fut sage et bien appris par les signes de Valentin et souffrir ne le voulut, mais le prit par le bras et le leva sus. Hélas! dit le verd chevalier, bien appartient vous porter honneur et révérence plus qu'à nul homme qui soit

vivant au monde, car je sais clairement que de tous preux et vaillans chevaliers vous devez avoir et emporter le prix et le renom entre les autres. Je vous affirme et fais savoir que celui qui m'a conquis est le plus preux, vaillant et hardi chevalier qu'il y ait en tout le monde, et si devez-vous croire qu'il est fils de Roi et de Reine, et si est tel, que jamais de femme ne fut nourri ni allaité, et qu'il soit vérité par ma sœur Esclarmonde je le veux éprouver, car elle a une tête d'airain laquelle lui dit les aventures et fortune qui à elle et à tous ceux de sa génération peuvent avenir, dont ladite aura durée jusqu'à ce que le plus preux du monde entre en la chambre où elle demeure et repose. Et quand il sera entré, à cette heure perdra sa force, et icelui doit avoir ma sœur Esclarmonde qui tant est belle et plaisante, pour femme et épouse, noble chevalier, allez-y, j'ai grand désir que vous l'ayez pour épouse, comme le plus preux et hardi chevalier de tout le monde, car tel vous peut-on bien nommer, et afin de meilleure connaissance avoir pardevers elle, portez-lui cet anneau, lequel au départir d'elle m'a donné, et je m'en irai en France vers le roi Pepin me rendre prisonnier, comme je vous l'ai promis, ma foi acquitter, et au retour de lui au château de ma sœur vers vous je viendrai. Dorénavant qu'il vous plaise que nous soyons bons amis, car de votre compagnie je ne me veux séparer. Et quand Valentin entendit que le verd chevalier avait une sœur qui était très-belle, par le vouloir de Dieu tout-puissant, et par l'inclination d'un naturel amour, il fut d'elle frappé au cœur et épris de sa beauté, et très-ardemment amoureux; si dit adieu, et jamais n'arrêtera tant qu'il ne puisse voir la belle, de qui la beauté elle est de renommée si excellente. Et après ces choses le verd chevalier, qui de la verte montagne était le Roi couronné, et sous lui tenait grand pays, fit crier parmi son ost, que tous les payens qui étaient venus à son mandement pour le servir devant Aquitaine, s'en retournassent en leur pays sans endommager en aucune manière la terre du duc Savary. Ainsi partirent tous Payens et Sarrasins, qui pour la prise du verd chevalier demenèrent grand deuil. Et Valentin et Orson comme prisonnier le prirent et le menèrent en la cité d'Aquitaine. Il ne faut pas demander le grand bruit et soulas que parmi la cité fut demené des grands et petits. Et le duc Savary avec sa baronnie saillirent dehors les portes en grand honneur à l'encontre d'Orson, qui le verd chevalier avait conquis et vaincu. Et quand le verd chevalier fut devant le duc d'Aquitaine, et devant toute la chevalerie, il leur dit: Seigneurs, vous devez bien porter honneur et révérence à ce chevalier, lequel par force d'armes m'a conquis et vaincu, et sachez certainement qu'il est fils de Roi et de Reine, et jamais de sa vie de femme n'a été allaité: car s'il n'était ainsi jamais il ne m'aurait conquis ni vaincu, car il était dit ainsi par la tête d'airain, que ma sœur Esclarmonde a en sa chambre, assez bien vous peut-on croire, dit le duc: car il a bien montré à l'encontre de vous la grande prouesse et vaillance qui sont en lui, et puisqu'ainsi est qu'en lui je connais la noble hardiesse et vaillant courage qui sont en lui, je lui veux porter honneur et révérence de toute ma puissance. En disant ces paroles, le duc d'Aquitaine avec toute la cour et le verd chevalier, lequel Orson menait prisonnier, entrèrent en la ville, et montèrent au palais; et quand ils furent dedans, le duc manda sa fille Fezonne, et lui dit: Ma fille, voici le verd chevalier, lequel pour votre amour conquérir et avoir votre amour a longuement tenu la plupart de ma terre en sa subjection, et combien qu'il ne se soit pas de notre créance, toutefois fortune m'était contraire, et dessus mon vouloir maître, en telle manière que forte et longue attente d'autrui avoir secours, avaient mon cœur contrain à telle chose accorder; mais Dieu qui est vrai juge sur ce fait, a voulu remédier en telle manière que de mon ennemi je suis vengé et venu au-dessus par ce chevalier, lequel par Valentin pour votre corps secourir au congé du noble roi Pepin de là vous a envoyé. Or, pouvez-vous connaître que dessus tous les autres il est preux, hardi et vaillant. Et si croit que pour vous conquérir Dieu vous l'a transmis; pourtant, ma fille, en vous seule gît mon espérance, espoir et confort de ma vie, et avisez et prenez considération dessus ce cas; car ce serait ma volonté que celui-ci eussiez pour mari et époux et si votre consentement et volonté étaient au mien accordant, car nul autre la volonté ne doit craindre d'entrer en mariage et prendre parti qui ne lui soit agréable. Monseigneur, dit la noble pucelle, qui bien fut endoctrinée et pourvue de réponse, vous savez

que vous êtes mon père et suis votre fille, ce n'est pas raison ni droit, que moi qui suis selon Dieu et nature à vous sujette, fasse ma volonté en quelque chose, mais suis appareillée à faire en tout à votre volonté et délibération, et si autrement je voulais faire, je ne montrerais pas que je fusse votre fille naturelle, car vous savez bien que vous m'avez promis de me donner en mariage à celui qui pourrait par force d'armes conquérir le verd chevalier: Or, est venu celui par qui la chose est accomplie de tout en tout, et lequel a accompli, et parfait le contenu de votre cri et mandemant que vous avez fait faire et publier; il est bien raison que icelui je doive prendre, et que je lui sois donnée, et si je ne le voulais prendre, je ferais annichiler votre intention, qui à jamais serait contre mon honneur. Fille, dit le duc d'Aquitaine honnêtement avez parlé, et bien me plaît de votre réponse. Or, il faut savoir du chevalier s'il vous voudrait prendre pour femme, et s'il en est content, je donnerai pour mariage de vous la moitié d'Aquitaine.

Là fut présent Valentin, qui par signe demanda Orson sa volonté et intention lequel lui fit signe que jamais ne voulait avoir autre que *la belle* Fezonne, et ainsi furent les deux parties d'accord de laquelle chose ceux qui là furent, en furent joyeux, le duc fit aussitôt venir un évêque pour Orson et la belle Fezonne fiancer, et leur fit promettre de s'épouser l'un l'autre pour le temps à venir, autrement ne s'épouser l'un l'autre pour le temps présent que par promesse.

Il ne faut pas demander de la fête et du grand triomphe ni excellente joie qui furent faits en Aquitaine, car de le raconter serait trop long; mais combien qu'Orson eut promis et juré de prendre la belle Fezonne, si ne l'épousera-t-il pas, ni jamais à son côté ne couchera jusqu'à ce que par le vouloir de Dieu il saura par les bons langages, et que Valentin aura conquis la belle Esclarmonde, desquelles choses je veux faire mention ci-après.

CHAPITRE XXI.

Comme la nuit qu'Orson fut juré et promis à la belle Fezonne, l'Ange s'apparut à Valentin et du commandement qu'il lui fit.

Après qu'Orson eut fiancé la belle Fezonne, il y eut grande joie dans toute l'Aquitaine. ceux de l'assemblée furent joyeux, tous et seigneurs et barons en joie passèrent la journée, et la nuit vint, il fut temps de se reposer. Le duc d'Aquitaine se retira en sa chambre pour se reposer, et s'en allèrent chacun en leur chambre comme il était ordonné. Valentin et Orson s'en allèrent dedans une belle chambre qui leur était apprêtée en un beau lit paré se reposèrent eux deux cette nuit. Et quand il fut minuit, par le vouloir tout-puissant, un Ange s'apparut à Valentin, lequel lui dit, Valentin sache que par moi Dieu te demande que demain au matin tu partes de cette terre, et mène avec toi Orson par lequel le verd chrvalier a été conquis, et sans faire séjour va au château de Ferragus, tu trouveras la belle Esclarmonde par laquelle tu sauras de quelle lignée tu es issu, de quel père tu es engendré, et de quelle mère tu fus porté et enfanté, si te commande au nom de Dieu que devant que ton compagnon épouse la belle Fezonne, tu accomplisses et parfasse ce voyage. De cette vision Valentin fut en grande pensée et mélancolie, et en grand souci passa la nuit, et tant que le jour fut clair sans prendre nul repos, et quand le jour fut venu, il fit lever Orson, et allèrent au palais en la salle où le verd chevalier était avec les autres barons et chevaliers en attendant le duc Savary. Il ne demeura pas longtemps que le duc entra dedans la salle, et quand il y fut, le verd chevalier prit la parole, en le saluant en tout honneur et révérence à lui duc, dit en cette manière: Franc duc, il est vrai et certain que dedans le temps entre vous et moi assigné, j'ai été conquis et vaincu par laquelle chose je n'ai occasion ni droit de rien demander à votre fille, mais dès cette heure je la quitte et votre pays veux délaisser en paix, ainsi comme j'ai promis: et pour mon serment acquitter, je prie et requiers que me fassiez donner le sacrement de baptême, afin que je puisse être à Dieu le tout-puissant plus agréable. Chevalier, dit le duc Savary, bien avez parlé, et à votre requête veut du tout obéir, car à cette heure présente vous serez baptisé. Le duc Savary commanda qu'on fit venir un prêtre pour baptiser le verd chevalier.

Quand il fut sur les fonts, le baptême recevoir, Valentin qui était présent, parla devant tous, disant en cette manière, seigneurs, qui êtes ici présens, s'il plaît au vaillant duc lui donner un nom, c'est que je le prie que ce chevalier

soit nommé Pepin, car c'est le propre nom du noble et vaillant roi de France, qui doucement m'a nourri, et qui dessus tous princes est le plus vaillant et preux par quoi je désire que ce chevalier en porte le nom. A la demande de Valentin, consentirent tous ceux qui en la présence étaient : à la requête de Valentin fut le verd chevalier appelé Pepin, lequel nom porta dès cette heure jusqu'à la fin de ses jours, et après qu'il fut baptisé, le duc d'Aquitaine fit venir Orson pour épouser sa fille la belle Fezonne, mais Valentin dit en cette manière d'excusation, comme ils avaient promis et voué, lui et Orson d'aller en Jérusalem, premièrement, et devant que nulle autre chose fissent après que le chevalier auraient conquis : et sur l'ombre de cette excusation leur donna congé, pourvu qu'Orson jurât et promît de retourner en Aquitaine, après qu'il aurait accomplit et parfait son voyage, et aussitôt qu'il retournerait, il prendrait pour femme et épouse la belle Fezonne. Et quand le vaillant et puissant duc Savary entendit le vœu et la promesse que Valentin et Orson disaient avoir d'aller en Jérusalem, il leur octroya volontiers. Et le verd chevalier à cette heure prit congé du duc d'Aquitaine pour aller en France vers le roi Pepin se rendre et sa foi tenir. Et Valentin devant son département lui demanda l'anneau qu'il lui avait promis, lequel il devait porter à sa sœur Esclarmonde. Et alors le verd chevalier lui bailla, en disant : franc chevalier, voyez ceci, et sachez que cette pierre qui est enchassée dedans est de telle vertu que celui qui dessus lui la porte, ne peut être noyé, ou par faux jugement condamné. Valentin prit l'anneau et le mit à son doigt, et à tant prirent congé lui et Orson, pour faire leur voyage, et le verd chevalier prit congé pour aller en France : ainsi se départirent de la cité les chevaliers et prirent leur chemin chacun vers sa patrie. Valentin et Orson montèrent sur mer, à force de voile tantôt ils eurent fait grand chemin, car la mer était douce et eurent vent à gré. Ils demandèrent aux mariniers le chemin pour aller vers le château de Ferragus le géant, et les mariniers leur enseignèrent, car ils connaissaient bien le lieu, pour ce qu'à passer le passage, était coutume que tous marchands payassent le tribut. Et Valentin et Orson, lesquels dessus toutes choses désiraient fort de trouver le château de Ferragus. Le verd chevalier parmi les champs a sa voie dressée devers le pays de France, pour se rendre au roi Pepin; mais premier qu'il arrivât devant le roi Pepin, Blandimain l'écuyer de la reine Bellisant, duquel j'ai ci-devant parlé, qui par Valentin en habit de pélerin fut rencontré, salua le roi Pepin en grand honneur et révérence. Et quand le roi Pepin le vit en tel habit, et la barbe ainsi fleurie, il lui demanda s'il venait du saint Sépulcre, ou dequel voyage il était pélerin. Franc Roi, dit Blandimain, je ne suis point pélerin, mais pour mon entreprise plus sûrement parfaire, je me suis mis en habit de pélerin, sachez que je suis messager d'une haute et puissante dame, qui par trahison a été de son pays jetée en exil et piteusement mise. Hélas! Sire, cette dame dont je vous parle est votre sœur, c'est-à-savoir, Bellisant la franche dame, laquelle a tort par Alexandre, l'empereur de Grèce, a été vitupérablement déchassée, et qui en pauvreté et misère piteusement languit; bien avez le cœur dur, quand pour sa délivrance vous ne voulez autrement employer, car vous êtes le plus puissant Roi qui soit en toute chrétienté, et pourtant si veuillez de besoin montrer de votre vaillance contre ce faux et maudit Empereur, qui sans nulle cause à la noble dame Bellisant, votre sœur, fait tel déshonneur ou autrement on ne vous devrait pas tenir pour loyal frère. Quand le roi Pepin ouït parler de sa sœur Bellisant, il se prit de deuil à soupirer et fort le regarda, car il y avait bien vingt ans passés, que d'elle n'avait eu de nouvelle. Ami, dit le roi Pepin, dites-moi où est ma sœur; car j'ai grand désir de savoir de son fait et comme elle se porte. Sire, dit Blandimain, je sais bien la vérité, mais je ne puis vous la dire, car je lui ai promis que le lieu où elle est ne le déclarerai. Mais si de son fait vous êtes douteux, si vous pensez qu'elle soit coupable du fait pour lequel elle est déchassée, je vous amenerai devant votre présence tel homme, qui pour sa querelle contre vous se veut combattre, et s'il est vaincu, veut être pendu honteusement, et la dame s'oblige de souffrir mort piteuse. Hélas! dit le Roi, de la loyauté de ma sœur je suis informé, ni ne requiers jamais avoir autre expérience que celle du faux Archevêque, qui par le bon marchand a été vaincu et devant tous sa trahison a confessé : je sais bien que ma sœur à tort est en exil, je l'ai l[ong]-temps fait chercher,

mais en nulle manière d'elle je n'ai pu avoir nouvelle ni connaissance ; et qui plus est au cœur me porte déplaisance, c'est que ma sœur que tant j'aimais, au temps de sa douloureuse fortune, qu'elle fut déchassée par l'empereur de Grèce à qui je l'avais donnée, était grosse et enceinte d'enfans, or, je sais de quel enfant elle a pu enfanter, ni ainsi en quelle manière d'icelui danger elle a pu échapper, je sais et je connais qu'elle n'a pas eu en son besoin tel aide ni confort comme à elle appartenait.

Sire, dit Blandimain, pour parler de cette matière, sachez que madame Bellisant, votre sœur, sentit le mal d'enfant en la forêt d'Orléans. Et quand le mal la prit, elle m'envoya en un village qui près de-là était pour quérir une femme qui secours et aide lui pût faire. Lors je fis la plus grande diligence qu'il me fut possible ; mais je ne pus assez tôt me retourner que la noble dame avait enfanté deux enfans, desquels une ourse sauvage furieusement et outrageusement comme une bête enragée, un des enfans emporta parmi les bois, de telle manière que la reine Bellisant de son pouvoir le cuida sauver et secourir, mais elle ne sut ce qu'il devint : elle qui tant de peine et douleur avait souffert pour son enfant, je la trouvai parmi la forêt dessus l'herbe couchée piteusement ornée, qui mieux semblait morte que vive. Je la levai entre mes bras de toute ma puissance, je la confortai ; et quand elle fut revenue et qu'elle put parler, en soupirant tendrement me commença à raconter la manière comme elle avait perdu son enfant par la bête sauvage, et comme elle avait laissé l'autre dessous un arbre, et quand j'entendis ces paroles, je l'amenai dessous l'arbre où je l'avais laissée, et en cet endroit là sa douleur a doublé et de la douloureuse détresse reçue, car elle ne trouva point l'enfant qu'elle avait laissé, et ainsi furent les deux enfans de votre bonne sœur perdu en la forêt, et si vous doutez de cette chose pour plus grande connaissance en avoir, Sire, sachez que je suis Blandimain, et suis celui qui tout seul fut donner pour accompagner madame Bellisant, quand par l'empereur elle fut envoyé en exil.

Hélas ! Blandimain, dit le roi, votre parler me donne tristesse et déplaisance, quand de ma sœur ne puis savoir le lieu où elle demeure, ni de ses deux enfans avoir certaine connaissance ; mais puisque autre chose je ne puis savoir, dites-moi, s'il y a long-temps que ma sœur enfanta ses deux enfans en la forêt, et en quel temps. Sire, dit Blandimain, celui jour propres que vous me trouvâtes dedans la forêt d'Orléans que je vous dis ces piteuses nouvelles de l'exil et vitupérable blâme de ma souveraine dame Bellisant votre sœur. Quand le roi Pepin entendit les paroles de Blandimain, il fut fort pensif en lui-même. Ainsi qu'il pensait, il se souvint de Valentin lequel en celui jour il avait trouvé en la forêt, et pareillement du sauvage Orson, qui par lui en ce bois avoit été conquis, pour cette cause fut en mélancolie. Et quand il eut bien considéré, il connut par le récit de Blandimain qu'ils étaient fils de sa sœur Bellisant, et manda la Reine Berthe sa femme et plusieurs autres Dames de la cour, pour leur dire et déclarer les nouvelles que Blandimain lui avait apportées. Hélas ! dit-il, mesdames j'ai tenu et nourri longuement en ma maison, ainsi que pauvres enfans étrangers et inconnus, ceux qui sont fils de Roi et Reine et mes propres neveux : c'est Valentin lequel j'ai trouvé en la forêt d'Orléans, qui par ma sœur Bellisant au temps de son infortune et adversité, en cedit temps fut enfanté. Et vous fait savoir qu'Orson le sauvage, qui par Valentin a été conquis comme je puis entendre est son propre frère naturel et sont tous deux enfans de l'empereur de Grèce ; de ces nouvelles fut la Reine Berthe joyeuse et tous les seigneurs, barons et chevaliers de la cour. Là furent présens les ennemis mortels de Valentin, c'étaient Hauffroi et Henri qui en semblant montraient joyeuse chère, mais cœur étaient tristes et dolens, car sur toute chose désiraient la mort de Valentin, pour afin que de Charles leur petit frère, ils puissent faire à leur volonté désordonnée, auquel ils furent contraire, comme vous ouïrez ci-après raconter. Or fut Blandimain, l'écuyer de Bellisant, fort émerveillé, quand il ouït parler le roi Pepin du fait des deux enfans, et lui demanda : Sire, savez-vous en quelle terre les deux enfans, dont est fait mention, pourraient être trouvés. Ami, dit le roi, j'en ai nourri un en ma maison longuement, en telle manière qu'il est devenu hardi et puissant, et a conquis l'autre dans la forêt d'Orléans où il vivait comme bête sauvage et faisait au pays d'environ grand dommage. Et quand il l'eut conquis et qu'ils eurent été long-temps en ma

cour, ils ont pris congé de moi, et se sont départis pour aller en Aquitaine combattre contre un chevalier, qui le verd chevalier se fait appeller, et depuis leur département aucune nouvelle je n'en ai pu avoir. Sire, dit Blandimain, de ce que vous me dites, croit qu'auprès de la Cité d'Aquitaine, ai trouvé les deux enfans que vous me dites, dont je suis déplaisant qu'il ne plût à Dieu que je les puisse connaître, car de toutes mes douleurs j'eusse eu allégement, de cette matière devisèrent longuement. Et après ces choses, le Roi commanda que Blandimain fut fêtoyé et servi honorablement en toutes choses dont il avait besoin. Lors Blandimain fut mené entre les barons et chevaliers de la cour, qui en grand honneur et révérence le reçurent et fêtoyèrent. Or advint que ce dit jour, le verd chevalier dont j'ai fait mention, arriva à la cour du roi Pepin qui était à Paris. Et quand il fut descendu, il alla en la salle royale en laquelle était le roi Pepin avec ses barons et chevaliers, noblement il salua le Roi, grande révérence lui fit. Et quand le Roi le vit vêtu d'armes vertes fut émerveillé, lui demanda devant tous les barons et chevaliers, dites-nous qui vous êtes, et aussi quelles choses devant nous vous amène, pourquoi vous portez telles armes vertes? Noble et honoré Roi, dit le verd chevalier, sachez que je suis extrait et natif de père Sarrasin, suis engendré de mère payenne j'ai été enfanté.

Il est vrai que pour avoir à femme et épouse la fille du duc d'Aquitaine, nommée Fezonne la belle, j'ai tenu un an entier le pays et la terre du duc en ma subjection, et sait qu'à la fin à icelui ai donné six mois de trèves, par tel convenant que si un bon chevalier qui par armes me pût conquérir et vaincre le temps durant, je ferais partir et vuider mon ost dehors de son pays et terre; au cas que je ne fusse vaincu, il était tenu de me donner sa fille la belle Fezonne pour femme et épouse. Or ai-je été devant la cité d'Aquitaine longuement en attendant tous les jours que je me fusse combattu, si sont venus à moi plusieurs vaillans chevaliers de plusieurs pays, contrées et régions lesquels j'ai mis à mort, et pendu à un arbre hors seulement deux vaillans chevaliers, dont l'un a nom Valentin et l'autre Orson, de son propre harnois vêtu et ses armes portant entra dedans le champ pour moi combattre, je croyais bien que ce fut Valentin. Et quand Orson fut dans le champ entré, fièrement il me fit signe de défiance. Lors je saillis dehors contre lui, mais peu me valut ma force, car je ne demeurai pas long-temps que par lui je fus conquis et vaincu; et m'eût ôté la vie si ce n'eût été Valentin, lequel à nous accourut, qui me fit promettre le baptême recevoir et croire en Jésus-Christ: si me fit jurer que je m'en viendrais rendre vers vous comme vaincu et de vous soumettre ma vie à votre commandement, et pourtant en acquittant ma foi et mon serment de par le chevalier Valentin, à vous me viens rendre comme à celui de qui vous pouvez faire votre volonté, qui après Dieu appartient de ma mort reprocher, ou de ma vie prolonger. Dont je me rends devant votre Majesté royale, en demandant et espérant votre miséricorde en l'honneur d'icelui Dieu de qui j'ai pris la créance; car sachez que je suis chrétien: et que je crois en Jésus-Christ, et dorénavant veux croire de bonne et ferme foi. Et quand je fus sur les fonts de baptême, en l'honneur de votre très-haute puissante renommée je fus appelé Pepin, et Pepin suis maintenant nommé. Quand le Roi entendit les paroles du verd chevalier, il lui répondit doucement devant tous les barons et chevaliers: Bien soyez venu devers nous, car de votre venue sommes joyeux plus que de nulle autre chose, faites bonne chère pour l'amour de celui qui vers nous vous envoie, je vous donne assurance: si vous dis devant tous qu'en bref temps je vous donnerai en mon royaume de grandes terres et possessions, quant à mon service vous plaira demeurer; mais dites-moi où sont les chevaliers qui vous ont conquis? Sire, dit le verd chevalier, ils sont en Aquitaine avec le duc Savary, lesquels par-dessus tous les autres les aime et tient chers, par les nouvelles de Blandimain et par le verd chevalier, le roi Pepin eut nouvelle de sa sœur et de ses deux neveux qu'elle enfanta en la forêt d'Orléans. Si a promis à Dieu qu'il ira en Grèce pour dire des nouvelles à l'Empereur, et pour faire quérir sa sœur Bellisant en telle manière qu'elle puisse être trouvée, car sur toute créature il désire fort de la voir.

CHAPITRE XXII.

Comme le roi Pepin partit de France pour aller vers l'Empereur de Grèce porter nouvelles de sa sœur Bellisant, et comme devant son retour il fit guerre à Soudan qui avait assiégé la cité de Constantinople.

En ce temps que le roi Pepin eut nouvelles de sa sœur Bellisant, incontinent il mit son ost sur les champs en grande puissance, il partit de Paris pour aller à Constantinople devers l'Empereur de Grèce porter nouvelles de sa sœur Bellisant comme devant avez ouï. Le roi Pepin fit grande diligence qu'en brief il arriva à Rome, là fut reçu du pape en grand honneur et révérence, car de la foi chrétienne sur tous princes était défenseur. Au palais apostolique fut celui jour devisant avec le Pape, lequel lui conta des nouvelles du Soudan qui avait assiégé la cité de Constantinople. Et ainsi que de cette matière ensemble devisaient, arriva un chevalier de Grèce, lequel après qu'il eut salué le Pape, le roi Pepin et tous les assistans en grande révérence, il lui dit : Saint-Père, sachez que les Sarrasins à grande force et puissance d'armes ont assiégé et mis en leur subjection tout le pays de Constantinople. Si vous mande l'Empereur de Grèce, par moi, que pour sa foi chrétienne garder et observer, vous lui envoyez secours, autrement vous seriez cause de laisser le pays perdre et la foi chrétienne beaucoup diminuer, car sans votre aide et secours en ce grand besoin n'y peut remédier. Quand le Pape ouït les nouvelles, il fut fort déplaisant et déconforté ; mais le roi Pepin qui là était présent le reconforta grandement en lui disant : Saint-Père, prenez en vous courage et reconfort, si me voulez vos gens livrer jusqu'au nombre suffisant, je les conduirai et menerai devant Constantinople avec moi, tant ferai avec l'aide de Dieu, que le Soudan et son armée je mettrai à vitupérable confusion, d'autre désir je n'ai que la foi de Dieu soutenir contre les payens. Quand le Pape ouït parler ainsi le roi Pepin et qu'il connut son courage, le remercia fort, et lui dit : Franc Roi très-chrétien, de Dieu sois-tu bénis, car de tous autres Rois tu es le plus puissant en faits et courage ; puisque telle chose tu veux entreprendre, du pays romain ferai venir gens à si grand nombre, pour toi accompagner, que sûrement pourra arriver en Grèce contre les infidèles ennemis de la foi. Lors le Pape fit assembler grand nombre de peuple de tout le pays romain, et fit crier à la croisée, c'est à savoir que tout homme qui voudroit aller en cette bataille, en l'honneur de la Passion de Jésus-Christ, porterait une croix, prendrait la bénédiction du Pape, et aurait pardon de tous ses péchés. En peu de temps s'assembla en la cité de Rome grande multitude de peuple, pour passer outre-mer avec le roi Pepin, et au départir le Pape leur donna la bénédiction et absolution de tous leurs péchés. Ainsi prit le roi Pepin congé du Pape, en se recommandant aux prières de la Sainte Eglise, et avec trente mille Romains et tous ceux de son ost montèrent dessus la mer. Et tant leur fut le vent agréable, que dans peu de temps vinrent arriver à Constantinople, et là virent que Soudan Moradin l'avait de toutes parts environnée et assiégée. Et le Soudan avait amené avec lui vingt Rois pour détruire la chrétienté, avec eux deux cent mille payens, tant était le Soudan pour sa force craint et redouté, que l'Empereur de Grèce accompagné de plusieurs chrétiens qui étaient dedans Constantinople, prit en icelle sa retraite et si bien garda la cité que des payens ne put être prise. Toujours en son courage regrettait sa femme Bellisant et lui souvenait en vitupéraire auquel il l'avait livrée à tort et sans raison à toutes pleurs et lamentations piteusement sa faute connaissait et pensait qu'elle fut du monde trépassée, car bien y avait vingt ans qu'il n'en avait ouï nouvelles, mais tantôt oüira parler par le roi Pepin, qui a tant nagé par mer, qu'à deux lieues de Constantinople est arrivé et descendu, et y avait fait tendre ses tentes et pavillons parmi les champs, et mettre ses gens en belle ordonnance. Alors les coureurs et chevaucheurs de l'ost du Soudan Moradin épouvantés, et à grande diligence retournèrent vers son pavillon, et lui dirent, comme gens effrayés : Sire Soudan, soyez certain qu'aujourd'hui sur cette terre sont arrivés Romains plus de deux cents milles bons combattans pour nous chasser de ce pays à honte et confusion. Si avisez sur ce fait, car la chose est douteuse, et si y a péril très-grand. Taisez-vous, dit le Soudan, de ce n'ayez doute, car il n'est pas possible que du pays de Rome soit tant descendu de gens ; assez

sommes puissans pour les attendre en bataille rangée, car j'ai encore espérance que dedans brief temps je mettrai en ma subjection et obéissance sous les pays de Romanie et celui de France : commanda par ses Héraults que tout son ost fut assemblé; qu'en telle manière qu'à toute heure fussent prêts de recevoir bataille. A ces commandement furent payens et Sarrassin obéissans, de toutes parts s'assemblèrent et arrêtèrent en un champ grand et large pour les Chrétiens attendre. Et advint que le lendemain au matin que le jour fut clair, le Roi et toute son armée furent prêts et en point des Payens et Sarrasins assaillir. Adonc le roi Pepin manda secrètement par une lettre en la cité à l'Empereur de Grèce comme il était venu là pour le secourir, qu'à toute diligence il fasse mettre en point ses gens parmi la cité, et qu'ils aillent sur le champ contre les Payens et Sarrasins; car à ce jour des Français et Romains ils seront secourus. L'Empereur fut joyeux de la venue du roi Pepin, et selon le mandement de la lettre fit son ost mettre en point et ses gens d'armes, puis saillirent hors de Constantinople pour aller contre les Payens et Sarrasins qui bataille attendaient, et quand ils furent sur le champ ils apperçurent les étendards, bannières, enseignes et l'ost du roi Pepin qui celle part venaient à grand nombre de clairons et trompettes, et qui menaient grand bruit. Bien virent les Payens que contre eux venait grande puissance de gens, le Soudan appela deux Sarrasins des plus vaillans; leur commanda qu'ils allassent secrètement regarder le nombre de l'ost des Chrétiens qui le venaient assaillir, et quand ils auraient ce fait ils retournassent devers lui en rendre nouvelles : les deux Sarrasins qui avaient nom l'un Clarion, l'autre Vandu, montèrent à cheval et chevauchèrent vers le roi Pepin, mais ils n'eurent pas longuement chevauché, que le verd chevalier les vit sur une petite montagne, et incontinent qu'il les apperçut, il connut bien qu'ils étaient Sarrasins. Lors il frappa son cheval et tout seul alla droit à eux la lance sur la cuisse comme preux chevalier. Et quand les deux Sarrasins le virent approcher, pourtant qu'il était seul, ils eurent honte de fuir pour lui, et dirent par Mahon, ce serait honte si ce chrétien nous échappait. Si ont couché leurs lances et contre le verd chevalier sont venus à puissance en telle manière que les harnois et le cheval de l'un des Sarrasins chût à terre, et si n'eût été Vandu qui secourut son compagnon, le verd chevalier l'eut occis, mais il se prit au verd chevalier, alors Clarion se leva qui fut navré et monta à cheval et prit la fuite laissant Vandu qui l'avait secouru. Vandu est demeuré qui au verd chevalier s'est fièrement combattu; mais peu lui valut sa force, car le verd chevalier lui a donné tel coup, qu'il lui a rompu la cuisse et lui a ôté la vie, et demeura mort sur la terre, et son compagnon s'en retourna, qui était fort navré. Bien vit le roi Pepin la vaillance du verd chevalier, et aussi firent les autres barons, de quoi le prisèrent : à cette heure, le roi Pepin fit dresser ses étendards et bannières, puis fit sonner trompettes et clairons, et à grande puissance d'honneur hardis et vaillans de courage, ont assailli l'armée du Soudan Moradin. Adonc fut de toutes parts le cri si grand, que nul ne le saurait réciter. Chrétiens et Sarrasins saillirent l'un sur l'autre, maintes lances brisèrent, tant d'une part et d'autre sont plusieurs à mort livrés.

Là était Milon d'Angler, lequel entr'autres vit le roi d'Aquilée qui faisait grande destruction des chrétiens et grande occision : aussitôt qu'il arriva devers lui, d'une hache d'armes jusqu'au menton la tête lui fendit, et deux ou trois à cette heure la vie tollit, et tant fit de vaillantes armes, que le Soudan Moradin qui tantôt l'apperçut, s'écria hautement à ses gens qu'ils assaillissent Milon d'Angler, qui desdits Sarrasins si grands meurtres faisait : au commandement du Soudan fut Milon d'Angler de toute part assailli par Payens et Sarrasins en telle subjection mis, qu'à son cheval ils coupèrent une cuisse, par quoi il fut contraint de tomber à terre, et en cet endroit fut mort et occis, si n'eût été le verd chevalier, qui malgré Sarrasins se mit en la presse, tant en abattit et rua par terre, qu'il approcha de Milon d'Angler, et lui fit tel aide, qu'il lui bailla un cheval, et le monta dessus. A cette heure firent le verd chevalier et Milon d'Angler si grande vaillance d'armes contre les Payens, que trop forte chose serait de leurs grandes prouesses raconter, car nul qui devant eux se trouvait jamais ne s'en retournait; grande fut la bataille et dura, Pepin et ses gens firent ce jour des payens fort grande destruction : nonobstant leur vaillance, le champ eussent perdus, si n'eût été l'Empereur de Grèce qui à

tout son ost vaillamment accompagné de l'autre part, les payens tant fièrement assaillit que grand nombre à cette fois moururent. Bien le Roi connut que l'Empereur faisait d'armes fort grand devoir. Il prit force et courage, et ses gens rallia, puis entra en la bataille plus ardemment que devant, et ainsi furent les payens des deux parts assaillis fort vigoureusement, et tantôt que le roi Pepin approcha de l'Empereur, il lui dit: Franc Prince, or vous montrez vaillant, car aujourd'hui de votre femme Bellisant aurez nouvelles. A ces paroles fut l'Empereur joyeux et doubla son courage et augmenta sa force, trop plus fort que jamais il cria Constantinople, et à ses gens promet grands dons et grandes richesses, mais qu'ils soient forts vaillans.

A ces mots est entré dedans la bataille d'un courage si merveilleux, que trop hardi était celui qui l'attendait. Et Pepin d'autre part et le verd chevalier, qui entrèrent parmi les Payens, en frappant dessus eux coups si merveilleux que par-tout ils passaient, ils faisaient le chemin large par la grande prouesse du verd chevalier; bien le crut connaître le Soudan Moradin, qui les armes regarda, car il était frère de Ferragus, mais pourtant qu'il savait que le verd chevalier était payen, il ne se fût douté qu'il fût venu cette part. Or furent Payens et Sarrasins de cette heure mis en telles nécessités que jamais ils n'eussent espéré avoir de mort repit, mais prirent tous la fuite; lors le roi d'Esclavonie, qui faisait l'arrière-garde du Soudan accompagné de cinquante mille hommes d'armes, saillit dessus les Chrétiens en menant un si grand cri qu'il semblait que tout dût fondre, et quand l'Empereur et le roi Pepin apperçurent leur venue, ils virent bien que leurs gens étaient travaillés, et les gens du roi d'Esclavonie étaient frais, par quoi il fut délibéré entr'eux de ne les attendre pour cette heure. Et après le conseil pris, l'Empereur et le roi Pepin firent sonner trompettes et clairons pour eux jeter dedans Constantinople et leur armée.

Et quand le Soudan vit que les Chrétiens étaient entrés et recusés dans Constantinople, il fit assiéger la cité de fort près, et tant y eut de Payens par toute la terre que l'Empereur et le roi Pepin dedans Constantinople étaient en telle manière, que sortir hors ne leur était possible. Ainsi demeurèrent long-temps en grande subjection de leurs ennemis qui de près les retenaient en désirant leur mort, et pourchassant la destruction de la foi chrétienne. Si vous laisserai à parler de cette matière, et vous parlerai des deux frères Valentin et Orson, qui pour l'amour d'Esclarmonde sont entrés en la mer, ainsi que devant avez ouï.

CHAPITRE XXIII.

Comme Valentin et Orson arrivèrent au château où était la belle Esclarmonde, et comme par la tête d'airain ils eurent connaissance de leur génération.

Après que Valentin et Orson eurent longtemps demeuré dessus la mer, ils avisèrent une île en laquelle il y avait un château fort et plein de grande beauté. Icelui château était tout couvert de laiton clair et reluisant, pour sa grande beauté bien se pensait Valentin, que c'était le château où le verd chevalier l'avait envoyé pour sa sœur Esclarmonde trouver, il alla cette part et descendit à terre à une des portes de l'île, et quand il fut descendu il demanda à qui était ce château qui tant était beau, et entre les autres poli et bien orné, et si lui fut répondu qu'icelui château était en la garde d'Esclarmonde sœur de Ferragus, et que par un Sarrasin fort riche avait été édifié, lequel Sarrasin entre les autres nobles excellences qui sont en ce château, fit faire et composer une belle chambre, et sur-tout riche, de laquelle chambre les richesses vous seront ci-après déclarées. Et outre plus, fut dit à Valentin que dedans cette chambre y avait un riche pilier, sur lequel il y avait une tête d'airain, laquelle jadis avoit été par une Fée fort subtilement par art de Nécromanotie composée, laquelle tête était de telle nature, qu'elle rendait la réponse de toutes choses quelconques qu'on lui demandait.

Et quand Valentin entendit la déclaration du château, en son cœur fut joyeux, car bien se pensa que c'était le lieu où le verd chevalier lui avait dit qu'il trouverait sa sœur Esclarmonde, qui sur toutes surpasse en beauté, et était de grande vertu et renommée; plus outre n'en demanda pour l'heure présente; mais se mit en chemin lui et Orson pour aller audit château: tant cheminèrent qu'ils vinrent devant la porte pour entrer dedans, mais ils trouvèrent

dix hommes forts et hardis, qui de jour et de nuit avaient de coutume gardé la porte. Et quand ils virent Valentin et Orson qui dedans voulaient entrer, il leur dirent : Seigneurs, reculez-vous en arrière, car dedans ce château nul n'y entre tant soit de haut lieu venu, sans le congé d'une pucelle, à qui la garde en appartient, qui sur toute du monde est de beauté garnie. Ami, dit Valentin, allez vers la pucelle et lui demandez si c'est son plaisir de me donner entrée en son château. Lors le portier monta au donjon du château et entra en la chambre où était la belle Esclarmonde, puis mit le genou à terre, et lui dit : Madame, devant la porte de votre château, il y a deux hommes qui dedans veulent entrer et semblent gens de fier courage et de grand orgueil pleins, et semble à leur manière qu'ils soient gens de mauvais courage et affaire contraire à notre loi. Or dites-moi votre volonté, et je répondrai aux gardes de la porte qui devers vous m'envoie, s'il vous plaît de les laisser entrer dedans ou non : Ami, dit la pucelle, descendez en bas, et j'irai aux créneaux pour voir quels gens ce sont, et faites bien garder les portes, car je veux à eux parler. Le portier descendit, et dit à ses compagnons que la porte fut bien gardée, tant que la dame fut aux fenêtres pour la réponse donner. Lors Esclarmonde qui fut sage, leur apparut sur un drap de fin or battu, mit les bras sur une fenêtre, sa face et son beau visage reluisaient, puis dit à Valentin, qui êtes-vous ? qui par si grande hardiesse voulez entrer dedans mon château sans licence demander : Dame, dit Valentin, qui hardiment parla, je suis un chevalier qui passe mon chemin, je voudrois bien s'il vous plaisait, parler à la tête d'airain qui à chacun donne réponse. Chevalier, dit la dame, ainsi n'y pouvez-vous pas parler, si de l'un de mes frères ne m'apportez certaines enseignes, soit du roi Ferragus ou du verd chevalier, qui de Tartarie a la seigneurie et domination, et si de l'un des deux m'apportez enseignes ou certification, je vous laisserai entrer au château à votre volonté, et par nulle autre manière ne pouvez entrer que par un pont que je vous dirai, c'est que vous preniez congé du châtelain de cette place, lequel je vous donnerai par tel convenant que devant que vous y entriez, vous joûterez avec lui cinq coups de lances. Si vous avisez lequel vous aimez le mieux ou d'aller quérir certaines enseignes de l'un de mes frères comme je vous l'ai dit : Dame, dit Valentin, faites armer votre châtelain, car j'aime plus cher contre lui combattre par champ de bataille gagner et desservir d'entrer en votre château que je ne fais par prières, requêtes ou flatteries. Ainsi parla Valentin à la belle Esclarmonde qui tant fut de courage vaillant et hardi, nonobstant qu'il portât du verd chevalier enseignes certaines par l'anneau d'or, il aima mieux la joûte pour son corps éprouver, que montrer l'anneau lequel il devait présenter à la belle Esclarmonde. Et quand la dame vit la volonté et hardi courage dont il était plein, dès cette heure fut de son amour éprise par un ardent désir qui au cœur la toucha, elle monta en la chambre où était la tête d'airain, et lui demanda qui est ce chevalier, et de son état ; par moi rien ne saurez, jusqu'à ce que devant moi l'aurez amené.

De cette réponse fut la belle Esclarmonde pour l'amour de Valentin en grand souci, et quand elle eut considéré à par le maintien, beau parler et hardiesse de Valentin, elle fut embrâsée de son amour, plus de nul que jamais elle eût vu : vrai Dieu, qui peut être cedit chevalier, car dessus tous vivans, il est digne d'être aimé, fort plaisant, droit et beauté corporelle tous les autres passant, si la tête d'airain fait à mon vouloir jamais autre que lui ne prendrais. Quand la belle Esclarmonde eut toutes choses dites et pensé en son courage, elle manda au châtelain, lui dit des nouvelles du chevalier qui dedans le château veut entrer, de grande folie s'entremet, dit le châtelain, car il n'entrerait jamais sans son corps éprouver contre le mien, et s'il est si hardi de prendre à moi bataille, je lui montrerai devant tout clairement que pour votre amour est trop tard arrivé. Châtelain, dit la dame, puisque d'entrer au château, congé ne lui donnez, allez vous armer, car je vous fais savoir que de lui aurez bataille, et ai grand doute que trop tard vous en repentirez, si vous conseillerais que votre noble corps ne veuillez mettre en danger. Dame, dit le châtelain, qui fut fier et orgueilleux, laissez en paix telles paroles, car devant que jamais il entre, son corps l'achetera. A ces mots se départit le châtelain et s'en alla armer, monta à cheval, et quand il fut monté, il saillit hors de la porte une lance en son poing grosse et bien ferrée ; la dame était

aux fenêtres pour regarder la bataille des deux champions qui dedans le champ sont entrés pour s'assaillir l'un l'autre. Et quand Valentin a vu le châtelain, qui de fier courage est venu contre lui, il a baissé sa lance et frappé des éperons. Lors se sont rencontrés l'un contre l'autre, et bien à droit que les deux lances sont volées, ont repris nouvelles lances et fièrement ont l'un sur l'autre arrivés, que chevaux sont tombés, puis après champions sont par terre tombés, mais le cheval de Valentin qui fut fort et puissant sous son maître de se rendre sur les pieds se releva. Quand Valentin fut relevé, il dit doucement au châtelain: Or vous relevez et montez à cheval à votre aise, car peu ce me serait de vaillance, si en ce point vous combattait. Le châtelain fut fort joyeux et prisa la gracieuseté de Valentin. Si monta de rechef dessus son cheval, puis prit une lance et vint contre Valentin dépitoyablement; mais Valentin qui sut à cette heure jouer de la lance, si grand coup lui donna qu'il lui ôta le heaume de la tête et le jetta à terre. Et quand il se vit abattu en si grand danger, il dit à Valentin: chevalier, je ne sais d'où vous êtes né et de quel pays, mais oncques en jour de ma vie plus vaillant je ne trouvai, je me veux rendre à vous et vous laisserai à votre gré entrer parmi le château, qui tant est beau et somptueux, par tel convenant que sans mon congé vous ne parlerez à la dame Esclarmonde. De grande folie vous êtes plein, dit Valentin, de dire telles paroles; car tout pour l'amour d'elle j'ai passé la mer, et suis venu verte part, combien que jamais je ne la vis, je suis d'elle amoureux plus que de nulle autre dame, je vous fais à savoir que jamais d'ici ne partirai tant que j'aie parlé à elle et à la tête d'airain à mon plaisir. Ainsi que Valentin et le Châtelain devisaient ensemble, la belle Erclarmonde qui était aux fenêtres fut fort émerveillée de sa curiosité, hélas! dit-elle à ses pucelles, qui avec elle étaient, regardez comme celui Châtelain est fou et malheureux, de soi batailler contre un si vaillant chevalier, qui déjà l'eût occis, si par sa franchise il ne l'eût supporté. Filles, je m'émerveille fort qui peut être celui qui a tant de désir d'entrer en mon château, et en grande pensée fut la noble Esclarmonde; en son courage disait qu'un temps viendrait qu'elle aurait cedit chevalier pour ami, car tant plus le voyait, tant plus était son amour en lui enraciné. Quand Valentin ouït le grand orgueil du Châtelain et grande outre cuidence, il frappa des éperons et si grand coup lui donna parmi le corps que tout outre le foie et poulmon la lance lui passa, et l'abattit par terre mort, dont la belle dame Esclarmonde fut joyeuse. Adonc elle commanda aux portiers qu'ils ouvrissent les portes, et que Valentin fut amené en la salle parée: Les portiers ont fait le commandement de la dame Esclarmonde, et vers elle ont amené Valentin et Orson son frère: Et quand la belle Esclarmonde vit Valentin, elle alla à l'encontre de lui, et lui dit chevalier, bien soyez venu, car oncques plus vaillant et hardi chevalier en mon château ne vit entrer, bien montrez par vos faits que de grande gentillesse soyez extrait et descendu. Dame dit Valentin, sachez que mon propre nom est Valentin, et on m'a ainsi nommé et suis un pauvre aventurier, qui de ma pauvre génération ni de mon lignage je n'ai nulle connaissance, ni ne vit oncques le père par qui je fus engendré ni la mère qui m'a porté, et aussi ne fit mon noble compagnon que vous voyez ici, car en un bois fut nourri comme une bête sauvage, là où je l'ai conquêté à l'épée vaillamment, et sachez que jamais jour de ma vie n'a parlé non plus que vous voyez. Aurai-je tant de chemin fait à mon avantage en désirant de bon cœur que de mes parens je puisse avoir aucune connaissance, que votre grande beauté m'a fait la mer passer et venir en cette part. En disant ces parole Valentin tira l'anneau que lui avait baillé le verd chevalier, en souriant doucement, le donna à la belle Esclarmonde, laquelle incontinent le connut bien. Et adonc elle dit: Valentin, chevalier beau Sire, si vous m'eussiez montré cet anneau quand devant mes portes arrivâtes sans la joûte attendre, et votre corps mettre en danger, dès cette heure vous fussiez entré en mon château sans contredit; mais vous avez montré la grande noblesse qui est en vous, quand vous avez mieux aimé par votre hardiesse au château entrer et devers moi venir, que de nul autre quérir. Après que Valentin et la belle Esclarmonde eurent ainsi parlés, les tables furent dressées, et fut la pucelle assise. Et Valentin fut devant, qui ne prit soulas ni plaisir, fort seulement à celle qui devant lui fut assisse.

Hélas! vrai Dieu, dit-il, en son courage, veuillez ôter et délivrer briévement mon cœur

de cette douloureuse détresse, pour l'amour de cette Dame, je suis au cœur si profondément atteint que jamais en nul jour de mon vivant en telle mélancolie ne fut. Hé! Dieu, elle est tant de beauté pleine, garnie, et de grande bonté remplie, les yeux verds, rians et brillans, le front clair, poli, la face merveille, et tous les autres membres de son corps par droite mesure naturellement compassés.

Or suis-je pour son amour ardemment épris, que mieux me serait agréable la mort que de saillir à cette chose accomplir et parfaire. En cette manière se complaignoit Valentin pour l'amour de la belle Esclarmonde, et elle d'autre part regardant le chevalier, souvente fois par sa beauté, en changeant et muant sa couleur perdait manière et contenance. En cette grande mélancolie le plus honnêtement qu'ils purent leurs contenances entretenir, passèrent le chevalier et la Dame, durant le dîner. Et quand les tables furent ôtées, Esclarmonde prit Valentin par la main, et lui dit: Ami, tant avez fait que vous avez desservi, entrez en ma chambre secrète, en laquelle vous verrez la tête d'airain, laquelle de votre lignage vous dira bonnes nouvelles et certaines.

Or, venez-vous-en avec moi, et amenez votre compagnon; car j'ai grande joie d'ouïr la réponse par laquelle la tête d'airain vous sera donnée. Le noble chevalier Valentin fut moult joyeux quand il ouït la belle dame Esclarmonde ainsi parler.

Si sortirent hors de la table, et s'en allèrent devers la chambre où était la tête d'airain, moult richement ornée. Et quand ils furent à la porte pour vouloir entrer dedans, ils trouvèrent l'une des parts un merveilleux et effort horrible, vilain, moult grand et bossu, qui sur le col portait une massue de fer, qui était forte et pesante, lequel vilain semblait avoir été rebelle et plein de grand courage. Et de l'autre part de la porte, il y avait un Lion moult grand, fier et orgueilleux, ces deux étaient en tout temps ordonnés pour défendre et garder que nul n'entrât en la chambre sans le congé de la dame, et sans combattre au Vilain et au Lion. Et quand Valentin apperçut le Lion et le Vilain, si se dressèrent contr'eux pour la défendre, il demanda à la belle Esclarmonde ce que telle chose vouloir dire et signifier. Seigneur, dit la belle Esclarmonde, ces deux que vous voyez ici, sont pour garder la porte et ne peut nul entrer qui contr'eux ne se combatte, parquoi plusieurs sont morts sans passer plus outre. Et au regard du Lion; il est de nature que jamais à fils de roi il ne fera outrage: belle, dit Valentin, je ne sais ce qu'il en aviendra, mais d'aventure je me mettrai en la garde de Dieu, moi confiant je combattrai le Lion. Lors s'approcha de la bête orgueilleuse et à force de bras l'embrassa parmi le corps; mais aussitôt que le Lion le sentit, il adora le corps de Valentin, le laissa aller, et fut courtois et doux sans lui faire outrage et Orson fut de l'autre part qui assaillit le Vilain, et devant qu'il eût levé la massue de fer, il le saisit par le corps si rudement que contre le mur le jetta, puis lui ôta la massue de fer et si grand coup lui en donna que si ce n'eût été la belle Esclarmonde eût été tué et occis le vilain en la place; et ainsi fut le vilain vaincu, et le Lion conquis par les deux chevaliers, puis fut la porte ouverte, et entrèrent dedans la chambre, qui de toutes richesses mondaines fut parée, car elle était peinte de fin or, et azur par-dedans, semée et ornée de rubis et saphirs sans les autres ornemens, par-tout la tapisserie de drap de fin or, fut tendue et couverte de toutes parts d'émeraudes et diamans, grosses perles, de toutes sortes de pierres précieuses; en cette chambre il y avait quatre piliers de jaspe fort riches et de subtil ouvrage édifié, desquels les deux étaient jaunes plus que fin or, le tiers plus vert que l'herbre en mai. Le quart plus rouge que charbon enflammé: entre les piliers avait une armoire plus riche que dire ne pourrait, en laquelle était la tête d'airain sur un riche pilier, richement enclose: Valentin ouvrit l'armoire et regarda la tête en la cogirant de son fait et état lui sut la vérité dire. Adonc parla la tête hautement que chacun l'ouït et l'entendit, en lui disant, chevalier de grande renommée, je te dis que tu as nom Valentin, le plus preux et vaillant qui oncques en nul jour du monde céant entrât, et si est celui à qui la belle Esclarmonde a été donnée et doit être, jamais autre que toi n'aura. Tu es fils de l'Empereur de Grèce et de la belle Bellisant sœur du roi Pepin; qui par lui de sa terre à tort fut déchassée, ta mère est en Portugal, au château de Ferragus, lequel par l'espace de vingt ans l'a gardée. Le roi est ton oncle, et ce compagnon que tu mènes avec toi est ton propre frère naturel, et vous deux fûtes

aux fenêtres pour regarder la bataille des deux champions qui dedans le champ sont entrés pour s'assaillir l'un l'autre. Et quand Valentin a vu le châtelain, qui de fier courage est venu contre lui, il a baissé sa lance et frappé des éperons. Lors se sont rencontrés l'un contre l'autre, et bien à droit que les deux lances sont volées, ont repris nouvelles lances et fièrement ont l'un sur l'autre arrivés, que chevaux sont tombés, puis après champions sont par terre tombés, mais le cheval de Valentin qui fut fort et puissant sous son maître de se rendre sur les pieds se releva. Quand Valentin fut relevé, il dit doucement au châtelain : Or vous relevez et montez à cheval à votre aise, car peu ce me serait de vaillance, si en ce point vous combattait. Le châtelain fut fort joyeux et prisa la gracieuseté de Valentin. Si monta de rechef dessus son cheval, puis prit une lance et vint contre Valentin dépitoyablement ; mais Valentin qui sut à cette heure jouer de la lance, si grand coup lui donna qu'il lui ôta le heaume de la tête et le jetta à terre. Et quand il se vit abattu en si grand danger, il dit à Valentin : chevalier, je ne sais d'où vous êtes né et de quel pays, mais oncques en jour de ma vie plus vaillant je ne trouvai, je me veux rendre à vous et vous laisserai à votre gré entrer parmi le château, qui tant est beau et somptueux, par tel convenant que sans mon congé vous ne parlerez à la dame Esclarmonde. De grande folie vous êtes plein, dit Valentin, de dire telles paroles ; car tout pour l'amour d'elle j'ai passé la mer, et suis venu verte part, combien que jamais je ne la vis, je suis d'elle amoureux plus que de nulle autre dame, je vous fais à savoir que jamais d'ici ne partirai tant que j'aie parlé à elle et à la tête d'airain à mon plaisir. Ainsi que Valentin et le Châtelain devisaient ensemble, la belle Erclarmonde qui était aux fenêtres fut fort émerveillée de sa curiosité, hélas ! dit-elle à ses pucelles, qui avec elle étaient, regardez comme celui Châtelain est fou et malheureux, de soi batailler contre un si vaillant chevalier, qui déjà l'eût occis, si par sa franchise il ne l'eût supporté. Filles, je m'émerveille fort qui peut être celui qui a tant de désir d'entrer en mon château, et en grande pensée fut la noble Esclarmonde ; en son courage disait qu'un temps viendrait qu'elle aurait cedit chevalier pour ami, car tant plus le voyait, tant plus était son amour en lui enraciné. Quand Valentin ouït le grand orgueil du Châtelain et grande outre cuidence, il frappa des éperons et si grand coup lui donna parmi le corps que tout outre le foie et poulmon la lance lui passa, et l'abattit par terre mort, dont la belle dame Esclarmonde fut joyeuse. Adonc elle commanda aux portiers qu'ils ouvrissent les portes, et que Valentin fut amené en la salle parée : Les portiers ont fait le commandement de la dame Esclarmonde, et vers elle ont amené Valentin et Orson son frère : Et quand la belle Esclarmonde vit Valentin, elle alla à l'encontre de lui, et lui dit chevalier, bien soyez venu, car oncques plus vaillant et hardi chevalier en mon château ne vit entrer, bien montrez par vos faits que de grande gentillesse soyez extrait et descendu. Dame dit Valentin, sachez que mon propre nom est Valentin, et on m'a ainsi nommé et suis un pauvre aventurier, qui de ma pauvre génération ni de mon lignage je n'ai nulle connaissance, ni ne vit oncques le père par qui je fus engendré ni la mère qui m'a porté, et aussi ne fit mon noble compagnon que vous voyez ici, car en un bois fut nourri comme une bête sauvage, là où je l'ai conquêté à l'épée vaillamment, et sachez que jamais jour de ma vie n'a parlé non plus que vous voyez. Aurai-je tant de chemin fait à mon avantage en désirant de bon cœur que de mes parens je puisse avoir aucune connaissance, que votre grande beauté m'a fait la mer passer et venir en cette part. En disant ces parole Valentin tira l'anneau que lui avait baillé le verd chevalier, en souriant doucement, le donna à la belle Esclarmonde, laquelle incontinent le connut bien. Et adonc elle dit : Valentin, chevalier beau Sire, si vous m'eussiez montré cet anneau quand devant mes portes arrivâtes sans la joûte attendre, et votre corps mettre en danger, dès cette heure vous fussiez entré en mon château sans contredit ; mais vous avez montré la grande noblesse qui est en vous, quand vous avez mieux aimé par votre hardiesse au château entrer et devers moi venir, que de nul autre quérir. Après que Valentin et la belle Esclarmonde eurent ainsi parlés, les tables furent dressées, et fut la pucelle assise. Et Valentin fut devant, qui ne prit soulas ni plaisir, fort seulement à celle qui devant lui fut assisse.

Hélas ! vrai Dieu, dit-il, en son courage, veuillez ôter et délivrer briévement mon cœur

de cette douloureuse détresse, pour l'amour de cette Dame, je suis au cœur si profondément atteint que jamais en nul jour de mon vivant en telle mélancolie ne fut. Hé! Dieu, elle est tant de beauté pleine, garnie, et de grande bonté remplie, les yeux verds, riants et brillans, le front clair, poli, la face merveille, et tous les autres membres de son corps par droite mesure naturellement compassés.

Or suis-je pour son amour ardemment épris, que mieux me serait agréable la mort que de saillir à cette chose accomplir et parfaire. En cette manière se complaignoit Valentin pour l'amour de la belle Esclarmonde, et elle d'autre part regardant le chevalier, souvente fois par sa beauté, en changeant et muant sa couleur perdait manière et contenance. En cette grande mélancolie le plus honnêtement qu'ils purent leurs contenances entretenir, passèrent le chevalier et la Dame, durant le dîner. Et quand les tables furent ôtées, Esclarmonde prit Valentin par la main, et lui dit: Ami, tant avez fait que vous avez desservi, entrez en ma chambre secrète, en laquelle vous verrez la tête d'airain, laquelle de votre lignage vous dira bonnes nouvelles et certaines.

Or, venez-vous-en avec moi, et amenez votre compagnon; car j'ai grande joie d'ouïr la réponse par laquelle la tête d'airain vous sera donnée. Le noble chevalier Valentin fut moult joyeux quand il ouït la belle dame Esclarmonde ainsi parler.

Si sortirent hors de la table, et s'en allèrent devers la chambre où était la tête d'airain, moult richement ornée. Et quand ils furent à la porte pour vouloir entrer dedans, ils trouvèrent l'une des parts un merveilleux et effort horrible, vilain, moult grand et bossu, qui sur le col portait une massue de fer, qui était forte et pesante, lequel vilain semblait avoir été rebelle et plein de grand courage. Et de l'autre part de la porte, il y avait un Lion moult grand, fier et orgueilleux, ces deux étaient en tout temps ordonnés pour défendre et garder que nul n'entrât en la chambre sans le congé de la dame, et sans combattre au Vilain et au Lion. Et quand Valentin apperçut le Lion et le Vilain, si se dressèrent contr'eux pour la défendre, il demanda à la belle Esclarmonde ce que telle chose vouloir dire et signifier. Seigneur, dit la belle Esclarmonde, ces deux que vous voyez ici, sont pour garder la porte et ne peut nul entrer qui contr'eux ne se combatte, parquoi plusieurs sont morts sans passer plus outre. Et au regard du Lion; il est de nature que jamais à fils de roi il ne fera outrage: belle, dit Valentin, je ne sais ce qu'il en aviendra, mais d'aventure je me mettrai en la garde de Dieu, moi confiant je combattrai le Lion. Lors s'approcha de la bête orgueilleuse et à force de bras l'embrassa parmi le corps; mais aussitôt que le Lion le sentit, il adora le corps de Valentin, le laissa aller, et fut courtois et doux sans lui faire outrage et Orson fut de l'autre part qui assaillit le Vilain, et devant qu'il eût levé la massue de fer, il le saisit par le corps si rudement que contre le mur le jetta, puis lui ôta la massue de fer et si grand coup lui en donna que si ce n'eût été la belle Esclarmonde eût été tué et occis le vilain en la place; et ainsi fut le vilain vaincu, et le Lion conquis par les deux chevaliers, puis fut la porte ouverte, et entrèrent dedans la chambre, qui de toutes richesses mondaines fut parée, car elle était peinte de fin or, et azur par-dedans, semée et ornée de rubis et saphirs sans les autres ornemens, par-tout la tapisserie de drap de fin or, fut tendue et couverte de toutes parts d'émeraudes et diamans, grosses perles, de toutes sortes de pierres précieuses; en cette chambre il y avait quatre piliers de jaspe fort riches et de subtil ouvrage édifié, desquels les deux étaient jaunes plus que fin or, le tiers plus vert que l'herbre en mai. Le quart plus rouge que charbon enflammé: entre les piliers avait une armoire plus riche que dire ne pourrait, en laquelle était la tête d'airain sur un riche pilier, richement enclose: Valentin ouvrit l'armoire et regarda la tête en la cogirant de son fait et état lui sut la vérité dire. Adonc parla la tête hautement que chacun l'ouït et l'entendit, en lui disant, chevalier de grande renommée, je te dis que tu as nom Valentin, le plus preux et vaillant qui oncques en nul jour du monde céant entrât, et si est celui à qui la belle Esclarmonde a été donnée et doit être, jamais autre que toi n'aura. Tu es fils de l'Empereur de Grèce et de la belle Bellisant sœur du roi Pepin; qui par lui de sa terre à tort fut déchassée, ta mère est en Portugal, au château de Ferragus, lequel par l'espace de vingt ans l'a gardée. Le roi est ton oncle, et ce compagnon que tu mènes avec toi est ton propre frère naturel, et vous deux fûtes

enfantés de la gracieuse reine Bellisant en la forêt d'Orléans en pitié et détresse douloureuse. Et quand la reine vous eut sur la terre mis, ton compagnon lui fut emporté par un ourse sauvage, et par elle a été nourri au bois sans aide ni confort de femme naturelle, et toi fut icelui jour en la forêt par le roi Pepin trouvé et emporté, lequel sans avoir de toi connaissance, doucement t'a fait nourrir, et si je te dis que ton propre frère ne parlera jamais jusques à tant que tu lui auras fait couper le filet lequel il a dessous la langue, et quand tu lui auras fait couper, il parlera aussi clairement que de tout pourra être ouï. Or, pense de bien faire comme tu as commencé, et tout bien viendra; car, puisque tu es entré en cette chambre mon temps est achevé et ni jamais à nulle créature ne donnerai réponse. Quand la tête d'airain eut dit ces paroles elle s'inclina bas; et perdit le parler, et oncques depuis par elle ne fut parole proposée. Adonc Valentin qui de joie fut ravi, vint à son frère Orson, et en pleurant tendrement le baisa de sa bouche. Et Orson d'autre part l'embrassa et accola en jetant grand soupir et gémissement. Hélas! dit Esclarmonde à Valentin: franc chevalier courtois, doit-je être joyeuse de votre venue? car pour vous je suis hors de souci et de fort brief martyr, auxquels par plus de dix ans j'ai passé mon temps languissant en attendant à qui je dois être donnée.

Or, êtes-vous celui que je vois clairement par nul autre la tête d'airain devait perdre son parler, et puisqu'il est ainsi que par votre venue à la raison et l'éloquence finie, je me donne et m'abandonne à vous comme mon parfait et loyal ami et celui à qui je dois par droite raison être octroyée et donnée. Et dorénavant je vous promets de cœur de corps de bien de ma pauvre puissance vous loyalement et de bon courage servir et votre plaisir faire. Belle, dit Valentin, de votre bon vouloir humblement je vous remercie, c'est bon droit et raison, que sur toutes choses je vous serve et honore, car devant Aquitaine vous me fûtes donnée par le verd chevalier, votre frère, lequel à l'aide de moi et de mon frère Orson fut conquis et vaincu, et quand il saura de votre plaisir de prendre la foi de la créance que le verd chevalier a prise, c'est-à-savoir; la loi de Jésus-Christ, sans laquelle nul ne peut avoir perdurable salvation. Sire, dit la pucelle, telle chose je veux bien, car de tout mon courage je suis prête et appareillée de toujours complaire, et à vos commandemens obéir plus qu'à nul vivant. Et celui jour de gens fut demené grande joie, et disaient l'un à l'autre que le chevalier était venu à qui la belle Esclarmonde doit être donnée, et par qui la tête d'airain avait la parole perdue.

Si grande fut la renommée de Valentin, que par tout le pays d'environ le peuple fut réjouit, mais la grande joie de Valentin et la belle Esclarmonde, par trahison maudite de Ferragus le géant fut tantôt muée en pleurs et tristesses; ainsi que je vous dirai ci-après.

CHAPITRE XXIV.

Comme par un enchanteur qui avait nom Pacolet, le géant Ferragus sut les nouvelles de sa sœur Esclarmonde et de Valentin, et de la trahison d'icelui Ferragus.

En ce château de plaisance, Esclarmonde avait un nain, qu'elle avait nourri dès son enfance, gardé et mis à l'école: icelui avait nom Pacolet, de grand sens et subtil engin était plein, lequel à l'école de Loye de tant avait appris de l'art de Nécromancie que par-dessus tous les autres, c'était le plus parfait en en cette manière, que par son enchantement il fit et composa un petit cheval fait de bois, et en la tête avait artificiellement une cheville, qui était tellement assisse que toutefois qu'il montait cheval pour aller en quelque part il tournait la cheville où il devait aller, et il se trouvait en la place et sans danger, car le cheval était de telle façon qu'il s'en allait par l'air aussi soudainement et plus légérement que nul oiseau ne saurait voler; icelui Pacolet qui au château d'Esclarmonde avait été nourri, tout le jour regarda et considéra les manières et façons du noble chevalier Valentin. Adonc se pensa qu'il irait en Portugal, et conta au roi Ferragus l'entreprise de Valentin et la manière de sa venue. Si alla à son cheval de bois et monta dessus puis tourna ladite cheville devers le Portugal, aussitôt le cheval de bois monta en l'air, et tant alla que cette même nuit il arriva en Portugal, et conta les nouvelles au roi Ferragus; quand il entendit parler Pacolet l'enchanteur, au cœur fut triste et dolent de Valentin le noble chevalier qui devait avoir

sœur Esclarmonde, et de ce qu'elle devait donner son amour à un chevalier chrétien. Il jura son grand dieu Mahon qu'il en prendrait vengeance; mais devant Pacolet il ne montra pas la volonté de son courage, car homme qui trahison pense tient toujours sa bouche secrète pour mieux parvenir à son intention. Ainsi fit Ferragus qui dit à Pacolet l'enchanteur. Ami, retourne devers ma sœur Esclarmonde, et dit au chevalier qui en mariage la doit prendre que je suis de sa venue joyeux, et que dans brief temps j'irai voir ma sœur pour faire ses nôces, accompagné de plusieurs nobles barons, leur donnerai de ma terre et seigneurie si largement qu'elle en sera bien contente. Sire, dit Pacolet, je ferai volontiers le message tel que vous me l'avez dit: alors vint à son cheval et monta dessus, puis tourna la cheville, s'éleva en l'air et chevaucha si légèrement, qu'il arriva au château d'Esclarmonde, et quand il fut venu, il salua courtoisement la dame puis lui dit: Madame, je viens du Portugal, où j'ai vu votre frère Ferragus, lequel sur toutes choses est fort joyeux du vaillant chevalier Valentin que vous devez avoir pour mari; sachez qu'en bref il vous viendra voir avec belle compagnie pour faire en grand triomphe vos nôces et mariage avec le chevalier Valentin. Ah! Pacolet, je ne sais ce qu'il en aviendra, mais je doute en mon cœur que mon frère Ferragus ne pense quelque trahison, car je sais que jamais n'aimera chevalier de France, homme qui créance de Jésus-Christ tienne; d'autre part je suis déplaisante de n'avoir su ton départ, tu te fusses enquis d'une chrétienne qui de long-temps a demeuré avec la femme de mon frère Ferragus. Dame, dit Pacolet, tantôt y serai retourné, et demain devant midi en saurez des nouvelles.

Lors Valentin dit ce ne pouvez faire que par l'art de l'ennemi: Esclarmonde dit à Valentin laissez-le faire son métier; car tant est bien appris de son art, qu'il fait plus de cent lieues par jour. Quand il entendit que Pacolet savait de tel art jouer, il en fut émerveillé, et pensa long-temps en lui-même d'où celui pouvait venir: après il appela Orson et le fit venir devant Esclarmonde: et à cette heure lui coupèrent le filet qu'il avoit sous la langue: après cette opération, il se prit à parler fort distinctement. Alors il leur dit comme il avait été long-temps en la forêt nourri par l'ourse sauvage. Ils connurent bien que la tête d'airain leur avait déclaré de leur fait et de nation la vérité certaine. En paroles furent longuement; Esclarmonde écoutait volontiers parler Orson, qui plusieurs nouvelles racontoit. Et quand vint le lendemain matin, Pacolet l'enchanteur se trouva dans la salle devant le chevalier Valentin, et lui dit: Sire, je viens de Portugal, et ai vu votre mère, laquelle est chrétienne, et croit en Jésus-Christ. Ami, dit Valentin, tu sois le bien venu; car c'est la chose que plus je désire que d'elle ouïr parler, si n'ai rien de si grand désir que de la connaître; car tout le temps de ma vie en grandes peines et douleurs je l'ai long-temps cherchée. Ami, dit Esclarmonde, prenez reconfort, et si mon frère ne vient en icelle part, vous et moi nous irons en Portugal; là verrez votre mère que tant avez désirée. Dame, dit Pacolet, sachez de certain que votre frère le roi Ferragus en peu de temps viendra vers vous, car je lui ai ouï dire. Hélas! dit la dame Esclarmonde, trop suis-je en mon cœur douloureuse que mon frère Ferragus fasse chose parquoi notre joyeuse entreprise soit tournée en dur reconfort; car j'ai fait songe fort merveilleux, lequel me donne du souci et de la crainte. La nuit quand je devais reposer, j'ai songé que j'étais en une grande eau profonde, en laquelle j'eusse été noyée, si ce n'eut été une Fée qui hors de l'eau me retira, puis me fut avis que je vis un Griffon sortir d'une nuée, lequel de ses ongles aigus et poignans, me prit et m'emporta si loin que je ne savais qu'elle part j'étais arrivé. Ah! ma mie, dit Valentin, pour ce songe ne prenez mélancolie, qui voudroit en son songe croire trop aurait à souffrir: il est vrait, dit la dame Esclarmonde, mais garder ne m'en puis. A ces mots la belle Esclarmonde et Valentin entrèrent en un beau verger, lequel de toutes les herbes et de toutes fleurs était bien garni. En icelui verger furent longuement à parler de leurs amours secrètes et honnêtes. Il arriva que ce même jour le géant Ferragus plein de trahison, était arrivé au château de la belle Esclarmonde. Quand la dame sut qu'il était arrivé, elle s'en alla devers lui pour lui faire la révérence, il lui dit doucement: ma sœur, sur toutes créatures vivante, j'avais désir de vous voir: or dites-moi, je vous prie, quel est le chevalier qui vous doit épouser, beau-frère, ici le pouvez voir. Alors s'appro-

dua Valentin, se saluèrent l'un et l'autre courtoisement. Chevalier, dit Ferragus, bien venu soyez par deça pour ma sœur prendre en mariage; car ainsi que mon frère le verd chevalier, lequel par deça vous a envoyé, après que par vous a été conquis, et qu'il a pris la créance de Jésus-Christ, aussi ai-je la volonté et singulier désir de recevoir le Baptême, et prendre votre créance.

Sire, dit Valentin, de votre vouloir soit Jésus remercié, car pour le sauvement de votre ame faire, et gloire éternelle acquérir c'est le droit et principal chemin. Hélas! Valentin pensait que le traître Ferragus disait vrai, et que sous telles paroles il avait quelque sainteté et loyauté pour la foi chrétienne, mais au contraire, trahison mortelle lui pourchassait.

Quand le géant Ferragus eut ainsi parlé, Valentin lui dit : Sire, on m'a raconté que dans votre maison depuis l'espace de vingt ans ou environ, vous tenez une chrétienne laquelle de tout mon cœur désire voir; c'est ma mère, et est nommée Bellisant, sœur du roi Pepin et femme de l'empereur de Grèce.

Vous dites vrai, dit Ferragus, mais afin que soyez mieux informé d'elle, vous viendrez en Portugal pour voir la dame; et quand vous aurez parlé à elle, vous pourrez savoir et connaître si c'est elle que vous demandez. Grand merci, dit Valentin; car si tel plaisir me faites, de ma pauvre puissance je vous desservirai. Alors Ferragus cessa de parler, et pour sa sœur Esclarmonde, et par manière de bon amour lui dit : ma sœur et ma seule espérance, je désir sur toutes choses votre honneur et avancement, je suis en mon cœur fort joyeux de ce que vous avez trouvé si puissant chevalier pour mari et époux; et pour sa grande vaillance, je veux que de toute ma puissance je puisse en triomphe et réjouissance faire le jour de vos nôces, ainsi qu'il appartient. Et quand Ferragus eut ainsi parlé à sa sœur Esclarmonde, il fit appareiller ses vaisseaux et navires, et ses gens montèrent sur mer; puis il manda Valentin, lequel fut bien joyeux d'aller en Portugal avec sa mie la belle Esclarmonde, car bien pensaient que le géant Ferragus les menât tous par-delà pour leur faire honneur; car il avait promis de se faire chrétien et tous ceux de sa cour, parquoi Valentin et Orson son frère, furent trahis; car aussitôt que le maudit Sarrasin fut en pleine mer, et qu'il eut Valentin en sa subjection, il se pensa que jamais ils ne lui échapperaient sans la mort recevoir, mais à l'entrée de la mer beau semblant leur montra, et par fausses paroles et promesses décevables et il les fit venir avec lui. Mais quand vint vers la nuit que les chevaliers devaient aller se reposer, le traître Ferragus les fit secrètement et par trahison, prendre dans leurs lits et lier étroitement, et leur fit bander les yeux, ainsi comme gens qui par faute criminelle publiquement sont à mort condamnés. Et quand la belle Esclarmonde vit son mari Valentin pris et lié, elle mena grand deuil, et se prit à pleurer, disant : Hélas! chevalier Valentin, notre joie et soulas est en peu de temps tourné en deuil et tristesse, trop avez mon amour chérement acheté, quand il faut que pour moi deviez la mort souffrir, mieux aimasse que pour vous je n'eusse été née; car en peine et en travail vous m'avez conquêtée, et en deuil et tristesse vous serai ôtée, si est l'amour trop cher acheté, quand il faut que pour aimer loyalement vous enduriez la mort sans l'avoir desservi. Hélas! je dois du cœur soupirer et des yeux tendrement pleurer, quand il faut que pour mon amour le plus vaillant, le plus hardi et le plus noble du monde soit honteusement livré. Ha! Ferragus, mon beau-frère, trop mal vous ouvrez; car vous avez le plus vaillant chevalier trahi et déçu, s'il faut que pour moi à mort il soit livré, jamais jour de ma vie ne soit, et mes jours abrégerai et mettrai à fin; si vous fais savoir que si les deux chevaliers vous faites mourir une fois en aurez un vilain reproche, pourtant laissez-les, tant car à leur mort pourchasser ne pouvez avoir profit, si la mort voulez leur délivrer, faites-moi premiére jeter dedans la mer, car tant ne pourrais vivre que je visse devant mes yeux tant vaillans et preux chevaliers, sans avoir fait offense être mortellement punis. Tant fut la dame Esclarmonde au cœur profondément atteinte et navrée, qu'à l'heure elle se fut de ses mains donné la mort et en la mer jetée pour se noyer. Adonc Ferragus son frère la fit garder par ses barons, et commanda qu'on la gardât en telle manière, qu'un seul mot elle ne pût parler aux prisonniers. Et ainsi demeura Esclarmonde en pleurs et soupirs piteux. Valentin et Orson furent des Sarrasins tenus étroitement liés, ils réclamèrent Dieu dévotement, que de ce danger ils pussent échapper. Hélas! dit Valentin,

or fortune m'est bien contraire, et à mon besoin perverse et déloyale; or ai-je toute ma vie en peine et travail usé ma jeunesse pour trouver et enquérir la connaissance dont je suis extrait, et des père et mère lesquels m'ont mis au monde, et maintenant quand je suis près de la douleur sortir et convertir en joie, que de ma chère mère que j'ai tant désiré, espérais avoir nouvelles et certaines connoissances en pensant être assuré de mon entreprise parfaite; mais aux lieux déloyaux je suis malheureusement, et chu entre les mains de mes ennemis qui de ma vie sont envieux, et ma mort désirent. Hélas! beau frère Orson, bien est notre pensée et intention en peu de temps changée et renversée, car jamais ne verrons parens ni amis; ainsi se complaignaient Valentin et Orson. Les Sarrasins demenaient fête et joie, tant naviguèrent sur la mer, qu'ils arrivèrent en Portugal au château de Ferragus. Et quand la reine Bellisant ouït dire que Ferragus avait amené deux chrétiens prisonniers, elle saillit hors de la chambre pour aller voir.

Quand elle vit Valentin et Orson, lesquels ne connaissait pas, elle leur demanda, enfans, de quel pays êtes-vous, et en quel terre fûtes-vous nés? Dame, dit Valentin, nous sommes du pays de France, près de Paris. Quand Ferragus vit la reine Bellisant qui parlait aux enfans, lui dit fièrement: Dame, délaissez ce langage, et vous en allez en votre chambre, car jamais ils ne verront homme de leur langage; je les ferai mourir dans ma prison obscure de mort vilaine, s'ils ne croient en Mahomet, mon Dieu tout puissant; il appela le geôlier, lui commanda que les deux prisonniers fussent mis au plus profond de la prison, qu'on ne leur donnât à boire ni à manger, fort du pain et de l'eau; là furent Sarrasins qui de gros bâtons et de poings frappaient les deux enfans sans en avoir pitié non plus que des chiens, et en une fosse pleine d'ordures les descendirent. Quand ils furent en prison, ils se mirent à genoux, criant Dieu merci, en le priant que de leurs péchés il leur voulut faire pardon, car jamais ne pensaient de ce lieu sortir. Et après que Ferragus eut ainsi fait emprisonner Valentin et Orson, il monta en son palais, et fit amener devant lui la belle Esclarmonde, qui tendrement pleurait et que des larmes qui tombaient de ses yeux, sa face en était toute arrosée. Ma sœur, dit Ferragus, laissez vos pleurs, changez votre courage; car par mon Dieu Mahon, trop longuement avez cru la tête d'airain, quand vous voulez épouser et prendre en mariage un étranger hors de votre croyance: vous avez le cœur trop variable quand icelui voulez aimer, qui de votre frère, le verd chevalier, s'est montré ennemi mortel, bien vous appartient d'avoir homme plus digne et de plus haut lignage; si croire me voulez et ma volonté faire, je vous donnerai pour mari le puissant roi Trompart, par lequel vous pourrez être tout le temps de votre vie chèrement honorée, et pourtant oubliez les deux chevaliers Français, n'y ayez plus de confiance, car je les ferai pendre et étrangler. Frère, dit Esclarmonde, il me convient obéir à votre commandement; car il faut se déporter de la chose qu'on ne peut avoir. La forme conviendrait au point de vertu, car nécessité fait souvent mauvais marché prendre. Après ces paroles dites, Ferragus s'en alla, la Reine sa femme entra dans la salle, laquelle à grand honneur et révérence reçut la belle Esclarmonde, en lui disant: ma sœur, bien soyez venue séant, car de vous voir j'avois grand désir. Dame, dit Esclarmonde, cent fois vous remercie; mais sachez que je suis dolente des deux chevaliers, lesquels mon frère Ferragus, sous l'ombre d'assurance et loyauté, a fait passer la mer, puis les a mis dans une prison obscure, par grand dépit leur a la mort jurée, s'ils ne veulent leur loi renoncer. Hélas! ma chère sœur, il est vrai que des deux chevaliers j'en devais avoir un en mariage, qui dessus tous les hommes vivans est le plus beau, le plus vaillant et le plus hardi, qui par force d'armes mon amour a conquis; si me veuillez conseiller, dame, je vous en prie, car j'en ai bon besoin, et vous plaise me montrer la chrétienne, laquelle vous avez en cette maison si longuement gardée: Belle-sœur, dit la Reine, ici la pouvez voir. Lors parla la reine Bellisant, et dit: Dame, que vous plaît-il? dites votre volonté; car j'ai grand désir de vous ouïr parler. Hélas! amie, je vous apporte nouvelles desquelles serez fort joyeuse, et tantôt après fort dolente et déplaisante; sachez que de votre état et de votre vie je connais la vérité certaine, car vous êtes sœur du roi Pepin, et femme de l'Empereur de Grèce, lequel à tort et sans raison de son royaume vous a bannie et chassée; tôt après en une forêt vous enfantâtes

deux fils, dont l'un vous fut ôtée par une ourse sauvage, et l'autre vous ne savez comment ni par quelle manière il fut perdu. Or vos enfans sont encore en vie, je sais où trouver le pourrez. A ces mots, la reine Bellisant tomba à terre pamée de joie et de pitié qu'elle eut. Esclarmonde la leva doucement entre ses bras. Et quand elle fut relevée elle demanda à la pucelle comme elle pouvoit savoir cette nouvelle. Adonc lui conta Esclarmonde, le fait de la manière comme Ferragus son frère par maudite trahison les avoit mis en prison. Quand Bellisant lui entendit dire que ses deux enfans étoient détenus en prison, il ne faut pas demander si elle demena grand deuil; car piteusement se prit à pleurer. La femme de Ferragus étant entrée en la salle, lui demanda pourquoi elle demenoit si grand deuil; la belle Esclarmonde lui conta de point en point la cause. Or, appaisez-vous, dit la femme de Ferragus, et ne faites de telle chose nul semblant, car si le roi Ferragus le savoit, plutôt pourroit la chose empirer qu'amender. Ainsi que les trois dames parloient de cette matière, l'enchanteur Pacolet entra dans la salle, lequel n'étoit pas venu par mer avec Ferragus; mais étoit venu par l'air sur son cheval de bois. Et quand la belle Esclarmonde le vit dedans la salle, s'écria piteusement: Hélas! Pacolet, qu'as-tu en pensée? quel mal t'ai-je fait? que si honteusement m'a voulu ôter et tollir mon soulas et ma joie. Hélas! je t'ai si doucement nourri et tenu à l'école, je t'ai fais apprendre tout le bien et la science que j'ai pu, parquoi tu m'as bien guerdonnée, quand de mon frère Ferragus tu ne m'as pas voulu déclarer de sa cruelle entreprise; bien me disait le cœur, que dolente en seroit, car bien cause y avoit et bien penser y devoit, quand sans mon congé et licence tu fus en Portugal porter les nouvelles: dame, dit Pacolet, contre moi ne soyez courroucée, car par le Dieu en qui je crois, si, de votre frère Ferragus, je ne savois point la trahison, ni son dessein, sinon qu'il me dit que pour votre bien et honneur il vous feroit épouser le noble chevalier Valentin, et qu'il devoit venir avec une belle compagnie; mais puisqu'il est ainsi que par fausse et maudite trahison veut agir, je vous promets pour certain que j'y mettrai remède, si bien qu'en peu de temps vous serai satisfaite, et je vous jure à cette heure, que vous et Valentin fidèlement servirai toute ma vie.

Ami, dit la dame Bellisant, si tu pouvois tant faire que tu pusses mettre hors mes deux enfans, jamais jour de ma vie je ne te voudrois faillir, et je te promets qu'ils sont assez puissans pour te bien payer et guerdonner ta peine et labeur. Dame, dit Pacolet, soyez joyeuse et prenez en vous bon confort, car en peu de temps j'userai si bien de mon art, que de ma personne vous serez contente.

CHAPITRE XXV.

Comme Pacolet par son art délivra Valentin et Orson des prisons de Ferragus et les mit hors de sa terre avec leur mère Bellisant et la belle Esclarmonde.

PAR Pacolet l'enchanteur, la belle Esclarmonde, et la reine Bellisant furent de leur grand deuil reconfortées. Adonc quand Pacolet vit que par Ferragus il avoit été trahi, prit ses tablettes, et fit grande diligence. Quand le roi et ceux de la cour, qui de danse et jouer furent bien las, s'en furent dormir et reposer, Pacolet ne s'endormit pas, mais fut moult éveillé. Si appliqua son sort pour jouer son métier, et puis vint en une autre grosse tour, dont les portes étoient d'un fin acier et étoient merveilleusement grosses et épaisses, si étoient fortement fermées; mais tout aussitôt qu'il eût jeté son sort, les portes se sont ouvertes et toutes les serrures rompues, puis entra dedans jusqu'à l'huis de la fosse où étoient les deux frères Valentin et Orson, et incontinent qu'il toucha l'huis, il s'ouvrit et rompit comme l'autre porte. Quand les enfans qui en la fosse obscure étoient en grande détresse ouïrent ouvrir les portes, à jointes mains et à deux genoux à terre se mirent dévotement à crier merci à Dieu, car ils pensoient que le géant Ferragus les envoyât quérir à cette heure pour les faire mourir; Valentin se mit à pleurer très-tendrement, et Orson lui dit: prenez en vous courage et patience, il nous convient mourir et finir nos jours, ainsi que je vois clairement, et je n'y vois aucun remède, mais je pense me venger avant que je meure, du premier qui mettra la main sur moi. Lors prit une grosse barre qui étoit auprès de lui. Et quand Pacolet les avisa il leur dit: Seigneurs, n'ayez pour moi doute, car pour votre délivrance je suis venu, venez sitôt après moi; car devant que le jour soit clair, je vous

montrerai la mère qui vous a portés. Valentin fut bien joyeux quand il ouït ainsi parler Pacolet, mais Orson qui fièrement le regardait : il se retira de lui de la grande peur qu'il eut, mais Valentin le rassura et lui donna assurance de son frère Orson. Alors Pacolet le conduisit jusqu'à la chambre où étaient les dames tristes et épouvantées. Les portes étaient closes, mais bien les sut ouvrir, puis sont entrés dedans la maison où Pacolet jetta son sort que tous ceux de la maison a fait endormir si fort que nul ne sut nouvelle de leur venue. Et quand ils furent entrés dans la salle, les dames qui là étaient coururent devers la Reine Bellisant, qui ses enfans regardait sans qu'elle sut un seul mot dire, et tomba à terre pâmée, et la belle Esclarmonde dit au noble Valentin fort piteusement : Hélas! noble chevalier, c'est votre mère qui pour l'amour de vous à terre est pâmée. Alors Valentin la releva et l'embrassa, Orson humblement entre ses bras l'accola, en disant : douce mère, hélas! parlez à moi, puis la baisa que mot ne sut dire, et de pitié furent tellement les trois au cœur frappés, qu'à terre tombèrent pâmés ; pour leur pitié pleurant tendrement la belle Esclarmonde, puis quand la dame Bellisant et ses enfans furent relevés, elle leur dit en pleurant : Hélas! enfans, pour l'amour de vous j'ai enduré plus de peines et de douleurs, que jamais pauvre femme pourrait soutenir, et de tous mes regrets vous êtes le seul souvenir.

Et puisque Dieu vous a par sa divine grace et puissance en telle manière sauvés, qu'une fois en ma vie vous vois entre mes bras, de toutes mes douleurs je suis soulagée ; mais dites-moi, et me déclarez comment et par quelle manière depuis le temps que je vous ai enfantés vous avez été nourris et gouvernés, et de quel pays et de quels gens vous avez été entretenus, car d'en savoir la vérité j'en ai grand désir en mon cœur. Alors Valentin regarda sa mère, la Reine Bellisant, et en piteuses paroles lui a dit et conté de leurs faits, gouvernement, la vérité, comme en une forêt ils furent trouvés, et lui fit le récit des infortunes et périlleuses aventures auxquelles ils avaient été tout le temps de leur vie jusqu'à l'heure présente. Quand Valentin eut achevé son discours, la reine Bellisant qui connut clairement qu'ils étaient ses propres enfans fut d'amour naturel profondément éprise et versant abondance de larmes, tant qu'elle tomba à terre pâmée. Lors Pacolet qui dans la chambre était, lui dit : Dame, cessez de pleurer, et pensez à partir de ce lieu, car il est temps de nous en aller de Portugal, si du géant Ferragus et de sa subjection voulez être délivrée. Hélas! dit Esclarmonde, mon ami Valentin, bien vous doit souvenir maintenant du serment et de la promesse que vous m'avez fait, tenez votre parole et me prenez pour femme, ainsi que vous m'avez promis. Dame, dit Valentin, de ma loyauté n'ayez doute, car ce que de bon cœur je vous ai promis, je le veux fidélement tenir ; mais pour le présent plus me touche au cœur l'amour naturelle de ma mère que j'ai tant cherchée, que tous les autres plaisir du monde. Non pourtant ma mie, ne vous doutez, car jamais n'espère d'avoir autre que vous pour femme et épouse. Sur ces entrefaites, vint Orson qui dit à Pacolet qu'il allât ouvrir la chambre à Ferragus et que de ses mains il l'occirait et prendrait de lui vengeance. Orson, dit Pacolet, à cela ne vous faut faillir. Or venez avec moi, et vous portez vaillamment ; car tout à votre volonté en sa chambre vous ferai entrer. Seigneurs, dit Esclarmonde : laissez votre sotte entreprise, car jamais jour de ma vie à la mort de mon frère ne consentirai, et si vous dis mais assurément, que quand vous l'auriez fait mourir vous auriez perdu l'amitié de mon frère le verd chevalier, lequel en plusieurs choses vous peut bien aider et secourir. Vous dites vérité, dit Valentin, et plus sagement que vous nous parlez ; car de la mort de votre frère ne devez pas être coupable. Alors ils partirent de la cité. Pacolet alla devant qui leur ouvrit les portes si doucement que nul n'en sut nouvelles, puis les mena hors ladite cité et tout droit il les conduisit et les pressa tant qu'ils arrivèrent sur le bord de la mer, et montèrent sur une galère qui était prête pour les recevoir. Ils eurent vent à gré et la mer si calme, qu'incontinent ils arrivèrent au château d'Esclarmonde. Alors prirent terre pour se rafraîchir, mais le chevalier Valentin, comme sage, et aussi que de Ferragus il se doutait toujours, dedans le château ne voulut longuement demeurer, mais est tourné devers le port, et dit aux mariniers que les galères fussent prêtes, que de ce lieu voulait partir, puis est retourné au château sans faire semblant de rien, et dit à Bellisant et à Esclarmonde, qu'il voulait aller en Grèce devers Constantinople, pour voir son père Alexandre, qui à tort et sans cause avait

sa mère d'avec lui bannie. A sa volonté furent obéissantes les deux dames, et aussi furent Orson et Pacolet. Adonc montèrent sur la mer pour leur voyage accomplir. Le jour clair s'approcha et l'heure que le châtelain du Roi Ferragus avait coutume d'aller voir les prisonniers, il alla vers la grosse tour, et porta pain et eau pour leur donner à boire et à manger. Quand il fut aux portes de la prison qui toutes ouvertes étaient, il vit que les prisonniers s'en étaient allé. Il s'en retourna hativement devers le roi Ferragus, et lui dit en grand effroi: Sire merci je vous demande, car en cette nuit j'ai perdu les deux chevaliers chrétiens que vous m'avez donné à garder. En disant ces paroles, il vint un autre messager, qui devant tous dit hautement : puissant Roi, trop grand méchef en cette nuit est advenu céant, car vous avez perdu votre Chrétienne que si longuement avez gardée et nourrie en votre maison, et la chose qui doit vous déplaire le plus, est qu'elle a emmenée avec elle votre sœur la belle Esclarmonde, que chèrement teniez. Quand Ferragus entendit ces nouvelles, comme enragé se prit à crier, et ses habits rompre; puis tout furieux et en grande hâte fit ses gens armer, et saillit hors des portes. Lors il prit une grosse massue, et devant tous les autres est sailli hors des portes sans cheval, car tant était grand et pesant, qu'à peine pouvait-il trouver un cheval qui le pût porter, il avait la tête grosse et les cheveux noirs et roides, ainsi que portent les sauvages; les bras gros, et les épaules larges de six empans, par le corps portait stature de treize pieds de long. Quand il fut hors de la ville il appella ses gens pour l'accompagner, et se mit en chemin pour trouver qui emmène sa sœur, à ceux qu'il rencontrait par le chemin en demandait nouvelle; mais nul ne lui en savait rien dire; car Pacolet savait si bien jouer de son art, que quand il voulait par-tout où il passait, il faisait dormir les gens. Et quand Ferragus vit qu'il n'en pouvait avoir nouvelles, il jura par Mahon que le château de sa sœur Esclarmonde il assiègerait, car il pensait bien de les trouver dedans. Lors fit telle diligence que le lendemain à l'aube du jour il arriva au château d'Esclarmonde, pensant y trouver Valentin et Orson avec les dames, outre son courage de son château étaient échappés : mais quand il ouït qu'ils étaient partis du lieu et montés sur mer, il fut enragé et plein d'ire, il jura par ses Dieux qu'il trouverait Esclarmonde et toute sa compagnie, ou toute la Chrétienneté en souffrirait.

CHAPITRE XXVI.

Comme le géant Ferragus pour avoir vengeance de Valentin et de sa sœur Esclarmonde, fit assembler tous ses sujets, et comme il fut en Aquitaine.

QUAND Ferragus le géant vit qu'il ne pouvait trouver Valentin ni Orson, lesquels sa sœur et leur mère lui avaient enlevées hors de sa terre, il jura et promit à ses Dieux qu'il en prendrait vengeance dessus les chrétiens; et pour cette cause manda par toute sa terre que tous ceux qui étaient tenus de lui obéir, fussent incontinent prêts et appareillés en armes devant lui pour monter sur la mer et aller contre les chrétiens. Le cri fut fait par toute la terre de Ferragus par ses hérauts et messagers, et furent grand nombre de gens d'armes assemblés.

Ils montèrent sur la mer et mirent les voiles au vent; lorsqu'ils furent embarqués, le géant Ferragus commanda aux gouverneurs des navires qu'ils tirassent vers la cité d'Aquitaine, car il pensait en ce lieu trouver ceux qu'il cherchait; ainsi firent les patrons, et tant firent de chemin qu'ils arrivèrent sur la terre d'Aquitaine.

Valentin et Orson qui sur mer étaient, comme devant avez ouï, entrèrent en la cité d'Aquitaine, et sans faire mention de leur état à nul homme vivant, ainsi que des gens puissans se logèrent en l'hôtel d'un riche bourgeois. Valentin voulait bien aller au palais du duc Savary; mais Orson qui était fin et subtil, pensa un peu, puis dit à Valentin : Frère, je me suis avisé et réfléchi à une chose, qu'une femme est légère et variable; et pour cette cause, je suis délibéré que nullement on ne soit au fait de notre venue jusqu'à ce que je puisse connaître par signe évident de la belle Fezonne qui tant me reclamait son ami, si elle aura changé de sentiment. Frère, dit Valentin, vous dites bien, et si faire se peut, ce sera subtilement œuvré. Alors Orson s'habilla en chevalier qui cherche aventure, et mena avec lui le petit Pacolet comme son écuyer, puis alla vers le palais et entra en la salle du duc d'Aquitaine, par la licence des gardes.

Quand

Quand il fut devant lui, il se leva et lui fit la révérence telle qu'il lui appartenait; car pour telle chose faire il était bien appris. Et quand il eut salué, le duc le regarda fort et lui sembla Orson; mais parce qu'il parloit il ne le reconnût pas et plus n'y pensa; mais lui nit: Chevalier, dites-moi, qui vous amène? Franc duc, dit Orson, je suis un chevalier aventurier qui volontiers trouveroit manièrr de moi aventurer pour bon service de moi faire.

Chevalier, dit le duc, vous êtes grand et me semble que vous devez être en armes vaillant et hardi, et si me voulez servir, je vous donnerai tels gages que vous serez content, et si pouvez tant faire à mon gré devant que de moi partiez, sur-tout votre lignage je vous ferai riche et en grand honneur. Grand merci, dit Orson, je l'accepte, et tant ferai que vous pourrez connaitrez ma loyauté; chevalier, dit le duc en ma cour je vous retiens, et pour la grande confiance que j'ai en vous, cent livres parisis vous ferai délivrer avant que vous me serviez. Tant fut Orson sage et bien appris en manière et contenance, que le duc le retint à dîner avec les barons et chevaliers. Et quand il fut à table, tant fut sa manière plaisante et agréable à tous, qu'il en fut admiré et principalement des dames et demoiselles. Là fut la noble Fezonne qui étoit sa femme jurée, qui pour la grande beauté de lui fut en grande mélancolie; mais jamais ne pensa que ce fut Orson, car il était changé d'habit et de langage: en cette manière dîna Orson en la cour du duc Savary. Après le dîner, le duc appela son trésorier, et lui fit délivrer cent livres Parisis comme il avoit promis. Ensuite Orson prit congé de lui pour cette heure, en le remerciant de ses largesses, et lui promit de le servir fidèlement, et puis s'en retourna où les nobles dames étaient qui l'attendaient. Quand il fut venu il leur raconta comme le duc d'Aquitaine l'avait reçu en grand honneur et retenu à ses gages, dont se prirent à rire et demenèrent grande joie. Or advint en cette semaine que le duc d'Aquitaine eut nouvelle du géant Ferragus, qui pour lui faire la guerre étoit descendu. Il demanda ses barons et chevaliers qui pour le secourir furent bientôt prêts et appareillés pour donner bataille si besoin en était, puis de chair et de blé fit garnir la cité en grande abondance, et fit les gens d'armes de tous les pays assembler pour défendre son pays et la cité d'Aquitaine, contre Ferragus, lequel en cette semaine mit son siège devant ladite cité, au même champ où le verd chevalier son frère avait son pavillion assis quand par Orson fut vaincu: grand et large à merveille fut lessiège des Payens et Sarrasins, et grands dommages firent en la terre d'Aquitaine à leur arrivée, et tinrent le pays en grande subjection, et longuement par-tout où ils purent avaient domination, et bien pensaient de conquérir tout le pays et les chrétiens détruire; mais le duc d'Aquitaine lequel fut très-hardi et vaillant, fit armer ses gens en grand nombre, puis sortit d'Aquitaine pour combattre les Payens et le siège faire lever. Et entre autre Valentin et Orson avec le petit Pacolet, qui sans bruit faire ni nulle connaissance, entrèrent en l'ost d'Aquitaine. Or furent celui jour de ladite cité plusieurs nobles chevaliers chrétiens sur les champs en armes pour combattre le géant Ferragus. Et quand le duc d'Aquitaine vit l'ost des Payens qui fort grand et large était, à Dieu il se recommanda de tout son cœur, qu'à cette journé il lui voulut aider, puis fit ordonner ses batailles, et sonner trompettes et clairons, et sur les Sarrasins est allé fondre, lesquels fièrement marchèrent contre eux. En ce jour fut devant Aquitaine bataille piteuse, et y mourut de vaillans chevaliers, et gens de tous états, tant que le sang coulait parmi le champ comme une rivière. Le géant Ferragus entra en bataille au plus près de son neveu Dromadin, qui sa bannière portait, et autour de lui étaient Sarrasins en grande puissance pour le géant défendre, lesquels frappèrent sur les chrétiens si grands assauts, qu'à cette heure ils tuèrent et mirent à mort six vaillans chevaliers; à savoir, Bandiani, Brand, Gauthier, Galleran, Antoine le Marechal, et le hardi Gloriam, qui était près du Duc d'Aquitaine.

Tant furent chrétiens de si merveilleux assauts durement assaillis, qu'ils furent obligés de reculer, et le duc d'Aquitaine fut enclos d'ennemis, qui tout seul demeura sans secours ni aide avoir, lequel fit telles vaillance d'armes que nul n'osait arrêter devant lui, et cria Aquaitaine contre les Sarrasins, mais rien ne lui valut sa prouesse, car incontinent que Ferragus le connut il alla vers lui, puis le prit et l'emmena. Et quand il l'eut en sa subjection il le fit lier bien étroitement et mener en son pavillon qui était fort riche, et le fit bien garder; puis

Ferragus retourna en la bataille contre les chrétiens, mais tant fut la journée funeste pour les chrétiens, que pour la perte de leur bon maître, ils voulurent tous prendre la fuite. Alors Valentin et Orson vinrent au-devant, en criant hautement : vaillans chevaliers, dites Aquitaine, et montrez votre chevalerie ; car de faillir à ce besoin vous serait reproché, ayez cœur et courage, et Dieu vous aidera. Ainsi les deux chevaliers reconfortèrent le peuple d'Aquitaine, qui de peur était prêt de fuir, en telle manière que les chrétiens sont retournés contre les Sarrasins, et recommencèrent la bataille plus fort que devant. Les nouvelles furent dans Aquitaine que le duc était prisonnier, grands et petits pleurèrent pour la prise du duc, mais sur toutes autres douleurs étaient incomparable la complainte de la belle Fezonne qui en tordant ses mains et tirant ses cheveux, disait en soupirant : Hélas ! qu'est-il devenu ? or je suis la plus infortunée qui soit sur la terre: Hélas ! mon très-cher père, or vous faut mourir, car des mains des faux Sarrasins vous n'en pourrez échapper. Adieu vous dis mon doux père, car jamais ne vous verrai ; mais je demeurerai ici seule et dépourvue comme pauvre orpheline et loin de toute joie, pleine de tristesse et de douleur.

Hélas ! Orson mon fidèle ami, votre longue demeure me doit bien ennuyer au cœur ; car si vous fussiez ici présent par vous fut délivré mon père, qui tant est dolent. En cette manière pleurait la belle Fezonne ; et les chrétiens et Sarrasins sur les champs se combattaient outrageusement. Tant dura la bataille, que la terre était couverte de corps morts. Or là fut le vaillant Valentin, qui des Sarrasins faisait si grande occision, que nul tant fut-il hardi, n'osait devant lui demeurer. Orson fut de l'autre part lequel jura que parmi la bataille il finirait ses jours, où il ramenerait le duc d'Aquitaine en sa terre. Pacolet était auprès de lui, qui bon secours lui promit, et lui jura qu'à son besoin il ne faudra pas. Alors Orson frappa des éperons et est entré parmi les Sarrasins par grande fureur, tant que la bataille il rompit et passa outre. Après que lui et Pacolet eurent outre-passé la bataille, ils jetèrent leurs armes à terre, et pendirent en leurs cols écus des Sarrasins où l'image de Mahon était empreinte, puis allèrent au pavillon du géant Ferragus, sans que nul leur contredit, car Pacolet savait bien parler leur langage. Ils entrèrent aux tentes pour le duc d'avoir ; mais Pacolet voyant qu'il y avait trop de payens qui le gardaient, il alla jouer de son sort si bien et si habilement que tous les a fait dormir pour cette heure. Quand ils furent tous endormis, Orson vint au duc d'Aquitaine, et lui dit : Grand duc, venez avec moi, et montez sur ce cheval sans tarder, car je vous délivrerai des mains de Ferragus, je suis un chevalier qui dedans votre salle vous demandai gage le jour que vous me donnâtes cent livres, n'ayez nul doute des payans, car sans danger à votre ost vous menerai : chevalier, dit le duc, soyez le bien venu, qui hors de servitude me délivrez et de mes ennemis mortels ; et pour le bon service que vous me faites aujourd'hui, pour récompense je vous donnerai ma fille la belle Fezonne en mariage : je l'avais donné il n'y a pas long-temps à un chevalier qui était sauvage, lequel ne savait parler nul langage ; mais puisqu'il n'est devers moi revenu, sa longue demeure lui portera dommage. Je vous la donnerai, car vous l'avez bien gagnée, et si aurez avec elle pour mariage la moitié de ma terre d'Aquitaine. Je vous remercie, dit le chevalier, tel don n'est pas à refuser ; mais faisons diligence pour échapper de ce lieu, et retournons en notre ost. Les trois champions, le duc d'Aquitaine, Orson et Pacolet ont pris armes des Sarrasins, et parmi l'ost ont passé sans qu'ils ayent été apperçus d'aucun d'eux.

Pendant le temps qu'Orson alla vers le duc d'Aquitaine, Valentin qui était parmi la bataille demanda à plusieurs où était Orson ; mais nul ne lui en savait dire des nouvelles, dont Valentin fut fort dolent, car il craignait qu'il ne fut demeuré parmi la bataille, de quoi il jetta maints piteux cris, en disant : Hélas ! je ne suis point surpris de mes infortunes, quand mes joies se changent en tristesse, puisque j'ai perdu mon principal ami, la fleur de tout mon confort, l'espoir de toute ma vie : Hélas ! beau frère Orson, or vous ai-je perdu par les faux Sarrasins, car je sais bien que votre vaillance et hardiesse a été cause de votre mort abréger ; car tant que je vous connais qu'avez plutôt aimé mourir par vaillance que de vivre en vergogne. Ah ! vaillant frère Orson, avec beaucoup de peine je vous conquis dans le bois, et depuis vous ai gardé de péril et danger, lorsque de vous je pensais avoir liesse et soulas

vous etes séparé de moi ; mais puisqu'il est ainsi que de vous je ne puis avoir nulles nouvelles, je promets à Dieu qu'en bref je saurai où vous êtes et vous trouverai mort ou vif, ou je mourrai dans la peine. Après ces douloureuses paroles Valentin entra en bataille comme un homme déconforté et chargé de mélancolie, et en sa main tint l'épée de fin acier, et de son corps montra telle chevalerie, que sans arrêter cinq ou six Sarrasins jetta par terre morts, et faisant cette prouesse le géant Ferragus le connut et alla auprès de Valentin, et le serra de si près que devant tous il l'emporta ; car son cheval fut tué sous lui. Alors le géant Ferragus fit étroitement lier Valentin, et jura sur tous ses Dieux qu'il en prendrait vengeance, mais il ne fut pas du tout à sa volonté, car ainsi qu'i emportait Valentin par les champs, Orson. Pacolet et le duc Savary le rencontrèrent, lors dit le duc, voyez le faux payen qui notre loi et nos gens veut mettre à mort, il emporte avec lui un de nos chevaliers bien étroitement lié. Si nous sommes vaillans, dit Orson, il ne nous peut échapper. Lors il frappa des éperons et alla devers le faux géant, auquel il donna un tel coup de lance que lui et Valentin a jeté par terre ; mais le géant qui était fort et puissant se releva sur ses pieds, et laissa-là Valentin, qui de grande peur commença de fuir, et Orson lui cria : frère, retournez en arrière, et n'ayez doute, alors Valentin retourna vers lui, et lui conquêta un cheval et dessus le monta, et Pacolet qui fut parmi l'ost en langage sarrasin cria hautement : Portugal le meilleur, et ce faisant passa la bataille, et vint à l'ost des chrétiens, et ainsi furent tous mis hors des mains de leurs ennemis. Quand les chrétiens virent que le duc était délivré, leur courage redoubla et leur force augmenta. Tant furent joyeux, que tous d'une même voix crièrent Aquitaine, et en menant ce bruit coururent sur les payens, et de si grande force et vigueur les assaillirent, que le géant Ferragus après qu'il eut perdu grand nombre de ses gens par force d'armes, fut contraint de lever le siége et se retirer. Or, fit sonner trompettes et clairons, puis les gens d'armes retournèrent en Aquitaine pour se rafraîchir. A celui jour que les chrétiens et Sarrasins se combattirent, il y eut si grand meurtre que de nombrer les corps, ce serait chose piteuse. Au retour de la bataille, Valentin et Pacolet retournèrent en leur logis, et Orson s'en alla au palais avec le duc Savary et autres barons et chevaliers. Quand le duc d'Aquitaine fut de retour à son palais, il manda tous les princes et seigneurs de la cour, et sa fille la belle Fezonne, puis appela Orson et lui demanda comme il avait non ; mais Orson fut très-subtil, et lui dit : Sire, j'ai nom Richard. Lors le duc dit en présence des Seigneurs : sachez de vrai que sur tous chevaliers je suis tenu, et je veux que l'honneur soit fait à celui que vous voyez ici, car par lui suis retourné en Aquitaine, et ainsi ai été délivré de mon adversaire et mortel ennemi ; et vous ma fille, c'est ma volonté qu'ayez en mariage ce vaillant chevalier, car sur tous autres je le tiens le plus brave qui soit au monde, et pour la grande prouesse qu'il a montrée envers moi, je lui ai en récompense promis votre gentil corps, et que par foi de mariage à lui serez épousée ; bien le devez aimer préférablement aux autres, car il a sauvé la vie à votre père. A l'opinoin du duc furent consentant tous les chevaliers, et disaient de voix unanime, que ce chevalier était bien digne d'avoir la belle en mariage ; mais Orson qui était là présent, ne voulut sur ce fait déclarer sa pensée, jusqu'à ce qu'il eût essayé le courage et la volonté de la belle Fezonne, ainsi qu'il avait entrepris de faire.

CHAPITRE XXVII.

Comme Orson voulut essayer la volonté de la belle Fezonne avant de l'épouser.

ORSON fut sage, car devant que d'épouser Fezonne, il voulut savoir si elle était pour garder sa foi ferme ; car bien souvent avait oui dire, que les femmes peu de choses rompent et faussent les promesses, mais quoique plusieurs soient de telle nature, toutefois le vice des mauvaises ne dit point être pris ni allégué pour comprendre la fidélité des bonnes ; car parmi un buisson d'épines, on trouve bien une rose fleurie, et aussi entre plusieurs femmes mauvaises on en peut bien trouver une bonne, ainsi que fut Fezonne, laquelle Orson trouva loyale ; car pour l'essayer il dit au duc en cette manière : Sire, de l'honneur que vous me faites, je suis tenu de vous rendre graces, mais à l'égard de votre fille, je voudrais bien savoir sa volonté ; car bien lui appartient d'avoir homme de plus haut lieu que moi, et pourtant

devant que je la prenne, je parlerai à elle pour savoir son courage ; car mariage fait outre sa volonté, ne vient pas volontiers à sa perfection : chevalier, dit le duc, vous avez bonne raison, et je vous l'accorde. Or, allez en sa chambre, et parlez à elle, afin que vous soyez mieux de son fait.

Alors Orson entra en la chambre de la belle Fezonne, et alla auprès d'elle, puis la prit par la main et lui dit doucement : madame, la grande beauté qui est en vous m'a d'amour si surpris, que sans vous je ne puis avoir allégement. Or, soit Dieu loué quand il lui a plu telle grace me faire, que pour femme me soyez donnée ; car bien me pourrai vanter que de toutes j'aurai la plus belle amie, et puisqu'il plaît au bon duc votre père que m'ayez pour mari, bien devez par raison être contente ; car je vous servirai et tiendrai parfaite loyauté durant tout le temps de ma vie.

Je vous prie, ma très-chère aimée dame, que pour avoir l'un et l'autre plus grand souvenir qu'à cette heure présente, vous m'embrassiez, ne me veuillez refuser l'amoureuse requête, je vous en prie, car puisque le temps à venir de vous être assemblé, de ma volonté faire ne devez refuser.

Chevalier, répondit la belle, qui bien était apprise, de telle chose requérir, vous devez vous retirer, car vous perdez votre peine. J'aime tous chevaliers en bien et honneur ; mais dessus tous autres, j'en aime un et veux lui tenir foi et loyauté, ainsi que je lui ai juré, jamais pour autre ne le dois changer ni oublier. Belle, dit Orson, quand il plaira à votre père, c'est bien raison et droit qu'il vous plaise. Sire, dit la pucelle, c'est bien par droit et raison que j'obéisse à monseigneur mon père ; mais s'il advient qu'à telle chose me contraigne, et qu'il me veuille à autre donner qu'à celui qui conquis le verd chevalier, plutôt de lui je me départirais sans rien emporter, que fausser ma foi ; dame, dit Orson, je suis très-émerveillé comme vous êtes tant amoureuse de ce chevalier, car vous savez qu'il est sauvage de nature et ne sait parler, pourquoi il vous puisse réjouir de sa volonté. Sire, dit la dame, vrai amour m'appartient à l'aimer naturellement ; car on dit souvent, que chose qui plaît est à demi vendue, pour cette cause, noble chevalier, n'ayez point d'espérance en moi ; car jamais je ne changerai l'amour que j'ai pour ledit chevalier.

Bien joyeux fut Orson de la sagesse de Fezonne, qui lui fit cette réponse, cependant feignit d'en être fâché, et s'en fut de la chambre sans prendre congé d'elle, et alla vers le duc, et lui dit : Franc duc, sachez que je viens de voir votre fille ; mais elle m'a donné pour réponse, que jamais de sa vie autre ne prendra point pour ami que celui qui conquis le verd chevalier. Chevalier, dit le duc, que sa réponse ne vous étonne, car elle n'est libre de ses volontés, ayez un peu de patience ; car plus avant je parlerai à ma fille. Grand merci, dit Orson, j'en suis à vous tenu. Alors il sortit du palais et alla au logis de son frère auquel il raconta la réponse que lui avait fait la belle Fezonne. Frère, dit Valentin, vous avez bien fait ; et cela vous doit suffire, car bien vous pouvez connaître le grand amour qu'elle vous porte ; mais je veux que nous allions ensemble vers le palais, car incontinent que le duc me verra, je suis assuré que nous serons bien reçus. Frère, dit Orson, votre vouloir soit fait. Lors Valentin se para richement, Orson prit le jaceran duquel il était vêtu quand le premier vint en Aquitaine, et allèrent au palais, et avec eux Pacolet qui par-tout les suivait. Ils entrèrent dans la salle où était le duc, parlant à sa fille devant plusieurs barons et chevaliers : fille dit le duc, d'où vous vient ce courage, que ma volonté ne voulez accomplir et prendre ce noble chevalier en mariage, qui par ses vaillances, a tant de renommée ; par lui j'ai été délivré et m'a sauvé la vie. Hélas ! mon père, dit la pucelle, pourquoi m'en parlez-vous ? car vous savez bien que j'ai donné ma foi à celui qui vous délivra du verd chevalier.

Or, est-il plus vilain reproche à créature vivante que de rompre sa foi ou briser son serment : et s'il advient que par vous je sois contrainte, vous serez cause de mettre mon ame en danger, qui vous serait reproché devant le monde. Et ainsi que le duc d'Aquitaine parlait à sa fille, Valentin et Orson entrèrent, lesquels en grande humilité, comme chevaliers courtois saluèrent le duc qui les reçut à grande joie, puis Orson alla vers Fezonne, qui de grande joie se sourit. Hélas ! dit-elle, soyez le bien venu, car votre retard m'a causé trop d'ennuis, et si ne fussiez venu, mon père me voulait donner à un autre chevalier qui, pour mon amour, a pris grande peine, lequel bien vous ressemblait de nez et de bouche. Madame,

dit Orson, depuis que je ne vous vis, j'ai appris à parler ; et c'est moi qui aujourd'hui en votre chambre d'amour vous priai. Lors la dame fut si joyeuse qu'on ne le peut dire. Et Orson entra en une chambre et changea d'habit ; il prit robes et vêtemens très-précieux qu'il avait fait apporter par Pacolet ; puis entra en la salle, et quand le duc le reconnut, il l'alla embrasser, et lui dit : beau-fils, veuillez-moi pardonner de ce que je voulais donner ma fille à un autre qu'à vous ; car je pensais que vous ne dussiez jamais retourner. Sire, dit Orson, de bon cœur je vous pardonne, et alors demanda le duc, comme ils s'étaient portés depuis leur départ ; et Orson à conté devant toutes les infortunes et aventures où ils ont été, et comme ils sont fils de l'empereur de Grèce, nommé Alexandre, et de la sœur du roi Pepin, nommée Bellisant, laquelle ils trouvèrent en Portugal. Quand le duc entendit que les deux vaillans chevaliers étaient de si haute maison, extrait et de si noble génération venus, il eut au cœur une telle joie que dire on ne saurait, et dit : chevaliers très-dignes d'avoir grand honneur et révérence, quand de tous chrétiens vous êtes des plus nobles extraits et descendus ; mais d'une chose suis dolent, c'est de votre père l'Empereur de Grèce, et votre oncle le roi Pepin, que les payens et Sarrasins assiégèrent dans Constantinople, et tant a duré la guerre, que si de bref Dieu ne leur donne secours, par famine se conviendra eux rendre aux ennemis, qui est chose fort piteuse. Quand Valentin ouït que son père et son oncle étaient en danger ; il mena si grand deuil que nul ne le put appaiser, et sur toutes choses plaignait le roi Pepin, lequel l'avait nourri plus fort que l'empereur. Lors Pacolet lui dit : Sire, laissez ce deuil ; car si me voulez croire, devant qu'il soit demain vêpres, je vous mettrai dans la cité de Constantinople. Je crois qu'il est fou, dit Valentin, ou il faudrait que le diable l'y portât. Sire, dit Pacolet, si vous voulez monter dessus mon cheval, et faire ce que je vous dirai, nous serons en Grèce devant le jour saillant. Pacolet, dit Valentin, à ces mots, je m'accorde, car de nulle autre chose mon cœur ne désire, tant que de voir mon père que jamais je n'ai vu. A cette heure Valentin fut délibéré de partir dès le lendemain pour aller à Constantinople. Le duc d'Aquitaine fit premier épouser Orson à sa fille Fezonne, et fit faire les nôces, qui furent richement servies ; il y eut des divertissemens de toutes sortes d'instrumens, tant que le bruit qu'ils menaient retentissait en l'ost des Sarrasins dont ils furent déplaisans. Le duc d'Aquitaine fit en grand honneur amener au palais les deux dames Bellisant et Esclarmonde. Lors il y eut un espion qui vit l'assemblée et alla vers Ferragus, et lui dit, Sire, je viens de la cité d'Aquitaine, où j'ai vu la reine Bellisant que vous avez gardée, et votre sœur la belle Esclarmonde et les chevaliers qui de vos prisons sont saillis, et le petit Pacolet, lequel vous a trahi. Par Mahon, dit Ferragus, je dois bien être dolent du traître garnement Pacolet, qu'ainsi m'a faussement trompé, et ma sœur Esclarmonde, laquelle tant j'aimais, que les chrétiens emmènent, mais je jure Mahon que j'en prendrai vengeance, car je les ferai tous mourir en peu de temps.

CHAPITRE XXVIII.

Comme Ferragus pour avoir du secours manda le Roi Trompart et l'enchanteur Adramain, et Comme Valentin partit d'Aquitaine pour aller à Constantinople voir son père l'Empereur de Grèce.

Ferragus fut fort courroucé quand il vit que de sa sœur et des chevaliers il ne put prendre vengeance. Il appella un hérault à qui il donna une lettre par laquelle il mandait au roi Trompart, qu'incontinent et sans arrêter, ses lettres vues, il voulut venir pardevant lui bien accompagné, et en grande puissance, armé le mieux qu'il pourrait, s'il était ainsi qu'il voulut lui donner secours, il lui donnerait pour femme la belle Esclarmonde sa sœur et avec lui manda de rechef qu'il amenât l'enchanteur Adramain qui avait appris à jouer de l'art de Nécromance dans Tolède, et était maître passé en cet art. Les lettres furent ainsi faites et données audit messager, lequel se mit en chemin pour faire la commission. Je laisserai à parler Valentin, qui est en Aquitaine, où il prit congé de seigneurs, des dames et de la belle Esclarmonde, laquelle de son départ fut fort triste ; elle demanda : Ami, quand m'épouserez-vous ? Tenez-moi loyalement votre parole ; car en vous j'ai mis ma seule confiance. Belle, dit Valentin, de moi ne vous doutez, car je vous serai loyal et vous promets ma foi que tout au plutôt qu'il

plaira à Dieu tout-puissant que je retourne de Constantinople, sans nul délai je vous épouserai.

Lors dit au duc d'Aquitaine et à son frère Orson : Seigneurs, je vous laisse ma mie Esclarmonde en garde comme à mes principaux amis, auxquels je me confie, en vous suppliant que le plutôt que possible sera vous lui fassiez administrer le sacrement du Baptême, et ne changiez pas son nom pour lui en donner un autre ; car c'est ma volonté que tel nom porte. Valentin, dit le duc, n'ayez nul souci, car aussi chère sera gardée Esclarmonde que ma propre fille naturelle.

Valentin prit congé du duc d'Aquitaine, qui de son départ avait le cœur dolent ; puis embrassa la belle Esclarmonde, et en prenant congé la baisa tendrement ; mais la dame était si dolente que parole ne lui put dire : Valentin la laissa et se prit à pleurer, et Orson prit congé de lui, et dit : frère, je prie notre Seigneur qu'il vous veuille garder et conduire, mais sur toutes choses je vous prie humblement que me recommandiez à mon père l'empereur de Grèce, et mon oncle le roi Pepin, car s'il plaît à Dieu, dans peu de temps je les irai voir. Frère, dit Valentin, je ferai le message pour vous ainsi que pour moi. A ces mots se départirent les deux frères qui, pour se séparer l'un de l'autre, avaient le cœur dolent : Orson demeura au palais, et Valentin retourna en son logis vers la reine Bellisant, qui était pour son département au cœur sensible. Et quand il vit qu'il était près de partir, elle l'embrassa, croyant prendre congé de lui ; mais elle avait le cœur si dolent qu'elle ne sut dire un seul mot : Valentin la prit entre ses bras en la reconfortant, car quoiqu'il en fut fort dolent, il se faisait une grande violence pour reconforter sa mère, à laquelle il dit avec douceur : ma mère n'ayez peur ni souci de moi ; car s'il plaît à Dieu mon créateur, dans peu me verrez. Pensez et ayez toujours votre cœur en Dieu, et priez pour moi, car en toutes mes prières et faits je m'en souviendrai, et sur-tout je vous recommande tant que je puis ma mie la belle Esclarmonde, laquelle en moi se confie, loyauté me veut garder.

Hélas ! mon fils, dit la reine Bellisant, je dois bien en mon cœur soupirer et avoir douleur ; mais par ta prouesse et hardiesse, tu as tant fait que le jour viendra, au plaisir de Dieu, que de mon occasion et vitupère je serai trouvée innocente et pure. Et quand vous serez en la cité de Constantinople, saluez de ma part votre père l'Empereur Alexandre, et votre oncle le roi Pepin, mon frère, et lui dites de par moi que je prends sur la damnation de mon ame, que jamais en nul jour de ma vie du grand blâme et vitupère dont j'ai eté accusée coupable je ne fus oncques. Et à celui tant soit vaillant ou hardi, veut entreprendre le champ de bataille, et dit le contraire : combattez-vous pour moi, et prenez la querelle ; car si vous êtes vaincu je veux offrir mon corps à être brûlé devant tout le monde. Ma mère, dit Valentin, ne vous déconfortez point ; car s'il plaît à Dieu en qui j'ai la confiance, je ferai tant pour vous qu'en bref vous serez rendue et accordée à l'empereur Alexandre, mon père ; et que du tort qu'il vous a fait pardon vous demandera. A ces paroles partirent-là d'ensemble, et menèrent grand deuil : au départ la dame Bellisant requis à Valentin son fils, que le plutôt qu'il pourrait il lui envoyât Pacolet pour savoir des nouvelles ; et Valentin lui promit qu'ainsi le feroit, puis il entra en la chambre où il trouva Pacolet, lequel en attendant avait appareillé son cheval de bois. Or, sus, dit Pacolet, montez derrière moi fermement. Ami, dit Valentin, ce ferai-je bien. Lors montèrent sur le cheval, et Pacolet tourna la cheville si bien que le cheval par l'air se leva, en celle nuit fit tant de chemin qu'il passa outre la mer par-dessus plusieurs bois, rochers, villes, châteaux et grandes cités ; et si bien exploitèrent, que le lendemain, devant midi ils apperçurent Constantinople. Alors Valentin demanda à Pacolet, quelle place c'était, il lui répondit que c'était la cité de Constantinople, en laquelle il avait un si grand desir d'être. Bien fut joyeux Valentin quand il se vit si près ; car tant bien l'avait conduit Pacolet, que devant l'heure de vêpres fut en la cité, et à l'heure que l'Empereur et le roi Pepin étaient dans la salle impériale assis pour souper : Valentin fut émerveillé quand il se vit devant telle compagnie. Lors le verd chevalier qui, en la salle était, connut bien Valentin, et lui fit grande fête. Le roi Pepin qui avisa Valentin, dit à l'Empereur Alexandre : Sire, encore n'est pas failli votre lignage ; car pouvez ici voir un vaillant chevalier, lequel est votre propre fils. Quand l'Empereur ouït ces paroles, la couleur lui mua, et perdit contenance, il se leva de table pour venir embrasser son fils, mais le verd chevalier fut si joyeux de la venue de

Valentin, que ce fut le premier qui l'accola. Après vint le roi Pepin, son oncle qui Valentin embrassa, ensuite vint l'Empereur son père qui, de joie et de pitié pour sa vue réjouir, et pour souvenance de sa femme piteux et déconforté prit son enfant entre ses bras et tendrement le baisa. Puis le vieillard Blandimain à la barbe fleurie reconnut Pacolet; car il l'avait vu en Portugal, il vint auprès de lui, et lui demanda des nouvelles de la bonne dame Bellisant, et lui raconta la manière comme tout avait été fait, et comme en plusieurs dangers Valentin avait été pour avoir connaissance de l'empereur et de sa mère. Grandes joies et fêtes furent partout le pays pour la venue de Valentin, fils de l'Empereur Alexandre.

Chevaliers et barons arrivèrent de toutes parts pour voir Valentin et lui faire révérence. Et ainsi que dans la salle de l'empereur arrivèrent plusieurs grands seigneurs, barons et chevaliers. Valentin qui, de grande hardiesse fut plein, parla en cette manière devant toute la compagnie : seigneurs et chevaliers qui êtes ici présens, et de l'honneur qu'il vous plaît me faire, je vous en remercie humblement, et dessus tous autres je rends graces à mon oncle le roi Pepin qui, jusqu'à cette heure m'a nourri; car je lui ai plus d'obligations qu'à nul homme qui soit sur terre : nonobstant que souvent on dit que jamais on ne peut être tant sujet tenu comme à père et mère; mais l'honneur de mon père qui est ici présent, je dois par raison être et renommé de mon père bien orphelin, et de tout bien d'autrui par charité nourri et élevé; des biens et graces à mon oncle le bon roi Pepin qui, comme son enfant, sans avoir de moi nulle connaissance, a tellement été inspiré de Dieu, qu'il m'a doucement nourri, et si ce n'eut été lui, je devais bien par droit et raison misérablement mourir sans jamais avoir connaissance de nul de mes parens et amis, et sans recevoir le sacrement de baptême le jour que de ma mère, je naquis dessus la terre; car de mon père n'avais confort ni aide; et était chose difficile quand, par un faux rapport avait à grande honte déboutée et bannie celle qui en ses flancs très-doucement neuf mois me porta; c'est la noble reine Bellisant qui, par le faux traître archevêque, a été faussement et mauvaisement trahie, tant que par douloureuse infortune, durant l'espace de vingt ans, en pleurs et gémissemens, a été contrainte de passer ses jours pour montrer qu'elle est tout-à-fait innocente et de loyauté plénière, moi comme son fils naturel et légitimement engendré, veut contre le maudit archevêque qui l'a faussement accusée en champ de bataille mon corps offrir jusqu'à la mort, aussi contre tous autres qui pour ma mère accuser, se voudraient présenter en quelconque manière.

Quand l'empereur Alexandre ouït son fils le chevalier Valentin qui, de si grand courage pour le déshonneur de sa mère, se voulait combattre, il se prit à pleurer, et dit à son fils Valentin : Hélas! mon cher enfant, je sais et connais clairement que tu es mon fils légitime, et qu'à bon droit tu veux pour ta mère combattre, laquelle par un faux rapport et légère crédulité j'ai mise et envoyée en exil; mais du champ de bataille pour son fait prendre il n'est nul besoin; car le traître et maudit archevêque, qui l'avait accusée, a été combattu et honteusement vaincu et mis à mort par un vaillant marchand, lequel en présence du roi Pepin ton oncle et devant toute la noblesse a dit et confessé comme à tort et mauvaise cause, par envie et diabolique tentation, il avait la bonne dame accusée. Quand j'entendis sa confession, je fus au cœur si amèrement navré, que de ma douleur trop forte chose seroit à raconter

Depuis ce temps j'ai employé plusieurs messagers en grande diligence en diverses contrées et régions, en espérance d'avoir quelques nouvelles certaines de ma femme; mais je n'ai eu à ce sujet aucune satisfaction, et pour ce, mon fils, ma seule espérance, si tu sais rien de ta mère ne me veuille céler, sur tous mes désirs j'ai volonté singulière d'en savoir des nouvelles.

Sire, dit Valentin, pour parler de ma mère, sachez qu'au soir vers minuit, je la vis et ai parlé à elle dans la cité d'Aquitaine. Beau fils, dit l'empereur, comment est-il possible qu'en si peu de temps ayez fait tant de chemin? Alors Valentin lui conta comme Pacolet, par science et art subtil, l'avait en si peu de temps amené, de laquelle chose l'empereur Alexandre son père fut émerveillé.

De la venue de Valentin fut grande joie demenée par la cité de Constantinople, et tant en fut réjoui l'Empereur, qu'il en fit sonner toutes les cloches de la cité. Quand les Sarrasins ouïrent la grande joie que ceux de la cité faisaient, ils coururent aux armes, en grande diligence, furent en bon point.

Lorsqu'ils furent tous prêts, le Soudan Moradin, accompagné de 30 rois forts et puissans, fit assaillir la cité de Constantinople, laquelle était si pleine de peuple, que faute de vivres moururent quantité de personnes de tous âges, et bestiaux de toutes espèces, tellement que c'était pitié à voir. Quand le noble Valentin vit la grande multitude des payens et la nécessité de Constantinople, il parla devant tous les seigneurs et capitaines, disant : seigneurs et chevaliers, vous savez que dans cette ville vous êtes en grande nécessité de provisions, et rien pouvez avoir sinon que par votre vaillance, les alliez conquêter sur vos ennemis. Je serais d'avis qu'on fit sortir grand nombre de gens pour avoir des vivres, et moi tout le premier suis prêt de conduire de mon petit pouvoir et au mieux que je pourrais tous ceux qui voudront sortir de la cité avec moi. A ce propos furent consentant tous les capitaines et gouverneurs de toute l'armée, et sortirent hors de la cité avec Valentin mille combattans, et y avait grande multitude de menu peuple, que la grande nécessité où ils étaient volontiers le suivaient. Quand ils furent hors des portes, ils coururent sur les Sarrasins si vaillamment qu'en peu de temps gagnèrent trois cents chariots de vivres ; mais ainsi qu'ils les amenaient devers la cité de Constantinople; le Soudan qui de cette perte fut dolent, avec grande multitude de payens et Sarrasins à grande puissance d'armes entre les chrétiens et la cité, pour les vivres recouvrer s'en vint mettre en bataille. Et quand le roi Pepin vit qu'ils avaient serré le passage, il frappa des éperons et la lance en arrêt, et si vaillamment fit que devant le Soudan il abattit à terre le fier Miragnon qui était roi de Capharnaüm, puis tira l'épée et en férit Aquillon qui était fort et puissant, tellement que de l'arçon de la selle le jeta à terre. Lorsque Valentin et le verd chevalier virent les armes et vaillances que le roi Pepin faisait ; ils entrèrent en la bataille, et tant firent à force d'armes, que devant le Soudan ils abattirent par terre l'étendard des payens, et quand l'étendard fut bas, Valentin passa outre contre le Soudan, et si grand coup de sa lance lui donna, que dessus l'éléphant où il était monté, à terre l'abattit vaillamment.

A cette heure furent des vaillances faites par Valentin et le verd chevalier, que Marados fut tué et l'amiral pris par le verd chevalier : Valentin, malgré tous les payens et Sarrasins abattit par terre quatre rois Sarrasins, et ôta les deux bras à l'amiral d'Ombrie, mais les deux vaillans chevaliers, ce jour pour conquérir l'honneur furent trop ardens et trop avant se mirent en l'ost des payens ; car quand ils voulurent retourner, ils furent enclos et pris par les Sarrasins si étroitement, qu'ils furent menés prisonniers devant le Soudan, lequel aussitôt qu'il les vit, il jura son Dieu que jamais vers les chrétiens ils ne tourneraient ; mais fera bien un gibet devant la cité de Constantinople, et si haut les fera pendre et étrangler que de tous les parens et amis pourront être vus.

Ainsi sont Valentin et le verd chevalier que jamais n'ont espérance de leur vie sauver. Et les chrétiens s'en sont retournés malgré les Payens et Sarrasins, et emmenèrent des vivres en grande abondance, tant que tout le peuple de la cité fut repu et conforté ; mais avant qu'ils arrivassent dedans, ils eurent contre les Sarrasins de si grandes batailles, que bien crurent les Chrétiens ne jamais retourner à Constantinople. Lors ceux de la cité, qui bien virent la nécessité de leurs gens, firent crier parmi la ville, sous peine de perdre la vie, que tous hommes, femmes et enfans, prêtres, clercs, chanoines, moines, réguliers et irréguliers portassent la croix devant eux en l'honneur de la passion de Jésus-Christ pour saillir hors sur les payens. Lors fut si grand nombre de peuple qui saillit de la cité, qu'estimation était à quarante mille. Quand les payens et Sarrasins virent le grand nombre de gens qui étaient sortis de la cité de l'encontre d'eux, ils se retirèrent promptement en leur ost, et laissèrent aux chrétiens prendre et emporter les vivres ; mais devant que les payens retournassent en leurs tentes ; la bataille fut si grande de part et d'autre, que quatre mille chrétiens finirent leur vie, qui fut chose dommageable à ceux de la cité, l'empereur de Grèce fut fort dolent pour la perte de plusieurs vaillans barons et chevaliers qui étaient demeurés sur le champ de bataille ; mais sur tous autres en son cœur regrettait son fils Valentin et le verd chevalier, qui tant de prouesses avaient faites. Grand deuil demenèrent entr'eux, faisant grandes lamentations pour Valentin, que sitôt avaient perdu, mais Pacolet les reconforta, disant: seigneurs, cessez de pleurer ; car de Valentin vous serez joyeux, et de lui aurez bonne nouvelle plutôt que ne pensez. Ami, dit l'Empereur, Dieu te veuille ouïr et donner la puissance ;

sance ; car si tu peux l'amener devers moi, et l'ôter des mains du Soudan qui a sa mort juré ; tu peux sûrement dire que dessus les autres à l'honneur te mettrai. Sire, dit, Pacolet, soyez sûr de moi, car de rechef vous connaîtrez de quel amour je vous aime, et votre fils Valentin. Lors Pacolet prit son cheval de bois, et sans rien dire partit pour aller devers l'ost des payens, le Soudan était dans son tref, lequel pour Valentin et le verd chevalier faire juger à mort, avait fait venir tous les plus grands seigneurs de son ost ; mais son entreprise fut faite tout au contraire, comme vous ouïrez ci-après.

CHAPITRE XXIX.

Comme Pacolet délivra Valentin et le verd chevalier de la prison du Soudan Moradin, et comme il déçut ledit Soudan.

Quand le Soudan Moradin fut dans son Pavillon, il fit venir devant lui Valentin et le verd chevalier en présence des barons et chevaliers de sa cour, et leur dit :

Seigneurs, à cette heure vous tenez bien les deux du monde qui nous portent outrage ainsi qu'au roi Ferragus, et entr'autres celui chevalier qui a renoncé notre loi pour se faire chrétien, afin de nous porter plus de dommage ; il me semble qu'il serait bon de les envoyer au roi Ferragus, car je sais bien qu'il prendra d'eux vengeance, et qu'il les fera mourir honteusement, ainsi qu'ils l'ont mérité. Sire, dirent les Payens et Sarrasins qui, de la mort des Chrétiens, avaient grande envie : il n'est besoin de tant sermoner, mais faites faire une fourche sur les champs pour demain matin faire pendre et étrangler les deux faux garnemens qui tant vous ont porté dommage. Seigneurs, dit le Soudan Moradin, votre conseil est bon, et tel je veux en user ; car à mon Dieu Mahon je promets que de main dès le matin si haut les ferai pendre, que tous ceux de la cité de Constantinople les pourront bien voir, et qu'ils leur servent d'exemple. A ces paroles, dites ainsi que le Soudan entra dans la tente pour souper, le petit Pacolet se trouva devant lui, lequel par Mahon le salua fort honnêtement : Pacolet, dit le Payen, bien soit venu. Or, dis-moi, comme se porte le Roi Ferragus, qui est par-dessus tous autres mon parfait ami. Sire, dit Pacolet, il se porte très-bien, et sur-tout de par moi à vous se recommande, et vous envoie des nouvelles qui sont secrètes, lesquelles je vous dirai s'il vous plaît les entendre. Ami, dit le Soudan, très-volontiers j'écouterai votre message.

Lors se retira à part pour lui dire son secret. Pacolet lui dit tout bas : sire, sachez que je viens de Portugal, et suis envoyé de par ma redoutée Dame, la femme de Ferragus qui, de tout son cœur, à vous se recommande, et vous fait savoir que, de tous les hommes du monde, elle est de vous si amoureuse, que pour avoir votre amour, elle ne peut reposer ni nuit ni jour, tant elle est éprise pour vous.

Or, rien de si vrai que ladite dame qui, du tout en moi se confie, m'a devers vous envoyé, et vous mande expressément sur l'amour que peuvent avoir deux loyaux amans, que dans ce jour ne différiez de la venir voir ; car le roi Ferragus est pour le présent allé devers Aquitaine, si pouvez à votre plaisir de la belle dame faire à votre volonté ; que dessus toutes les autres de beauté ne vit. Et pourtant, Sire, venez-vous en avec moi dessus mon cheval, je vous conduirai de telle manière, que demain à la noble dame, je vous rendrai au plaisir de mon Dieu Mahon. Ah ! Pacolet, dit le Soudan Moradin, tu donnes à mon cœur joie et liesse ; car de toutes les femmes du monde, il n'y en a pas de qui je sois plus amoureux que de la femme de Ferragus ; mais tantôt y a que jamais nul jour vers elle ne me peut trouver accomplir ma volonté, ni dire ma pensée ; mais je profiterai de cette occasion pour accomplir le désir de mon cœur que si longuement j'ai aspiré ; car je te promets que demain matin avec toi m'en irai, et accomplirai mon désir. Pour cette heure le Soudan Moradin s'assit à table, fit servir ce petit Pacolet le plus nettement qu'il put, car il était si joyeux des nouvelles que l'enchanteur Pacolet lui avait apportées, que son cœur tressaillissait de joie. Mais Pacolet qui vit bien que le Soudan était en grande joie, dit tout bas : je suis bien fêtoyé aujourd'hui, mais devant qu'il soit demain vêpres, tel qui me donne de son pain à manger qui maudira l'heure que je suis né. Or, étaient Valentin et le verd chevalier en la tente du Soudan, bien étroitement liés. Bien connurent Pacolet, dont ils furent fort joyeux, et pensant en eux-mêmes que pour leur délivrance il était là arrivé, mais nul semblant n'en firent. Mais Pacolet en feignant et regardant les prisonniers, dit hautement au Soudan : Sire, comment êtes-vous si courtois de tenir et regarder le verd che-

valier en vos prisons sans le faire mourir ; car sur tous les vivans il a porté dommage à son frère Ferragus, et pour lui plus nuire a renoncé Mahon, et trouvé moyen de lui tollir sa sœur la belle Esclarmonde, pour la donner à un chrétien : si me semble que trop êtes indulgent, quand lui et tous les autres de la sorte vous ne faites mourir sans avoir pitié.

Ami, dit le Soudan Moradin, c'est bien ma volonté et intention ; car je suis du tout délibéré de les faire demain au matin pendre et étrangler à une haute fourche ; Pacolet fut prudent qui, jusqu'à l'heure de dormir en bourdes et fallaces, entretint le Soudan ; et quand l'heure fut venue qu'on dut aller reposer, le Soudan commanda que les prisonniers fussent bien gardés, et si étroitement tenus, sur peine de la vie on lui en sut rendre compte. Et ainsi se retira en sa chambre et laissa en garde Valentin et le verd chevalier pour cette nuit à grand nombre de Sarrasins qui sur tous les autres étaient convoiteux. Or, l'heure venue que chacun fut retiré, excepté le petit Pacolet qui ne dormait pas ; mais en telle manière jetta son sort parmi le pavillon, que tous ceux qui étaient dedans pour lesdits prisonniers garder furent tous endormis, si bien que si les tentes eussent été abattues, pas un ne fût éveillé. Alors Pacolet vint à Valentin et au verd chevalier, et leur dit : seigneurs, à cette heure je vous délivrerai des mains du Soudan Moradin. Il ne faut pas demander s'ils furent joyeux ; car de tous maux étaient consolés.

Ils sortirent de la salle sans faire aucun bruit, car Pacolet les hâta le plutôt possible qu'il put, car il voyait que l'heure approchait et du Soudan fort se doutait, et en grande diligence les fit sortir, et si bien les enseigna, que sans avoir nul empêchement des Sarrasins, ils passèrent tentes et pavillons, et vinrent à leur ost. Et Pacolet qui nul semblant ne fit, quand ce vint l'aube du jour, il entra en la tente du Soudan, s'écria : Ha ! Sire, très-mal va notre fait, et mal vous montrez de la femme de Ferragus que tant vous désirez avoir quand vous demeurez tant à faire diligence de sa volonté accomplir. Levez-vous promptement ; car un cœur qui aime passionnément, ne doit point rester au lit si long-temps.

Quand le Soudan ouït que si fort s'écria, il s'éveilla en sursaut comme tout émerveillé, puis dit, ami Pacolet, par Mahon le tout-puissant, tu as bien fait de m'éveiller ; car tu m'as ôté de grandes peines, je songeais un songe merveilleux, il m'était avis qu'une corneille m'emportait et faisait voler parmi l'air bien loin, et en volant parmi l'air venait à moi un si grand oiseau qui, de son bec me frappait si fort, que le sang en faisait courir dessus la terre à grande abondance ; je ne sais ce que veut dire ce songe, et suis en grand doute que le roi Ferragus ne sache cette entreprise. Sire, dit Pacolet, vous avez trop lâche courage quand, pour un songe, vous voulez laisser l'amoureuse entreprise pour laquelle vous avez tant langui et soupiré d'amour, par Mahon, dit le Soudan, tu dis vérité. Il appella son chambellan pour se faire mettre en point, puis lui dit

Ami, garde que tu sois secret et loyal, et si mon oncle Brutaut me demande, tu lui diras que je m'en suis allé un peu m'ébattre avec Pacolet, Sire, dit le chambellan, allez où vous voudrez ; car de votre fait ne me veux enquérir ; mais je le veux céler. Lors monta Pacolet à cheval et fit monter le Soudan derrière lui et l'embrassa par le corps, puis quand ils furent montés, Pacolet tourna la cheville, et le cheval s'éleva en l'air si haut, qu'aussitôt furent à Constantinople, au palais de l'empereur Alexandre. Quand Moradin vit que Pacolet était arrêté, il lui dit : ami ; devons-nous loger ici ? oui, dit Pacolet, n'ayez doute ; car nous sommes en Portugal, au palais du roi Ferragus, mais par Mahon, dit le Soudan, je suis fort émerveillé comme le diable t'y a aussitôt apporté. Or, vous avancez, dit Pacolet, d'entrer dans cette salle, et vais en la chambre de la belle dame la femme de Ferragus, et toute à l'heure vous fera ouvrir sa chambre et vers elle coucher. Ami, dit le Soudan, tu me fais rire de joie. Or, va de par Mahon qui te veuille conduire. Alors Pacolet laissa le Soudan dans la salle, laquelle de toutes parts fut bien fermée, de sorte qu'il ne pouvait aucunement sortir dehors, puis il alla vers la chambre de l'Empereur, et donna un si grand coup de pied contre la porte, que le chambellan l'ouït, et cria hautement en mandant, qui êtes-vous qui, en cette heure à la chambre impériale, venez frapper et mener si grand bruit ? ami, dit Pacolet, de rien ne vous doutez, je suis Pacolet qui vient de l'ost du Soudan pour Valentin et le verd chevalier délivrer des mains des Sarrasins qui, à mort, les avaient jugés et condamnés, outre plus, dites à l'Empereur que j'ai avec moi amené en ce

palais Soudan Moradin, lequel croit fermement être en Portugal ; or, le faut-il prendre et écorcher tout vif, car il le mérite bien. Quand le chambellan ouït les nouvelles, il alla vers l'empereur [illegible] roi Pepin, lesquels pour voir le Soudan av[illegible] nombre de barons et chevaliers s'habi[illegible] et le Soudan était en la salle, lequel en c[illegible]eusement commença à dire : Ah ! traître [illegible] ; Mahon te punisse, je t'ai entendu parler, tu m'as faussement trahi, mais par ma foi que tiens, je t'en ferai repentir.

Lors tira son épée, et comme enragé se prit à courir parmi la salle, en frappant les murs, et les pierres si rudement qu'il en faisait sortir le feu, et ainsi par la salle se combattait, tant que l'empereur et le roi Pepin de torches et fallots et de plusieurs accompagnés sont venus devers lui ; lorsqu'il les apperçut il se mit en telle manière devant le roi Pepin, qu'il tua un écuyer qui le voulait prendre, le Roi qui en fut fort courroucé, s'avança à l'encontre du Soudan et si grand coup qui lui donna qu'à terre l'abattit, puis fut pris et lié. Quand le jour fut venu, Valentin et le verd chevalier, qui de l'ost du Soudan venaient par l'aide de Pacolet, furent au palais où ils trouvèrent le Soudan dont ils furent joyeux. Lors l'empereur et le roi Pepin pour la délivrance de Valentin menèrent fête et joie, et aussi furent-ils pour le verd chevalier, car ils étaient prisés et aimés,

L'Empereur remercia grandement Pacolet pour son fils Valentin qu'il avait délivré, et le roi Pepin pour la délivrance de Valentin menèrent fête et joie, et aussi firent-ils pour le verd chevalier, car ils étaient prisés et aimés.

L'Empereur remercia grandement Pacolet pour son fils Valentin qu'il avait délivré, et le roi Pepin lui dit : Pacolet, il faut que tu me montes un jour sur ton cheval.

Sire, dit-il, montez derrière, et je vous porterai sans arrêter jusques dans l'Enfer.

Ami, dit le roi, Dieu m'en veuille garder. Lors Pacolet dit : seigneur, faites diligence de faire mourir le Soudan ; car si je vous le laissai échapper, pensez que mal en deviendra. A cette heure furent dans le palais assemblés plusieurs grands seigneurs pour voir le Soudan : et par conseil et délibération desquels il fut jugé et condamné à être pendu et étranglé aux creneaux du Palais, afin que des payens et Sarrasins, il pût être vu : ainsi fut le jugement rendu et exécuté.

Et quand les payens et Sarrasins virent le Soudan qui était là pendu, ils furent fort émerveillés de la manière dont il avait été mené en la cité ; Brutaut leur raconta comme il avait été déçu par Pacolet. Alors grands cris et doléance fut parmi l'ost des payens et Sarrasins pour l'amour de leur Soudan qu'il avaient perdu, et ne savaient pas par quelle manière ; car il était vaillant, et des chrétiens grand persécuteur. Après leurs lamentations faites, ils assemblèrent leur conseil, et élurent pour leur Soudan, Brutaut, qui étoit oncle de Moradin. Ce jour-là furent dolens les payens et Sarrasins, et les chrétiens demenèrent grande joie parmi la cité pour la mort du Soudan, aussi pour les vivres qu'ils avaient gagnés, puis après toutes les choses ainsi faites, Pacolet prit congé de l'empereur et de toute la cour, pour retourner en Aquitaine vers la belle Esclarmonde, comme il lui avoit promis. Alors Valentin vint qui lui dit : ami Pacolet, puisque vous allez en Aquitaine, saluez de ma part ma mère, la reine Bellisant et ma mie Esclarmonde, mon frère Orson, et le duc d'Aquitaine, ainsi que tous les autres barons et chevaliers, et donnez cette lettre à madame ma mère, par laquelle elle pourra savoir clairement des nouvelles de pas deçà. Sire, dit Pacolet, je ferai votre message avec plaisir. Alors il prit son cheval, et monta dessus une fenêtre, puis tourna la cheville, et s'en alla par l'air comme il avait fait ci-devant. L'Empereur et le roi Pepin étaient aux fenêtres qui le regardaient : pour tout l'or du monde, dit le roi Pepin, je ne voudrais être-là. Or, s'en va Pacolet en si grande diligence, que le lendemain matin il arriva en Aquitaine, où il trouva le bon duc qui en la cité gardait Bellisant, Orson et la belle Esclarmonde ; il les salua tous de la part du noble Valentin, fort honorablement. Ami, dit Orson, comment se porte mon père ? Sire, dit Pacolet, il se porte bien ; mais pour savoir des nouvelles, voici une lettre pour madame Bellisant de par votre frère Valentin. La dame reçut la lettre bien joyeusement, puis appela un secrétaire pour la faire lire ; dame, dit le secrétaire qui la dame regarda, sachez que le vaillant chevalier votre fils Valentin vous mande par cette lettre que le puissant empereur, lequel vous verrait volontiers humblement de tout son cœur vous salue, qui depuis le temps de votre département en grande peine et travail longuement vous a fait chercher, et vous mande

qu'incontinent après que de lui fûtes déchassée, il eut claire connaissance de votre loyauté, et aussi de la trahison du faux archevêque, lequel par un marchand a été combattu et mis en telle subjection que devant sa mort publiquement a confessé sa faute et damnable déception. Pour lesquelles choses le bon empereur votre mari de jour en jour désire à vous voir et avoir avec lui, et jusqu'à ce qu'il vous revoie jamais au cœur n'aura joie. Et sachez qu'au plutôt qu'il sera dépêché des faux ennemis de la foi chrétienne, lesquels par grande puissance d'armes ont assiégé la cité de Constantinople, il viendra vers vous et amenera le verd chevalier, lequel par Orson votre fils a été vaincu devant Aquitaine. Ainsi vous le demande et écrit votre loyal fils Valentin par la terreur de cette lettre. Quand la dame ouït les nouvelles, elle eût au cœur si grande joie qu'elle se pâma, et Orson la prit très-doucement entre ses bras. Mon cher enfant, dit la reine Bellisant, bien dois remercier Dieu, et être joyeuse, quand l'empereur de Grèce a nouvelles certaines de mon innocence, et que par fausse trahison ce crime abominable m'avait été imputé. Or, je dois bien rendre grace à Dieu, puisqu'en bref je me dois trouver devant l'empereur, car une fois dans ma vie le puis voir, plus ne demande à Dieu au monde demeure quand telle grace me fait qu'à l'honneur de moi et de tout le sang de France il a fait connaître la trahison de l'archevêque, lequel a déclaré son maléfice.

CHAPITRE XXX.

Comme le roi Trompart vint devant Aquitaine pour secourir Ferragus, et emmena avec lui l'enchanteur Adramain par qui Pacolet fut trahi et déçu.

Le même jour que Pacolet arriva dans Aquitaine le roi Trompart vint dedans l'ost du roi Ferragus à grande puissance de combattans pour lui donner secours contre les Chrétiens, et grand honneur le reçut Ferragus, et pour l'amour de sa venue fit faire grande fête par-tout son ost : franc roi, dit le géant Ferragus, de votre venue je dois être joyeux, car j'ai espérance que par vous aurai vengeance de ceux que ma sœur Esclarmonde ont déçue. Je sais qu'elle est dans Aquitaine dont je prise peu ma puissance, je ne la puis avoir, et s'il est ainsi que par votre aide puisse être conquêtée, dès cette heure vous la donne pour femme.

Ferragus dit le roi Trompart, [illegible] ne vous doutez ; car j'ai amené avec moi [illegible]chanteur Adramain, lequel aura tantôt [illegible] plusieurs ; il sait l'art de Nécromance, [illegible] tous vivans. Par Mahon, dit Ferr[illegible] joyeux de sa venue, et s'il peut me [illegible], je le ferai de tout le plus riche [illegible]ant : Sire, dit Adramain, ayez [illegible] moi, car si bien vous servirai que de b[illegible] connaîtrez. Lors se partit Adramain et [illegible] son sort pour jouer de son métier, puis s'en alla vers Aquitaine, et afin de plus sûrement entrer dedans, il fit changer de vivres, et tant a fait par son engin et art qu'il est venu devant les portes, et demanda congé pour vendre ses vivres. Il fut subtil, et à ceux de la cité sut bien parler. On lui ouvrit les portes pour l'amour des vivres qu'il portoit. Il entra en la cité et y vendit ses vivres, puis trouva le moyen d'aller vers le palais. Pacolet qui bien le connut, car autrefois l'avait vu. Adramain, dit Pacolet, bien soyez venu : dites-moi, je vous prie, de quel lieu vous venez, qui à cette heure par-deça vous amène. Pacolet, dit Adramain, vous savez que j'ai servi longuement le roi Trompart, il advint un jour que par ceux de sa cour fut outragé villainement pour cause que je ne voulus leur apprendre le secret de mon métier ; quand je me vis opprimé, j'eus dépit en mon cœur, et d'un couteau en frappai un tant qu'il fut mort. Quand j'eus fait le coup, par le doute de mourir j'ai quitté la cour et le service du roi Trompart, et suis venu par-devers vous pour la fiance que je pense y trouver. Et dorénavant je veux être et demeurer avec vous comme loyal compagnon, s'il vous plaît. Adramain, dit Pacolet, j'en suis content, faites bonne chère et de rien ne vous doutez. Lors Pacolet fit honnêtement servir ce compagnon qui de sa venue fut joyeux. Et en faisant chère ensemble, Adramain vit passer la belle Esclarmonde par le palais ; il demanda à Pacolet qui était cette dame tant belle ? Ami, dit Pacolet, c'est la belle Esclarmonde, sœur du roi Ferragus, laquelle doit être mariée à un vaillant chevalier.

Alors arriva Orson devers les deux compagnons, qui leur dit : seigneurs, jouez un peu entre vous deux de votre métier, afin de réjouir la compagnie. Adramain leva une chape pardessus un pillier, en telle sorte qu'il sembla à

ceux qui étaient présens, que par la salle coulait une rivière fort rapide, et en icelle semblait voir poissons en abondance, et quand ceux du palais virent l'eau si grande, ils levèrent tous leurs robes, comme s'ils eussent eu peur d'être noyés. Et Pacolet qui l'enchantement regarda, se prit à chanter, et fit sort si subtil en son chant, qu'il semblait à ceux du lieu que parmi la rivière courait un grand cerf qui jettait et abattoit à terre tout ce que devant lui rencontrait; ainsi leur semblait voir des chasseurs courir après ce cerf avec grand nombre de chiens. Lors y eut plusieurs de la compagnie qui coururent au-devant croyant attraper ledit cerf; mais sitôt le cerf faillit. Bien avez joué dit Orson, et bien savez de votre art user : à ces mots se levèrent les deux enchanteurs, et Pacolet qui tout bien y pensait, mena Adramain en sa chambre pour cette nuit reposer, dont depuis fut dolent; car quand vint à minuit, Adramain jetta un sort parmi le Palais, que tous furent si fort endormis, que pour cri ni bruit, ils ne purent s'éveiller, et jusqu'au soleil levant fit dormir Pacolet comme les autres; et vint à une fenêtre et tourna la cheville, car il en savait bien le tour, et à tant fait que sans séjourner est arrivé au pavillon du roi Trompart avec la belle Esclarmonde. Lors s'écria Adramain : sire roi Trompart éveillez-vous et et vous levez : car ici pouvez voir la belle dame Esclarmonde, laquelle j'ai dérobée dans Aquitaine, et ai si bien fait, que j'ai aussi dérobé le cheval de Pacolet.

Adramain, dit Trompart, à cette heure je connais que tu es ami loyal, et que dessus tous autres je suis à toi tenu. N'est-ce pas la fille au grand roi Justemont, qui est sœur du roi Ferragus? Oui, dit-il, j'ai bien su subtilement l'avoir, l'enchanteur trahi; car de son cheval jamais n'aura gouvernement.

Adramain, dit le roi Trompart, en sais-tu aussi bien jouer que lui? Oui, dit Adramain, de long-temps je l'ai appris. Adonc il lui apprit la façon de tourner la chevillette, le roi Trompart vit la subtilité, il pensa en lui-même que sur le chevalet la belle Esclarmonde en son pays emportera et épousera.

Lors embrassa la belle Esclarmonde, qui encore dormoit par le sort d'Adramain, et avec lui sur le cheval de bois la mit, et Adramain le regarda en lui disant : monseigneur, si vous faillez à jouer du chevalet, vous mettrez en danger vous et la dame. Nenni, dit Trompart, de ce n'ayez doute, alors tourna la cheville adroitement en son jour, et parmi une nuée s'en alla si loin, qu'il fit plus de cent lieues avant le jour : pour lors s'éveilla la belle Esclarmonde qui fut bien dolente de se voir en cet état, de douleur se pâma, dont le roi Trompart fut au cœur effrayé; car il croyait qu'elle fût morte; il tourna la cheville et arrêta le cheval dans un pré bien herbu, auprès d'une belle fontaine. Et quand il eut descendu la dame sur l'herbe, il prit de l'eau et lui en jeta sur le visage pour la faire revenir, et la froideur de l'eau la fit un peu remuer; elle ouvrit les yeux en jetant un cri si pitoyable, que le roi Trompart crut qu'à cette heure le cœur lui du partir, dont grande pitié lui en prit, et ne trouva moyen de lui donner secours, sort un pasteur qui étoit auprès d'eux, auquel il demanda du pain, et le pasteur lui en donna un quartier qu'il porta à la belle Esclarmonde, et lui mit en la bouche, la pucelle en mangea un petit morceau, et de l'eau de la fontaine sa gorge arrosa. Et quand le cœur lui fut un peu revenu et la parole renforcée, elle se prit à pleurer en disant : Hélas! pauvre infortunée, que m'est-il advenu! j'ai perdu toute ma joie par fraude et maudite trahison; hélas! mon ami Valentin, or, vous ai-je du tout perdu, de Dieu soit maudit qui ainsi nous sépare.

Quand le roi Trompart ouït les regrets que la belle Esclarmonde faisoit pour son ami Valentin, il lui dit fort rudement : dame, laissez telles paroles, et du garçon chrétien jamais n'en parlez devant moi; car par mon Dieu Mahon du corps vous ôterai la vie; bien est raison que plutôt je vous épouse, et soyez à moi donnée, qui ai mon royaume sous ma domination, que de prendre ce malheureux qui n'a ni rentes ni seigneuries. En disant ces paroles, il s'inclina vers la dame, et la voulut baiser, mais elle qui son amour étoit peu curieuse lui donna du poing sur les dents, tant que le sang en sortit, dont le roi Trompart fut dolent et mourant, tellement que par grande colère la mit sur le chevalet pour partir de la place et aller communément qu'il sait mal guider d'être maître d'un métier dont on ne sait rien; ainsi en prit-il au roi Trompart, qui dudit chevalet de Pacolet croyait bien savoir jouer; mais si mal à point tourna la cheville qui de son droit chemin s'éloigna de plus de cent lieues, et ainsi qu'il

pensoit sur la terre arr ver, il arriva en son Inde-la-Majeure, où est une grande place, en laquelle icelui jour on y tenoit marché, et voyant tous ces gens de dessus son chevalet avec la belle Esclarmonde, à terre descendit, de laquelle chose furent émerveillé tous ceux qui étoient présens. A cette heure la belle Esclarmonde reconnut le chevalier, car la douleur qu'elle avait eu la nuit dernière, elle ne s'en étoit donné de garde. Hélas! Pacolet, dit la belle Esclarmonde, or suis-je faussement trahie, et vous premièrement dérobé? Hélas! or je puis bien à cette heure recommander à Dieu mon ami Valentin, dessus tous autres plus courtois. Par Mahon, dit le roi Trompart, qui dedans son palais se croyait bien être, si jamais vous me parlez de ce garçon chrétien, de bref connaître de quel amour je l'aime, car de mon épée je vous ferai voler la tête de dessus les épaules. Or est bien déçu Trompart, qui croyait être en son palais, et qui pour la belle Esclarmonde avait voulu jouer l'art de Nécromance, il est arrivé au lieu où lui faudra finir ses jours, car après que plusieurs a été regardé aucun disaient entr'eux que c'était grand Dieu Mahon, qui en chair et en sang, pour visiter son peuple, était descendu du ciel. Les nouvelles de cette vision vinrent au roi de l'Inde, lequel commanda qu'il fut amené devant lui. Or fut mal arrivé le roi Trompart, car aussitôt que le roi de l'Inde le vit il le connu bien et lui dit: Trompart, soyez le bien venu, car maintenant je peux prendre vengeance de la mort de mon frère, auquel, par votre fier courage avez, par l'espace de sept ans, contre lui mené guerre et puis à la fin, en tourmens l'avez honteusement fait mourir. Je veux montrer à mon frère, qu'en vie, j'ai longuement aimé, qu'après sa mort, l'ai vengé de ses ennemis. Alors le roi de l'Inde, sans autre délibération, à cette heure fit trancher la tête au roi Trompart; et après justice faite, il fit prendre la belle Esclarmonde avec le chevalet de bois, qui pour la grande beauté de la dame, la fit mener dans son palais et la fit honorablement servir, puis entra en son palais et devant lui la fit amener. Quand elle fut devant lui, il la regarda attentivement, car en beauté elle surpassait toutes les autres.

Dame, je ne sais qui vous êtes, ni de quel lieu vous venez, mais la beauté qui est en vous m'a si fort épris de votre amour, et embrâsé, que jamais dame je fus pour ce, je suis délibéré de vous prendre pour femme, et vous ferai reine et maîtresse de toute ma terre d'Inde-la-Majeure. Sire, dit la belle Esclarmonde, qui bien sut répondre, vous me parlez gracieusement, et me promettez plus de biens que je ne suis digne d'avoir; mais à l'égard de vous prendre pour mari, pour l'heure présente, je vous prie, s'il vous plaît, de m'en dispenser, car depuis peu de temps j'ai fait serment devant l'image du Dieu Mahon, pour certaines nécessités auxquelles je me suis trouvée, que d'ici à un an entier, nul homme ne prendrai pour mari et époux. Cependant, Sire, s'il vous plaît, ma promesse me laisserez tenir jusqu'au terme d'un an, et lorsque ce terme sera fini, vous me prendrez pour femme et épouse et ferez de moi à votre volonté. Par Mahon, dit le roi, vous ne dites que bien, et puisque vous l'avez ainsi résolu, et voué à notre Dieu Mahon, je suis d'accord d'attendre jusqu'au temps que la fin de votre serment sera venu. Ainsi demeura la noble dame au palais du roi d'Inde, lequel pensait bien qu'au bout de l'an il accomplirait sa volonté, et commanda que la belle dame Esclarmonde fut sur toutes les autres bien servie et chèrement tenue. Il lui fit donner une chambre richement ornée, en laquelle la dame fit apporter le chevalet de bois et au lieu le plus sûr et le plus secret le mit sous son garde-robe. Et quand la dame Esclarmonde vit le chevalet, en regrettant Pacolet, elle se mit à pleurer tendrement, priant Dieu que de ce danger la voulut délivrer promptement. Hélas! dit la noble dame, vrai Dieu tout-puissant, en qui est mon espérance, veuilles votre bénigne grace étendre sur cette pauvre femme, autrement je demeurerai dolente et égarée de tous mes amis séparée, et entre les autres la plus dolente, et ès mains de mes ennemis mortels me faudra-t-il user le reste de ma vie. Hélas! vrai rédempteur, qui pour tous avez souffert mort et passion, veuillez-moi délivrer de cette tribulation en laquelle je suis, et faites par votre puissance que devant la fin de mes jours, je puisse voir mon ami Valentin, ou me faudra mourir honteusement plutôt que de m'abandonner à autre qu'à lui.

La dame est en l'Inde-la-Majeure, laquelle nuit et jours en gémissemens, prie Dieu qu'il la voulut mettre hors de ce danger, et la rendre saine au noble chevalier Valentin, auquel avait promis foi et loyauté. Or laisserai à parler d'elle et du roi d'Inde, et viendront à Pacolet

et du grand deuil qui fut mené en Aquitaine pour Esclarmonde.

CHAPITRE XXXI.

Comme Pacolet se vengea de l'Enchanteur Adramain, lequel l'avait trahi et enlevé la belle Esclarmonde.

Après que la nuit fut passée en laquelle Adramain avait trahi et emmené la belle Esclarmonde, parmi la cité d'Aquitaine fut grand cri demené pour la perte de la dame, car les gardes du palais lesquels au matin se trouvèrent endormis, jettèrent grands cris et lamentations, et firent si grand bruit que parmi la cité en furent nouvelles. Quand Pacolet vit qu'elle était parti, il se douta de trahison; lors regarda par la chambre, vit que son chevalet était perdu, il se tordit les bras, en criant: Ah! faux Adramain, par toi je suis déçu, et mon chevalet as dérobé pour enlever dame Esclarmonde; bien doit haïr ma vie, quand par toi je suis trahi et dépourvu de la chose que j'aimais le plus. Or vient, mort, pour me jeter hors de ce monde, car je n'ai plus d'espoir de consolation avoir. Tant fut dolent Pacolet de la belle Esclarmonde, que si ce n'eût été Orson qui devers lui arriva, d'un couteau se fut tué. De toutes parts du palais furent ouis cris et soupirs douloureux: la reine Bellisant crie et pleure, et la belle Fezonne demena tel deuil pour l'amour d'Esclarmonde, qu'elle déchira ses habits, et toute la cité d'Aquitaine mena grand deuil, et entre toutes les autres fut piteuse à ouïr la complainte du duc d'Aquitaine. Et quand Pacolet vit le grand deuil que chacun démenait, il leur dit: seigneurs, je jure à Dieu qui tout le monde a fait, que jamais jour de ma vie n'aurai joie, jusqu'à ce que j'ai pris vengeance du traître Adramain, par lequel nous sommes trahis. Adonc se partit dolent et courroucé, il ôta sa robe prit un habillement de femme, et comme une jeune pucelle, joliment se para, et ainsi partit de la cité d'Aquitaine et s'en alla en l'ost du roi Ferragus, et incontinent arrive un des payens vint devers lui, qui fort le pria d'amour, et bien lui sembla belle pucelle, parce que Pacolet par son sort avoit sa face lavé d'une eau très-subtile, tellement que ceux qui la voyaient, disoient entr'eux que jamais n'avoient vu plus belle femme, ni plus gracieuse. De plusieurs payens et Sarrasins fut regardé, mais de tous s'excusa, en disant: seigneurs, pardonnez-moi, car pour cette fois je suis promise à l'enchanteur Adramain, lequel m'a retenue. Belles, dirent-ils, allez votre voie, et ainsi Pacolet prit le chemin pour aller vers l'enchanteur Adramain qui était en sa tente. Quand Adramain la vit, il fut si enchanté, que Pacolet lui sembla être la plus belle femme que jamais Dieu créa, et en fut tant amoureux, que cette nuit même la retint avec lui, et Pacolet s'y accorda, et lui dit: Monseigneur, sachez que de plusieurs j'ai été requise, mais sur tous les autres vous me semblez digne d'être servi. Fille, dit Adramain, de rien ne vous doutez, mais faites bonne chère; car j'ai volonté de vous largement payer. Lors Adramain commanda à un sien serviteur, de bien garder la fille et qu'elle fut au souper bien servie de toutes les viandes et du vin à sa puissance.

Or est Pacolet au logis d'Adramain bien servi, et Adramain parmi l'ost de Ferragus à servir. Ami, dit Pacolet au valet d'Adramain, où est le roi Trompart, qui est tant renommé? madame, lui dit-il, je crois qu'il est retourné en son pays et emmené avec lui la belle Esclarmonde dessus son cheval de bois que mon maître lui a donné; quand Pacolet ouït ceci, il fut dolent, mais nul semblant n'en montra. Adonc Adramain entra dans sa tente, et épices présenta à Pacolet, puis lui dit: ma fille, il est temps d'aller reposer, voici le lieu où nous reposerons, et nous ferons à notre volonté. Seigneur, dit Pacolet, que votre volonté soit faite. Lors Adramain se dévêtit qui entra dans la couche, pensant que la fille se couchât auprès de lui, mais aussitôt qu'il fut dedans le lit, Pacolet l'enchanta si fort, et le fit dormir, que tel bruit qu'on pût faire, jusqu'au lendemain n'eut pu l'éveiller. Quand il fût endormi, il jetta son sort parmi la tente, tant que tous ceux de l'environ dormirent. Lorsqu'ils furent tous endormis, Pacolet dévêtit ses habits de femme, et des plus beaux habits d'Adramain se vêtit, puis prit une épée qui dans la chambre pendoit, et la tête d'Adramain trancha, et l'emporta sur la pointe de l'épée. Et quand il eut ce fait, il vint au tref de Ferragus, qui de rien ne se doutoit, et n'avoit garde de nul Sarrasin, et tant bien sut jouer de son art, que tous à terre les fit choir, puis entra en la tente de Ferragus qui dormoit, lequel a tant enchanté, que de

son lit l'a fait saillir en la place. Alors Pacolet prit sa ceinture, et au col lui attacha en telle manière que comme une bête il le mena et fit courir après lui jusqu'aux portes d'Aquitaine, où il trouva le duc de Savary accompagné de plusieurs grands seigneurs et barons qui avaient grand désir d'avoir nouvelle de cette entreprise.

Aussitôt qu'ils virent Pacolet ils lui demandèrent : Ami, où est Esclarmonde, que vous ne la ramenez pas ? seigneurs, dit Pacolet ayez un peu de patience, car au premier coup de hache n'est l'arbre abattu ; sachez que d'Adramain suis vengé, car voyez en ici la tête, et ai fait par mon art, que j'ai mené avec moi le roi Ferragus lequel to en dormant ait fait courir après moi parmi les prés. Bien avez travaillé dit Orson. Seigneur, dit Pacolet encore ai-je fait plus ; car en tout l'ost de Ferragus n'y plus de Sarrasins qui ne soient sous les tentes endormis, et pour ce, si vous voulez avoir victoire à cette heure nous les pouvons tous mettre à mort. Messieurs, dit Orson, Pacolet, bonnes nouvelles, il me semble qu'il serait bon de les mettre à mort. Ainsi fut le conseil ordonné et la chose exécutée. Lors firent mettre Farragus en une chambre obscu jusqu'à leur retour, puis quinze ou seize mille combattans sortirent de la cité d'Aquitaine, et si secrètement en l'ost des Sarrasins, que devant le soleil levant les ont tous mis à mort. A cette heure fut telle occasion des payens que de leurs corps la terre fut toute couverte, et après leur déroute, les chrétiens coururent parmi leurs tentes et prirent tous les joyaux de l'ost des Sarrasins, puis retournèrent vers Aquitaine, et quand le duc fut en son palais avec les barons il fit devant lui amener le géant Ferragus. Lors Ferragus qui était si éveillé fut si dolent que des cris qui faisait semblait enragé.

Lors le duc d'Aquitaine lui dit : le désespoir ne vous sert de rien, mais si vous voulez être baptisé et prendre la loi de Jésus-Christ, je vous sauverai la vie, et vous ferai honneur en mon palais. Par Mahon dit Ferragus j'aime mieux mourir que de renoncer mon Dieu Mahon, lequel j'ai long-temps servi.

Lors le duc commanda qu'on lui tranchât la tête ; ainsi mourut Farragus, dont furen joyeux tous ceux de la cité. Bien pensa Orson à part lui comme Pacolet pouvait avoir tant de science, et lui dit : je connois que tu es un serviteur loyal, et que pour moi tu t'es mis en plusieurs dangers ; cependant si c'est ton vouloir, toute ma vie sera, et toute ma puissance bon guerdon je te tiendrai.

Sire, dit Pacolet, je vous remercie, et vous promets qu'en tous lieux où je serai vous me trouverez toujours loyal.

Après ces choses Orson voulut prendre congé du duc d'Aquitaine pour aller en Constantinople et secourir l'empereur son père et le roi Pepin son oncle, il vint devant le duc et lui dit : Sire, puisque Dieu vous a fait la grace que de vos ennemis êtes vengé, et que votre terre est délivrée, vous plaît me donner congé pour aller Constantinople ; car j'ai volonté de voir mon père, et de lui ramener la reine Bellisant ma mère qui par envie a été si long-temps de lui séparée, et avec ce autre chose ; vous savez qu'en la cité de Constantinople, les chrétiens qui sont dedans souffrent trop de douleurs à l'occasion des Indes, lesquels l'ont assiégée il y a long-temps. Orson, dit le duc, vous parlez sagement ; et puisque vous êtes délibéré d'y aller, je veux vous y accompagner, et entrer sur la mer à force et puissance d'armes pour aller secourir votre père, l'Empereur de Grèce, et votre oncle le roi Pepin.

Bien joyeux fut Orson, et remercia le duc.

Alors le duc fit assembler ses gens ; et après qu'il eut donné sa cité en garde à un noble chevalier, ils montèrent sur mer pour accompagner Orson, lequel y mena sa femme.

Bien furent garnis d'argent et de vivres, et tant naviguèrent, qu'enfin virent Constantinople, dont ils furent bien réjouis ; mais la reine Bellisant commença à pleurer piteusement pour le souvenir de son mari et de son infortune.

Mère, dit Orson, prenez en vous reconfort, car s'il plaît à Dieu, en bref vous verrez celui que désirez et de la trahison de laquelle vous fûtes accusée aurez nouvelles à votre honneur ; mais je suis pensif comme nous pourrons entrer dans Constantinople. Sire, dit Pacolet, de ce n'ayez doute, car en bref je trouverai moyen de vous y faire entrer, car j'irai dans la ville et leur conterai votre venue.

Ami dit Orson, de ce je vous en prie et direz à Valentin la piteuse infortune d'Esclarmonde. De ce me dispenserez, dit Pacolet, car trop tôt vient qui mauvaise nouvelle apporte. Après ces mots Pacolet sortit de la mer pour aller à Constantinople ; mais devant qu'il y arrivât, il entra en l'ost des payens pour délivrer des prisons

sons du Soudan, Valentin et le verd chevalier, qui en ce jour avaient été pris des Sarrasins.

CHAPITRE XXXII.

Comme les chrétiens sortirent de Constantinople pour avoir des vivres, et comme Valentin et le verd chevalier furent pris par les Sarrasins.

L'EMPEREUR de Grèce et le roi Pepin, lesquels dans la cité de Constantinople étaient par les ennemis de la foi assiégés, et ne savaient rien de la venue du duc d'Aquitaine avec Orson, qui pour les secourir étaient sur la mer avec grand nombre de gens et de navires; et ceux de la ville étaient plusieurs chrétiens et gens de tous états en grande indigence de vivres.

Lors Valentin connut leur grande nécessité, pour laquelle chose lui de grande hardiesse, accompagné du verd chevalier et de 20 mille combattans, pour avoir des vivres, sortirent de Constantinople, et des vivres des Sarrasins chargèrent trois cents charrettes, et mirent à mort tous ceux qui les conduisaient; mais ainsi que devers la ville guidèrent retourner pour les vivres emmener, à l'encontre des chrétiens vinrent d'une part le Soudan, et d'autre le roi Officiant. Là fut grande destruction de payens et Sarrasins, et piteuse occision des chrétiens, de la prouesse de Valentin il n'en faut pas parler; car à cet assaut il occit le roi Dragmans, avec le chevalier Charion, plusieurs autres, desquels les noms sont inconnus. Le verd chevalier abattit le bras et l'écu du roi Morienne, et devant lui tua son frère Arbillon, avec dix chevaliers forts et puissans, mais nonobstant leurs forces et puissance, ils furent mal secourus, et eurent mauvaise aventure, car de leurs enn mortels furent fait prisonniers, et au Soudan menés, lequel en fut joyeux, et pour les faire mourir honteusement, il fit assembler quinze rois payens, qui étaient venus le secourir. Moult en fut grand le courroux parmi la cité de Constantinople, de l'Empereur et du roi Pepin pour la perte de Valentin et du verd chevalier, car ceux qui en la cité retournèrent fuyant, rapportèrent les nouvelles qu'ils étaient mort en la bataille.

Or, furent Valentin et le verd chevalier dedans les tentes du Soudan, étroitement liés et tenus, dont Valentin se lamentait en disant: Hélas! belle Esclarmonde jamais je ne vous verrai, dont j'ai le cœur dolent; fort longtemps m'avez attendu, et avec travail de mon corps vous ai acquise, comme celle qui du vouloir de Dieu pour m'épouser était déterminée, quand le temps venu que de tous maux je devais avoir allégeance; je suis de mon plaisir déçu et séparé de mes amis, et suis ès mains de mes ennemis. Adieu mon cher père, noble empereur de Grèce, car en moi n'aurez plus d'enfant. Adieu noble Bellisant, ma mère, car oncques de moi vous n'eûtes aucun déplaisir ni déconfort, et jamais plus vous n'aurez que douleurs et tristesse. Adieu mon vaillant frère Orson, qui tant de bon cœur m'avez aimez, car l'espérance que j'avais de finir et passer mes jours avec père et mère le demeurant de ma vie, et par un cas infortuné soudainement tourné. Quand le verd chevalier vit que Valentin se complaignait en regrettant ses amis, il lui dit: Sire, pour Dieu oublions père et mère, parens et amis; faisons prières à Dieu, qui pour nous voulut souffrir mort. Or le Soudan fut assis dans une chaise parée en grand orgueil, richement vêtu, dit: seigneurs, j'ai fait serment au Dieu Mahon que ces deux chevaliers chrétiens, lesquels de présent et autrefois se sont efforcés de nous porter dommage, mourront vilainement, si veuillez aviser entre vous de quelle mort je les ferai mourir. En disant ces paroles, Pacolet se met à la presse, lequel jeta un sort que jaçait ce qu'autrefois l'eusse vu, lorsque par lui le Soudan Moradin fut pris, pourtant à cette heure il ne fut d'eux connut; entra en la tente où se faisait le jugement des deux chevaliers chrétiens, et sitôt qu'il apperçut Valentin et le verd chevalier, il se mit à genoux, et en langage des Sarrasins, de par Mahon salua le Soudan, et puis lui dit: Très-puissant Sire entendez mon message, sachez que je suis messager de votre frère le Roi Groart, et le roi d'Angler, lequel pour votre secours et pour les chrétiens confondre vient par devers vous accompagné de quatre Rois fort puissans, lesquels ont quantité de chevaliers qui vous feront aide: et par moi vous mande que vous lui fassiez savoir la place où vous voulez que le siége soit mis. Et si avez aucun prisonnier chrétiens, que les lui envoyez, il les fera mener dans son pays pour tirer la charrue. Il me semble que j'en vois ici deux qui y seront propres, desquels votre frère sera joyeux.

En disant ces paroles, Pacolet souffla contre

le Soudan, et fit un sort si subtil, que de tout ce qu'il disait était cru. Bien joyeux fut le Soudan, des nouvelles de Pacolet, car il pensait qu'il dit vérité. Il le fit richement servir au dîner, et commanda qu'il fut retenu pour cette nuit et que de sa peine il fut guerdonné. Grande joie eurent Valentin et le verd chevalier quand ils virent Pacolet, mais nul semblant n'en firent.

Or la nuit venue chacun fut retiré, fort que deux cents Sarrasins, qui furent laissés à garder les prisonniers mais mauvaise garde en firent; car quand vient vers la minuit, Pacolet vint vers eux, et parlant aux Sarrasins les salua de par Mahon, puis il jeta un sort de si habile manière, que tous à terre s'endormirent, ainsi que les autres desquels étaient liés contre un gros piller, et après qu'il les détacha, il les fit promptement monter à cheval, et de point en point il les délivra et mis hors des mains de leurs cruels ennemis, sans que de nul ils pussent avoir été connus. Et quand ils furent aux champs, Pacolet leur dit: Seigneurs, menez chère bien joyeuse, et prenez en vous reconfort; car vous saurez que sur cette terre sont venus le duc d'Aquitaine et le chevalier Orson pour vous secourir, avec grand nombre de combattans, et viennent en leur compagnie la noble reine Bellisant et la belle Fezonne. Ami, dit Valentin, pourquoi ne vient la belle Esclarmonde? Volontiers elle y fut venue, dit Pacolet, et grand désir en avait; mais incontinent qu'elle fut monté sur mer, pour l'odeur de l'eau, eut si grand mal au cœur lui prit qu'il fut force de la ramener en Aquitaine, Valentin la reçut et autres enquête n'en fit pour cette heure; car Valentin croyait bien qu'il dit vérité. Lors dit Pacolet, seigneurs, allez en Constantinople, et faites en sorte que demain matin vous sortiez hors de la ville en grande puissance, comme possible vous sera, pour aller à l'encontre de vos ennemis, et je ferai en telle manière que toute l'armée du duc d'Aquitaine qui est venue d'une part les assaillira, et à cette heure le Soudan croira que ce soit secours qui lui vient; car je lui ai fait entendre que le roi d'Angler son frère est arrivé et accompagné de quatre Rois, lesquels demain se doivent trouver en son ost. Pacolet, dit Valentin, tu parles sagement, et ainsi sera fait. A ces mots prirent congé les uns des autres, Pacolet retourna devers le duc d'Aquitaine lequel était sur le bord de la mer avec son armée, il lui conta comme il avait été en l'ost du Soudan et avait délivré Valentin et le verd chevalier, puis leur dit la manière comme il avait par son sort fait à croire au Soudan que son frère Groart le devait venir secourir. Pacolet, dit Orson, vous êtes à priser quand telle chose savait faire: Sire, dit Pacolet, autre chose y a, c'est que demain de grand matin nous allions contre les payens frapper dessus leur ost; car ceux de Constantinople à grande puissance d'armes de leur part doivent les assaillir, et par ainsi seront tous déconfis; car l'armée du Soudan, par subtil langage, croira que nous soyons payens, de quoi je l'ai enchanté, de cette entreprise fut joyeux le duc, et vint appointer ses gens pour la chose parfaite, et toute la nuit autour de lui fit mettre bonne garde.

Parmi la cité de Constantinople furent les nouvelles du délivrement de Valentin et du verd chevalier, qui le même jour arrivèrent en ladite cité, Valentin vint devers les deux princes qui l'embrassèrent tendrement, puis Valentin leur conta comme la chose s'était passée, et comme ils avaient été délivrés par Pacolet des mains du Soudan, ensuite la venue du duc d'Aquitaine et de son frère Orson qui pour les venir secourir avaient passé la mer, et enfin leur dit tout l'entreprise qui était faite d'assaillir l'ost des payens ainsi que Pacolet avait délibéré. Quand l'empereur et le roi Pepin ouirent ces nouvelles, diligemment toute la nuit firent armer leur gens et mettre en point, et divisèrent leur armée en cinq batailles. La première fut donné à Valentin; la seconde au verd chevalier; la troisième au roi Pepin; la quatrième à Milon d'Angler; la cinquième fut donnée à Samson d'Orléans, qui portait en sa bannière un ours d'argent. Ainsi ordonna ses batailles l'empereur de Grèce. Et quand vint l'aube du jour sortirent de la cité pour aller assaillir les Sarrasins, puis quand ils furent aux champs, chacun fit sonner ses trompettes, dont le bruit fut si grand que les Sarrasins crièrent allarme et sortirent de leurs tentes. Alors les payens furent assaillis par l'Empereur et le roi Pepin; piteuse fut la bataille pour les chrétiens icelui jour, et pour les payens et Sarrasins cruelle déconfiture, de cette assaut moururent plus de cinquante mille Sarrasins. Là fut le roi Pepin lequel en donnant courage à ses gens à haute voix criait Mon-joie Saint Denis. Lors il y eut un Sarrasin, qui à haute voix cria au Soudan: Ah! Sire, reculons et pensons de sauver nos vies: car en cette nuit

avez perdu les deux prisonniers qui étaient si étroitement liés.

De l'autre part nous avons vu une bannière sous laquelle il y a une grande multitude de gens qui contre nous sûrement courent. Par Mahon, dit le Soudan, je connais clairement que nous sommes trahis; mais pourtant ayons confiance aux Dieux et pensons de nous défendre. A cette heure les payens prirent si grand courage, que par force contraignirent les chrétiens à reculer; mais peu leur valut leur orgueil, car furieusement vinrent frapper le duc d'Aquitaine et Orson qui de près les suivirent et assaillirent de toutes parts tant qu'ils furent de si cours tenus, que sans nulle rémission un grand nombre finirent leurs jours, et n'en échappa que trente-deux, et ainsi par le vouloir de Jésus-Christ et par la vaillance des princes, en icelui jour furent les payens et Sarrasins déconfis. Lorsque la bataille eut pris fin, que les chrétiens furent ralliés, Valentin et Orson son frère lesquels s'étaient connus l'un l'autre, vinrent devant l'empereur, et Valentin dit: père, vous pouvez ici voir mon frère Orson, lequel jamais n'avez vu, et par lequel cette journée avons été secourus. Lors l'empereur embrassa Orson son fils, et aussi le roi Pepin. Beau fils, dit l'empereur, soyez le bien venu car ma joie est doublée pour vous et espoir fortifié.

Orson, dit le roi Pepin, ne vous souvient-il pas quand vous m'abattites de dessus mon cheval au bois où je vous chassais? Bel oncle, de ce me doit bien souvenir, et d'autres choses aussi par moi faites; mais pour le présent, nous ne devons autres choses penser qu'à remercier Dieu de la victoire laquelle par lui nous a été donnée contre les ennemis de la foi, car de toute notre puissance nous devons nos cœurs appliquer pour venger la loi de notre Seigneur Jésus-Christ. De ce discours furent joyeux tous ceux qui étaient présens et prisèrent fort Orson qui avait si bien parlé.

Adonc s'assemblèrent l'Empereur et le Roi Pepin, Valentin, Orson et le verd chevalier, Blandimain et Guidard, marchand par lequel le faux archevêque avait été combattu, et en grand triomphe sont allés voir les tentes de la noble reine Bellisant et de la belle Fezonne, lesquelles en attendant la défaite des Sarrasins, étaient en un pavillon bien accompagnées, et là priaient Dieu dévotement qu'il lui plût conserver l'Empereur et tous ses gens des payens. Quand Bellisant sut que la bataille était gagnée, elle dit: Fezonne ma mie, faites bonne chère, car vous verrez tantôt l'empereur mon ami, lequel est père d'Orson, qui pour femme vous a prise. Dame dit Fezonne, Dieu en soit remercié; car j'ai grand désir de le voir. En disant ces paroles l'empereur et sa compagnie arriva devant le pavillon. Et quand l'empereur apperçut Bellisant il descendit de son cheval en pleurant et gémissant, et sans pouvoir paroles dire vint embrasser la dame, laquelle se jetta à genoux, en cet endroit s'assemblèrent l'empereur et la belle dame, qui par l'espace de vingt ans ou plus d'ensemble avaient été séparés. Il ne faut pas demander si une pareille rencontre leur fut gracieuse, et de joie eurent le cœur si serré, qu'ils tombèrent pâmés dans les bras l'un de l'autre, et quand Valentin et Orson virent la grande pitié de leur mère, fort tendrement se mirent à pleurer, et près d'eux tombèrent évanouis le roi Pepin, plusieurs barons et chevaliers qui cette chose regardèrent se prirent à pleurer. Après que l'empereur et sa femme Bellisant eurent leurs douleurs modérés, l'empereur parla à la Reine en cette manière: Hélas! ma mie, bien me doit au cœur déplaire de la douleur et peine où votre corps a été par longue espace livré à cause de l'exil auquel je vous ai mis par envie mauvaise et ma légère crédulité, je sais de certain qu'à tort vous fûtes déchassée de moi, dont depuis j'ai été en peine et souci, de votre beau corps regrettant et pleurant ma douloureuse faute, la peine et la griève manière dont je présumais que vous fussiez. Mais sur toutes choses, s'il vous plaît me pardonner; car nul ne se peut garder de la trahison en laquelle j'ai été. Plus ne vous souciez lui dit la reine car dès l'heure que je vous ai vu, toutes mes douleurs se sont dissipées; mais d'une chose je vous prie, c'est qu'il vous plaise me montrer le bon marchand par lequel la trahison a été connue, et qui a l'archevêque combattu. Ma mie, dit l'empereur, ici le pouvez voir, car c'est le brave Guidard, par lequel la chose a été connue et votre honneur rétabli. Ami dit la dame au marchand vous êtes digne d'être aimé; car pour le grand profit qu'avez fait à l'Empereur de Grèce et au noble sang de France, d'ici en avant je vous tiens mon chambellan et avec je veux qu'ayez pour vos peines mille marcs d'or fin. Dame, dit le marchand, je vous en remercie, et toute ma vie vous servirai fidèlement. Lors

parla Valentin à sa mère, et dit : Madame, qu'il vous plaise parler à moi, et me dit de ma bonne mie Esclarmonde des nouvelles. Ah! beau fils prenez en vous reconfort car Esclarmonde a été par trahison enlevée d'Aquitaine et livrée au roi Trompart, qui pour les payens secourir était devant la cité venu. Quand Valentin ouït ces paroles, il regarda Pacolet croyant que par lui il avait été déçu et par colère le voulut frapper d'un glaive. Alors Pacolet a deux genoux se jeta, lui dit que pour Dieu il ne veuille être contre lui courroucé car de ma faute n'y a cause, parquoi moins me devez haïr, car moi-même ai été trahi qui ne soit vrai celui enchanteur déroba mon chevalet, mais nonobstant la tête lui ai coupé. Quand Valentin entendit que par trahison il avait perdu la belle Esclarmonde, et que Pacolet et les autres étaient innocens, il jeta un cri piteux et si grand, que tous ceux qui le regardaient étaient contrains de pleurer. A cette heure prirent le chemin les princes et barons pour aller à Constantinople, et les prêtres et clercs, en grande dévotion firent une procession générale, en laquel e firent aller femmes et enfans à l'encontre des vaillans princes, lesquels avaient les payens et Sarrasins détruits, chantant hymnes et louanges à Dieu, jusqu'à la grande église les accompagnèrent, et de la grande joie pleuraient, et après que dedans ladite église eurent faits leurs prières et dévotion et rendu graces à Dieu, l'Empereur et le roi Pepin allèrent au palais, lesquels menèrent si grande fête, que six jours entiers furent tenir table ronde. Il ne faut pas demander les pompes et triomphes qui furent faits; car tous furent joyeux et menèrent liesse, pour la grande grace que Dieu leur avait aussi donnée contre leur ennemi et après plusieurs jours, les princes et chevaliers prirent congé de l'empereur pour retourner en leur pays, desquels je ne ferai plus mention, hors seulement de notre Roi Pepin.

CHAPITRE XXXIII.

Comme le roi Pepin prit congé de l'Empereur de Grèce pour retourner en France, et de la trahison de Hauffroi et de Henri à l'encontre d'Orson.

Après la destruction des ennemis de la foi chrétienne, lesquels, pour la détruire ainsi que les chrétiens avaient assiégé Constantinople, le roi Pepin prit congé de l'Empereur pour retourner en France. Quand Orson vit que le Roi s'en retournait, il lui dit : Sire, j'ai grand désir d'aller avec vous en France, et de passer mes jours à votre service. Orson dit le Roi, de ce je suis bien content, et puisqu'avez si bonne envie de me servir je veux bien vous emmener en France, et vous ferai gouverneur de mon royaume, de plus je vous ferai mon connétable et s'il arrivait que du vouloir de Dieu mon petit fils Charlot venait à décéder devant moi, je vous ferai Roi de France. Sire, dit Orson, mille mercis je vous en rends; car puisque votre volonté est de me recevoir, j'amenerai ma femme Fezonne, et en tout vous veux être loyal, et l'épée tranchante votre bon droit défendrai.

Alors le roi Pepin et Orson son neveu partirent de Constantinople avec grande chevalerie, et pour le départ du roi Pepin pleuraient tendrement l'empereur et la bonne dame Bellisant et les autres. Orson baisa son frère Valentin et le recommanda à Dieu si plein de pleurs et de soupirs, que de sa mère Bellisant ne put prendre congé pour le grand deuil qu'il avait de la laisser, hors seulement qu'il l'embrassa tendrement; après prit congé des grands et des petits. Le Roi monta sur la mer avec sa compagnie, l'Empereur et ceux de la cour qui les avaient conduits au port, s'en retournèrent en Constantinople tous pleurans, mais la douleur du département du bon Roi Pepin, plus qu'à nul des autres, fut au cœur déplaisant à l'enfant Valentin pour l'amour d'Esclarmonde, laquelle il avait perdu, il dit à l'Empereur en pleurant : cher et redouté père; veuillez-moi pardonner le congé que je prends de vous car jamais je n'aurai joie ni repos tant que je sache ce que ma mie est devenue, car je l'ai conquise au péril de ma vie, par quoi je la dois bien désirer et regretter. Quand la reine sa mère entendit que son enfant s'en voulait aller, elle tomba pâmée. Ma mère, dit Valentin laissez vos pleurs, car jusqu'à la mort je veux chercher celle que je chéris le plus, et s'il arrive que je ne la puisse trouver, jour de ma vie n'aurai liesse; mais désirerai la mort pour abréger mes jours. Lors appella Pacolet, et lui dit : l'ami s'il te plaît de me servir en cette nécessité, viens avec moi, jamais pis que moi n'auras. Sire dit Pacolet, je suis tout prêt à vous rendre service et vous suivre par-tout. Ain. fut Pacolet délibéré d'aller

avec Valentin, et Valentin faisait ce pour l'amour d'Esclarmonde, et délaissa père et mère sans nul séjour ni retardement. Pacolet fit appareiller, et le quatrième de Constantinople parti pour trouver celle dont son cœur était triste et dolent. Du deuil de l'empereur de Grèce et de la reine Bellisaut ne pourrait-on raconter; car en telle peine étaient que sans paroles dire, entrèrent dans leur chambre déconfortés, et Valentin, qui de courage avait formé son entreprise monta à cheval pour s'en aller vers le port, et entra en mer avec sa compagnie. Or me tairai de lui, et parlerai du roi Pépin, lequel arriva à Paris, et fut reçut fort honorablement: car de toutes les Eglises saillirent processions, et de prêtres, de clercs et de gens de tous états qui allèrent au devant de lui hors de la ville, entre les autres y fut la reine Berthe, laquelle doucement baisa Charlot son petit fils qui fut sage et bien appris, et fit à son père la révérence, lequel entre ses bras le prit et le baisa, puis rentra au palais en grand honneur, et pour l'amour de sa venue fut si grande fête demenée et plusieurs grandes assises départies et données, mais sur les autres fut en honneur élevée le vaillant chevalier Orson, tant et en telle manière que tout ce qu'il ordonnait était exécuté. Tant fut de sens et de savoir rempli que par lui toute la cour était gouvernée, les malfaiteurs punis, et les bons élevés en honneur, nul que devers le roi eut à faire autre moyen qu'Orson ne demandait, pour laquelle chose Hauffroi et Henri, desquels j'ai ci-devant fait mention, eurent envie contre le bon Orson, si grand qu'à l'encontre de lui machinèrent trahison mortelle de toute leur puissance, et dirent l'un à l'autre que trop leur était chose vitupérable et dommageable quand Orson était prisé par-dessus eux. Certes, dit Hauffroi à son frère Henri, bien peu devons priser notre puissance que d'Orson ne saurions prendre vengeance; car s'il règne plus longuement nous verrons le temps que par lui nous serons déjettés hors du royaume de France. Frère, dit Henri vous dites vérité, nous ne sommes que deux frères germains, nous devons nous aider l'un et l'autre contre nos ennemis: mais sur cette matière je ne sais que penser. Henri, dit Hauffroi, entendez ma raison, nous avons deux fils de notre sœur aînée, savoir: Florent et Guernier, lesquels sont très-hardis, et me semble que par eux pourra être de léger une trahison faite plutôt que par nous: car bien savaient de vrai que le roi ne les aimait point, et plutôt croirait et aurait confiance au parler d'autrui qu'au leur, et d'autre part l'un est bouteiller du roi, l'autre est hussier de sa chambre, en laquelle il dort, et par leur moyen pourrait entrer en la chambre du roi Pepin notre père, et en son lit le tuer, on dira que çaura été Orson, car il est garde du corps du roi: et par ainsi serait ledit Orson condamné à mourir, et le royaume demeurerait en notre délibération, car Charlot mon frère n'est pas encore assez puissant pour nous contredire, Hauffroi, dit Henri, vous avez bien pensé, mais pour cette chose parfaite, il convient faire diligence: en cette manière machinèrent les deux mauvais traitres la mort du noble roi Pepin; lequel était le père naturel et à malheur les avait engendrés, que du salut de leur ame guère ne leur chalait. Ils mandèrent les deux autres maudits traitres, c'est-à-savoir Florent et Guernier, qui étaient vaillans et hardis. Lors étant venus devant eux, Hauffroi prit la parole et dit: seigneurs entendez notre intention, car nous sommes délibérés mon frère et moi de faire chose pour laquelle nous aurons profit et vous éleverons en honneur plus que ne fûtes, laquelle chose je désire comme étant mes propres neveux, et dois plus désirer votre bien que nul autre, et pour venir enfin je vous dirai mon intention.

Vous savez que le roi Pepin encore qu'il soit notre père, jamais de sa vie ne nous a aimés. Toujours de sa puissance des étrangers a élevé et mis à honneur, et en toutes dignités les a avancés préférablement à nous; parquoi toutes ces choses considérées, mon frère Henri et moi qui sommes vos oncles légitimes, voulons, consentons et sommes délibérés de faire mourir le roi Pepin, puis après sa mort nous quatre gouvernerons le royaume à notre volonté; mais il convient que la chose soit accomplie par l'un de vous deux, il me semble que vous Guernier êtes le plus propre à cette chose entreprendre: car vous avez l'office à ce fait convenable plus que nul autre, vu que vous êtes maître huissier et garde de la chambre du roi, et pouvez connaître le jour et la nuit qu'il entre en ladite chambre, ou en quelque lieu secret, et quand le roi sera dans son lit endormi, subtilement sans mener bruit viendrez en la chambre et l'occirez; et le lendemain matin quand les nouvelles seront que le roi sera mort, la charge et la coupe en sera donnée à Orson, à cause qu'il

repose toute la nuit auprès de son corps; et sera jugé et condamné à mort, et après cela nous ôterons la vie au petit Charlot, et par ainsi nous demeurera les royaumes et la succession à départir à notre volonté. Oncle dit Guernier, de tout se faire ne vous souciez; car votre père le roi Pepin perdra la vie. Or fut la trahison ordonnée contre le bon roi Pepin, qui en nul mal ne pensait que les deux mauvais enfans, lesquels n'avaient point de pitié de faire mourir, leur père; mais malheur à l'enfant qui à l'encontre de son père voulut pourchasser telle mort, et de malheur fut oncques engendrés Hauffroi et Henri, quand par eux fut la trahison faite et maints pays gâtés par eux: fut leur neveu Guernier plein de si mauvaise volonté, que tantôt après la trahison dévisée, il épia une nuit que le roi soupait, il prit un couteau bien pointu, adroitement entra en la chambre royale, et derrière une tente se cacha si secrètement que de nul ne put être apperçu; et quand l'heure fut venue que le Roi devait se reposer, par ses gardes fut mené en son lit, lequel à Dieu se recommanda dévotement, puis tous sortirent de sa chambre excepté Orson qui pour lui faire passer le temps, de plusieurs choses il parla jusques au dormir. Et quand Orson vit que le Roi voulait reposer, sans faire bruit le laissa, et au plus près de lui en une couchette se coucha. Quand vint autour de minuit le traître Gernier sortit de sa cachette en portant le couteau en sa main, alla au lit du Roi pour exécuter son entreprise: mais quand il fut auprès de lui, et qu'il leva le bras pour lui livrer la mort: il lui sembla que le Roi voulait s'éveiller, et lui prit une si grande peur qu'il tomba de côté, où il fut long-temps sans oser remuer, puis de rechef le voulut frapper, mais il eut une si grande peur que le corps lui faillit et commença à trembler si fort qu'il ne put achever son entreprise; il mit le couteau dans le lit, puis s'en retourna coucher en son lit tout tremblant en attendant le jour, il était si fort effrayé, qu'il eut voulu être à cent lieues de-là la mer. Orson était en son lit, qui de rien ne se doutait, et fit un songe merveilleux, car il lui était avis qu'on lui voulait ôter l'honneur de sa femme Fezonne, et qu'auprès d'elle étaient deux larrons qui machinaient une trahison à l'encontre de lui; puis lui sembla que dessus une étang il voyait deux grands hérons qui se combattaient contre une épervier, et de toute leur puissance s'efforçaient à l'occir; mais si vaillamment se défendait l'épervier que lesdits deux hérons se travaillèrent tant que tous deux fussent morts, si n'eut été une grande multitude de petits oiseaux qui descendirent sur l'épervier, et tantôt l'eussent tué, si ce ne fut été une aigle qui l'épervier vint secourir, en ce songe s'éveilla Orson, qui de ce songe fut émerveillé et commença à dire: Vrai Dieu, veuillez-moi garder de trahison, et conforter mon frère Valentin, en telle manière que d'Esclarmonde il puisse en avoir bonnes nouvelles. Alors le jour apparut, et Orson se leva qui secrètement sortit de la chambre de peur d'éveiller le Roi. Quand Guernier vit qu'Orson était sorti de sa chambre, au plutôt qu'il put, il sortit et s'en alla en son hôtel très-promptement, et là trouva les deux frères Hauffroi et Henri, et Florent avec eux, qui avaient grand désir de savoir des nouvelles de leur maudite trahison et dirent: Guernier, de rien ne vous défiez, comment va notre malheureuse entreprise? Seigneurs, dit Guernier par le Dieu tout-puissant, qui tout le monde a créé, pour tout l'avoir de France je n'en ferais pas encore autant que j'ai fait, et à l'égard du Roi sachez qu'il est encore en vie: car ainsi que je voulais frapper, je fus si effrayé que le cœur me faillit, et n'eut le courage de son corps endommager: mais d'une autre trahison je me suis avisé, car le couteau que j'avais, je l'ai mis dans le lit du Roi, si me suis pensé que nous pourrions accuser Orson de ma trahison, et dirons au roi qu'ils sont quatre d'un commun accord, qui ont délibéré de le faire mourir, desquels Orson est le principal, et disons aussi qu'ils veulent faire mourir Charlot pour avoir entre eux quatre le Royaume de France; et pour mieux prouver le fait, nous dirons comme Orson a fait son apprêt et mis son couteau en état lequel a caché dans son lit, il demandera comment nous le savons, nous dirons qu'étant dans une chambre dans le temps qu'il en parlait que l'un de nous était auprès de la porte et a entendu le secret.

Guernier, dit Hauffroi, vous êtes très-subtil, et parlez sagement; car s'il arrivait qu'Orson voulut dire le contraire, vous et votre frère perdez contre lui champ de bataille et sais de certain que de vous déconfire il n'aura puissance, et si d'aventure il arrivait que dessus il tournât le pire, nous serons mon frère Henri et moi bien pourvus de gens pour vous secourir, seigneurs, dirent Guernier et Florent, votre délibération

est très-bonne et avons le courage pour la chose parfaire. Ainsi fut de rechef la trahison faite à l'encontre du noble chevalier Orson, lequel était de tout ce fait innocent. Le jour fut clair et l'heure venue, le Roi, après qu'il eut ouï la Messe, entra en la salle royale et au dîner fut assis : là furent Hauffroi et Henri qui devant lui serviteur, lesquels Orson montraient bon semblant, mais de cœur lui tramaient trahison mortelle de toute leur puissance. Lorsque Guernier vit qu'il était temps de parler, il entra en la salle et vint devers le Roi, lequel en grande révérence le salua, puis lui dit : Très-redouté Sire, c'est vrai que de votre bénigne grace vous m'avez fait chevalier et donné office en votre palais plus qu'à moi n'appartient, et pour cause que tant d'honneur m'avez fait de m'entretenir en votre service, je dois par raison être en nul lieu ni nulle place où votre dommage soit pourchassé : Si suis-je pardevers vous dire une trahison laquelle contre vous a été faite, afin que du danger puissiez vous garder et vos ennemis punir

Guernier, dit le roi, dites-moi ce que vous savez, car très-volontiers je vous écouterai. Sire, dit Guernier, faites tenir Orson afin qu'il ne s'enfuie, car dessus lui tournera la perte et dommage : c'est le maître par qui la chose est commencée ; et doit être la fin menée ; et si vous voulez savoir la manière la voici : sachez qu'ils sont quatre des plus grands de votre cour desquels Orson est le principal qui dans votre lit vous doit faire mourir, et d'un couteau au cœur vous frapper quand vous serez endormi, et afin que mieux vous croyiez, ainsi qu'ils faisaient leur complot, j'étais en certain lieu que pas ne savaient, et ai entendu comme Orson disait aux autres, que le couteau duquel vous devez être occis, est dans votre lit caché, s'il vous plaît d'y aller ou d'y envoyer quelqu'un, vous trouverez la chose véritable. Sire, dit Florent, qui était de l'autre part, mon frère dit vérité, dont je suis fort triste et dolent, que ceux à qui vous avez fait tant de bien veulent pourchasser votre mort : le Roi fut bien surpris de ce rapport, et regarda Orson en lui disant :

Faux et déloyal homme, avez-vous en telle manière ma mort désirée, à moi qui tout le temps de ma vie vous ai tenu si cher et plus que les enfans que j'ai engendrés et prisés et honorés? Ah ! Sire, ne veuillez contre moi croire si légèrement, car oncques jour de ma vie trahison ne pensai ; mais suis accusé de ce fait par leur fausse envie. Or n'en parlons plus, dit le Roi, car si le couteau est trouvé au lit, je vous tiens pour coupable et autre preuve n'en demande. Lors appella ses barons, et leur dit : seigneurs, par Jésus-Christ, je ne fus si jamais surpris de cette trahison. Sire, dit Milon d'Angler, je ne sais comment il en va ; mais à peine pourrais-je croire qu'Orson eût voulut telle chose entreprendre contre votre majesté. Voir, mais dit le Roi, si nous trouvons un couteau dans le lit, bien est évident que la chose doit être crue. Or pour Dieu dit Milon, allons voir cette expérience. Lors le Roi alla en sa chambre avec plusieurs barons et chevaliers, et ainsi qu'ils furent audit lit ont trouvé le couteau, ainsi que Guernier le traître leur avait dit. Hélas ! dit le Roi, en qui peut on avoir fiance, quand mon propre neveu, que j'ai tant cher tenu, est de ma mort convoiteux, et de ma vie envieux ! mais puisque le fait est tel, je jure et promets à Dieu que jamais n'aura de répit que je ne le fasse pendre. Lors un chevalier, lequel avait nom Simon, courut devers Orson car il l'aimait, et lui dit : Hélas ! ami, fuyez d'ici, et pensez d'échapper, car le Roi a trouvé le couteau dans le lit ainsi que Guernier lui avait dit, dont le Roi a juré de vous faire pendre dès qu'il sera venu. Ne vous chaille, dit Orson, car j'ai bonne fiance en Dieu qui mon bon droit gardera. Alors le Roi entra en la salle où Orson était de quinze hommes gardé, puis il fit appeler plusieurs chevaliers et avocats de son palais pour juger et condamner Orson, mais Dieu qui n'oublie point ses serviteurs, contre les maudits traitres le garda et défendit tellement que leur vie honteusement finiront ; et sera leur maudite trahison découverte.

CHAPITRE XXXIV.

Comme Orson lorsqu'on le voulait juger mit opposition, et demanda champ de bataille contre ses accusateurs, ce qui lui fut accordé par les douze Pairs.

QUAND Orson fut devant le Roi et les Juges de son palais, qui pour le condamner étaient assemblés, il dit devant tous : Très-redouté Sire, et tous seigneurs Docteurs, barons et chevaliers, vous savez qu'il n'est homme qui de trahison puisse se garder ou fuir de la fortune quand elle vient ; puisque ainsi est que je suis accusé

du crime contre la Majesté Royale, c'est de la mort du Roi, et êtes tous assemblés pour faire mon jugement, et que de ma parole je ne puis être entre mes ennemis, je demande devant tous le droit, la loi de notre palais, qui est telle que quand chevalier est accusé de meurtre ou de trahison contre la maison royale, et veut le défendre en champ de bataille, il y doit être reçu; or je suis chevalier qui me tient sans reproche et du cas innocent, veux par ordonnance des susdits être reçue en mes défenses, si par l'assistance de votre cour m'est adjugé et ordonné, et afin que nul ne pense que cette chose je ne veuille poursuivre et mon corps offrir en bataille, voyez ici le gage lequel devant votre toute puissance je baille et délivre, et si je suis vaincu, faites de mon corps justice comme le droit le requiert. Orson, dit Guernier: de telle chose pouvez bien vous taire, car je ne plaise à Dieu que de telle chose prouver comme vous je prenne bataille. Ah! traitre, dit Orson, point n'est chose prouvée si n'est homme qui doute son damnement et aimer son honneur, qui pour tel cas ne peut à mort juger, quand je veux champ avoir, en déniant le cas sans le confesser, condamné je dois être, sur ces paroles dites, firent les douze Pairs de France sortir de ce lieu Orson et ses deux adversaires pour consulter sa chose et les raisons des parties, si fut la chose adjugée; car la demande d'Orson était raisonnable et qu'il devait être reçu à ouir ses raisons, lors firent venir Guernier et son frère en présence du Roi et le duc Milon d'Angler lequel était commis, il demanda à Guernier qui étaient les quatre qui de la mort du Roi étaient consentans: seigneurs, dit Guernier, de ce ne m'enquêtez plus, car pour tout l'or de France, je ne vous le dirai pas. Guernier, dit le juge partant je vous condamne à recevoir le gage qu'Orson vous livre et à votre frère, et contre lui combattre; car puisque ne voulez déclarer qui sont ceux de son parti coupable, il est à croire qu'en votre fait y a malice. Orson fut joyeux de cet appointement, et aux deux traitres jeta son gage, disant: Seigneurs voilà mon gage que je vous livre par tel convenant que si je ne puis vaincre les traitres Guernier et Florent, j'abandonne mon corps à être pendu honteusement devant tous. Orson, dit le Roi, la chose est accordée et le jugement fait; mais pour l'entreprise mettre à fin il vous convient gage et fiance fournir pour vous et pour aucun: pour votre corps présenter à la journée, laquelle vous sera assignée. Alors Hauffroi et Henri demeurèrent et offrirent leur corps pour Florent et Guernier; Milon d'Angler, Samson, Galeran et Gervais offrirent leur corps, et demeurèrent pour Orson, et promirent de le rendre au jour qui fut assigné au mois suivant. Au bout dudit temps, et le jour qu'on devait combattre le duc Milon, Samson, Galeran et Gervais amenèrent Orson; car il était fort aimé d'eux, et étant monté à cheval en son col mit l'écu, qui richement l'armait, puis chevaucha parmi la ville noblement accompagné, et alla droit au champ qu'on avait ordonné hors de la ville, et là attendant ses ennemis mit le fer de sa lance en terre, et dessus s'appuya. Il ne demeura pas longuement que Hauffroi et Henri n'entrassent au champ qui leur deux neveux amenèrent armés, redoutaient Guernier et Florent leur adversaire Orson, mais Henri et Hauffroi toujours les reconfortaient et promettaient les secourir, et quand ils furent entrés dans le champ l'évêque de Paris alla vers eux, et leur fit faire le serment accoutumé de faire, puis vinrent les Héraults et garde du champ qui firent sortir tous ceux qui étaient dedans, excepté seulement les trois combattans. Or avait appointé Hauffroi trois hommes qu'il avait mis dedans une maison au plus près de la place, et leur dit et commanda qu'aussitôt qu'ils entendraient sonner son cor qu'ils vinssent devers lui. Bien pensaient les traitres être secourus et défendus si besoin en était, mais leur valut toute leur entreprise, car aussitôt que le champ fut vidé et que les gardes commandèrent aux champions de faire leur devoir, Orson baissa sa lance, et à la pointe des éperons s'envint contre ses ennemis, et par grand courage frappa le premier Guernier, si grand coup lui donna que l'écu et le harnois tout outre lui passa, et Florent fut de l'autre part qui fort rudement frappa Orson; mais n'en tint compte non plus que s'il eût frappé sur un mur.

Faux traitres et déloyaux à tort et sans cause vous m'avez accusé; mais aujourd'hui je vous montrerai où loyauté repose. A ces mots l'épée flamboyante a tellement férit Guernier que de l'arson de la selle l'abattit à terre, et aussitôt subtilement le haume lui ôta de la tête, qu'il lui eût coupé si ce n'eût été son frère Florent, qui vint et frappa Orson rudement. Lors Orson s'en retourna, et tellement férit Guernier que l'oreille gauche lui abattit à terre puis lui dit, beau maître,

maître, celui qui trahison pourchasse ne doit point gagner à ce marché. Là commença forte bataille entre les trois champions, Guernier reconquit son heaume, et en sa tête le mit, puis vint vers Orson de toute sa force pour le dommager, tôt eût été déconfit sans Florent qui plusieurs fois le secourut. Bien eut de la peine et travail pour les deux maudits traîtres combattre; car fort étaient armés et prenaient courage parce que Hauffroi et Henri leur avaient promis secours, et tant fit Orson autour de Guernier que durement le navra. Quand il se sentit aussi blessé il descendit de son cheval, puis vint contre Orson, et frappa son cheval de telle façon qu'il lui coupa la jambe, et à terre l'abattit; mais Orson fut diligent quand son cheval faillit des deux pieds, il sauta à terre, puis vint à Guernier et si étroitement entre les bras le prit, que l'écu et le blason lui ôta et à terre l'abattit. Mais ainsi comme une estoc au ventre lui voulut donner, Florent frappa des éperons pour secourir son frère, et dessus le heaume d'Orson tel coup lui porta qu'il fit chanceller. Orson alla vers lui qui avait grand dépit, et le frappa de si grand courage que le cheval abattit mort et à Florent ôta son heaume de la tête dont fut émerveill ne trouva remède sinon que de fuir et courir parmi le champ en se couvrant la tête de son écu, mais Orson courut après d'un si grand courage, que de le voir on prenait plaisir. Ah! Florent, dit Guernier, pourquoi fuyez-vous? retournez en arrière et pensez à vous défendre; car si avez courage aujourd'hui sera vaincu. A ces mots les deux traîtres assaillirent Orson très-rudement et de leurs épées taillantes tant de coups lui donnèrent, que parmi son harnois les coups entrèrent et le sang firent saillir abondamment, Orson se sentant aussi frappé, Dieu et la Vierge Marie dévotement réclama, puis sur Florent frappa à si grand coup que l'épée et le poing abattit à terre. A cette heure la bataille fut grande; durant ce temps là Fezonne était en une église qui tendrement pleurait, en priant Dieu dévotement qu'il lui plût son bon ami Orson garder et lui donner victoire sur ses ennemis. Le peuple fut émerveillé de la force d'Orson et des armes qu'il faisait. Florent fut dolent, et comme quand il eut perdu le bras, cependant il ne laissait pas que d'assaillir Orson de toute sa puissance. Et quand Orson le vit venir fit semblant de férir Guernier, puis soudain tira son coup et frappa Florent en telle manière que mort à terre l'abattit, puis dit à Guernier: Traître, après vous faut passer, où vous connaîtrez devant tous la trahison que vous avez embrassée. Orson, dit Guernier, autrement en ira; car si mon frère avez occis aujourd'hui en prendrai vengeance. Hauffroi dit Henri, notre fait va mal, Orson a tué Florent notre neveu, et nous verrons de bref qu'il vaincra Guernier, et lui fera avouer la trahison, parquoi nous serons à jamais déshonorés et en grand danger de mort si ne trouvons moyen de fuir et échapper; frère dit Hauffroi, qui de trahison était plein, je vous dirai ce que nous ferons, aussitôt que nous verrons Guernier vaincu, avant qu'il confesse la trahison, nous entrerons dedans le champ, en faisant signe de maintenir Orson, et nous couperons la tête à notre neveu, et par ce moyen la trahison ne pourra être révélé. On ne peut pas mieux dire ni penser, dit Henri, ainsi se consultaient les deux maudits traîtres pour leur trahison pouvoir couvrir; et les deux champions sont dans le champ qui durement saillissent l'un contre l'autre. Guernier, dit Orson, bien voyez que contre moi ne vous faut point défendre, et plutôt pensez à vous rendre et de confesser votre maudit trahison, et vous promets de vous sauver la vie, faire votre paix avec le roi Pepin, et vous enverrai devers l'empereur de Grèce mon père qui pour l'amour de moi dans sa cour vous gardera et grand gage vous donnera. Orson, dit Guernier, de rien ne me sert ta promesse, car puisque j'ai perdu une oreille jamais en nul lieu ne serai prisé, j'aime mieux contre toi vaillamment mourir ou ton corps conquérir et le livrer à mort honteuse que de ternir mon honneur. Ma foi, dit Orson, je vous l'accorde, et puisque de mourir vous avez envie, en moi avez trouvé bon maître, pensez de vous défendre, car voici votre dernier jour; alors est allé vers Guernier, et à force de bras sur lui se jetta et de la tête le heaume lui ôta. Lorsque Hauffroi vit qu'il n'y avait plus de remède, criant tout haut: Orson, ne le veuillez tuer, car bien connaissons qu'à grand tort on vous a accusé, et en voulons faire justice ainsi qu'appartient aux traîtres, et jamais ne voulons le laisser vivre ni connaître pour parent. Il entra dans le champ et dit à Guernier, beau neveu: confessez votre cas et la manière de la trahison, et ferons tant auprès du Roi que vous aurez pardon de votre faute. Seigneur, dit le traître Guernier, j'ai fait la tra-



Comme Valentin se combattit contre un serpent. (90)

hison, et mit le couteau dans le lit. En disant ces paroles, Hauffroi tira subtilement son épée, et afin que de cette chose plus avant ne parla, de son épée le frappa et l'abattit mort, puis lui dit : Seigneur, que ce traître soit mené au gibet, car il l'a desservi, puis vint à Orson, et lui dit : cousin, je suis bien joyeux de la victoire que vous avez eu ; car Dieu vous montre que vous êtes prud'homme, et loyauté voulez garder et maintenir, pourtant si Guernier n'était mort, je ne voudrais le réclamer pour parent, puisque de trahison faire s'en voulut entremettre. Incontinent vint la belle Fezonne qui doucement accolle Orson et lors le roi Pepin lui demanda : Beau neveu, avez-vous plaie dangereuse sur votre corps ? Oncle dit Orson : non ; graces à Dieu j'ai vaincu les deux maudits monstres desquels Hauffroi a fait confesser la trahison à Guernier, et comme prud'homme devant tous lui a ôté la vie. Ah ! bon neveu, ne le croit pas trop de léger ; car quelque semblant qu'il te fasse est participant de la trahison, mais à tant m'en veut tenir pour l'heure présente. Le roi et ses barons retournèrent à Paris, lesquels furent joyeux de la victoire et de l'honneur qu'Orson avait acquis. Hauffroi et Henri en ce jour bien en diraient de bouche, et de cœur sa mort désiraient. Mais tôt après vint le temps qui leur fausse et maudite trahison fut apperçue, et que leurs maux furent punis comme bien l'avaient mérités. Je laisserai à parler sur cette matière, et parlerai de notre chevalier Valentin, qui par le pays chevaucha dolent et déconforté pour sa douce amie la belle Esclarmonde recouvrer, laquelle était en l'Inde-la-Majeur, où le Roi d'icelle la fait garder pour l'épouser et prendre pour femme, ainsi que vous avez ouï faire mention.

CHAPITRE XXXV.

Comme Valentin enquérant la belle Esclarmonde arriva à Antioche, et comme il se combattit contre un serpent.

VALENTIN qui sur la mer était monté pour recouvrer Esclarmonde, fit tant qu'il arriva à Antioche, et quand il fut dedans, Pacolet qui bien savait parler pour lui prit logis dans un riche hôtel ; mais leur hôte fut cauteleux, quand ils furent en leur chambre retirés, il les alla écouter : il entendit Valentin qui de Dieu et de la Vierge Marie parlait pourquoi bien se douta qu'ils étaient Chrétiens, et à cette heure partit et alla vers le Roi d'Antioche, et lui dit : cher Sire, sachez qu'en ma maison sont logés quatre chrétiens, lesquels sans payer nul tribu sont entrés sur vos terres, et afin que nul reproche ne m'en puissiez faire, je vous le viens dire. Ami, dit le Roi d'Antioche, ainsi tu dois faire, va-t-en les querir et me les amener. Alors partit plusieurs sergens et officiers pour aller avec l'hôte quérir Valentin et toute sa compagnie, lesquels furent amenés au Palais devant le Roi. Quand le chevalier Valentin le vit hautement le salua en disant : Sire Roi, Mahomet auquel vous croyez de cette puissance qu'il a vous veuille garder et défendre, icelui Dieu qui pour nous en la Croix souffrit, en mon adversité me veuille donner bon confort de la chose que je requiers. Chrétien, dit le Roi, tu te montre hardis, quand en ma présence tu fais mémoire en ton Jésus, lequel je n'ai jamais aimé. Je te fais savoir que de deux choses l'une te convient faire ou la mort recevoir. Roi, dit Valentin, or me dites votre volonté ; car plusieurs choses voudrait bien faire, plutôt que la mort endurer, combien que j'avais ouï dire que dans votre Royaume il y avait répit pour les Chrétiens de payer le tribut ; ma foi dit le Roi, cela est vrai ; mais puisque sans mon congé vous y êtes entrés, pour éviter la mort, il vous faut renier votre Dieu, et ce faire ne voulez, il vous faut combattre un Serpent hideux et horrible, qui depuis sept ans vient devant cette ville, tant de gens a dévoré que le nombre est inestimable et inconnu. Voyez des deux choses laquelle vous voulez accepter, ou autrement vous ne pouvez votre vie sauver ; Valentin lui dit : Quand par force il me le faut faire, le lien et mauvais pour moi à départir, non pourtant dites-moi s'il vous plaît, si avez vu la bête et de quelle forme elle est, quelles sont ses manières et façons ? Chrétien dit le Roi, je te dis que la tête ai vu et considéré, et sache qu'elle est hideuse et plu grande de corps qu'un cheval, les ailes for grandes empennées, comme celles d'un Griffon, porte la tête d'un serpent, le regard très-ardent, la peau couverte d'écailles fort dure et épaisses, ainsi comme un poisson qui nage en la mer, portant pied de lion très-poignans et aigu plus que couteau d'acier. Par mon Dieu, dit Valentin, à ce que vous contez elle est bien hideuse

horrible, mais nonobstant toute sa force si vous voulez croire en Jésus-Christ, et me promettre de recevoir le baptême au cas que je puisse mettre la bête à mort, je m'en irai essayer contre elle en la garde de Dieu, et mettrai mon corps en danger sans nul homme vivant mener avec moi. Chrétien, dit le Roi, je te jure sur ma foi, que si tu peux la détruire, moi et tous mes gens renoncerons à Mahomet, et toute ta volonté ferons, mais tu peux dire que de toi n'a garde de danger, car jamais nul n'y alla qui par elle ne fut dévoré. Sire, dit Valentin, laissez-moi faire, car tant me fie aux doux Sauveur Jésus, qu'il me sera reçu et garde contre la mauvaise bête; par telle condition que promesse me tiendrez. Oui, dit le Roi, pensez de bien œuvrer, car si de la bête nous peux délivrer, je te jure mon Dieu Mahon, que ta loi prendrons et laisserons la nôtre. Hé bien, dit Valentin j'y mettrai peine: Alors il demanda à ses ouvriers, fit un écu artistement composé, et y fit attacher plusieurs broches de fin acier, plus poignantes qu'aiguillons, fortes, solidement assises, et étaient d'un pied de long; et quand l'écu fut ainsi fait, Valentin vêtit son harnois et son heaume a pris et mis en sa tête, puis prit son épée et en l'honneur de Dieu la baisa, puis prit congé et monta à cheval pour la bête aller combattre; grands et petits montèrent sur les murs et regardaient Valentin. Et après qu'il fut hors de la ville ils fermèrent les portes après lui, car bien pensaient de vrai que jamais ne dut retourner. Or était la bête de telle condition que tous les jours il lui fallait délivrer pour sa proie quelques bêtes ou personnes, et qui manquait à lui donner, il n'était homme qui osât de la cité sortir, mais sitôt qu'on lui avait donné sa proie, elle s'en retournait en son lieu et s'y tenait, et ne faisait nul mal à personne, cependant il était de coutume par toute la cité et environs que larrons, meurtriers et autres mauvaises gens, qui par sentences et jugemens étaient condamnés à mourir, on les menait et livrait en proie au maudit et venimeux serpent; de plus il y avait des gens qui parmi les ports de mers allaient chercher les chrétiens et les menaient en la cité d'Antioche pour les faire dévorer au serpent. Quand ledit apperçut Valentin venir devers lui, il commença à baisser ses ailes très-fièrement en jetant fumée et feu par la gueule. Ah! Dieu, dit Valentin, veuillez-moi secourir et préserver d'entrer en ce lieu fort passage, et me donner force et puissance pour que je puisse votre loi lui accroître: lors descendit de cheval et à l'arçon de la selle laissa sa hache tranchante et alla vers le serpent qui fut fort orgueilleux, et ainsi qu'il approcha de lui pour le croire frapper le serpent leva sa patte grosse et large à merveille pour frapper Valentin, mais il jetta son écu au devant, tellement que la bête frappa dessus les broches qui étaient pointues, et se fit grand mal, il jetta un cri effroyable en se retirant en arrière, et Valentin armé de courage la suivit, mais quand la bête le vit approcher, elle se leva toute droite dessus les pieds de derrière, et les pieds de devant, crut abattre Valentin à terre, lequel de l'écu se couvrit et pour le doute des broches se retira la bête. Par Mahon, dit le roi, qui en une haute tour était, voyez-là un chevalier très-vaillant, qui bien doit être prisé; d'autre part fut la reine, laquelle avait nom Rosemonde, qui pour la beauté de Valentin et de sa hardiesse eu au cœur touchée de son amour.

Si merveilleuse et si grande fut la bataille de Valentin et du serpent, qui si ce n'eut été l'écu poignant que la bête craignait, bientôt eût jetté Valentin à terre, mais il tenait l'écu dont bien lui valut, et en l'autre bras tenait l'épée dont il frappa le serpent près de l'oreille un si grand coup; mais la peau était si dure que l'épée rompit. Vrai Dieu! dit Valentin, veuillez-moi aider et secourir contre cet ennemi qui est tant horrible et fier; en grand danger fut Valentin qui son épée avait perdue, car le serpent se prit à échauffer, et d'une de ses pattes le frappa tellement que d'un de ses oncles le harnois lui rompit, et la chair lui entama; Valentin se retira en arrière, et tira un glaive bien pointu qu'il jetta à la tête si droit qu'en la gueule bien un demi-pied lui entra, dont le serpent n'en tient compte. Lors Valentin courut vers son cheval, prit la hache, qui à l'arçon de la selle était, et vers la bête retourna, faisant le signe de la croix, en demandant à Dieu confort, puis s'approcha de la bête qui bien guettait, et de ladite hache sur la queue lui frappa tellement, que la peau jusqu'à l'os lui coupa, et fit sortir le sang à grand randon, dont furent émerveillés les payens et Sarrasins, qui sur les murs étaient de la vaillance du chevalier Valentin; et Rosemonde la reine qui volontiers le regarda, dit tout bas: Ah! elle-

valier beau Sire, Mahomet te veuille aider et ramener en joie, car par Mahon en qui je crois, de tous les chrétiens que j'ai vu jamais mon cœur ne fut d'amour si fort épris. Et Valentin se combattait avec le serpent, qui de sa queue grosse et pesante plusieurs fois l'a frappé; dont si fort l'a travaillé qu'à terre l'abattit, mais il tenait sa hache, de laquelle il savait bien jouer et en donna un tel coup sur la queue du cruel serpent qu'il lui en coupa un quartier. Alors le serpent jeta un si grand cri que toute la ville en retentit, puis il frappa des ailes et en l'air s'envola par-dessus Valentin, lequel il frappa de ses pattes poignantes si grand coup sur la tête, que le heaume lui arracha et le chevalier à terre abattit, mais par sa grande diligence fut tôt relevé, dolent de ce qu'il avait la tête nue, Dieu et la Vierge se prit à réclamer, en regrettant souvent la belle Esclarmonde.

Quand ceux de la cité virent qu'il avait perdu son heaume, bien pensaient que jamais il ne dû échapper. Par mon Dieu, dit le roi, bien peut-on dire maintenant que le chevalier chrétien jamais par-deçà ne reviendra. Lors Pacolet fut bien dolent, et piteusement se prit à pleurer pour l'amour de Valentin. Hélas! dit-il, faites-moi ouvrir les portes et me donnez un harnois, car je veux aujourd'hui avec mon maître vivre et mourir; donnez-moi aussi un heaume pour lui couvrir la tête. Pacolet fut tôt armé et lui fut donné un heaume, puis on lui ouvrit les portes. Il se recommanda à Dieu et alla courant vers le champ. Bien le vit venir Valentin qui point ne le connaissait, mais Pacolet lui cria : Sire, je suis votre serviteur, qui par long-temps vous ai servi, et pour vous secourir suis venu par devers vous. Ami, dit Valentin, ici me faut mourir ; car de toutes mes aventures j'ai aujourd'hui la plus dangereuse, pour Dieu saluez mon Père et ma mère, ainsi qu'Orson mon frère, que j'ai si chèrement aimé, et la belle Esclarmonde ; et pour Dieu mon cher ami, allez-vous-en d'ici, car quand vous mourriez avec moi je n'y peut avoir profit. Ainsi que Pacolet s'approcha de Valentin pour lui donner le heaume, le serpent s'apperçut bien qu'il ne portait pas l'écu, sitôt vint à Pacolet, et par sa senestre jambe le prit, et sous lui l'abattit en lui donnant un si grand coup de sa poignante patte que durement le navra, et l'eut tué si n'eût été Valentin qui de sa hache le férit tant que le nez lui coupa. Le serpent crie et bruie comme tout enragé. Lors Valentin vint pour prendre son heaume et le mettre en sa tête, mais ainsi qu'il le crut prendre il vit venir la bête, lors prit l'écu pour couvrir sa tête, et le serpent s'en retourna. Alors Pacolet mit le heaume en la tête de Valentin. Sire, dit Pacolet, je suis fort blessé, il me faut retourner en la cité pour guérir ma plaie, car j'ai tant perdu de sang que le cœur me faille. Ainsi prirent congé ; mais aussitôt que le serpent le vit éloigner, il ouvrit ses grandes ailes et devers lui vola, et Pacolet, qui bien l'aperçut venir retourna à son maître, et le serpent alla assaillir Valentin, mais il lui jeta sa hache si à point que de ce coup il lui coupa une aile, de quoi il fit un si terrible cri, que tous ceux qui l'entendirent en furent épouvantés. Valentin ne pouvait tourner autour de la bête ni la hache lever tant il était fatigué ; il fit tant qu'il monta sur un arbre et la bête qui ne pouvait plus voler, très-cruellement le regarda en jettant par la gueule feu horrible et puant. Sire, dit Pacolet, donnez-moi votre écu et j'irai vers la bête à l'aventure. Ami, dit Valentin, retournez en la cité pour vos plaies médeciner, car s'il plaît à Dieu, la bête ne sera déconfite par nul autre que moi. Après qu'il eut dit ses paroles, il descendit de dessus l'arbre en faisant le signe de la croix, et alla vers le serpent qui contre lui courait jettant feu et flammes, par grand défit. Valentin mit l'écu devant lui que le serpent redoutait, et de sa hache tellement le frappa qu'il lui coupa la cuisse senestre et l'abattit à terre. Le serpent crie et bruie merveilleusement plus que devant, et Valentin qui hardiment le poursuivit vint dessus lui tant qu'il lui enfonça sa hache si avant dans la gueule qu'il l'abattit mort, et jetta telle fumée que tous ceux qui le regardaient en furent émerveillés. Et à l'heure que le serpent fut mort, il tomba dans Antioche une très-grosse tour, dont cette aventure, se disaient l'un à l'autre, que c'était l'ame du diable, qui par-là était passée. Franc chevalier, dit le roi, de tous les autres, êtes le plus vaillant et hardi, et votre Dieu a bien montré qu'il vous aime, et quand par prouesse nous avez délivré de l'ennemi qui tant avait notre terre dommagée. Le roi fit chèrement garder Valentin et lui portait grand honneur, laquelle Rosemonde la reine avait grande envie de parler à lui, car elle en était si amoureuse que dès l'heure premièrement le vit son cœur e

lui arrêta, et pour l'ardeur de son amour voulait pourchasser la mort du roi son mari, ainsi comme vous verrez ci-après.

CHAPITRE XXXVI.

Comme après que Valentin eut vaincu le serpent, fit baptiser le roi d'Antioche et tous ceux de sa terre, et de la reine Rosemonde qui de lui était amoureuse.

Quand le noble Valentin dedans la cité d'Antioche eut un peu pris de repos pour se raffraîchir et ses plaies médeciner, il s'en alla devers le roi, et lui dit : Sire, vous savez que vous m'avez promis de croire en Jésus-Christ, s'il arrivait que du serpent je vous puisse délivrer. Or notre Seigneur m'a fait la grâce que je l'aye mis à mort, et pour cette cause, Sire, je vous appelle du serment, non par contrainte vous devez vous convertir, mais le miracle est évident que Jésus mon Créateur a devant vous voulu montrer, car bien pouvez savoir que par force corporelle pas ne l'ai conquis, mais ça été par la vertu de mon Dieu, en qui je crois et en qui j'ai toute ma confiance. Franc chevalier, dit le roi, sachez que je veux vous tenir ma promesse, telle est ma volonté de renoncer à Mahon et de croire en Jésus-Christ. Lors fit publier par toute sa terre que grands et petits crussent en Jésus-Christ et laissassent la loi de Mahon, sous peine d'avoir la tête coupée. Lors furent Sarrasins et payens de grâces si remplis qu'à la sainte foi par Valentin furent tous convertis. Aussitôt la reine manda Valentin en sa chambre secrètement, lequel devers elle alla ; Dame, dit Valentin, vous m'avez mandé et je viens comme celui qui est prêt de votre volonté accomplir.

Hélas ! dit la dame, l'honneur, le sens, le savoir, la force et la hardiesse qui sont en vous fait votre grande noblesse, sur tous vivans prisé et honoré, et pour les vertus qui sont en vous ; la dame qui en serait aimée pourrait bien dire que de tous chevaliers elle aurait le plus vaillant, le plus noble et le plus beau ; or plût à Dieu que je puisse faire ma volonté, et qu'à nul ne fusse sujette ; car je prens sur mon ame que jamais autre que vous mon cœur n'aimerait, si tant de grâce vous plaisait me faire que mon amour vous soit agréable. Dame, dit Valentin de tant de bien vous remercie, car vous avez épousé un roi vaillant et redouté, lequel surtout vous devez aimer et chérir. Chevalier, dit la dame, je l'ai long-tems aimé, mais depuis le jour où je vous vis mon cœur ne vous départit. Quand Valentin apperçut que la dame avait tel courage, au plus doucement que faire se put devers la reine s'excusa de son amour. Dame, dit Valentin, si le roi le savait, jamais nul jour n'arrêterait tant qu'il vous eût à mort livrée. Il est âgé, vous êtes belle dame, il vous faut un peu attendre jusqu'au retour de mon voyage que j'ai entrepris en la sainte cité de Jérusalem visiter le sépulcre de notre Seigneur Jésus-Christ qui fut mis en croix pour nous, et au retour s'il arrivait que le roi fût mort, lors je parterai votre volonté. La reine Rosemonde ne répondit rien, mais fut au cœur de l'amour de Valentin si fort frappé que de la mort du roi fut convoiteuse, et il arriva souvent que par folles amours plusieurs hommes se tuent l'un et l'autre, et plusieurs femmes attendent la mort de leurs maris pour parvenir à leurs volontés ; c'est pourquoi il y a grand danger d'aimer si follement les choses par qui tant de maux peuvent arriver, comme fit Rozemonde la reine, qui pour avoir Valentin à son plaisir, la nuit quand le roi dut se coucher, et quand le vin lui fut apporté, la dame prit la coupe et dedans mit un tel venin que tout homme qui en eût bu, de la mort n'eût pu échapper, mais en montrant signe de grand amour au roi lui présenta, lequel fut fort sage et plein de dévotion en bénissant le vin au nom de Jésus-Christ, fit le signe de la Croix, et aussitôt apperçut le venin qui devint trouble et vit le poison.

Par ma foi, dit le roi, dame, vous avez failli ; mais je promets à Dieu, qui tout le monde forma, le venin que vous m'avez préparé à cette heure je vous le ferai boire, ou vous me direz la raison pourquoi telle chose avez entreprise. Hélas ! Sire, dit la reine, qui à terre se jetta, je vous requiers pardon, sachez que Valentin pour mon amour avoir m'a fait cette chose entreprendre. Parbleu, dit le roi, dame, bien vous crois, mais par mon sceptre royal, puisque par mauvais conseil cette chose m'avez faite ; je vous en donne pardon, et point ne vous doutez, cette nuit le roi coucha avec Rozemonde, laquelle en l'embrassant toute la nuit lui disait : Sire, je vous requiers que vous fassiez mourir Valentin, celui qui ainsi vous a voulu trahir. Ne vous en dou-

tez, dit le roi, c'est bien mon intention. Quand la reine l'ouït elle fut triste, tant fit cette nuit qu'elle parla à une chambrière laquelle sur toute autre elle était secrette, elle l'envoya devers Valentin pour lui dire la volonté du roi contre lui, et comme elle avait failli à lui faire boire le venin, et par force avait confessé que Valentin lui avait fait faire. La chambrière fit promptement le message. Et quand Valentin ouït les nouvelles, qu'il était accusé de la chose dont il était innocent, de grandes merveilles se signa plusieurs fois, disant: Douce dame, qu'est-ce de courage de femme? Or me faut-il pour l'amour de la reine partir d'ici comme traître, je ne veux découvrir à personne sa trahison, ainsi j'aime mieux partir de ce pays, que de faire connaître son déshonneur. Alors fit mettre ses gens en état, puis fit seller ses chevaux, et devant le jour fit ouvrir les portes, incontinent il sortit de la ville, et tant chevaucha qu'il arriva en un port de mer; là trouva une nef d'un marchand voulant passer la mer, il entra dedans et se mit avec lui en priant Dieu dévotement que de la belle Esclarmonde il put avoir nouvelle. Le lendemain au matin dès que le roi fut levé il entra dans son palais et fit assembler tous ses barons et chevaliers, il leur dit: Seigneurs, je suis fort courroucé, quand par l'homme du monde en qui plus je me fiais, je me trouve déçu et trahi, c'est le faux Valentin, lequel, par sa maudite passion, à la reine ma femme de déshonneur requise, et lui a conseillé de me faire mourir par le poison, si me veuillez conseiller quel jugement je lui dois faire, et de quelle mort je le dois faire mourir. Sire, dit un sage baron qui était là, de le condamner à mort en son absence ne serait pas raison ni justice royale, qui ne doive être ouï en ses raisons qui veut faire bonne justice. Alors le roi d'Antioche commanda que Valentin lui fut amené; lors vint son hôte au palais, lequel lui dit que Valentin était parti de chez lui devant l'aube du jour, dont le roi fut dolent; il fit armer ses gens pour le suivre; mais ils perdirent leurs peines, car sur la mer étaient montés, comme il est dit.

CHAPITRE XXXVII.

Comme le Roi d'Antioche pour ce qu'il avait renoncé sa loi, fut occis par Brandiffer. Et comme l'Empereur de Grèce et le verd chevalier furent pris par Brandiffer devant Crétophe.

Après que le roi d'Antioche fut à la foi chrétienne convertit, le père de Rosemonde sa femme, lequel entre les autres princes était convoiteux, et hardi aux armes, en grand dépit de ce que sa loi avait laissée, il lui manda qu'il lui envoya promptement sa fille, de laquelle chose le roi d'Antioche l'éconduit. Et pour ce refus, Brandiffer qui était Sire de Falisée, avec cent mille payens vint assiéger le roi d'Antioche; et tant firent qu'en moins de quatre mois la cité fut livrée par un traître, et le roi d'Antioche fut pris de ses ennemis, lequel, parce qu'il ne voulait renier la loi de Jésus-Christ, Brandiffer le fit mourir au milieu de la cité, puis envoya sa fille en sa terre, et du Royaume d'Antioche se fit couronner roi. Après ces choses faites, se mit sur mer pour retourner en son pays; mais un orage le contraignit de descendre en Grèce près d'une cité nommée Crétophe.

Or il arriva qu'en cette cité pour certaines causes, l'Empereur de Grèce, nouvellement arrivé, fortune fut si grande, que de la venue des payens non avertis par un matin à l'heure de prime, accompagnés du verd chevalier, et de plusieurs puissans chevaliers de Crétophe, sortirent pour s'ébattre; mais de malheur sans garde ni guet, car par les gens de Brandiffer furent l'Empereur et le verd chevalier pris, et ceux de la compagnie déconfits, et alors coururent les payens jusqu'aux portes de Crétophe, où leurs peines perdirent, car la cité fut à force de gens garnie, qui leur convint de retourner; ceux de Crétophe furent courroucés pour la perte de l'Empereur et du verd chevalier, et firent deux lettres pour un héraut qu'ils transmirent à la reine Bellisant, lui mandant nouvelle de la prise, et demandant secours contre leurs ennemis, afin que les payens n'emmenassent l'Empereur en leur pays; dolente fut la dame de la prise de son mari; alors manda ses capitaines et ses gens, fit assembler du pays de Grèce à grande diligence, et d'autre part elle manda hérauts vers le pays de France, pour avoir de son frère le roi Pepin et de son fils Orson, secours et aide. En peu de la cité de Constantinople sortit une grande armée pour aller en la ville de Crétophe

secourir l'Empereur contre Brandiffer, mais icelui Brandiffer fut subtil et malicieux, et avait mis par tout le pays chevaucheurs et gardes, par lesquels il sut l'entreprise des puissances, de peur de perdre ses prisonniers et toute son armée entière sur la mer, et tant nagèrent qu'ils arrivèrent en Liesse, et dans cet endroit prirent terre et allèrent en un fort château, dans lequel il faisait garder ses deux filles, c'est à savoir Rosemonde et Galatie, qui en beauté passaient toutes les autres, et pour leur grande beauté avaient naguère été à Brandiffer demandées de vingt-quatre rois payens, et pour ce qu'il ne les voulait encore marier, les faisait garder soigneusement en ce château; parce que de tous les autres de la terre était le plus puissant, ce château était haut, et de tours épaisses et carrées, bien fortifié, au milieu du château étaient un donjon et une porte double de fer, des fossés larges et remplis d'eau courante entouraient ledit château, et on ne pouvait y entrer que par un pont subtilement composé, par lequel il n'y pouvait passer qu'une personne seule, et à l'entrée de ce pont il y avait deux lions terribles qui la gardaient. Au donjon était la pucelle Galatie gardée, et dessus ledit donjon y avait une fosse profonde et obscure, en laquelle furent mis l'Empereur et le verd chevalier avec dix autres chrétiens, lesquels longnement en peines et douleurs ont été céans. Je vous laisserai à parler de cette matière, et parlerai d'Esclarmonde, de laquelle le roi d'Inde-la-Majeur tenait en ses prisons, ainsi que par devant vous ai fait mention.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme la belle Esclarmonde, après que l'an fut accompli, contrefit la malade, afin que le roi d'Inde-la-Majeur ne l'épousât, et du roi Lucar qui voulut venger la mort du Roi Trompart son père, à l'encontre du Roi d'Inde-la-Majeur.

Or avez ouï réciter comme le roi de l'Inde, après qu'il eût fait mourir le roi Trompart, lequel sur le cheval de Pacolet avait emporté Esclarmonde. Celui du roi d'Inde voulut prendre pour femme Esclarmonde, laquelle adroitement lui fit entendre qu'elle avait fait serment de n'avoir habitation d'homme jusqu'à un an, que celui terme lui donna le roi, et durant ce temps la fit chérement garder. Or la dame avait pensé que pour dissimuler et éloigner sa douloureuse fortune, espérant que par quelque manière elle pourrait avoir aide et secours; mais son espérance fut vaine; car de nul n'eût confort, celui terme fini. Si vous dirai dequoi s'avisa pour mieux garder sa foi, et loyauté tenir à Valentin. Quand la belle Esclarmonde s'apperçut que le terme était passé, et que nulle excuse ne pouvait plus trouver devers le roi, fut bien au cœur courroucée, et le noble Valentin, lequel la regrettait en jettant soupirs douloureux. Et quand elle eut pensé et considéré sa piteuse infortune, et pour plus maintenir honnêtement son honneur, et éloigner tout blâme, par un matin demeura en son lit sans se lever, et contrefit la malade en plaignant la tête fort piteusement. Lors on fit savoir au roi que la belle Esclarmonde était malade, il en fut fort fâché, et aussitôt vint en la chambre pour la visiter, mais ainsi qu'il voulut mettre la main en son chef pour le toucher et conforter, elle lui prit le bras et la tête faisant manière de le vouloir mordre, dont il fut fort surpris, puis elle tourna les yeux en la tête, en fronçant toute la face et menant laide vue, tellement que de ses contorsions le roi en fut émerveillé, et de la grande peur qu'il eut, il sortit de la chambre, et fit venir des dames pour la belle visiter, et leur dit: pour Dieu, ayez soin de ma mie Esclarmonde; car par Mahon je doute fort qu'elle ne vienne enragée et toute forcenée. En ce point se tint et maintint la dame longuement et si bien joua son rôle que dans quinze jours semblait mieux être bête que femme raisonnable, tant de folle manière, que tous les serviteurs, dames et demoiselles l'abandonnèrent et demeura sans compagnie, des ongles se servait et égratignait tous ceux qui voulaient s'approcher d'elle, et pour cette cause resta seul en sa chambre fermée, et par une fenêtre on lui donnait à boire et à manger comme à une bête, de jour faisait manière que sa maladie croissait et déchirait ses robes, sa chemise vêtissait dessus sa robe, une fois droite, l'autre fois sans dessus dessous, à une cheminée frottait son visage en telle manière que sa plaisante face blanche était devenue noire et en fumée. En cet état le roi la vint voir, et au cœur fut touché de son triste et piteux état. Hélas! dame,

dame, dit-il, trop mal me va, quand en ce point je vous vois, car le temps est maintenant venu que de vous je devois avoir tout plaisir et liesse; dame, prenez en vous confort et ne soyez en votre maladie si dissolue. Quand la dame ouït le langage du roi, elle ne fit pas semblant de l'entendre, mais plus que devant contrefit l'enragée et sautant contre la cheminée, des mains elle se noircissait la face, une fois elle jettait un cri gracieux, et l'autre fois un soupir fort piteux. Ainsi de ris, de pleurs et de soupirs était entremêlée sa contenance pour mieux et honnêtement son entreprise couvrir et son honneur garder. Par Mahon, dit le roi, de toutes les choses que jamais je vis, voici la nompareille. Or je veux que la dame soit menée en la Mahomerie devant nos Dieux, et que pour elle nous fassions tous des prières qu'il veuille aider et secourir, et sa maladie guérir. Ainsi que le roi l'a dit fut la chose faite; et la dame au temple fut menée; mais plus on la mettait auprès de l'image de Mahon et de son autel, plus elle faisoit paraître que sa maladie augmentait, dont après que le roi vit que cela était inutile, il la fit ramener en la chambre comme devant, où elle continua son entreprise dans l'espérance de revoir Valentin, duquel je veux vous parler. Le chevalier Valentin d'ardent désir, quérant sa mie la belle Esclarmonde par le chemin chevaucha avec Pacolet qui jamais ne le voulut abandonner. Or chevauchèrent tant qu'ils arrivèrent en Esclardie, qui était la terre du roi Trompart, lequel comme devant l'ai dit, avait sur le cheval de Pacolet la belle Esclarmonde emmenée; car il la trompa par le dit cheval de Pacolet; en cette cité ils demandèrent des nouvelles du roi Trompart, et on leur conta comme il avait été occis devant l'Inde-la-Majeur, et comme Lucar, son fils voulait venger sa mort. Et pour ce faire, il avait assemblé quinze rois avec force soldats pour aller en guerre. Alors Pacolet, qui savait le langage du pays, demanda à son hôte des nouvelles du roi Lucar, et l'hôte lui conta comme il avait fiancé et promis d'épouser la fille de Brandiffer, laquelle auparavant avait été mariée au roi d'Antioche, qui par ledit Brandiffer avait été déconfi et mis à mort, parce qu'il a abjuré la loi de Mahomet. Valentin fut émerveillé d'entendre telles nouvelles, et sur les infortunes du monde commença fort à penser en considérant les grands inconvéniens qui sont arrivés et arrivent tous les jours. Quand il eut un peu réfléchi, il dit à son hôte: dites-moi, si vous le savez, qu'est devenu une femme que le roi Trompart menait avec lui. Par Mahon, dit l'hôte, nulles nouvelles n'avons ouïes par-deçà. Or me dites, dit Valentin, où est pour le présent le roi Lucar? car j'ai grande envie de l'aller saluer et lui offrir mon service pour le suivre en guerre. Seigneur, dit l'hôte, le roi Lucar est en Esclardie, accompagné de cent mille Sarrasins, car il attend Brandiffer qui en ce lieu doit amener sa fille pour épouser. Quand Valentin entendit raconter toutes ces nouvelles, il eut grande espérance d'avoir nouvelles de la belle Esclarmonde. Lors partit de la cité et chevaucha vers Esclardie, feignant avoir désir de servir le roi Lucar; mais autrement pensait comment il trouverait moyen d'avoir sa mie la belle Esclarmonde en mariage.

CHAPITRE XXXIX.

Comme le roi Lucar en la belle et grande cit d'Esclarmonde, épousa Rosemonde.

AINSI que le roi Lucar puissamment accompagné en grand é t était dedans Esclardie, Brandiffer arriva qui le amenait, et quand Lucar sut les nouvelles, il sortit de la ville en belle compagnie pour aller au devant. Le roi Lucar fut fort réjoui de voir Rosemonde, mais autant il en était joyeux, encore plus la dame en son cœur était triste, car sur tous autres à lui voulait mal, et ne l'aimait point, mais regrettait toujours Valentin; au palais royal la dame fut menée et convoyée de plusieurs rois, barons et chevaliers, et devant l'image de Mahomet à Lucar fut donnée et épousée: or il ne faut pas demander les réjouissances qui furent faites à cette occasion parmi la ville d'Esclardie. Valentin chevaucha sur les champs désiraient parvenir à son intention. Il advint qu'à l'entrée d'un bois fort agréable, il entendit la voix gracieuse d'une dame, laquelle un Sarrasin tenait par force sous un arbre, qui contre sa volonté voulait faire d'elle à son plaisir. Valentin qui l'avait entendu, dit à Pacolet, ami, chevauchons de diligence, car j'ai ouï une femme en ce bois qui hautement crie et se lamente, nous ferons bonne œuvre de la secourir. Sire, dit Pacolet, laissez la dame et ne vous mettez en peine de son fait, car vous ne savez ce que c'est, peut-être qu'elle fait exprès, et vous en pourrait

plutôt arriver mal que bien. Valentin dit : vous parlez follement, car l'homme n'est pas noble de courage s'il ne maintient les femmes et ne les secourt en leurs nécessités, et vous dis que tous les nobles cœurs doivent pour les dames exposer leur corps. Alors piqua les éperons et entra dans le bois, il apperçut la dame que le Sarrasin tenait. Sire, dit Valentin, laissez votre entreprise, car si vous voulez avoir la dame à votre gré, il faut que contre mon corps éprouviez le vôtre, vous pourrez bien connaître que de votre amour elle n'a cure : si vous convient la laisser ou à moi combattre. Par Mahon, dit le payen, de combattre je vous l'octroie ; mais je vous dis franchement que vous êtes ici très-mal venu, quand pour m'empêcher de mon bon plaisir parfaire, êtes ici arrivé sans nulle cause avoir. A ces mots laissa la dame et monta sur son cheval, puis de l'écu se couvrit, et prit une lance, ensuite s'éloignèrent l'un de l'autre, mais le noble Valentin vint de si grand courage contre le Sarrasin, que parmi le corps le perça tout outre tant qu'à terre l'abattit mort. Puis quand il l'eut conquis il alla vers la pucelle et lui dit : Mademoiselle, or vous êtes à cette heure de votre ennemi vengée, je vous prie que me veuillez dire par quelle manière ce maudit homme en ce bois a pu vous amener. Ah ! Sire, je vous dirai la vérité : Sachez qu'au soir s'en vint loger dans l'hôtel de mon père, et pour mieux faire de mon corps à sa volonté, cette nuit est allé en la chambre de mon père, et l'a tué, puis m'a amenée ici pour ravir mon honneur, de laquelle chose votre vaillance m'a aujourd'hui gardée ; si pouvez mon corps faire à votre bon plaisir. Demoiselle, dit le vaillant chevalier Valentin, par moi votre beau corps n'aura dommage ni vilainie, retournez en votre maison et pensez de vous comporter sagement. Lors Valentin laissa la pucelle et prit son chemin vers Esclardie, et les gens du Sarrasin vinrent devant leur maître, mais l'ayant trouvé gissant sur l'herbe mort, ils retournèrent en Esclardie et contèrent les nouvelles. Ils entrèrent en la cité, et allèrent vers le roi Lucar bien tristes et dolens, puis lui dirent : Très-redouté Sire, mal va notre fait, car notre maître, le bon Maréchal que vous avez tant aimé, a été par des larrons tué dans un bois tout présentement. Le roi fut dolent, et à grande quantité de gens sortit hors des portes. Lorsqu'ils furent dehors, ils virent venir Valentin, et dirent au roi : Sire, voilà celui qui a votre Maréchal mis à mort. Lors Valentin fut pris des Sarrasins, qui le lièrent fort étroitement, et en le frappant par ordre du roi, fut ainsi menée. Or Rosemonde était dans le château, laquelle incontinent connut Valentin, qui pour lequel fut au cœur éprise, et pour le grand amour dont elle l'aimait, alla vers le roi, et lui dit : Hélas ! Sire, gardez-vous bien de faire mourir ce vaillant chevalier qui pour votre prisonnier a été ici amenée, car je vous certifie que de tous les vaillans est le plus hardi, avec cela il est souverain. Ce chevalier, Sire, se nomme Valentin, et est extrait du roi de France, qui par sa vaillance devant Antioche, tua l'horrible serpent. Veuillez le garder chérement, et à vos gages le retenir, car en ce monde il n'y a homme si brave, et s'il survenait quelque grande bataille, par sa puissance vous auriez victoire. Dame, dit le roi, plusieurs fois j'ai ouï parler de sa prouesse, ai désiré le voir en ma cour ; puis appela Valentin et lui dit : Chevalier, n'ayez crainte de mourir, car sachez que dessus tous autres, je veux vous aimer et chérir, et à mes gages tenir. Mais tant y a, qu'il vous faudra faire un message pour moi, c'est que vous alliez en Inde-la-Majeur, et direz au roi que je le défie, et que je suis tout prêt et disposé d'aller venger la mort du roi Trompart, mon père, lequel a cruellement fait mourir, et lui direz que je le somme de venir vers moi dedans mon palais par-devant toute la baronnie, la corde au col, prêt à recevoir la mort telle qu'il en sera ordonné par jugement de mon conseil. Et s'il ne veut venir, vous lui direz que dans peu je l'irai visiter avec si grande compagnie qu'il ne lui demeurera ville, château, forteresse, que je ne fasse abattre par terre, et ne laisserai hommes, femmes, ni enfans en vie. Sire, dit Valentin, le message ferai volontiers, quoique vous m'envoyez en un lieu fort dangereux, mais j'ai confiance en Jésus-Christ et en la glorieuse Vierge Marie, qui de plusieurs dangers m'a toujours préservé.

CHAPITRE XL

Comme le noble chevalier Valentin partit d'Esclardie pour aller en la grande cité d'Inde-la-Majeur, pour faire le message du puissant roi Lucar.

Et quand Rosemonde vit que Valentin était prês d'aller en Inde-la-Majeur pour défier le

roi, elle entra en sa chambre, et par une demoiselle secrettement manda Valentin, lequel bien volontiers vint vers elle, et en grande révérence la salua. Chevalier, dit la dame, soyez le bien-venu, car dessus toutes autres j'avais grand désir de vous voir. Dame, dit Valentin, la grande affection qu'aviez de me voir, aussi avais-je bien de vous. Je sais depuis que je vous vis, la chose est bien changée, car votre mari, le roi d'Antioche est mort depuis mon départ, et que de nouveau êtes mariée à un autre. Or avant peu connaîtrez que pour l'amour de vous devant Antioche je fus chargé de déshonneur, et en danger de perdre la vie. Il est vrai, dit la dame, de cela je me tiens coupable, car le grand amour que vais pour vous, m'a fait la chose entreprendre, mais sachez qu'aujourd'hui la chose que je vous fis vous sera bien récompensée. Et quoique mon père et ma mère m'ayent donnée au roi Lucar, sachez que mon cœur ne le peut aimer, et non sans cause, nonobstant sa puissance, sachez que de toute autre il est le plus faux traître, et je vous dis que depuis qu'avez été dans son palais, il est entré en si grande jalousie qu'il ne peut durer ni de bon cœur vous regarder. Et afin que plus honnêtement se dépêche de vous, il vous envoie en Inde-la-Majeur, espérant que jamais n'en reviendrez, car jamais n'envoya de messagers qui soient revenus, car le roi d'Inde les fait tous mourir; mais de son intention par moi sera fraude et déçue, car de ce danger je vous garderai: sachez, franc chevalier, qu'il n'y a pas long-temps que ce même roi d'Inde me fit demander pour femme, et je l'aimais plus que le roi Lucar qui est traître, et de laide face, mal gracieux et peu courtois, mais du vouloir de mon père qui fut contraire au mien, je fus refusée au roi d'Inde, et donnée au roi Lucar.

Or il est vrai que celui roi d'Inde, pour preuve de son amour m'envoya une anneau très-riche, lequel j'ai chèrement gardé pour l'amour de lui, et sachez que jamais homme vivant ne le dirais hors-à vous. Mais comme je vois la mauvaise intention du roi Lucar, lequel en Inde vous envoie pour se défaire de vous, je vous donnerai de toute ma puissance confort, et de péril vous garderai, et votre message parferai et retournerez par-deça comme hardi et vaillant chevalier, et quoique je sache bien de certain que mon amour n'aurez que faire, parce que vous êtes promis à une autre qui est plus belle et plus excellente dame que je ne suis, néanmoins je ne veux pas oublier l'amour duquel pour vous mon cœur fut ravi quand je vous vis devant Antioche, lorsque par vous le cruel et horrible serpent fut vaincu, et pour les choses susdites à votre honneur accomplir, je vous dirai ce que vous ferez; quand vous serez arrivé devant le roi d'Inde, après la révérence faite par le salut donné de par le roi Lucar qui devers lui vous envoie sans longue parole de moi vous le saluerez comme mon loyal ami, que bien que mon père me donna au roi Lucar, je n'ai pas mis en oubli son amour; mais j'espère avant qu'il soit peu que devers lui je me retirerai, et de moi pourra faire sa volonté, et lui direz que je trouverai moyen d'aller avec le roi Lucar, quand il menera son ost en Inde, et alors il pourra bien, s'il veut, m'emmener à sa volonté, et afin que le roi d'Inde ne doute que ce soit fausseté, vous lui porterez cet anneau. Dame, dit Valentin, du bon vouloir qu'avez de me secourir je vous remercie, et ne doutez que je m'acquitterai de la commission, car s'il plaît à Dieu, je ferai si bien auprès du roi d'Inde, qu'en bref en aurez des nouvelles.

A ces mots Valentin prit congé de la dame Rosemonde, et alla vers le roi Lucar, qui, pour le conduire, lui donna six mariniers, lesquels lui passèrent un grand bras de mer qui est entre Esclardie et Inde, ils eurent le vent si favorable qu'à midi partirent d'Esclardie, et le lendemain arrivèrent à un port, lequel est à une lieue près de la cité d'Inde. En ce lieu descendit Valentin, puis dit aux mariniers: Seigneurs, or m'attendez ici tant que mon voyage et message furent faits, s'il plaît à Dieu ne ferai pas long séjour, et en bref serai de retour. Par Mahon, dit un marinier aux autres tout bas; jamais n'en retournerez si le diable ne vous ramène; car de cinquante messagers que le roi y a envoyé, pas un seul n'en revint, bien l'ouït Valentin que nul semblant n'en fit, mais en lui-même dit: Tel parle des affaires qui ne sait comme il en va. Ainsi prit le chemin et ne demeura pas long-temps qu'il arriva en Inde, et quand il eut passé un pont il crut être dans la ville, mais premier qu'il y entra il lui fallut passer cinq portes dont il fut émerveillé, et disait en considérant les fortification de cette place, voilà une ville des plus

fortes que jamais j'aye vu, et quand il fut en la place du marché, vit une haute et belle tour, sur laquelle il y avait une croix : Valentin s'émerveilla fort, parce qu'il savait bien qu'en la loi payenne n'y avait telles enseignes sans grandes causes ni souffrances. En cette place Valentin trouva un Sarrasin auquel il demanda la cause et raison pourquoi il y avait une croix sur cette tour. Ami, dit le payen, sachez que cette tour que vous voyez, est nommée la tour saint Thomas, en laquelle fut lapidé et mis à mort. Or est vrai que les chrétiens en l'honneur de lui, qu'ils disent être saint, en ce lieu fut fondée une Eglise du consentement du roi, en laquelle il y a un Patriarche et cent chrétiens, lesquels en manière de leur loi tous les jours chantent l'Office et font célébrer la Messe : en ce point ont soufferts de ces choses faire, moyennant un grand tribut qu'ils payent tous les ans au roi d'Inde, Quand Valentin entendit qu'en cette tour il y avait un monastère et habitation de chrétiens pour l'honneur de Dieu et de Saint Thomas, fut ému de dévotion d'aller visiter ce lieu. Il descendit de son cheval et entra dans l'Eglise, puis demanda à parler au patriache qui gouvernait les chrétiens : Valentin le salua honorablement, et le Patriache lui rendit une honnête salut, puis lui demanda : mon ami, de quelle nation êtes-vous ? quelle créance tenez-vous ? Celle de Jésus-Christ, dit-il. Hélas ! dit le Patriache, comment avez-vous osé venir en ce lieu, car si le roi d'Inde a de vos nouvelles, jamais n'en partirez qu'il ne vous fasse mourir. Père, dit Valentin, de cela n'ayez doute, car je lui porte nouvelles par lesquelles il aura joie ; mais d'une chose vous prie, c'est que vous me déclariez comme et en quelle maniére vous demeurez en ce lieu, et comme vous êtes fondé. C'est, dit-il, en l'honneur de Dieu et de Saint Thomas, martyr, duquel nous avons le corps en cette Eglise, et ne peuvent nul chrétiens venir céans s'ils ne sont comme pélerins, mais tels gens y peuvent venir en sûreté pour cause des présens qu'ils donnent au roi ; en outre il nous convient payer chacun son tribut. Alors Valentin demanda à voir le saint Corps ; on lui montra en grande révérence et solemnité, Valentin mit les genoux en terre et dévotement fit sa prière à Dieu et à saint Thomas : après toutes ces choses ainsi faites, il monta à cheval et alla devers le palais auquel le roi faisait sa résidence pour accomplir son message ; en prenant congé du bon Patriache, il lui demanda si nulle nouvelle n'avait ouï dire depuis peu de temps d'une chrétienne qui fût venue en cet endroit. Le Patriache lui dit que non ; Valentin parti, et plus ne s'en enquit, car sans faire bruit secrétement voulait trouver Esclarmonde. Or il ne demeura pas longuement qu'il arriva devant la porte du palais, et fit son message de la manière que vous entendrez ci-après.

CHAPITRE XLI.

Comme Valentin fit son message au roi d'Inde de par le roi Lucar, et de la réponse qui lui fut faite.

QUAND le noble Valentin fut devant le palais du roi d'Inde, et qu'il fut descendu de son cheval, de cœur hardi et vaillant sans craindre alla vers le roi, lequel était en une salle richement parée et accompagné de trois rois, très-puissans et de plusieurs barons et chevaliers ; ainsi que Valentin entra en la salle, le roi le regarda fièrement, bien se douta qu'il était au roi Lucar, et lui dit tout haut : Par Mahon, le diable vous a bientôt fait venir par deçà, n'êtes-vous pas au roi Lucar et de ses gens, ne me le celez point : Sire dit Valentin, je vous dirai la vérité : Sachez que par lui je suis envoyé et vous apporte des nouvelles dont vous serez au cœur déplaisant ; d'autre part, je vous apporte certaines nouvelles de la belle Rosemonde, dont vous serez joyeux, et moi content. Messager dit le roi : je vous fais savoir qu'en dépit du roi Lucar, qui est si orgueilleux et fier, j'étais délibéré de vous faire pendre et étrangler, mais en considération de la dame qui m'avez parlé n'aurez nul mal non plus que moi, s'il est ainsi qu'enseignes d'elle me puissiez donner ou montrer. Sire, dit Valentin, cela ferai-je bien, et vous dirai mon message en telle manière, que d'un seul mot ne mentirai ni pour vivre ni pour mourir. Il est vrai que je suis au roi Lucar, lequel m'envoie devers vous, et vous mande que pour vengeance et réparation de la mort de son père le roi Trompart, vous alliez en Esclardie vous rendre en son palais tout nud et la corde au cou comme un larron et déloyal meurtrier, et en cet état veut et vous mande que devant sa royale Majesté en la présence de tous les barons et chevaliers de sa cour, comme homme coupable de telle mort souffrir, ainsi qu'il en sera délibéré et jugés par son conseil. Et si de telle



Comme Valentin fit son message au Roi d'Inde de par le Roi Lucar.

chose vous n'êtes content, et me voulez refuser comme messager ennemi et par lui envoyé, vous défie et fait savoir que dans peu de temps viendra en votre pays ravager votre terre, telle est son intention, et l'a voué et juré aux Dieux Judin et Mahon, qu'en toute votre terre ne demeurera cité, ville ni château qui ne soient tous mis en feu, et hommes, femmes et enfans passés au fil de l'épée, et qu'alors vous pourrez bien connaître que de malheur vous fîtes mourir le roi Trompart, lequel était son propre père. Messager, dit le roi d'Inde, bien je t'ai ouï et entendu, sache que je fais peu de cas des menaces du roi Lucar, et méprise son orgueil, car on dit ordinairement qui menace a grand peur, et pour faire réponse à ce sujet, je ferai une lettre que vous lui porterez, et en icelle sera contenu comme j'ai été défié; et à votre égard que vous avez accompli votre message, et lui mandera la bonne volonté que j'ai de lui, de toute sa puissance recevoir toutes les fois qu'il voudra sur ma terre courir; mais au surplus celle de son entreprise, m'est à savoir la belle Rosemonde, car entre les autres choses, j'ai grand désir d'en avoir nouvelles. Sire, dit Valentin, au sujet de la dame, de sa part je vous salue comme un loyal et parfait ami, et vous demande qu'elle est de nouveau mariée au roi Lucar, mais sachez que c'est contre sa volonté, car jamais n'aima et n'aimera le roi Lucar, et tant est la belle dame au cœur frappée et touchée de votre amour, que jamais n'aura d'autre que vous s'il est ainsi que veuillez la recevoir pour femme. Pour venir à fin de votre entreprise, elle m'a dit qu'elle viendrait avec le roi Lucar son mari, quand d'Esclardie partira pour venir contre vous. Ainsi vous pouvez facilement trouver le moyen de prendre et emmener la belle dame à votre volonté et plaisir. Par Mahon, dit le roi, bien me plaisent ces nouvelles, et en suis joyeux, toutefois s'il est ainsi que vous me le dites. Sire, dit Valentin, si la chose est vraie ou fausse je n'en saurais rien dire, mais pour certain signe et enseigne véritable, voici l'anneau qui par vous lui fut donné.

Et nonobstant que les femmes soient de léger courage et peu arrêtées en leurs propos, il me semble bien que sur tous les autres désire votre amour, et que son entreprise n'est pas chose sainte. Ami dit le roi, qui ledit anneau connut, de ta venue suis joyeux, or, va boire, et manger et prendre ton repos; cependant je vais écrire une lettre que tu porteras au roi Lucar, pour répondre à sa défiance. Valentin par le commandement du roi d'Inde, fut à cette heure de plusieurs chevaliers noblement fétoyés. Il s'informa de plusieurs s'ils n'avaient point ouï parler en ce pays d'une chrétienne nommée Esclarmonde: on lui répondit que non, il cessa de parler.

Or, vint le roi d'Inde, qui lui donna les lettres, Valentin les reçut, puis prit congé de lui et bien joyeux partit de ce lieu. Hélas! il ne savait pas que sa mie Esclarmonde fut en ce pays si près de lui, laquelle continuellement priait notre Seigneur que de ce lieu la plût délivrer et lui donner nouvelles de son ami. Or approcha le temps qu'elle le trouva, mais avant cela le noble Valentin souffrira diverses et piteuses aventures, lesquelles vous seront racontées ci-après.

CHAPITRE XLII.

Comme le chevalier Valentin retourna en la cité d'Esclardie, et de la réponse qu'il eut du Roi d'Inde-la-Majeur.

GRANDE joie eu Valentin de partir de l'Inde-la-Majeur et d'être hors des mains du selon roi de ladite Inde qui tant de messager avait fait mourir; il monta à cheval, bientôt arriva au port où les mariniers furent bien surpris de son retour, ils pensaient en eux-mêmes qu'il n'avait pas fait son message. Seigneur, dit Valentin, retournons en Esclardie, car j'ai accompli mon entreprise, dont j'en dois bien louer Dieu. Par ma foi, dit l'un des mariniers, nous sommes tous émerveillés, car jamais n'en vîmes revenir un.

Ami, dit Valentin, à qui Dieu aide, nul ne peut nuire. A ces mots monta sur mer; tant nagèrent qu'en peu de temps ils arrivèrent en Esclardie. Valentin, sans nul séjour, descendit du cheval et monta au palais où il trouva le roi Lucar accompagné du roi Brandiffer et de quatorze puissans Amiraux qui tous étaient venus en Esclardie pour secourir le roi Lucar contre le roi d'Inde, qui furent tous étonnés du retour de Valentin, et entre les autres le traître roi Lucar: car jamais ne pensait qu'il retournât en vie, il fit venir Valentin devant tous les barons et lui dit: Ami, contez-moi ces nouvelles; et me dites si le roi d'Inde viendra vers moi ou non, et en l'état que je lui ai mandé. Sire, dit Valentin ne vous y attendez pas; car il ne prise ni vous ni les vôtres par un

ētu ; il est fier et orgueilleux , sachez que si ous avez volonté d'aller par-delà , il a grand noyen de vous recevoir , afin que vous ne outiez qu'en mon message n'aye fait faute ni léception , je vous présente ces lettres , lesuelles il vous envoie et pourrez connaître son ourage et sa volonté. Le roi Lucar les reçut levant toute l'assistance , et hautement les fit ire , et alors trouvèrent la chose telle que Vaentin lui avait dit. Quand le roi Brandiffer ntendit la réponse du roi d'Inde , pour ce u'il connut son fier et mauvais courage , il ura par Mahon et Apollon , que jamais en son ays ne retournerait que mort ou vif le roi l'Inde aurait conquis. Lors sans nul séjour fit ncontinent armer ses gens. Le lendemain deux ents mille Sarrasins montèrent sur la mer.

Quand la belle Rosemonde entendit qu'il llait en Inde-la-Majeur , pria fort le roi Lucar, on mari , que sur mer avec montât et devant nde la mena , dont depuis s'en repentit. Or urent sur la mer montés , barques , galères de ous vivres garnies. Le vent fut favorable , u'en peu arrivèrent au port , et quand ils fuent là descendirent à terre pour leur ost asseoir, equel fut placé sur une rivière près la cité l'Inde. Le bruit fut bientôt répandu par toute a ville que leurs ennemis étaient arrivés , les onts furent levés et les barrières et portes ermées , et chacun courut aux creneaux pour oir l'armée , le roi monta sur une haute tour our voir les ennemis ; du grand nombre qu'il it , il en fut émerveillé : Par Jupin , dit-il , ci j'aurai à faire , mais je m'en console , car je uis pourvu de vivres pour deux ans , il apperut sur la rivière plusieurs tentes et pavillons , lesquels il y en avait trois entre les autres qui ichement ornés en drap d'or , d'argent et de oie , si environné d'écussons , bannière et tendards de diverses manières. Le roi d'Inde , our avoir plus ample connaissance à qui apartenaient telles armes , appela un héraut , equel en cela se connaissait bien , puis lui nontra les lettres , et lui demanda de qui elles taient. Sire , dit le héraut , le premier pavilon que vous voyez si reluisant et richement , 'est celui de Brandiffer , qui est un roi trèsuissant ; le second que vous voyez est à Lucar otre ennemi mortel , le fils du roi Trompart , ue vous fites mourir ; et le tiers que vous oyez plus bas et le chef des dames , bien se ensa que la belle Rosemonde y était , et pour lors le cœur lui prit à sourir de joie , il doubla force et hardiesse , en disant à lui , il n'est pas temps de dormir qui veut belle dame avoir , il doit se mettre à l'aventure de corps et de biens , et celui qui ne veut mettre peine de conquérir la belle dame n'est pas digne de l'avoir. Pour cette chose il fit armer ses gens , et en très-grande puissance saillir de la cité dessus ses ennemis , lesquels à peine eurent-ils le temps de s'armer et se mettre en ordonnance , car ils ne pensaient pas que le roi d'Inde sortit sitôt sur eux , mais les amours le menaient , que sans grande délibérations maintes choses entreprendre. Lors fut l'assaut grand , la bataille dure. Quand le roi d'Inde vit que Brandiffer était mêlé parmi la bataille pour commander ses gens , il laissa la compagnie et en grande diligence chevaucha vers le pavillon des dames ; Rosemonde le vit bien venir , car à ses armes le connut , elle sortit de sa tente toute seule , et s'en alla courant devers lui. Lors le Roi d'Inde qui son ardent désir apperçut , frappa des éperons et alla vers la dame , qui sans séjourner , incontinent sur son cheval monta , et fut la dame tantôt montée comme celle qui égère était , et bonne volonté avait de la chose accomp r , et après qu'elle fut montée elle dit au roi d'Inde : mon ami parfait et secret , soyez le bien venu , car vous êtes celui que tant je désirais , et que depuis long-temps j'ai entendu , quoique depuis le temps que me fites demander , mon père m'a mariée , et toutefois ça été contre ma volonté , car jamais homme du monde ne hait plus que le roi Lucar , mais il peut sûrement dire que de moi il a eu tout le plaisir que jamais n'aura : puisque Dieu m'a fait la grâce de vous avoir trouvé , jamais autre ne requiers avoir , et en tout ma volonté est accomplie et parfaite. Dame, dit le roi , de ce ne vous doutez , car jamais ne vous ferai faute , et je vous promets que devant trois jours je vous ferai reine d'Inde-la-Majeur : en disant ces paroles , le roi emmena la belle dame qui en croupe était montée. Lors les gardes du pavillon , en grand effroi , allèrent devers le roi Lucar et lui dirent : Sire , mauvaise nouvelle venons-vous dire , car aujourd'hui vous faites une grande perte , qui fait que votre ennemi le Roi d'Inde emmène sur son cheval la Reine Rosemonde , qui tout présentement vient de vous la dérober , pour ce , faites aller vos gens après lui pour recouvrer la dame. Or , vous taisez , dit le roi Lucar , et

plus avant n'en parlez, car qui mauvaise femme tient et la perd, n'en peut-être fâché. Ainsi répondit le Roi Lucar, qui avait le cœur bien triste, non sans cause. Puis alla vers le Roi Brandiffer, et lui dit en cette manière : Sire, bien dois-je avoir petite joie, quand elle s'est accordée de suivre mon ennemi pour marque du mépris qu'elle fait de moi. Beau fils, dit Brandiffer, ne soyez contre moi fâché, car aujourd'hui je vous vengeraî du traitre qui a emmené ma fille. Alors il piqua son cheval pour courir après le roi d'Inde, et avec lui grand nombre de gens pour recouvrer la Reine Rosemonde ; pour l'amour de Lucar et de tous les autres y fut Valentin, lequel voulu montrer au besoin que tous chevaliers doivent leur vaillance éprouver, il frappa des éperons, et dit à Pacolet, ils est temps de jouer de ton art, et de montrer ta science. Alors Pacolet fit un tel sort qu'il avient au Roi d'Inde que devant lui était un bois fort épais, et une grosse rivière ; il eut si grande peur d'être pris qu'il fit descendre la dame pour plus légèrement fuir, et quand la Reine fut à terre, elle crut trouver moyen de se sauver après ledit Roi. Mais Valentin fut après et lui cria, dame, demeurez, il vous convient de venir avec moi, car de long-temps m'avez promis votre amour j'aurais. Ah! Valentin, bien vous doit aimer, quand d'amour je vous requis par vous je fus éconduite, il m'a été bien force d'en trouver d'autre que vous ; mais puisque fortune m'est si contraire que j'ai failli en mon entreprise, je rends à votre merci comme votre pauvre sujette et servante ; s'il est ainsi que par votre moyen puis faire la paix avec le roi Lucar. Dame, dit Valentin, je ferai mon devoir si bien que vous connaîtrez que bien vous ai servi. Lors la mena au roi Lucar, et lui dit: Sire, voyez la noble Reine Rosemonde votre femme, laquelle est accablée de douleurs, qui par force et violence lui a crut faire le déloyal roi d'Inde. Ah! Sire, dit la dame, il dit vérité, car ainsi que la bataille commença, je le vis venir devers moi, et crut que c'était de vos barons qui venaient pour me secourir, j'allais près de lui pour me sauver, et sans m'informer de rien je montai sur son cheval. Mais hélas! je connus bientôt sa mauvaise volonté, et j'apperçus bien que j'étais trahie; lors je le pris par les crins et lui égratignai la face de telle sorte, qu'il fut obligé de me laisser aller et par ainsi avec l'aide de ce chevalier, de lui me suis échappée. Dame, lui dit Lucar, vous avez bien travaillé, et n'en parlons plus pour l'heure présente ; car nous avons l'assaut de nos ennemis, qui trop nous donne d'affaires: ainsi laisse la dame, sans autre réponse, et s'en retourna en la bataille. A cette heure retournèrent ceux de l'Inde en la cité, lesquels plusieurs vaillans champions avaient perdus: mais de toutes ces pertes le roi d'Inde ne regrettait que celle de Rosemonde. Hélas! disait-il, j'ai bien mal réussi à mon entreprise : mais m'aide Mahon, je connais que j'ai été enchanté ; car il me semblait que devant moi trouvais bois et rivières courantes, mais sitôt que je vous eus mis bas, je ne vis que beau chemin.

Grand honneur eut Valentin, et de tout fut estimé de ce qu'il avait délivré Rosemonde des mains du roi d'Inde : elle aussi lui montra beau signe que pour cette chose fort l'aimait, mais en son cœur le haïssait et voulait mal, car bien eût désiré que la chose fût autrement faite, cependant elle ne s'en tint pas là, car s'étudia et employa qu'à son intention mit fin, et sa volonté à exécution.

CHAPITRE XLIII.

Comme le roi Pepin étant avec le roi d'Inde-la-Majeur, eut connaissance de la belle Esclarmonde.

Je veux vous parler et faire mention de la belle Esclarmonde, laquelle ainsi que devant vous avez ouï raconter, était au palais du roi d'Inde, contrefaisant la folle. Or le roi avait pour coutume que les viandes qu'il mangeait, il en envoyait à la belle Esclarmonde, il arriva qu'un jour il appela le roi Pepin, et lui donna la viande qui devant lui était, après lui dit : Allez en la chambre où il y a une fenêtre, là trouverez une folle en pauvre état, portez lui ceci de ma part: Pepin prit la viande, et à la dame la porta ; mais quand il la vit si pauvrement, il en eut compassion, et lui dit : Amie, Jésus qui pour nous souffrit mort et passion, vous veuille aider. Hélas! ayez confiance en lui, et le servez de bon cœur, et si ainsi le faites, croyez que votre douleur aurez soulagement ; mais faut croire fermement en lui, et recevoir le saint Baptême. Quand la dame entendit que de Dieu il parlait, elle s'approcha de lui et lui dit : Ami, de moi ne vous doutez ; mais dites-moi si vous êtes chrétien, ou si par fantaisie dites ces paroles : Dame, dit Pepin, je suis vrai chrétien, et suis du pays de France venu. Alors la dame dit

en

en soupirant, vous devez donc connoître le bon roi Pepin, et aussi son neveu Valentin. Il est vrai, dit Pepin, je connais son frère Orson et leur père l'Empereur de Grèce, et Bellisant leur mère, et les douze pairs de France. Lorsque la dame l'ouït, elle se prit à pleurer et dit : Hélas! ami, pourrai-je avoir confiance en vous? Amie, dit Pepin, autant qu'en votre propre père, de ce qu'il vous plaira me dire, car par moi ne serez accusée. Sachez, dit la dame, que je contrefais la folle et la malade, mais autant suis sage femme que fut oncques, car je suis chrétienne, et le noble Valentin avait pour époux ; mais par le faux roi Trompart je fus tollie. Lors la dame lui conta tout le fait, et la manière de son état, et comme elle avait été prise, et pourquoi elle faisait la malade. Et quand Pepin eut ouï la triste aventure de la dame, fort piteusement se prit à pleureur ; puis considérant les femmes, qui arrivent aux créatures en redoublant ses soupirs, dit : Hélas! vrai Dieu, qu'est-ce des ténèbres de ce monde? or vois-je cette pauvre affligée, qui pour sa loyauté tenir, être en triste esclavage et user ses jours. Hélas! Valentin mon neveu à cette fois ne faut pas demander si pour l'amour de la belle, êtes et avez été depuis en impatience langoureuse et en grand souci, plut à Dieu qu'à cette heure vous fussiez comme j'ai trouvé celle pour qui votre cœur languit. Et après ces paroles, il regarda la dame, en disant : Amie, je sais certainement qui vous êtes, et vous ne savez pas qui je suis ; mais puisque vous avez tant de confiance en moi, et vous m'avez dit votre secret, je veux vous dire qui je suis. Sachez que tel que me voyez, je suis Pepin, le roi de France, à qui fortune a été tant contraire, qu'elle m'a fait trébucher en telle servitude et nécessité que me voyez. Or je sais bien que mon neveu Valentin, en grande inquiétude continuellement vous cherche, mais s'il plaît à Dieu en bref aura de vos nouvelles, et en joie sous peu vous assemblerez.

A ces mots se pâma la dame, et Pepin la laissa pour aller vers le roi d'Inde, lequel était à table. Or parlerai-je de Brandiffer et de Lucar, qui les douze Pairs de France et Henri emmenait prisonniers.

CHAPITRE XLIV.

Comme Brandiffer emmena au château fort les douze Pairs de France, puis les mit en ses prisons.

Alors Brandiffer emmena au château fort les douze Pairs de France et Hauffroi, où il trouva sa fille Galatie, que tant il aimait, et lui conta la manière de l'entreprise, puis fit mettre ses prisonniers dans une profonde prison, où étaient l'Empereur de Grèce et le verd chevalier, il mit Hauffroi avec eux. Bien fut dolent Henri, qui n'osa rien dire à Brandiffer, mais il fut le premier descendu dans la prison, et après fut jeté Milon d'Angler, qui tomba sur Hauffroi, dont il se complaignait fort, parce qu'il en fut blessé. Taisez-vous, dit Milon et vous tirez plus bas, car il y a d'autre à qui il convient faire place. Hauffroi entendit bien Milon, il lui demanda d'où il venait et qui l'avait amené là ; mais vous, dit Milon, car je vous avais laissé dedans Angorie. Ah! dit le traître, à un détour je fus pris et ici amené, et aussi furent les seigneurs ici en prison mis. Quand Hauffroi sut que Pepin n'y était point, il feignit d'en être joyeux ; mais il eût voulut qu'il eût été par le cou pendu. Or sont les douze Pairs de France en obscure prison ; là où ils se sont connus les uns aux autres, il ne faut pas demander les gémissemens qu'ils firent, car tous s'attendaient de dormir, or Orson qui les consolait, disant : seigneurs, prenons en patience, il plaît à Dieu qu'ainsi soit, et qu'en cette façon nous prenions courage, cependant il ne faut pas tant nous déconforter, mais avoir confiance en Dieu, et en nos amis, qui sont Valentin et Pacolet. Ainsi parla Orson, mais il ne savait pas que le château était si fort, et que par enchantement ne pouvoit être pris. Après que Brandiffer eut fait emprisonner les seigneurs, il appella Galatie, et lui dit : Ma fille, je veux aller en Falisée pour assembler mon ost, là je dois trouver le roi d'Inde et le roi Lucar lesquels vinrent avec moi en Angorie que les Français tiennent. pourtant gouvernez-vous bien, et sur tout gardez les prisonniers. Père, dit la pucelle, de moi n'ayez doute, ni des prisonniers, car n'en aurez que de bonnes nouvelles. Ainsi partit Brandiffer au château et va à Falisée, où il assembla son armée. Là vint le roi Lucar à grande puissance ainsi qu'il avait promis, mais le roi d'Inde y envoya seulement ses gens, car sa femme était malade tellement qu'elle mourut au bout de neuf jours ; le roi en fut si chagriné qu'au lit se coucha, et fut douze jours sans parler, ce qui ne déplut pas à Lucar ; car depuis qu'il lui ôta sa femme il ne l'aima, ainsi qu'avez entendu plus au long réciter.

CHAPITRE XLV.

Comme Brandiffer, après qu'il eut assemblé tous ses gens à Falisée, il monta sur la mer pour aller en Angorie contre les chrétiens.

Brandiffer accompagné du roi d'Inde et Lucar avec leurs gens, montèrent en mer pour aller en Angorie, où ils arrivèrent en peu de temps, et ceux qui les virent venir l'allèrent dire à Valentin, qui la cité gardait, attendant la venue du roi Pepin et des douze Pairs de France. Hélas! il ne savait pas ce qui se passait, quand il vit les tentes et pavillons dressés autour d'Angorie, piteusement regretta Pepin, puis fit venir Pacolet, et lui dit; ami, notre fait va mal quand je ne puis savoir nouvelle du roi. Or me laissez faire, dit Pacolet, car tantôt en aurons, autre chose ne dit. Le lendemain matin il partit d'Angorie, et s'en alla parmi l'ost des payens jusqu'à la tente du roi Lucar: et quand Lucar le vit, il lui demanda ami, où est votre maître qui autrefois me servait? Ah! Sire, dit Pacolet, il est mort, je suis demeuré seul, je voudrais bien trouver maître. Valet, dit Lucar, je veux bien vous retenir à mes gages, si bien me servez. Oui, dit Pacolet, le roi le retint à son service; mais mal le servit. Quand il fut nuit, il fit un tel enchantement qu'il endormit Lucar, puis le monta sur un cheval et sans l'éveiller le mena en Angorie dans le palais: Valentin fut joyeux quand il vit Lucar. Orson le mit en une salle devant le feu, et à cette heure le sort faillit, et Lucar s'éveilla bien effrayé de se trouver là. Pacolet qui fut mal avisé, se mit devant lui et lui dit: Beau maître, je suis votre valet, et que vous plaît-il commander? Lors connut qu'il était trahi, et prit un couteau pointu et tellement en frappa Pacolet, qu'à terre tomba mort.

Il ne faut pas demander le deuil que Valentin mena. Alors il dit vous êtes mort, je puis bien dire que jamais n'aurai un tel ami: or suis de tout point dolent, et seul en tristesse demeure, loin de tous mes amis, et auprès de tous mes ennemis. Hélas! noble roi Pepin, pourquoi ne venez-vous pas? car votre longue demeure portera grand dommage. Ah! faux Lucar, tu as occis celui qui était mon espérance, tu l'acheteras cher. Par Mahon, dit Lucar, peu m'importe, puisque de celui qui m'a trahi suis vengé. Alors Valentin fut vers Pacolet, et prit ses tablettes qui étaient en son sein, lesquelles étaient tous les secrets de son art, ainsi que Pacolet lui avait dit qu'après sa mort, il les prît, et que sa science y était écrite, par laquelle il saurait jouer de son sort, et ainsi le fit Valentin, et prit lesdites tablettes, qui depuis lui furent d'un grand secours. A cette heure Valentin voulut que Lucar fut jugé à mort; mais par les seigneurs fut décidé qu'il serait mis en une tour et sûrement gardé, afin que s'il arrivait que de notre parti, aucun noble fut par les payens, que de Lucar put être racheté. Le conseil fut approuvé de tous, et quand Lucar fut en prison, Valentin fit enterrer le vrai corps de Pacolet qui fut regretté de tous.

CHAPITRE XLVI.

Comme Brandiffer sut que le roi Lucar était en Angorie, et comme il manda à Valentin pour faire l'apportement de son rachat.

Le lendemain fut grand deuil parmi l'ost des payens, pour Lucar qu'ils avaient perdu, et particulièrement Brandiffer qui ne pouvait s'en consoler: et ainsi qu'on le demandait arriva un exprès qui dit qu'il était en Angorie, et qu'il avait tué Pacolet. Joyeux fut Brandiffer de la mort de Pacolet, et au cœur dolent du prince Lucar; il appella un messager qui savait parler français, il lui dit: va de ma part dire à Valentin que s'il veut rendre Lucar, que je lui rendrai le roi Pepin, ou l'Empereur de Grèce ou Orson son frère, ou Hauffroi ou Henri, ou le verd chevalier, lequel il aimera le mieux. Sire, dit le messager, volontiers ferai votre message. Alors il partit et alla en Angorie, qui assez près de-là était. On lui ouvrit les portes parce qu'il était messager; et quand il fut entré il dit qu'il voulait parler à Valentin, et on lui mena, quand il fut devant lui il le salua, puis fit son message ainsi que Brandiffer lui avait commandé. Valentin fut émerveillé, et dit au messager: comme se peut-il faire que Brandiffer tient en ses prisons tant de si vaillans seigneurs, ni comme les peut-il avoir pris. Sire, dit le messager, je vais vous dire comment: il est vrai que le roi Pepin n'a guère accompagné des douze pairs de France, avec Orson et Henri, allèrent en Jérusalem en habits de pélerins pour visiter le saint Sépulcre. Ces nouvelles en vinrent à Brandiffer desquels fut joyeux, et telle puissance y mena qu'en peu de temps dedans Jérusalem furent tous pris, et ont été amenés au château, qui de toute la terre est le plus fort. S'il vous plaît me donner réponse, si l'échange voulez faire de Lucar contre l'un de vos bons amis. Messager, dit Valentin; tantôt aurez la réponse, lors entra en une

salle et fit venir tous les Seigneurs et leur dit : Amis, il est vrai que pour rendre Lucar je puis des prisons de Brandiffer délivrer mon père ou mon frère ou mon oncle le roi Pepin, qui sont mes trois principaux, si me conseillez lequel je dois demander. Sire, dirent les barons, ici la réflexion ne vaut rien, car vous savez que nul ne peut être tant tenu comme à père et à mère, et par conséquent devez plutôt demander votre père. Seigneurs, dit Valentin, vous dites bien, mais sauf votre révérence, je suis délibéré de faire autrement, pour parler équitablement de cette chose, vous savez tous que ma mère Bellisant par mon père fut à grand tort et vilainement bannie de son pays, et qu'en grand danger et péril m'enfanta dans la forêt d'Orléans, en laquelle j'eusse été dévoré par les bêtes sauvages, si n'eût été mon oncle le roi Pepin, pourquoi je fus trouvé, et lequel sans savoir à qui j'appartenais, m'a fait élever en telle manière qu'il m'a honoré de la chevalerie, et tous les biens que je possède je les tiens de lui, et jamais de mon père n'eus aucun secours en mes tribulations ; pour ce je veux sur tous autres le roi Pepin en échange du roi Lucar, et que mon père demeure jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu que nous allions le délivrer, ainsi que tous les autres. Quand les barons ouïrent le sens des paroles de Valentin, ils furent émerveillés de sa prudence et dirent qu'il parloit sagement, et accordèrent à sa volonté. Lors Valentin dit au messager : ami, retourne vers le roi Brandiffer, et tu lui diras que ma réponse est : Que je lui rendrai le roi Lucar, à condition qu'il me délivrera le roi Pepin, car pour se charge ne veut autre avoir. Alors partit le messager et Brandiffer fit la réponse telle que Valentin lui avoit donné. Alors le roi Brandiffer dit : Par Mahon, j'ai toujours entendu dire que les plus grands et les plus puissans sont ceux qui sont les premiers honorés et respectés ; mais puisque c'est ainsi qu'il me demande le roi Pepin préférablement aux autres seigneurs, je lui renverrai.

CHAPITRE XLVII.

Comme le Duc Milon d'Angler, qui était nommé Roi de France pour sauver Pepin, fut délivré des prisons de Brandiffer en échange de Lucar.

Et quand le roi Brandiffer sut que pour échange de Lucar, Valentin vouloit avoir le noble roi de France, il manda messager au château fort vers sa fille Galatie qu'elle donnât le roi de France tout seul. Les messagers entrèrent en mer, et tant nagèrent qu'en peu de temps arrivèrent au château-fort, puis allèrent vers la belle Galatie, et lui ont conté comme pour échange de Lucar que les chrétaiens avoient pris, ils sont venus de par le roi Brandiffer querir le roi de France, et quand la dame l'entendit, sans nul délai fit la volonté de son père. Elle appella le châtelain et l'envoya aux prisons demander le très-noble roi de France, il vint à lui et s'écria : Or ça vienne le bon roi de France, car me le faut délivrer. Et quand Milon d'Angler entendit le châtelain, il répondit doucement : Hélas ami, je suis ici ; pourquoi m'appelles-tu si c'est pour me faire mourir le premier ? je prie Dieu que de moi veuille avoir pitié, car pour sa sainte foi soutenir je veux de bon cœur mon corps à mort donner. Sire, dit le châtelain, n'ayez doute, car c'est pour être délivré en échange d'un roi payen que ceux de votre loi tienne. Quand Henri entendit ces paroles ; il se repentit dont il avoit éconduit le roi son père, qu'il ne s'était fait roi de France quand il en fut requis, mais le déloyal enfant qui savait la trahison ne pensoit pas que son père dût échapper : mais bien il connut sa malheureuse volonté, quand il vit que par tel moyen le duc Milon était délivré, lequel en pleurant prit congé des autres barons. Hélas ! dit l'Empereur, saluez de ma part mon enfant Valentin, et moi aussi, dit Orson, et à lui me recommandez et lui dites le triste et pitoyable état où nous sommes, et s'il ne nous donne secours nous faudra en bref finir nos jours. Seigneurs, dit Milon, prenez en vous confort, car s'il plaît à Dieu jamais en Frace ne retournerai que ne soyez délivrés. Alors partit de la prison, et tous les autres demeurèrent pleurant tendrement. Puis comme sage et bien appris s'en alla vers la bonne et plaisante Galatie, d'elle prit congé en grande révérence. La dame fut douce et courtoise, et à son Dieu Mahon le recommanda : ainsi partit le duc Milon, et les messagers qui l'étaient venus quérir le menèrent au port, puis montèrent sur mer, et en peu de temps arrivèrent en l'ost de Brandiffer. Et quand Brandiffer le vit, il lui dit : Franc roi, soyez le bien venu, sachez pourquoi vous ai mandé, allez avec mes gens en la cité d'Angorie, et dites à Valentin que pour l'échange il vous rendra le roi Lucar, ainsi que nous sommes convenus. Sire, dit le duc telle est mon intention, et si pour moi Lucar ne vous est dé-

livré, je viendrai me rendre à vous pour faire de moi comme devant. Par Mahon, dit Brandiffer, vous parlez loyalement, et ne vous demande plus rien. Or allez que Mahon vous veuille conduire. Ainsi partit Milon d'Angler et ceux qui le menait, ils arrivèrent en Angorie et entrèrent dedans, puis allèrent au palais où ils trouvèrent Valentin. Lors le duc d'Angler doucement l'embrassa, puis lui dit en secret toute l'entreprise, et comme il avait été pris en Jérusalem, ensuite comme le roi d'Inde avoit emmené le roi Pepin sans le connaître, et comme à la requête du roi Pepin il avait changé son nom, et lui dit comme les autres étaient en prison au château-fort. Quand Valentin l'eut entendu, il lui dit, bien avez ouvré; car je connais que vous avez agi par loyal service, quand pour le roi Pepin sauver vous changeâtes votre nom et vous délivrer des ennemis; car aussi bien y pouvait avoir dommage plus que profit, en ce que les faux payens désirent la mort du roi Pepin pour cause que contre eux il veut soutenir la foi de Jésus-Christ, et celle de Mahon détruire. Après que Valentin eut ainsi parlé, il fit amener Lucar, et lui dit: pour cette fois vous êtes délivré; mais gardez-vous à l'avenir, et vous souvenez de mon bon ami Pacolet, lequel avez tué, car si jamais en bataille ou autre part vous puisse rencontrer, nous verrons de nous qui sera le plus vaillant. A ces mots partit Lucar qui fut joyeux d'échapper, et les Sarrasins vinrent au-devant de lui demenant grande joie pour sa délivrance.

CHAPITRE XLVIII.

Comme Valentin et Milon d'Angler saillirent d'Angorie sur l'ost des payens. Et comme les payens perdirent la bataille, et furent déconfis.

ALORS Valentin mit sa lance en son poing et cria hautement: chrétiens, prenez courage. Et alors commença dure bataille auprès de l'étendard de Brandiffer, et Lucar était auprès de lui puissamment accompagné. Chrétiens assaillirent et Sarrasins se défendirent; tout leur ost était composé de cinquante mille hommes qui devant eux tenaient fermes, tant que les chrétiens ne les pouvait grever. Alors l'Amiral, seigneur de Casidoine vit un Français qui plusieurs Sarrasins mettait à mort, il alla celle part, et d'une hache frappa tellement ce chrétien, qu'il lui mit la tête en deux; mais devant retourner: un Ecuyer de Normandie dessus l'Amiral arriva, qui devant Milon d'Angler l'abattit mort, et pour telle vaillance Milon le fit chevalier, et dit, or, pensez bien faire, car telle se portera vaillant aujourd'hui je ne fasse chevalier. Tant en fit en ce jour que chacun prenait courage pour avoir l'accolée, et en ce point dura la bataille si longuement que le soleil commença à s'obscurcir, mais pourtant que les chrétiens virent que les payens se voulaient retraire, le noble Valentin ne voulut faire de même, les sarrasins pensoient bien retourner en leurs tentes, mais les chrétiens furent audevant, dont Brandiffer et Lucar furent empêchés: toute la nuit dura la bataille, et firent un feu continuel. Quand le jour fut clair, fut grande pitié de voir les corps morts dont la terre était couverte. Il ne faut pas demander les prouesses que firent Valentin et Milon, qui au plus fort de la bataille se mirent, car de toutes parts abattoient gens et chevaux. Valentin se mit si avant, qu'il vint près de l'étendard de Brandiffer, et vit l'amiral qui devers lui vint si rudement que son cheval tua sous lui, mais Valentin qui fut léger sur ses pieds se releva et prit son épée, puis de toutes parts abattoit et tuait Sarrasins en criant: Mont-joie saint Denis! Mais si n'eût été le duc Milon, jamais ne seroit échappé des payens dont ledit duc fit grande occision, et lui fut d'un grand secours, il prit aussi un cheval qu'il lui donna. Et quand Valentin fut monté, il se tira hors de la bataille pour prendre l'air, et but une fois, puis retourna en l'estour plus fort que devant. Quand le Maréchal d'Inde vit qu'ils avoient le pire, il fit secrètement entrer ses gens dans un petit vallon pour mieux tollir. Bien le vit Valentin, et le dit à Milon. Lors convinrent que Valentin et ses gens iroient sur ledit maréchal, et ainsi fut fait. Valentin et ses gens furent audit endroit, et frappèrent sur les Indois en telle sorte, qu'à leur arrivée rompirent la bataille. Valentin apperçut le maréchal qui cherchoit à se sauver, il lui donna si grand coup de lance, qu'il tua son cheval sous lui, les chrétiens frappèrent dessus; mais si bien étoit armé qu'ils ne purent le tuer, et Valentin le prit qui le donna à garder à quatre chevaliers, et des Indois prirent plusieurs prisonniers que Valentin envoya à Angorie et commanda qu'ils fussent bien gardés. Or, connurent Brandiffer et Lucar qu'ils avoient le pire: par Mahon, dit Brandiffer, je ne puis penser comme nous pourrons résister, et me doute que mourir nous conviendra: je serois d'avis que pour cette

fois nous retournions en notre pays, nous pourrons une autre fois revenir avec plus de gens. Vous dites bien, dit Lucar, car nous avons déja perdu les meilleurs des nôtres, retournons sans plus attendre. Ainsi fut fait par le conseil prit, et dirent à leurs gens sauve qui pourra.

Lors les payens prirent la fuite, et les chrétiens vont après battant; car gens qui fuyent et n'ont défense nulle sont à demi vaincus et tant demeura de payens par les champs, qu'avec Brandiffer et Lucar n'en retourna que cent. Après la défaite des payens les chrétiens entrèrent dans les tentes, et firent bon butin, puis retournèrent en Angorie pour se reposer. Le lendemain firent ensevelir les morts, et firent prier Dieu pour eux, ainsi qu'ils le devaient.

CHAPITRE XLIX.

Comme le Roi Pepin fut rendu par le Roi d'Inde en échange de son Maréchal.

QUAND les chrétiens eurent gagné la bataille devant Angorie, et fait enterrer les morts, Valentin monta au palais et commanda qu'on amenât les prisonniers. Lors on lui amena le maréchal du roi d'Inde, auquel il demanda s'il vouloit croire en Jésus-Christ. Par Mahon, dit le maréchal, j'aime mieux mourir. Milon d'Angler lui demanda de quel pays il étoit: je suis dit-il, maréchal au roi d'Inde et suis fort son ami.

Quand Milon l'entendit, il tira à part le chevalier Valentin, et lui dit: bien avons ouvré, car par ce payen pourrons recouvrer le roi Pepin que le roi d'Inde emmena pour nain quand fûmes pris en Jérusalem. Milon, dit Valentin, vous dites vrai. Lors demanda au payen, le roi d'Inde ne tient-il point en ses prisons un chrétien de petite stature? par Mahon, dit le maréchal, en la prison du roi d'Inde n'y a point de chrétiens, mais en sa cour y a un petit qui chevauche avec lui, et n'est point en prison; il l'amena de Jérusalem quand les douze pairs de France furent pris. Maréchal, dit Valentin, c'est celui que nous demandons, et si pouvez tant faire qu'il soit amené, pour lui serez délivré sans rançon; car il est mon valet, et long-tems m'a servi. Bien, dit le payen, j'en suis d'accord, et suis joyeux de cela. Il écrivit des lettres au roi d'Inde et les envoya, et quand le roi d'Inde eut les lettres vues, il fut content de rendre Pepin pour son maréchal, car il ne savoit pas qu'il étoit Pepin, il le fit venir et lui dit: Bel ami, il vous convient aller; car pour vous on délivre mon maréchal, que je ne voudrois laisser pour ceux tels que vous. Sire, dit Pepin, je suis très-content, et si je vous ai mal servi, plaise me pardonner. Ami, dit le roi d'Inde, à Mahon je te recommande. Alors Pepin courut à la fenêtre, d'Esclarmonde, et lui dit: ma mie, consolez-vous, car je suis délivré, et en bref aurez nouvelles de votre ami Valentin, et ferai en sorte que vous soyez délivrée. Alors il partit, et de joie la dame se pâma. Pepin s'en vint au messager, et en peu de temps fut en Angorie. Or, ne faut pas demander la joie que les Français demenèrent allant au-devant de lui au son des trompettes et clairons. Oncle, dit Valentin, de bonheur fut celui pris par qui êtes délivré; car dessus tous les biens du monde votre corps désiroit. Neveu, dit Pepin, soyez au cœur joyeux, car je vous apporte nouvelle de chose que plus vous aimez, c'est d'Esclarmonde que tant l'avez cherché: or je l'ai trouvé, et à vous se recommande. Alors lui conta comme elle avoit été prise, et comme elle s'étoit subitement gouvernée. Quand Valentin ouït ces nouvelles, il en eut une si grande joie qu'à peine pouvoit parler. Ah! Dame, dit Valentin, je dois bien vous aimer, quand pour l'amour de moi si bien vous êtes gardée, je promets à Dieu que jamais ne vous faudrai, car je vous délivrerai ou je perdrai la vie; j'ai encore les tablettes de Pacolet, parquoi je pourrai de subtil art jouer.

Alors Valentin fit délivrer le maréchal, puis entra en sa chambre et ferma la porte, puis examina les tablettes de Pacolet, et trouva des choses merveilleuses; entr'autres, les mots pour faire dormir les gens, puis pour ouvrir une porte la plus forte, en disant ces mots la porte de sa chambre s'ouvrit, puis comme quand il voudra semblera être vieille femme; puis jeune homme, et autres choses semblables. Quand Valentin eut tout vu, il mit en écrit le contenu desdites tablettes, et sur lui bien précieusement dans ses habillemens les a cousues qui depuis lui furent d'un très-grand secours pour sa vie sauver, comme vous verrez ci-après.

CHAPITRE L.

Comme le Roi Pepin partit d'Angorie et retourna en France pour Artus de Bretagne, qui la Reine sa femme voulait épouser.

EN ce temps le roi Pepin étoit en Angorie pour les payens combattre, sur ce point il lui vint un messager de la part de la reine Berthe sa femme, lequel lui dit: Sire, veuillez entendre les nouvelles que je vous apporte de ma redou-

tée dame la reine de France ; sachez que tous ceux de par-delà croyent fermement que vous et les douze pairs de France sont morts parce qu'ils ont ouï dire qu'en Jérusalem les payens les ont pris : Artus, roi de Bretagne, en votre pays est entré, et par force veut être roi, et la reine outre son gré veut épouser. Guerre en France est menée tant que Guillaume de Mont-Claive a fait tuer Guerin, et le roi de Bretagne a entrepris de mettre en exil Charlot votre fils : dolent fut le roi Pepin de telles paroles ouïr, lors fit assembler ses barons pour tenir conseil. Ils furent d'accord que mieux valoit sa terre défendre que trop se travailler pour l'autrui acquérir. Le conseil tenu, le roi Pepin prit congé pour retourner en France, le duc Milon avec lui. Lors Valentin lui dit : Bel oncle, ici me convient demeurer pour mettre toute ma force pour mon père, mon frère Orson et les douze pairs délivrer. Valentin, dit Pepin, vous parlez bien, s'il plaît à Dieu que de mes ennemis aye victoire, je vous enverrai aide. Lors le roi Pepin monta sur mer accompagé de deux mille combattans.

CHAPITRE LI.

Comme Valentin alla en Inde-la-Majeur, et contrefit le médecin pour voir la belle Esclarmonde.

VALENTIN qui par le roi Pepin avoit eu nouvelle d'Esclarmonde, ne la mit en oubli : il partit d'Angorie avec un de ses écuyers et pour mieux se couvrir, s'habilla en médecin et s'en alla vers le port où il trouva une nef de marchand qui en Inde vouloit aller. Il entra avec eux et les marchands le reçurent, et tant nagèrent qu'ils arrivèrent en Inde, mais avant que Valentin entrât en la ville, il fit faire une robe de médecin, puis mit un chapeau fourré, et comme un docteur entra en la cité, et en un riche hôtel alla loger, et quand l'hôte le vit, il lui demanda de quel état il étoit. Hôte, dit Valentin, je suis médecin, et je possède l'art de guérir toutes sortes de maladies. L'hôte le reçut, et son écuyer bien le servait comme clerc de docteur. Valentin fut deux jours en cet état, puis dit : hôte, faites-moi un plaisir ; c'est que me trouviez un homme qui aille parmi la cité publier ma science, que s'il y a des malades, je me vante de les guérir, car j'ai besoin de gagner pour payer les dépens que j'ai fait céans : cependant si vous avez doute de moi, je vous donnerai gage : je veux l'avoir dit l'hôte, car à étranger se fait mal fier. Alors Valentin lui donna un fin manteau fourré, et lui dit : tenez hôte de moi et ne vous doutez ; faites-moi venir le valet que je vous ai demandé, l'hôte lui amena un valet qui n'avait point de souliers, robe, ni chaperon, et était presque tout nud. Valentin pour l'amour de Dieu le fit habiller, puis lui dit : mon ami, allez publier par la cité qu'il est arrivé un médecin qui sait guérir toutes maladies, et aussi ceux qui ont perdu le sens, soit homme ou femme, ne seront jamais enragés que leurs sens ne leur rende. Lors partit le valet bien joyeux d'être revêtu, et par la ville cria toute la journée ainsi que Valentin lui avait dit. Or vinrent les nouvelles au roi d'Inde de celui maître, et pource qu'il se vantait de foux et enragés guérir, pour l'amour d'Esclarmonde le roi d'Inde le fit venir, et nonobstant qu'il y avait à sa porte grand nombre de manchots, contrefaits et boiteux, il les laissa tous pour aller devers le roi, car il savait bien où son cœur le tirait : Il salua le roi de par Jupiter, et le roi lui dit : Maître, soyez le bien venu, vous dînerez en mon palais, et vous dirai pourquoi je vous ai mandé. Le roi se mit à table, et fit bien servir Valentin, après le dîner il lui dit : Maître, j'ai en ce palais une dame qui en beauté surpasse toutes les autres, il est vrai que quand je la pris dès l'heure je la voulais prendre en mariage et l'épouser ; mais elle me fit entendre qu'elle avait voué à Mahon, que nul l'épouserait jusques à un an. Or je lui octroyai le terme qu'elle me demanda, mais à la fin de l'an, piteuse maladie la prit, telle que personne auprès d'elle ne peut rester. Après que le roi eut dîné, il fit introduire le médecin en la chambre d'Esclarmonde qui sitôt qu'elle le vit, se mit à rouler des yeux et faire mille contorsions comme à son ordinaire. Valentin sous l'habit de docteur la reconnut, mais nul semblant n'en fit pour cette heure : il s'approcha de plus près en jetant un soupir, et lui demanda le sujet de sa maladie ; mais elle ne lui répondit que par grimaces et paroles ambigues. Valentin la considérait et ne pouvait mot dire, puis de rechef poussa un soupir, et dit : Hélas ! ma mie Esclarmonde, en grande peine et travail j'ai été depuis votre absence pour vous trouver, j'y suis enfin parvenu, mais quelle désolanse affliction pour moi de vous voir en cet état ? Alors Esclarmonde le regarda plus attentivement, et lui dit doucement : Seigneur, qui êtes-vous, et d'où me connaissez-vous ? Ma mie, dit-il, de rien ne vous doutez, je suis Valentin, qui ait appris

par le roi Pepin mon oncle, que vous étiez en ce palais, contrefaisant la malade, pource que le roi voulait vous épouser, et pour pouvoir mieux parvenir à vous parler, je me suis travesti et fait annoncer pour médecin, ainsi que vous voyez. Quand Esclarmonde connut que c'était son ami Valentin, elle l'embrassa tendrement, puis lui conta comme le tout s'était passé depuis son enlèvement, et comme elle avait conservé le cheval de Pacolet. Valentin lui dit de se tenir prête à partir la nuit suivante et qu'il la viendrait prendre. Alors il la laissa, et alla faire son rapport au roi, à qui il fit espérer la parfaite guérison de la dame; le roi en fut bien content, et le retint en son palais et lui fit donner un appartement à proximité de la malade, pour qu'au cas de besoin il lui donna plus promptement secours. Quand la nuit fut venue, que chacun eut soupé et se fut retiré, Valentin alla sans faire bruit à la chambre d'Esclarmonde qu'il trouva toute préparée, il lui fit prendre ce qu'elle avait de plus précieux, et n'oublia pas le cheval sur lequel elle avait été transportée en ce pays par le roi Trompart, comme ci-devant est dit. Ils vinrent donc secrètement aux portes du palais, où ils trouvèrent les gardes endormis; mais ils ne purent sortir, parce que lesdites portes étaient fermées, ce fut la première fois que Valentin fut obligé de se servir des tablettes de Pacolet, car ayant prononcé les paroles, les portes s'ouvrirent, et sortirent sans être vus de personne, puis prirent le chemin qui conduisait au port: là trouvèrent un nef qui alloit faire voile pour Angorie, ils entrèrent dedans et eurent le vent si à propos, qu'en peu d'heures arrivèrent en la cité d'Angorie, où le noble Valentin et la belle Esclarmonde furent bien reçus de tous les princes et seigneurs de la cour, et grandes réjouissances furent faites par le peuple pour leur arrivée, mais cette félicité ne dura pas long-temps pour Valentin; car il n'était pas encore quitte de ses infortunes, comme vous verrez par la suite.

CHAPITRE LII.

Comme Rosemonde trouva manière de se faire prendre et fut amenée au roi d'Inde.

Bien souvent on dit que si une femme d'elle-même ne se châtie qu'à peine la peut-on châtier; car elle aime mieux mourir que de faillir à ses entreprises, comme bien montra la belle Rosemonde femme de Lucar, car elle ne demeura pas quatre jours qu'elle sortit de son pavillon, et dans la plus petite compagnie qu'elle put elle monta sur une haquenée, et dit qu'elle s'en voulait aller ébattre au champ, et prendre un peu l'air; en ce point s'en alla Rosemonde vers la cité d'Inde-la-Majeur. Or vous saurez qu'elle avait fait avertir le roi d'Inde, que ce jour il fut prêt pour la venir prendre et emmener, car il n'y manqua pas, car ainsi qu'il la vit sortir par une fausse porte, il courut promptement à la dame et prit la haquenée par le frein, et lui dit: dame je puis maintenant faire de vous à ma volonté, puis il la prit par la main et la mena dans la cité d'Inde en grande joie. Or fut le cri parmi l'ost du roi Lucar, que le roi d'Inde emmenait la dame Rosemonde, plusieurs montèrent à cheval pour la secourir: mais ils étaient déjà entré dans la cité d'Inde. Par Mahon, dit Lucar, qui la dame me pourra amener, je le ferai mon grand sénéchal, et dessus tous ceux de ma cour, maître et gouverneur. Valentin qui était là présent, dit en lui-même, je pourrais bien par le moyen des tablettes de Pacolet que j'ai, me servir de l'enchantement pour recouvrer encore une fois la dame, mais Lucar son mari lui a déjà pardonné la première fois en espoir qu'elle se châtiât de sa faute; et puisque faire ne le veux autrement, serait bien fou celui qui remède y voudrait apporter, car femme qui a volonté de se mal gouverneur ne peut jamais être de si près retenue que la fin n'en soit mauvaise.

Ce jour que le roi d'Inde emmena Rosemonde il l'épousa, coucha avec elle et engendra un fils qui fut nommé Rabastre, lequel en son vivant posséda Jérusalem, mais depuis fut conquis par Reignier son maître, qui son frère à notre loi fit convertir avec la fille du roi Rabastre, laquelle avait nom Attripart. Trop dolent fut le roi, car quand sa femme eut ainsi perdue. Brandiffer le reconforta en disant: Beau fils prenez en vous courage, car je jure tous mes Dieux que devant mon départ je vous en vengerai. Ainsi projetta Brandiffer, mais autrement fut, car à ce jour vint un messager qui lui dit: Sire, entendez des nouvelles qui seront pour vous déplaisantes. Sachez que le roi Pepin avec le fils de l'Empereur de Grèce qui était en votre prison, sont descendus sur votre terre; ont détruit plusieurs villes, châteaux, forteresses, et grand nombre de vos gens mis à mort, et ont assiégé votre cité d'Angorie, en laquelle votre femme est accouchée d'un fils, et suis venu ici pour vous demander secours. Quand Brandiffer eut ouï ces nouvelles il fut dolent. Il alla vers Lucar, et lui dit: beau

fils, voici un messager qui de ma terre apporte mauvaises nouvelles, car les Français y sont entrés à grande puissance, parquoi il m'est force d'y aller, je vous dirai ce que vous ferez, envoyez un chevalier vers le roi d'Inde et lui demandez qu'il vous envoie Rosemonde votre femme, et que vous lui pardonnerez la mort de votre père, et ferez votre paix avec lui. Le roi Lucar dit, vous me donnez bon conseil. Il appela Valentin et lui dit : Chevalier, il vous faut aller vers le roi d'Inde et lui direz de ma part qu'il me renvoie Rosemonde, laquelle il m'a enlevée, par telle condition je lui pardonnerai la mort de mon père, et ferai lever mon ost de sa terre sans lui porter nul dommage. Sire, dit Valentin, pour vous je veux bien mon corps aventurer, et ferai si bien votre message, qu'en bref en aurez nouvelle.

Alors Valentin alla en la cité d'Inde, et entra au palais où il trouva le roi et la dame Rosemonde auprès de lui qui bien connut Valentin, et dit au roi : Sire, voilà celui par qui je vous fus ôtée la première fois. Dame, dit le roi, à cette heure je m'en vengerai, car jamais en sa vie n'échappera.

Sire, fera dit la dame, car tant le connais qu'encore de lui vous pourrez être servi. Alors Valentin s'approcha, et civilement salua le roi et sa dame, puis dit : Sire, je suis messager du roi Lucar, qui devers vous m'envoie, et vous mande que vous lui rendiez la belle Rosemonde, qu'ici est, et si le voulez faire, il vous pardonnera la mort de son père, et fera décamper son armée de dessus votre terre, mais quoique je sois chargé de cette commission, si vous voulez me croire jamais n'y consentiriez, mais gardez la belle dame qui tant vous aime, et sachez que jamais ne souffrirai en tel lieu que se soit qu'il vous soit fait aucun blâme pour l'amour de la dame.

Chevalier, dit le Roi d'Inde, vous parlez comme vaillant et me plait votre parole, mais pour répondre au Roi Lucar, s'il a femme à faire qu'il en pourchasse d'autre que ma mie Rosemonde, car jamais à son côté ne couchera ni de son corps n'aura plaisir. Chevalier, dit la dame, salue mon père, et lui dit que de ce fait la faute est en lui, car bien avait dit que point ne voulait être donnée à Lucar, or mon père a fait contre ma volonté et aussi ai-je fait contre la sienne, et dites à Lucar qu'en moi n'ai plus d'espérance.

Dame, dit Valentin, votre message sera fait, Ainsi prit congé, fort joyeux d'être hors d'Inde et échappé du Roi ; étant arrivé en l'ost, dit au roi Lucar, Sire, pourvoyez-vous d'une autre dame, car Rosemonde est mariée au roi d'Inde, et en fait à son plaisir. Quand Lucar entendit ces paroles, il fut au désespoir, et dit, ha ! ma mie, pour vous me faudra mourir, puisque j'ai perdu la plus belle et la plus amoureuse du monde : Hélas ! que vous ai-je fait ? que si grand déplaisir m'avez pourchassé ? Faux Roi d'Inde jamais n'aurai lieu de t'aimer, car tu as méchamment fait mourir mon père, et par trahison ma femme ravie. Lors parla Brandiffer, et dit : beau fils, de votre douleur je suis courroucé, mais pour l'heure n'y puis porter remède, car il faut que j'aille en ma terre pour la défendre contre les Français qui me veulent porter dommage ainsi qu'avez ouï par le messager. Sire, dit Lucar, il nous faut assaillir la cité devant que de partir, car si nous nous retirions de cette sorte, il nous serait reproché. Par Mahon, dit Brandiffer, l'assaut n'y ferait rien, mais par famine nous le gagnerons, vous demeurerez ici avec votre armée, et ferez garder les passages jusqu'à mon retour à force d'armes.

CHAPITRE LIII.

Comme le roi Lucar fit tant que le roi Brandiffer demeura avec lui, et envoya Valentin en Angorie, contre le Roi Pepin son oncle.

QUAND le roi Lucar entendit que le roi Brandiffer le voulait laisser, il en fut dolent, et lui dit : Sire, vous savez que vous m'avez promis de m'aider à me venger du roi d'Inde, lequel à vous et à moi a fait si grand injure. Il est vrai, dit le roi Brandiffer, et suis bien fâché de ne pouvoir tenir ma promesse, car il m'est force d'aller défendre ma terre. Or je vais vous dire ce que vous ferez pour votre honneur et le mien : J'ai ici un chevalier renommé pour sa vaillance, vous lui pourrez donner vos gens, car il est loyal, en outre, vous avez en cet ost le puissant Roi Murgullant votre oncle, qui bien sait l'art de la guerre et bien me semble qu'il serait bon que ces deux fissent le voyage, et que vous demeurassiez. A ces paroles consentit Brandiffer, alors ils demandèrent Valentin et Murgullant pour leur dire leur intention. Seigneur, dit Brandiffer, vous êtes par nous élus pour aller en Angorie lever le siége que le roi Pepin y a mis, je vous prie humblement que vous fassiez en sorte que ma terre puisse être défendu par vous ; car où j'aurai perte, vous n'aurez nul profit. Neveu, dit Murgullant, ne vous souciez pas puisque je mène le noble et hardi Valentin, je ne doute ni crainte que la chose ne se porte pas bien. Après ces choses

ses dites, furent donnés au noble Valentin et à Murgullant cent mille combattans bien montés, et autant en demeura en l'ost du roi Lucar. Lors Valentin et Murgullant montèrent sur mer, et eurent le vent si agréable qu'en peu d'heures arrivèrent en la cité d'Angorie, mais un peu avant qu'ils arrivassent. Valentin apperçut une Tour vers les parties d'Orient, laquelle était couverte de laiton, il demanda aux mariniers qu'elle place c'était et on lui répondit: Sire, c'est le château fort, et sachez que cette place est si forte et si subtilement composée, qu'il n'y peut passer qu'un homme à la fois, dans le château est la belle Galatie fille de Brandiffer, qu'il fait soigneusement garde,, et tant l'estime qu'il ne veut la donner à nul homme vivant. Quand Valentin ouit ces paroles il eut grande envie de voir la belle dame, et résolut de ne jamais partir de là qu'il ne l'eut vu.

Or sont arrivés au plus près d'Angorie, et en bref leur ost fut devant assis, bien connurent les tentes et pavillons de l'ost du roi Pepin, qui faisaient plaisir à regarder, grande envie avaient les chrétiens d'assaillir la cité, mais dedans il y avait un Amiral nommé Brutaut, lequel tous les jours faisait harceller l'ost du roi Pepin, et grande prouesse faisait sur lui et ses gens. Quand Murgullant vit l'ost des chrétiens être si considérable, il appella Valentin et lui dit: chevalier, conseillez-nous sur cette affaire, car je m'apperçois qu'ils sont en grand nombre. Murgullant, dit Valentin, je vais vous dire ma façon de penser. Je conseille que nous envoyons un messager devers Angorie et mander à nos gens que nous sommes arrivés, et que demain ils ne manquent de faire une sortie sur les chrétiens, et que du côté de la ville les assaillissent fortement et nous de l'autre, par ce moyen ne pourront fuir ni échapper que tous ne soient morts ou pris. Par Mahon, dit Murgullant, vous avez bien pensé, or faut trouver un messager qui cette chose entreprenne. Sire, dit l'espion qui était fort subtil, ne cherchez autre que moi, je ferai votre message le plus adroitement que faire se pourra, lors la chose étant ainsi conclue, en la grande mêlée se mirent tellement, que des sarrasins furent pris sans avoir aucun secours. Alors leur bandèrent les yeux en leurs navires sans pitié les firent mener; mais Dieu qui n'abandonne pas les siens, les délivrera, et mettrons Charlot sur le trône de France en grande joie, et au déshonneur des traitres Henry et Hauffrei, cette bataille dura longuement, car bien se défendaient de part et d'autres. Valentin ne regardait pas à sa vie sauver, à frapper sur les payens mettait sa force. Il vint vers Brandiffer, et si grands coups se donnèrent l'un sur l'autre que tous deux à terre tombèrent; mais Valentin qui fut leste sur ledit Brandiffer, et si rudement que d'un seul coup lui fendit la tête et tomba mort. Quand le roi Brutaut vit que son frère Brandiffer était mort, il partit de la bataille avec l'Amiral des Gordes et le roi Josué, qui la retraite firent sonner et vers les navires allèrent pour se sauver, mais les chrétiens les suivirent de si près en réclamant St. George et St. Jacques, lesquels deux saints ainsi que par aucun bons chevaliers ont depuis témoigné, pour les chrétiens montrèrent en ce jour un miracle contre les parens. Or furent les payens de si près pris; que plusieurs dans la mer se jettèrent et se noyèrent, et en toutes manières furent détruits, quand la nuit fut venue les chevaliers se retirèrent dedans Angorie, puis le lendemain sortirent pour faire enterrer les morts. Là furent trouvés plusieurs chevaliers qui furent bien regrettés, mais particulièrement l'Empereur de Grèce fut pleuré. Valentin et Orson en furent si fâchés, qu'on ne pouvait les consoler; le duc Milon leur dit, enfans ne pleurez plus: mais priez Dieu pour son ame, car pour vos larmes jamais en vie ne reviendra. Ils firent porter le corps de l'empereur dans la cité, puis le firent enterrer comme il lui appartenait. Valentin fit distribuer quantité d'aumônes, mais il ne cessait de pleurer la mort de son père.

CHAPITRE LIV.

Comme Milon d'Angler retourna en France et comme Valentin et Orson allèrent en Grèce.

Le duc Milon d'Angler après que les payens eurent été la seconde fois détruits devant Angorie, prit congé de Valentin pour retourner en France, en lui disant: ami Valentin, je veux m'en retourner; mais je voudrais bien que ce fût aussi promptement que quand vous m'apportâtes. Valentin dit, à Dieu ne plaise que jamais plus de tel art je joue, car il est damnable. Celui qui me l'apprit est mort misérablement, je crois que pour ce péché j'ai tué mon père: alors le duc Milon prit congé pour retourner en France. Valentin et Orson prirent conseil pour aller à Constantinople; mais avant qu'ils partissent ils firent couronner le verd Chevalier roi d'Angorie, et lui firent rendre hommage par tous les barons du pays, puis prirent congé de lui et mon-

tèrent sur mer : Quand vint au départ, Orson appella Galatie, et lui dit, ma reine, je connais que de mon fait êtes enceinte d'enfant, mais sachez que je ne puis vous épouser, car je suis marié, pour ce que je vous ferai assigner rentes tant que vous pourrez vivre honnêtement. Sire, dit Galatie, je veux avec vous passer la mer, puis me mettrai en quelque Religion pour servir et prier Dieu dévotement pour vous et pour moi. Dame, lui dit Orson, je m'y accorde. Lors la mit sur mer, et tant nagèrent qu'ils virent les tour de Constantinople ; ils mandèrent à la reine leur mère la mort de l'empereur, mais ne manquèrent pas que Valentin l'avait occis. La dame fut dolente, et d'autre part joyeuse de ses deux enfans qui en santé revenaient ; chacun eut joie par la cité pour la venue de Valentin et Orson, tout le clergé et les bourgeois furent en procession au-devant d'eux et furent honorablement reçus, puis montèrent au palais, le dîner fut servi, et se mirent à table accompagnés des grands de la cour, la dame commença à parler, et dit à Valentin : mon enfant, il convient de savoir lequel tiendra l'Empire de Grèce, car je ne sais lequel de vous deux est l'aîné, je m'attends bien d'y travailler sagement. Dame, dit Valentin, je veux que mon frère ce premier au le soit. Par ma foi, dit Orson, il ne m'appartient pas d'aller devant vous, frère je suis tenu à vous et non pas vous à moi, et serez Empereur, car de ma partie je le veux. Alors départirent cette chose, et par les seigneurs fut décidé que tous deux gouverneraient paisiblement l'Empire : mais Valentin en si haut état ne demeura, car pour l'amour de son père nuit et jour pleurait, un matin appela Esclarmonde, et lui dit, entendez ma raison. Vous savez que devant Angorie j'ai malheureusement tué mon père, dont nulle confession n'ai faite. Je suis délibéré de m'en aller au Pape mes péchés confesser et lui demander pénitence, saluez ma mère et mon frère Orson, lesquels irez voir au bout de quinze jours et leur donnerez ce brevet, et à nul autre ne le montrez. Tendrement pleura la dame pour le départ du noble Valentin.

CHAPITRE LV.

Comme Valentin prit congé de la belle Esclarmonde pour aller à Rome ses péchés confesser.

Alors Valentin lui dit: dame, ne pleurez pour moi et me donnez l'aneau duquel je vous épousai. La dame lui donna, et en fit deux parties, dont il en garda une et donna l'autre à la dame, disant : ma mie, gardez cette partie, et telle chose qu'on vous dise de moi, n'en croyez rien, si vous ne voyez l'autre partie que je porte avec moi ; gouvernez-vous sagement, servez bien Dieu, et de fausses paroles vous garder, car le monde est aujourd'hui trop pervers. A ces mots embrassa la dame en pleurant et prirent congé l'un de l'autre. Alors Valentin partit accompagné d'un seul écuyer, et en bref arriva à Rome et s'y logea. Le lendemain vint en la grande Eglise où le Pape chanta la messe, Valentin l'entendit bien pieusement, et après vint s'agenouiller devant le St. Père, lui demandant confession. Lors le Pape qui bien pensa qu'il était de haute maison, lui fit signe qu'il l'aurait, puis le Pape entra dans sa chambre, et fit venir Valentin qui fort pleurait. Beau-fils, dit le Pape, que veux-tu avoir que tu pleures ? Hélas ! dit Valentin, je suis un grand pécheur. Là commença sa confession, et entre ses fautes en pleurant déclara qu'il avait tué son père, et en demandait pénitence. Quand le Pape entendit le cas de Valentin, et la grande repentance qu'il en avait, il en eut pitié, et lui dit : Mon enfant, ne vous déconfortez point, car Dieu est puissant pour pardonner chose plus grande, allez en votre logis, et demain matin revenez vers moi, je vous donnerai pénitence au salut de votre ame. Valentin s'en retourna en son logis sans rien dire de son fait à personne, la nuit pleura et soupira ; et quand le matin fut venu il retourna en l'église, et là trouva le St. Père qui devant lui faisait célébrer la messe. Après qu'elle fut finie, le Pape l'appella et lui dit : mon enfant, entends ce qu'il te faut faire pour avoir pardon de ton péché. Premièrement tu changeras ton habit en ceux d'un pauvre ; et ton corps mortifieras en telle sorte que de nul ne puisse être connu, puis après ira à Constantinople, et sous les degrés de ton palais logeras, et sera sept ans sans parler, si Dieu tant de vie te donne, et ne boiras ni mangeras, fort du relief qu'on donne aux pauvres, et si avant le temps tu meurs, tes péchés te sont pardonnés, et si tu vis sept ans et ne fais pénitence jamais pardon n'auras.

Saint Père, dit Valentin, tout ce ferai bien de bon cœur. Ainsi le Pape lui donna l'absolution. Et ainsi que dit l'histoire, Valentin dîna avec le Pape, puis partit de la cité sans parler à son écuyer ni à nulle personne. Je vous dirai comme il fit sa pénitence, et quelle vie il menait.

CHAPITRE LVI.

Comme Valentin eut grande douleur de son corps, parfit la pénitence pour son Père qu'il avait occis.

QUAND Valentin, qui de la grâce de Dieu fut inspiré, pour sa pénitence parfaire, entra dedans un bois après qu'il eut fait couper ses cheveux, en ce bois fut si long-temps mangeant pommes, racines, parmi les ronces et épines que d'hommes ne fut connu, et après s'en alla à Constantinople, mais avant qu'il arrivât pour lui fut grand deuil parmi la cité; car la belle Esclarmonde, qui son message n'oublia pas, alla devers Orson et donna le brevet que Valentin lui avait laissé. Quand il l'eut lu il se prit à pleurer amèrement. Frère, dit Esclarmonde, pourquoi larmoyez-vous tant? Hélas! lui dit Orson, ce n'est pas sans cause, car mon frère Valentin s'en va. Et par ces lettres me faire savoir que jamais ne reviendra, mais demeurera en exil pour pleurer ses péchés. Quand la dame entendit que son mari s'en allait, elle tomba pâmée, quand elle fut revenue, elle s'écria en disant: Hélas! mon ami, pourquoi sans me le dire êtes-vous parti? mal fortunée suis-je quand vous vous en êtes pour jamais revenir, grand deuil demenait la dame, et Orson encore plus; par la cité furent tantôt les nouvelles que Valentin s'en était allé en espoir de ne jamais retourner. Esclarmonde pleure, Bellisant larmoye, et Orson soupire longuement, durant ce deuil parmi la cité. Il arriva ainsi, comme dit l'histoire, qu'un jour fut dit à Fezonne qu'Orson avait une autre dame en amour qui de lui était grosse, dont tel chagrin prit en son cœur que malade fut au lit, et en peu de temps mourut. Grand deuil en mena Orson, dont ci-devant vous ai fait mention. Or dirai de Valentin, lequel arriva à Constantinople en si pauvre état que de nul ne put être connu, il fut par les rues et par les maisons demandant l'aumône pour ouïr les nouvelles, et puis s'en vint au palais, à l'heure que son frère Orson devait souper; ceux qui étaient de garde l'ont battu et le voulaient mettre dehors, mais il n'en fait semblant. Compagnons, dit Orson, qui lors regardait sa contenance, laissez ce pauvre céans et ne le battez pas, car pour l'amour de mon frère Valentin, je veux que les pauvres soient reçus, afin que Dieu m'en veuille envoyer nouvelles. Lors laissèrent Valentin, et par le commandement d'Orson, lui ont porté à boire et à manger, mais il regarda une corbeille où étaient les reliefs de la table pour les pauvres et en mangea. Alors ils en furent étonnés, Et quand vint la nuit que les portiers voulurent fermer les portes, sont venus vers Orson et lui dirent: voulez-vous que ce malotru, qui contrefait le fou, reste ici? Je veux que vous souffriez et enduriez de lui, et que vous le laissiez faire à sa volonté, car par aventure c'est vœux ou promesses faits à Dieu, puisqu'il ne parle point, nul ne peut savoir qui il est. Ainsi demeura Valentin sous les degrés, et fit son lit de paille; le lendemain au matin, Orson passa par-devant lui, en eut grande pitié, et lui donna l'aumône. Après passèrent sa mère et sa femme Esclarmonde, pour aller à l'Eglise, qui fort le regardèrent et lui donnèrent leur aumône. Ah! pauvre homme dit Esclarmonde, comment pouvez-vous sans couverture la nuit durer ici? Mais, s'il plaît à Dieu, cette nuit en aurez. Valentin s'inclina en les remerci.nt, et elles passèrent outre; et aussitôt qu'elles furent passées, Valentin vit deux pauvres à qui il donna tout ce qu'on lui avait donné, par ma foi, dirent-ils en se moquant, ce coquin est bien fou, quand il n'a rien et donne ses aumônes, Valentin dit en son cœur: Sire, Dieu, veuillez pardonner à tous ceux qui de moi font dérision, car ils ne savent pas ma faute pour laquelle je suis obligé de vivre ainsi. Quand vint au dîner suivant, on donna à Valentin toutes bonnes viandes, mais il fit signe que de rien ne mangerait, sinon seulement des reliefs. Et quand Orson connut sa condition, il commanda qu'on mit le meilleur de sa table dans la corbeille, et qu'avant lui le pauvre homme fût servi. Seigneur, dit Orson, par Dieu en qui je crois, toujours le cœur me dit que ce pauvre homme fait quelque pénitence qu'il a promise à Dieu, en cet état fut long-temps Valentin dedans son palais sans être connu, et chacun disoit qu'il était mort. Alors le roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, et depuis entrepris grande trahison.

CHAPITRE LVII.

Comment le Roi Hugon fit demander Esclarmonde pour femme, et comme il trahit Orson et le verd Chevalier.

OR en ce temps il y avait un Roi d'Angorie, nommé Hugon, et avait ouï dire que Valentin avait laissé l'Empereur de Grèce et le pays des Crétois. Il vint à Constantinople, et d'Orson fut bien reçu, il arriva qu'un beau matin Hugon appela Esclarmonde, et lui dit en beau langage: Dame, sachez que je suis d'Angorie, et tiens

sous moi plusieurs grands seigneurs ; mais d'une chose je suis mécontent, qui est que je n'ai point de femme et suis à marier, et pour cette chose suis venu vers vous, j'ai entendu dire que le chevalier Valentin ne reviendrait jamais, je vous requiers que me veuilliez accepter pour époux, et vous ferai couronner reine d'Angorie, car sur toutes autres êtes celle que mon cœur désire. Sire, dit la dame, du bien et de l'honneur que vous me proposez humblement je vous en remercie. Mais pour bien vous répondre, vous pouvez chercher une autre femme, car mon ami Valentin est encore vivant. Je suis délibéré de l'attendre sept ans ; et quand ma volonté serait de prendre mari, je ne voudrais vous donner la main sans le conseil de l'Empereur Orson et de mon frère le verd Chevalier, car sans cela je n'y consentirois pour toute chose. Dame, dit Hugon, vous parlez honnêtement et votre réponse me plait. Lors s'en vint vers Orson, et lui demanda si de Valentin avait ouï nouvelles. Franc Roi, dit l'empereur Orson, que de lui ne se doutait pas, autre chose n'en sais : sinon par une lettre, disant qu'il est allé en exil pour pleurer ses péchés, et dessus lui porte une partie de l'anneau dont sa femme épousa, et lui a donné l'autre, et sur toutes choses lui a dit que rien de lui ne veuille croire si elle ne voyait la part de l'anneau. Sire, dit Hugon, qui bien nota ces paroles, Dieu veuille le conduire, c'est un vaillant chevalier ; or vous dirai une chose que j'ai en mon cœur, je suis délibéré en l'honneur de Jésus, qui souffrit mort et passion en l'arbre de la croix pour nous d'aller en Jérusalem voir le saint Sépulcre de notre Sauveur Jésus, je voudrais bien pouvoir trouver compagnie, et s'il vous plait y venir à tout jamais en armes serions compagnons et amis : Orson dit, c'est ma volonté de faire ce voyage et il y a long-temps que je l'ai promis. Je vais vous dire ce que nous ferons, au partir de notre terre, nous irons en Angorie, je sais pour vrai que le verd chevalier qui en est nouvellement couronné roi, volontiers viendra avec nous. Bien me plait, dit Hugon, allons où il vous plaira. Lors Orson prit congé de la belle Galatie et de Bellisant sa mère ; puis montèrent sur mer et en Angorie sont venus ; le roi les reçut honorablement, et de la vue d'Orson firent grande chère, puis le verd chevalier s'apprêta pour faire le saint voyage, avec eux monta sur mer ; ils sont venus en Jérusalem, et prirent logis pour la nuit reposer, puis au matin s'en sont allés devers le Patriache, qui devant eux chanta la Messe, puis parmi la cité les fit conduire pour le saint sépulcre et autres saints lieux visiter, en grande dévotion les pardons gagnèrent et firent doucement le voyage, alors le roi Hugon qui portait en son cœur la trahison, pour laquelle fit prendre tous les seigneurs qui se fiaient en lui, et emprisonner, car ainsi qu'ils visitaient dévotement les églises, le traitre roi Hugon s'en partit de leur compagnie, et fut trouver le roi de Surie, qui se nommait Rabastre, était frère du Roi d'Inde, qui devant la cité d'Angorie mourut. Hugon le salua de par Mahon, lui dit : Roi, entendez moi, et je vous dirai chose intéressante : sachez, Sire, que deux chevaliers sont nouvellement venus dessus tous autres doivent être de vous mal reçus, car grande partie de votre terre ont prisé, pilliée, brûlée, mis à mort par grande cruauté le vaillant Brandiffer, et votre frère Lucar, le puissant roi d'Inde. Quand Rabastre, entendit que son frère était mort, il dit à Hugon : Sire, me pourriez-vous rendre les deux chevaliers ? Oui, dit le traitre et perfide Hugon, mais vous me donnerez les deux sceaux d'or que portent les deux chevaliers où sont empreintes leurs armes. Sire, dit le roi de Surie, je serais un ingrat, si pour si peu de chose je vous désobligeais, vous aurez les sceaux et autres choses, si les deux chevaliers me pouvez livrer. Oui, dit Hugon, écoutez comme en l'hôtel du Patriache, envoyez vos messagers qui sauront à dire où ils sont. Ainsi fit le roi de Surie, il envoya 800 hommes bien armés devers le bon patriarche, qui par le bon commandement leur enseigna le logis, les payens y allèrent.

Alors Orson et le verd chevalier étaient à dîner, ils furent incontinent pris, liés et menés devant le roi. Hélas ! dit Orson, le roi Pepin et les douze Pairs de France furent en cette cité aux Sarrasins vendus, ainsi puis-je connaître que pareillement nous sommes trahis ; en cet état furent menés devant le roi de Surie, et quand il les vit, il leur dit fièrement : Faux ennemis de notre foi, de vous tenir ai grand plaisir ; or me dites vos noms, car je veux les savoir pour raison. Sire, Orson me fait nommer, le roi d'Angorie dit : je suis nommé le verd chevalier. Per Mahon, dit Rabastre, assez ai de vous deux ouï parler, et je crois que vous êtes ceux par qui grande partie de ma terre ai été exilé, et mes gens mis à mort ; mais vous avez un compagnon nommé Valentin, et que si je le tenais, par Mahon, ja-

mais de mes mains en vie n'échapperait. Alors il les fit dépouiller et les sceaux ôter, lesquels furent donnés à Hugon. Orson et le verd chevalier furent mis en une tour profonde au pain et à l'eau longuement, ils pensaient que le roi Hugon fût mort parmi les payens; hélas! ils ne pensaient pas comme la chose allait: car il est avec le roi de Surie, que leurs sceaux lui donna, dont il fut bien joyeux. Lors appela Galeran, un déloyal traitre, qui longuement l'avait servi, à tel maître tel valet. Sire, dit Hugon à Galeran, j'ai trouvé la manière par laquelle je viendrai à bout de mon intentien, et pour ce qu'êtes mon neveu et que long-temps m'avez servi, si vous êtes secret, je vous ferai tant de bien que serez content. Oncle, dit-il de moi ne vous doutez, car je sais où vous prétendez: vous voulez avoir à femme la belle Esclarmonde. Il est vrai, Hugon, car ne vous le faut céler; il faut écrire une lettre cautuleusement au nom d'Orson, car j'ai ses propres sceaux dont il est scellé, et que cette lettre soit conçue en ces termes:

» Orson, par la grâce de Dieu, Empereur de Grèce, à vous ma redoutée dame et mère, à vous ma mie Galatie, et à votre sœur la belle Esclarmonde toute humble recommandation promise; sachez que piteuses nouvelles au pays de par-deçà nous sont arrivées, lesquelles par la présente je vous écris, et prie Jésus-Christ qu'il vous soit en aide. Mesdames, sachez de certain qu'en Jérusalem j'ai trouvé mon frère Valentin, qui au lit de la mort était malade, et Dieu m'a fait tant de grâce que devant qu'il finît ses jours l'ai visité et parlé à lui, mais bientôt après il rendit l'esprit à Dieu, et à sa fin me chargea de vous mander de ses nouvelles, et salue de sa part la belle Esclarmonde, à laquelle il mande sur tout l'amour duquel elle l'aima, et au plutôt qu'elle se marie à quelque noble prince, et que pour sa mort elle ne prenne nul chagrin; mais priez Dieu pour son ame, et sachez qu'il n'envoie pas la moitié de l'anneau, comme il avait promis, car dès qu'il fut couché on lui déroba.

Quand cette lettre fut ainsi faite, Hugon, pour mieux couvrir sa trahison, en fit une autre de par le verd chevalier et Orson ensemble, la voici:

» Très-chère et aimée sœur, assez vous avons fait savoir de votre loyal époux, et notre bon frère Valentin, par laquelle chose considérant la grande beauté qui est en vous et que trop peu de chose est de si belle dame sans parti et aussi pour accompagner la volonté du trépassé, à qui Dieu fasse pardon; nous voulons, en désirant votre honneur et profit croitre, que le puissant roi Hugon, vous ayez pour mari et époux; ainsi veuillez à ce consentir, et notre volonté parfaire, ou autrement encourerez notre indignation, et pour vérification de ce, nous avons de nos propres sceaux les lettres scellées afin de plus grande vérité, et sachez que vers vous nous pouvons aller pour le présent, car entre chrétiens et sarrasins doit se donner incessamment une bataille pour défendre la foi de notre Seigneur Jésus-Christ; qu'il vous ait, chère sœur, en sa sainte garde. »

Quand les lettres de trahison furent ainsi dites les ferma, et des propres sceaux aux chevaliers les scella, puis les donna à son neveu Galeran, et lui dit qu'à Constantinople lui convenait aller vers la Reine Bellisant et la belle Esclarmonde présenter ces lettres, et sitôt que vous y aurez été j'irai après comme celui qui rien ne sait pour la belle Esclarmonde requérir. Je ne doute plus qu'elle ne me soit accordée. Oncle, dit Galeran, le message sera bien fait, car je connais votre cas. Alors il se mit en chemin, et en bref arriva au palais de Constantinople, à l'heure qu'on mettait les tables. Il salua les dames de la part de l'Empereur Orson et du verd chevalier; puis leur donna des Lettres. Messager, dit la dame Bellisant, comment se porte mon fils? dame, dit Galeran, je l'ai laissé en Jérusalem sain et en bon point: ainsi que par les lettres vous pourrez savoir plus amplement. Les dames commandèrent que le messager fut bien traité. Or était de coutume que quand on voulait boire ou manger, on faisait venir Valentin à la table ou en la salle pour mieux penser en lui, cependant on savait qu'il mangeait que le relief, on lui donnait si bon que plus n'en voulait user, mais prenait souvent ce qu'on jettait aux chiens. Il ouït bien les nouvelles du messager: il pensa ce qu'il ferait. Les dames se levèrent de table, puis Bellisant fit venir un secrétaire qui leur dit le contenu des lettres, et l'ouït Valentin qui là était, mais nul semblant n'en fit, il ne faut pas demander le grand deuil et lamentations que firent les dames pour Valentin qu'on disait être mort; car elles reconnurent les sceaux des deux bons chevaliers. La belle Esclarmonde déchira ses habits et tirait ses cheveux en disant: pauvre femme, de toutes la plus malheureuse, que ne vient la mort sans me laisser plus vivre? Ah! Valentin, pourquoi ne suis-je allé avec vous pour votre corps épurer? frère,

verd chevalier, et vous Empereur Orson, trop avez de courage, que sitôt me voulait marier. Hélas! comment dois-je prendre jamais mari après avoir perdu l'excellence des meilleurs, des pieux le plus hardi, et la rose d'honneur, la fleur de chevalerie, des nobles le miroir, et de sages l'élite. Fausse mort, qu'as-tu en pensée quand par toi je suis privée de ce qu'au monde me faisait le plus de plaisirs que ne venais-tu exercer ta rage sur moi plutôt que sur celui qui de tous les humains était le plus digne d'honneur, jamais autre mari n'aurai; mais en continuelles douleurs passerai le reste de mes jours. Quand Bellisant vit qu'Esclarmonde se déconfortait ainsi, du mieux qu'elle put la consola, lui disant: Ma fille, prenez en gré sa mort, et en vous patience, vous savez qu'il était mon fils, ainsi je dois être aussifâchée que vous, mais quand je considère qu'il n'y a point de remède, mieux vaut prier Dieu pour son ame, que tant verser de larmes, pensez à ce que votre frère le verd chevalier et Orson vous mandent. Lors dit Esclarmonde, dequoi me parlez-vous? quel mariage peut-on faire de celle qui n'a espoir d'avoir jamais joie? dame, pour Dieu ne m'en parlez plus, car jour de ma vie ne veux avoir de mari, Fille, dit Bellisant, vous êtes mal avisée, puisque si haut homme comme le roi Hugon veut vous avoir, vous en serez plus honorée, et je vous dis qu'il pourra encore tel venir je me marierai. A ces paroles la belle Esclarmonde se retira en sa chambre, où elle pleura tendrement; et Valentin est sous les degrés qui en lui-même pense d'où la trahison pouvait être provenue. Il arriva qu'au bout de quatre jours le traitre Hugon pour son entreprise parfaire arriva à Constantinople; et là fut en grand honneur reçu, mais Esclarmonde ne lui montra aucune marque d'amour: Madame, bien avez ouï par les lettres que Galeran vous a données comme votre mari Valentin est mort, dont je suis dolent: Mais la chose est ainsi acccordée par leur bonne volonté et délibération, et pour avoir alliance ensemble que je dois avoir Esclarmonde pour épouse: Sire, dit-elle, je vous jure la foi que nul envie de vous ni d'autres en avoir. Or si Valentin en la salle qui toute la trahison écoute et en son cœur la grave, Alors Bellisant dit: ma fille, ne suivez pas votre idée, ni de ce que lecœur vous dit, car bien connaissent le verd chevalier et Orson ce qui vous est nécessaire, et si vous ne faites leurs volontés ils en seront courroucés. Quand Esclarmonde l'ouït ainsi parler, elle fut encore pensive, ant sur la chose menée que par complaisance elle fut d'accord d'épouser le roi Hugon, dont il fut joyeux, mais sa joie dura peu.

CHAPITRE LVIII.

Comme Bellisant et Esclarmonde surent la trahison et fausse enteprise du roi Hugon.

Et quand le saint homme Valentin s'apperçut que sa mie était trahie, grande pitié lui en prit; il entra en une chapelle de Notre-Dame, où il avait accoutumé de prier Dieu, il s'agenouilla devant la dévote image, et dit: Vierge Marie, entend ma prière, à moi qui suis pauvre et misérable pécheur, c'est qu'il te plaise prier ton cher fils que je puisse ma mie Esclarmonde défendre de la trahison que contre elle lui est faite. Quand Valentin eût fini son oraison, un Ange vint à lui qui lui dit: Valentin, Dieu a ouï ta prière, va hors de la cité, et tu trouveras un pélerin, prends ses habillemens, son bourdon et son écharpe, et quand tu auras vêtu ses habits, retourne en ton Palais, et conte devant la compagnie la trahison telle que tu la connais, car tu ne seras pas connu. Vrai Dieu, dit Valentin, je te remercie. Lors partit, et trouva le pélerin, prit ses habits, puis r na en son palais où les dames étaient, et le roi Hugon, qui disait plusieurs paroles feintes à Esclarmonde. Toute la compagnie il salua: Dame, je vous prie de me montrer la femme de Valentin. Pélerin, dit Hugon, à qui la couleur mua, allez en la cuisine, et vous aurez l'aumône. Alors, dit Valentin, je veux parler à elle, et lui faire un message. Pélerin, dit-elle, je suis celle que vous demandez. Madame, à la bonne heure, j'ai vu votre ami, qui par devers moi salue et vous fait savoir par moi que dans trois jours il sera céans. Pélerin, dit la Dame, pense à ce que tu dis, car j'en ai eu des nouvelles certaines qu'il est mort. Dame, dit Valentin, vous ne le devez croire, car je me livre à mourir s'il n'est encore en vie, et si dans trois jours ne le voyez. Et quand Hugon ouït les paroles que Valentin disait aux dames, du palais secrettement sortit et sur son cheval monta sans retourner; les dames furent bien émerveillées, et voulaient fêtoyer le Pelerin, mais il n'en voulut rien faire, et leur dit: Mesdames, pardonnez-moi, car mes compagnons sont en ville qui m'attendent. Lors Esclarmonde lui donna de l'argent. Et quand il fut dehors, on demanda où était le roi Hugon. Par ma foi, dit une demoiselle, je l'ai vu présentement courir sur

son cheval; en disant ces paroles, Galeran entra, qui son oncle demanda. Bellisant dit: de bonne heure êtes venu, car jamais n'échapperez tant qu'aurez la trahison contée. Et quand Galeran ouït ces paroles, il commença à trembler: Hélas! pour Dieu, Dame, ayez merci de moi, et je vous dirai la vérité. Mon oncle Hugon a cette trahison faite, et a vendu aux payens dedans Jérusalem Orson et le verd chevalier, puis il conta au long comme avez oui ci-devant. Là fut le chagrin renouvellé; et quand Galeran eut tout dit, il partit croyant être échappé, mais le Prévôt le fit prendre et étrangler. Valentin quitta la robe de pélerin, et reprit ses habits, puis vint au palais. Pauvre, dit Esclarmonde, où avez-vous été je crois que vous êtes déplaisant, que je me veuille marier? Valentin inclina la tête et fit sa prière à Dieu. Esclarmonde lui fit apporter une couche, mais il couchait à terre, et Valentin parfit ainsi sa pénitence.

CHAPITRE LIX.

Comme Orson et le verd Chevalier furent délivrés des prisons du Roi de Surie, par appointement de la guerre qu'ils firent au Roi Hugon.

Le Roi de Surie qui en ses prisons tenait Orson et le verd Chevalier, les fit devant lui amener, et dit: Seigneurs, vous voyez que j'ai puissance sur vous et que vous ne pouvez rien sur moi, et sais bien que vous êtes ceux qui plus avez notre Loi et notre terre molestée, je jure mon Dieu Mahon, que jamais ne m'échapperez, que je ne vous fasse mourir, sinon que vous me rendiez la cité d'Angorie avec le château fort et trente autres des places fortes que vous tenez en vos mains. Sire, dit Orson, nous ne le ferons pas; si vous ne nous rendez le roi Hugon que vous tenez, le roi de Surie dit: ne me parlez pas de lui, car il s'en est allé, et par lui vous avez été trahis. Quand Orson entendit cela, il fut émerveillé, et jura qu'il s'en vengerait. Par ma foi, dit le verd Chevalier, je vous seconderai. Alors Orson et le verd Chevalier ont accordé au roi de Surie sa demande pour sauver leur vie, et sont retournés à Constantinople, où le grand deuil fut appaisé. Esclarmonde dit comme elle a su nouvelle de Valentin par un pélerin, dont Orson fut joyeux, car sur toutes choses désirait sa venue: cette nuit Orson coucha avec Galatie et engendra un fils qui eut nom Morant, lequel tint le royaume d'Angorie, et peu après Orson mit son armée en mer pour aller en Angorie: et quand Hugon le sut, il lui envoya demander s'il voulait la cité d'Angorie, et pour l'amour de son armée récompenser, il lui donnerait quatre chevaux chargés de fin or, et s'il y avait nul qui de la trahison le voulut accuser, il se combattrait à tous, pourvu que ce ne fut à Orson: et le message fait, le verd Chevalier jetta son gage contre le roi Hugon, et qu'il se trouvât hors des murs de la cité d'Angorie. Le Roi Hugon vint au champ bien armé, mais le verd Chevalier y fut le premier. Et quand ils furent prêts, ils frappèrent des éperons, et de si grande force sont venus l'un contre l'autre qu'ils rompirent leurs lances, puis mirent l'épée à la main. Dieu sait quels coups ils se donnèrent! car le verd Chevalier donna tel coup au Roi Hugon sur le heaume, qu'une partie de la tête lui coupa jusqu'aux épaules et tomba pâmé. Lors fut honoré le verd Chevalier, puis Hugon se releva et demanda un Confesseur, et là déclara toute la trahison, et en cette place mourut. Orson fit prendre le corps et fit honorablement enterrer en une Abbaye qui était près delà et lui fut tel honneur fait qu'il lui appartenait, parce qu'il était Roi, et démontra la noblesse. Tant bien furent informés de la trahison de Hugon que par conseils des Sages, rendirent à l'Empereur Orson les Villes et cités d'Angorie, et tout le pays, lequel en prit possession, et en reçut les hommages.

Puis après s'en retourna à Constantinople, Orson et le verd Chevalier furent joyeux de ce qu'ils revinrent en joie et en prospérité. Bien s'émerveillait Esclarmonde, de ce que Valentin ne venait, et disait: Ah! mauvais pélerin, tu m'as trahi quand tu me dis que mon ami Valentin viendrait au tiers du jour, et je n'en ai aucune nouvelle. Hélas! elle ne pensait pas qu'il fut si près d'elle; car il était sous les degrés de son palais, et du vouloir de Dieu il finit ses jours, et fut connu.

CHAPITRE LX.

Comme au bout de sept ans Valentin dedans le palais de Constantinople finit ses jours, et écrivit une lettre par laquelle il fut connu.

Au terme de sept ans, le saint homme Valentin en peine et grande tribulation sa pénitence acheva, et il plut à notre Seigneur l'ôter de ce monde, et l'appeler en gloire. Il lui prit une maladie dont il se sentit bien affaibli et en remercia Dieu dévotement. Hélas! dit Valentin, mon Créateur, qui à votre semblance me créâtes, ayez pitié de moi qui suis un pauvre pécheur; et vous plaise me pardonner la mort de mon père et tous les péchés que j'ai commis depuis que je suis né; vrai Rédempteur de tout le monde, ne considérez pas toute ma jeunesse, laquelle j'ai follement passée en plaisirs mondains, ne me veuillez pas condamner, mais par votre sainte miséricorde en vos mains ma pauvre ame daignez recevoir et défendre du démon. En disant ces paroles un Ange apparut à lui, et lui dit: Valentin, sachez de certain que dans quatre jours de ce monde périras, car c'est le vouloir de Dieu. Hélas! mon Dieu, dit Valentin, bien te dois remercier, quand par l'Ange la fin de mes jours me fais savoir. Alors le saint homme fit signe qu'on lui apportât de l'encre et du papier. Lors écrivit comme il avait découvert la trahison en habit de pélerin, et tout l'état de sa vie, puis cela son nom, et la partie de l'enveloppe dans le papier, et en sa main le tint. Et après ces choses fit venir un Prêtre, auquel dévotement il confessa ses péchés, et les saints Sacremens reçut: et à cette heure trépassa. Et celui jour commencèrent à sonner les cloches de la cité, dont le peuple fut fort émerveillé, et l'empereur Orson, les seigneurs et Barons descendirent, et trouvèrent le Prêtre près du saint corps. Ami, dit l'Empereur Orson, pourquoi est-ce qu'ainsi on sonne si fort par la Ville? Sire, dit le Prêtre, je crois que c'est un miracle que Dieu veut montrer pour ce saint homme; car tout ainsi qu'il a rendu l'esprit, les cloches ont commencé à son-

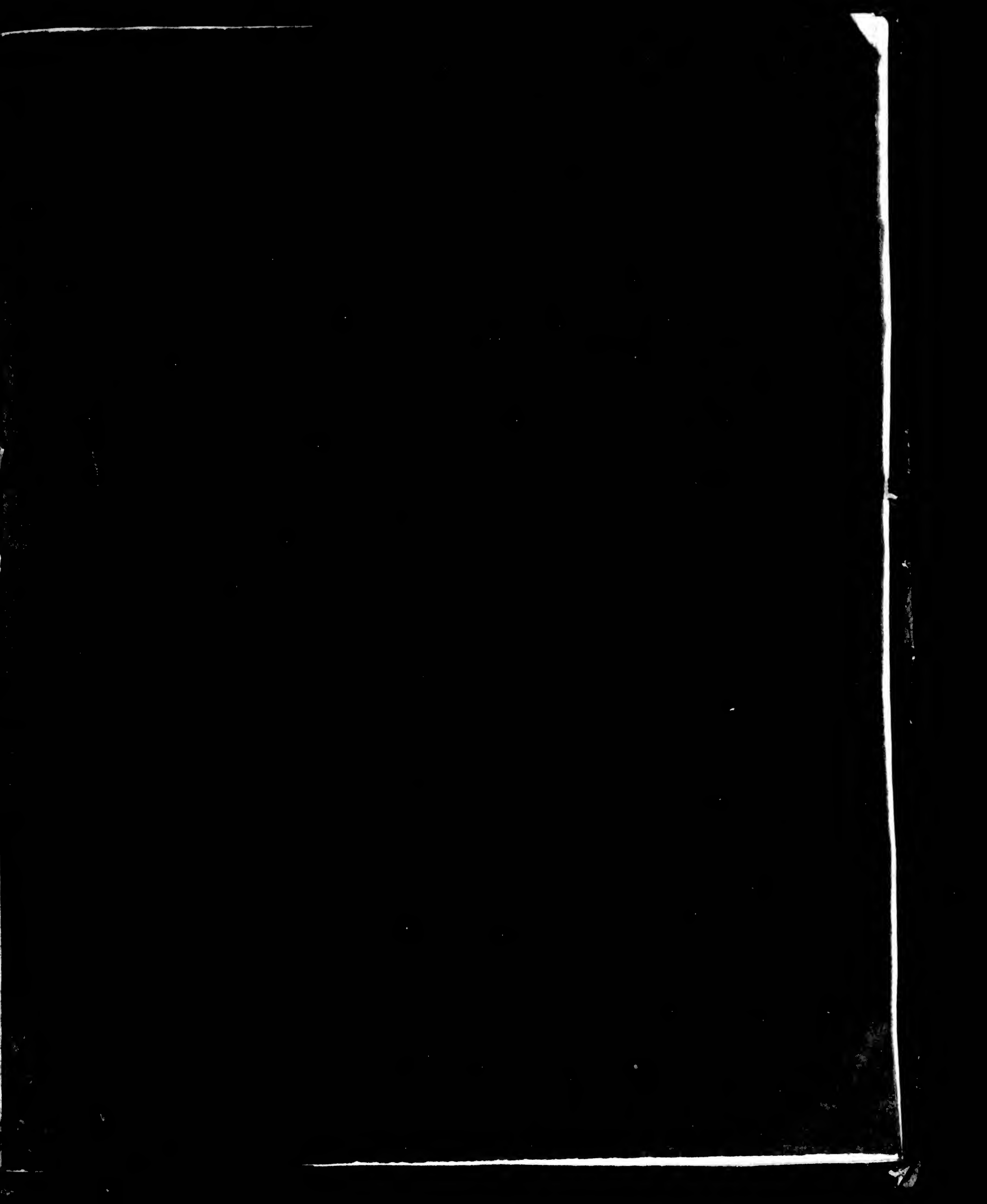
per de toutes parts. Et quand Orson vit que le pauvre homme était en celui trépassé, il en fut bien pensif et émerveillé. Par ma foi, dit-il, je crois que cet homme est le corps, et que pour lui Dieu fait ce miracle. Lors il apperçut qu'il tenait une lettre en sa main, et la voulut prendre, mais ne la put avoir, or la noble dame Esclarmonde, car incontinent qu'elle lui toucha, la main s'ouvrit, et prit facilement la lettre, puis la déploya et en fit la lecture. Alors Esclarmonde vit et connut la moitié de l'anneau. Seigneurs, dit-elle, tantôt aurai-je nouvelles de mon ami, le noble Valentin. Elle appela un secrétaire pour lire la lettre où étaient tous les faits du saint homme. Si ne demandez pas de grandes douleurs et complaintes d'Orson, de Bellisant et d'Esclarmonde, et avaient le cœur si serré qu'ils ne pouvaient pleurer : la belle Esclarmonde, ainsi presque morte se jetta sur le corps en faisant de tels regrets qu'il semblait qu'elle dût mourir. Hélas! disait la bonne dame, que dois-je faire quand j'ai perdu ma joie et mon espérance? Hélas! mon ami Valentin, qu'elle était votre pensée, quand si près de moi êtes venu mourir en pauvreté et si grande misère, sans me donner aucune connaissance de vous? Hélas! je vous ai souvent vu en grande pauvreté, froidure et travail, sans vous donner aucune consolation; or suis-je bien sur toutes autres la plus infortunée, quand je n'ai put connaître celui que j'ai tant aimé comme vraie et loyale épouse; puis baisa sa face et ses mains en merveilleuse détresse. Et après le grand deuil, le saint corps fut mis en terre en la grande Eglise de Constantinople, en si grande compagnie, que nul par les rues ne se pouvait tourner. Peu de temps après le saint corps fut canonisé et mis en sépulture.

Dieu montra qu'il était bien digne d'être appelé saint, car le jour de son trépassement les malades de quelque maladie qu'ils fussent incommodés, qui son corps visitèrent, furent tous sains et guérir. Quelques jours après la mort du noble et vaillant Valentin, Esclarmonde se rendit Nonaine, et dit l'histoire, qu'elle fut Abbesse d'une Abbaye qui en l'honneur de St. Valentin fut fondée. Ainsi partit de ce monde le glorieux corps saint, et Orson demeura Empereur de Grèce, qui ne régna et gouverna l'Empire que sept ans après la mort de Valentin. Il laissa un fils nommé Morant, qu'il eut de Galatie lequel posséda le Royaume d'Angorie; et dans les sept ans mourut Galatie, dont l'Empereur demena grand deuil : Et depuis cette mort il ne mangea que du pain, racines et petits fruits sauvages. Une nuit entr'autres eut une vision, laquelle lui sembla voir toutes les portes du Paradis ouvertes, et là vit les joies des Bienheureux, les signes des Saints couronnés en gloire et les Anges qui mélodieusement chantaient devant le Sauveur du monde : Puis après, vit entre deux roches au profond d'une vallée obscure et ténébreuse le gouffre d'Enfer où étoient les damnés, les uns en feux ardens, les autres en bouillantes chaudières, les autres pendus par la langue, et enfin d'autres assaillis et environnés de serpens, et généralement vit toutes les peines d'enfer, qui sont horribles et épouvantables à raconter, et après laquelle vision il s'éveilla tout effrayé émerveillés des choses qu'il avait vues, et en pleurant pitéusement vint au verd chevalier, et lui dit : Ami, je connais que le monde est de petite valeur et de peu de durée, et que tout n'est que vaine gloire des pompes et états de ce monde, déplaisant à Dieu et au salut peu profitable, pour laquelle chose je vous prie que mes deux enfans veuillez penser, et en bonnes mœurs les instruire en telle manière qu'ils puissent l'Empire de Grèce bien gouverner au gré de Dieu et du monde; car je vous en laisse la charge, comme à celui à qui sur tous les hommes du monde ai parfaite confiance, et sachez que demeurant de mes jours je veux mener vie solitaire et le monde abandonner, et dès cette heure je renonce à tous les honneurs mondains; et prends congé de vous. Mais quand le verd Chevalier ouït ces paroles, il se prit à pleurer; et Orson le reconforta, et lui dit doucement : hélas! pour moi ne pleurez plus; mais priez Dieu pour moi qu'il me donne force et puissance de ma volonté accomplir. Puis partit Orson en défendant au verd Chevalier que son entreprise ne déclarât à personne. Il s'en alla en un grand bois, où le demeurant de ses jours mena une sainte vie; tant qu'après sa mort fut canonisé saint, et plusieurs miracles fit : Et le verd Chevalier gouverna les deux enfans de telle façon qu'ils furent sages, et vaillans, et aimés de tout le peuple : ils gouvernèrent paisiblement l'Empire de Grèce et le Royaume d'Angorie, et plusieurs autres terres payennes qu'ils conquirent lesquelles choses sont plus amplement détaillés aux livres héroïques et chroniques depuis ont été faits. Je vous prie de me pardonner, si de Valentin et Orson je finis en bref l'histoire : sinon que celui qui souffrit mort et passion, veuille donner sa gloire à tous ceux qui écouteront ou liront ce livre; laquelle nous donne en l'honneur des trois Personnes, le Père, le Fils et le saint-Esprit. *Amen.*



FIN.

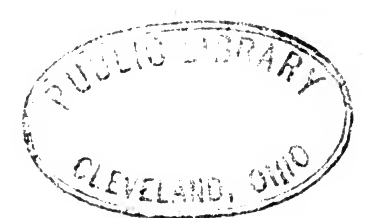
IMPRIMERIE DE ROD.-HENRI DECKHERR, A MONTBÉLIARD.



INTENTIONAL SECOND EXPOSURE

par de toutes parts. Et quand Orson vit que le pauvre homme était en celui trépassé, il en fut bien pensif et émerveillé. Par ma foi, dit-il, je crois que cet homme est le corps, et que pour lui Dieu fait ce miracle. Lors il apperçut qu'il tenait une lettre en sa main, et la voulut prendre, mais ne la put avoir, or la noble dame Esclarmonde, car incontinent qu'elle lui toucha, la main s'ouvrit, et prit facilement la lettre, puis la déploya et en fit la lecture. Alors Esclarmonde vit et connut la moitié de l'anneau. Seigneurs, dit-elle, tantôt aurai-je nouvelles de mon ami, le noble Valentin. Elle appela un secrétaire pour lire la lettre où étaient tous les faits du saint homme. Si ne demandez pas de grandes douleurs et complaintes d'Orson, de Bellisant et d'Esclarmonde, et avaient le cœur si serré qu'ils ne pouvaient pleurer : la belle Esclarmonde, ainsi presque morte se jetta sur le corps en faisant de tels regrets qu'il semblait qu'elle dût mourir. Hélas ! disait la bonne dame, que dois-je faire quand j'ai perdu ma joie et mon espérance ? Hélas ! mon ami Valentin, qu'elle était votre pensée, quand si près de moi êtes venu mourir en pauvreté et si grande misère, sans me donner aucune connaissance de vous? Hélas ! je vous ai souvent vu en grande pauvreté, froidure et travail, sans vous donner aucune consolation ; or suis-je bien sur toutes autres la plus infortunée, quand je n'ai put connaître celui que j'ai tant aimé comme vraie et loyale épouse ; puis baisa sa face et ses mains en merveilleuse détresse. Et après le grand deuil, le saint corps fut mis en terre en la grande Eglise de Constantinople, en si grande compagnie, que nul par les rues ne se pouvait tourner. Peu de temps après le saint corps fut canonisé et mis en sépulture.

Dieu montra qu'il était bien digne d'être appelé saint, car le jour de son trépassement les malades de quelque maladie qu'ils fussent incommodés, qui son corps visitèrent, furent tous sains et guérir. Quelques jours après la mort du noble et vaillant Valentin, Esclarmonde se rendit Nonaine, et dit l'histoire, qu'elle fut Abbesse d'une Abbaye qui en l'honneur de St. Valentin fut fondée. Ainsi partit de ce monde le glorieux corps saint, et Orson demeura Empereur de Grèce, qui ne régna et gouverna l'Empire que sept ans après la mort de Valentin. Il laissa un fils nommé Morant, qu'il eut de Galatie lequel posséda le Royaume d'Angorie ; et dans les sept ans mourut Galatie, dont l'Empereur demena grand deuil : Et depuis cette mort il ne mangea que du pain, racines et petits fruits sauvages. Une nuit entr'autres eut une vision, laquelle lui sembla voir toutes les portes du Paradis ouvertes, et là vit les joies des Bienheureux, les signes des Saints couronnés en gloire et les Anges qui mélodieusement chantaient devant le Sauveur du monde : Puis après, vit entre deux roches au profond d'une vallée obscure et ténébreuse le gouffre d'Enfer où étoient les damnés, les uns en feux ardens, les autres en bouillantes chaudières, les autres pendus par la langue, et enfin d'autres assaillis et environnés de serpens, et généralement vit toutes les peines d'enfer, qui sont horribles et épouvantables à raconter, et après laquelle vision il s'éveilla tout effrayé émerveillés des choses qu'il avait vues, et en pleurant piteusement vint au verd chevalier, et lui dit : Ami, je connais que le monde est de petite valeur et de peu de durée, et que tout n'est que vaine gloire des pompes et états de ce monde, déplaisant à Dieu et au salut peu profitable, pour laquelle chose je vous prie que mes deux enfans veuillez penser, et en bonnes mœurs les instruire en telle manière qu'ils puissent l'Empire de Grèce bien gouverner au gré de Dieu et du monde : car je vous en laisse la charge, comme à celui à qui sur tous les hommes du monde ai parfaite confiance, et sachez que demeurant de mes jours je veux mener vie solitaire et le monde abandonner, et dès cette heure je renonce à tous les honneurs mondains ; et prends congé de vous. Mais quand le verd Chevalier ouït ces paroles, il se prit à pleurer ; et Orson le reconforta, et lui dit doucement : hélas ! pour moi ne pleurez plus ; mais priez Dieu pour moi qu'il me donne force et puissance de ma volonté accomplir. Puis partit Orson en défendant au verd Chevalier que son entreprise ne déclarât à personne. Il s'en alla en un grand bois, où le demeurant de ses jours mena une sainte vie ; tant qu'après sa mort fut canonisé saint, et plusieurs miracles fit : Et le verd Chevalier gouverna les deux enfans de telle façon qu'ils furent sages, et vaillans, et aimés de tout le peuple : ils gouvernèrent paisiblement l'Empire de Grèce et le Royaume d'Angorie, et plusieurs autres terres payennes qu'ils conquirent lesquelles choses sont plus amplement détaillés aux livres héroïques et chroniques depuis ont été faits. Je vous prie de me pardonner, si de Valentin et Orson je finis en bref l'histoire : sinon que celui qui souffrit mort et passion, veuille donner sa gloire à tous ceux qui écouteront ou liront ce livre ; laquelle nous donne en l'honneur des trois Personnes, le Père, le Fils et le saint-Esprit. *Amen.*



FIN.

IMPRIMERIE DE ROD.-HENRI DECKHERR, A MONTBÉLIARD.



Comme Valentin se combattit contre un serpent. (90)



